SERGIU PAVEL DAN &
A.-B. GOORDEN



ROUMANIE FANTASTIQUE

COLLECTION "IDES... ET AUTRES" , volume N° 40
(Publication du CENTRE de DOCUMENTATION de l'ETRANGE)

Editions "RECTO-VERSO", asbl
18, rue des Eperonniers; 1000 Bruxelles
(Tél.: 02/512.83.00)

Couverture: Frederick Leighton

Traductions de: Ioan BACIU; Gilles BARDY; Annie BENTOIU; Gabrielle CABRINI; Vladimir COLIN; Andrée FLEURY; Ligia Stela FLOREA; A.-B. GOORDEN; Eugène IONESCO; Rica IONESCU-VOISIN; Valentin LIPATTI; Alain PARUIT et Simone ROLAND.

Remerciements à:
-l'Union des écrivains roumains et, en particulier, à Ion HOBANA;
-la rédaction de la Revue roumaine ;
-l'équipe d'étudiants de l'université de Cluj-Napoca;
-Mircea OPRITA, notre dévoué correspondant.

Dépôt légal à la Bibliothèque Royale Albert 1er:
D/1983/3141/5
ISSN: 0772-3784
Imprimé en Belgique
Réalisé sur ordinateur Apple II-e

ROUMANIE FANTASTIQUE

(anthologie établie et introduite par Sergiu Pavel DAN. Sélection des textes par Sergiu Pavel DAN et A.-B. GOORDEN. Introduction bio-/bibliographique aux auteurs et supervision de la traduction par A.-B. GOORDEN)

UN TOUR DE QUARANTE MONDES EN UNE DECENNIE.

En dix ans d'existence, notre collection s'est évertuée à ouvrir les frontières des littératures de l'imaginaire et faire découvrir au public francophone notamment de nouveaux horizons de la SF et du Fantastique. Prenant notre bâton de pèlerin, nous avons successivement fait étape dans les pays ou groupes de pays suivants: Espagne (volumes N° 1, 6, 7, 8, 25 et 30-31), Union soviétique (N° 2), Asie (numéro spécial), Amérique latine (N° 3, 9, 14, 16 à 21, 23, 24, 26, 34-35 et 38-39), Belgique (N° 4, 22, 23, 28-29, 32-33 et 36-37), Pays-Bas (N° 4), Allemagne (N° 5 et 13), Autriche (N° 5), Portugal (N° 6), Suisse (N° 10-11), Italie (N° 12) et Europe de l'Est (N° 13). Ce voyage, avec de nombreuses étapes en Amérique latine, n'a malheureusement pu faire de crochets par l'Afrique et l'Australie, ni prendre en considération ces littératures dans des pays européens comme ceux de Scandinavie -récemment mises en valeur par notre confrère ANTARES -, comme la Grèce, la France ou le Royaume-Uni (volonté délibérée de notre part pour ces deux derniers pays, à qui on fait déjà la part belle dans le monde de l'édition), ou encore l'Amérique du Nord (réduite à une portion congrue pour les mêmes raisons mais non passée sous silence dans les volumes 16 et surtout 15). Avec les moyens limités qui étaient et restent les nôtres, il s'agit là d'un tour d'horizon aussi large que possible.

Nous sommes heureux de terminer ce périple par la Roumanie, autre civilisation du maïs, dont le "fantastique" n'est pas sans nous rappeler le réalisme magique de Miguel Angel Asturias et d'autres -dont les origines ont été brillamment étudiées par notre épouse au sein d'un volume mémorable (N° 34-35)- alors même qu'une collection veut rendre un hommage de plus longue haleine à cette littérature méconnue: nous avons nommé "Lettres roumaines", que dirige Virgil Tanase et qui vient de consacrer au fantastique roumain un excellent volume intitulé Les Morts incertaines aux Editions Flammarion. Il s'agit là d'une suite logique pour la promotion d'une littérature de qualité, assurée en pionnier par les Editions Gallimard, depuis de longues années déjà, pour des auteurs comme Mircea ELIADE ou Eugène IONESCO.

Nous vous souhaitons beaucoup de plaisir à la lecture de ce volume, fruit d'une collaboration internationale et bénévole, selon une coutume établie maintenant depuis dix ans dans notre collection.

B. GOORDEN

LE PROFIL DE LA LITTÉRATURE FANTASTIQUE ROUMAINE

par SERGIU P. DAN

Si on la compare à celle de certaines littératures occidentales, tout autre est l'histoire de la littérature fantastique chez les écrivains roumains. La découverte de cette dimension littéraire a coïncidé, en Occident, avec la grande offensive romantique, bénéficiaire, à son tour, de nombre de suggestions idéologiques ou littéraires venues du XVIIe siècle : la philosophie idéaliste allemande, les doctrines de certains illuminés comme Swedenborg, Mesmer, Martinez Pasqualis ou Claude de Saint-Martin, le roman noir anglais. De la sorte, l'esthétique du nouveau genre s'est précisée dans un courant d'opinion favorable, dont s'est ressentie la vie littéraire et artistique, et, avec elle, l'ambiance des salons.

Il en est allé assez différemment pour le climat de la configuration du romantisme roumain. Manifestation d'un peuple engagé dans de dures batailles pour affirmer son entité (la révolution de 1848 a eu en Roumanie, non seulement un caractère social, mais aussi, en Transylvanie surtout — un caractère profondément national), il était inhérent à ce mouvement littéraire de prendre une expression militante messianique. La résurrection de l'histoire médiévale (dont la pénombre, en Angleterre ou en Allemagne, représentait avant tout un excellent aliment pour l'imagination insolite) mais, tout particulièrement, la découverte d'un riche patrimoine folklorique, ont représenté en premier lieu chez nous, des arguments, des armes, dans la lutte pour la création de la Roumanie moderne. Lutte dans laquelle — animés d'un idéal politique commun — les poètes ont su être historiens, et les historiens ont su être poètes. Mihai Eminescu — il est instructif de le remarquer — le premier grand créateur roumain de prose fantastique et en même temps poète romantique d'envergure universelle, a vécu et s'est réalisé dans la seconde moitié du siècle dernier, donc à une époque où dans notre évolution littéraire (et, bien sûr, dans celle de l'Europe) le romantisme avait cessé de représenter le mot d'ordre de l'actualité.

Loin de constituer une exception, cette position particulière, exempte de toute influence de courants ou cénacles, représente par elle-même la condition qui définit l'auteur roumain de prose fantastique. N'étant pas l'expression directe d'un romantisme d'école, la dimension fantastique de la littérature roumaine prendra de ce fait ses contours, en tant qu'émanation d'un autre romantisme, d'un romantisme « sans âge », attribut des qualités ou des disponibilités créatrices visionnaires, inquiètes, pleines de problèmes à débattre. Il en résulte une certaine spécificité, une somme de caractères individualisants. Tout d'abord, le nombre restreint de représentants « professionnels » du genre qui ont choisi la fiction insolite — comme l'ont fait, par exemple, les romantiques allemands — pour principe directeur de leur œuvre tout entière. Ensuite — chose due à la diversité de formation de certains prosateurs qui abordaient le fantastique mais venaient d'autres zones de l'épique — la variété des formules, la multitude des modalités d'expression ; d'où la fréquente non-observation des frontières traditionnelles, les inhérentes interférences du fantastique et des modalités avoisinantes.

La littérature roumaine n'est pas dépourvue de la facture d'un fantastique fondé sur des postulats philosophiques explicites, capables d'offrir (avec le coefficient de relativité de toute fiction artistique), la possibilité de connexions insolites. Nous avons, pour illustrer ce pan-déterminisme d'ordre fantastique — et à des époques diverses — des écrivains comme Mihai Eminescu, Mircea Eliade ou Vasile Voiculescu. Au-delà de la source particulière de la matière épique et de sa construction (la cosmologie orientale, chez les deux premiers principalement, le fabuleux folklorique autochtone chez le troisième), leur création marque une tradition narrative, en vertu d'un message déduit de la pensée mythique qui lui sert de fondement : il s'agit de l'idée de renouvellement, de restauration des forces vitales, de « l'éternel retour » du cycle vital. C'est là une circonstance de nature à expliquer l'attraction de ces auteurs par les thèmes reliés à l'aspiration à l'absolu, c'est-à-dire par les thèmes fantastiques les plus audacieux, tels que la mutation des coordonnées de temps et d'espace, la transfiguration édénique du réel, la pénétration des secrets encore non déchiffrés de l'existence. Nous les trouvons dans le *Pauvre Dyonis* de Mihai Eminescu, *Chez les tziganes* de Mircea Eliade, *le Pêcheur Amin* ou *la Songsue* de V. Voiculescu. Il n'est pas inutile de remarquer, d'autre part, que cette spécifique *légitimation* ontologique du merveilleux (confiée d'habitude à des personnages qui sont *à l'origine* de l'intrigue fantastique : mages, sorciers ou yogis) comporte aussi une implication du domaine de la théorie du genre. Elle infirme la thèse bien connue de Tzvétan Todorov (*Introduction à la littérature fantastique* — Éd. du Seuil, 1970) selon laquelle le fantastique représenterait une éternelle limite de deux « genres » afférents : le merveilleux et l'étrange ; limite qu'exprime, sur le plan de la narration, « l'indécision » des personnages, obligés de réagir devant *l'ambiguïté* de l'événement insolite. Tout au contraire. Ces authentiques auteurs fantastiques non seulement affirment — semblables à Hoffmann — le merveilleux, mais, comme ils refusent de jouer sur le sens équivoque, ils ont soin de fournir sur le plan de la fiction une preuve concrète de la performance sur-réelle. Une fois de plus il s'avère que l'ambiguïté et, partant, « l'indécision » des héros ne sont pas le critère crucial de la définition du genre, mais uniquement un « appât », un *stratagème de parcours*, un tribut payé à la résistance congénitale de la raison devant l'idée de merveilleux.

Mais — comme je le disais plus haut — ceci n'est pas le statut spécifique du fantastique dans la littérature roumaine. Le plus fréquemment, nous avons affaire à des écrivains qui se *rapprochent* de l'invention insolite, en élargissant, dans un sens parfois inattendu, l'aire théma-

tique d'ouvrages d'une autre facture dans leur ensemble, et dont les finalités et les implications sont d'un autre ordre (social et éthique plus particulièrement).

Significative s'avère, en premier lieu, la contribution des réalistes, des observateurs méthodiques et critiques du mécanisme de la société existante, tels I. L. Caragiale, Liviu Rebreanu, Pavel Dan. Ils se distinguent soit par l'habileté savante de la gradation et du dosage des effets ou par une fenêtre plus largement ouverte sur une interprétation vraisemblable de l'aventure (*A l'auberge de Mînjoală*, de I. L. Caragiale), soit par le souci d'assurer la résistance architectonique de l'édifice épique ou d'apaiser « la soif de narration » d'événements qui se manifeste aussi dans le cadre du genre fantastique (*Adam* et *Eve* de Liviu Rebreanu, *l'Enfant changé* de Pavel Dan). A son tour, la création fantastique des romanciers de vocation lyrique (Cezar Petrescu ou Ionel Teodoreanu) n'est pas moins instructive, comme l'est aussi d'ailleurs, en une égale mesure, celle des poètes attirés (chez nous comme ailleurs) par cette contrée littéraire grâce aux ailes qu'elle offre à l'imagination (Tudor Arghezi, Ion Minulescu, Adrian Maniu, Ion Vinea, Emil Botta, Al. Philippide, A. E. Baconsky, etc.). Au-delà des nombreux traits qui les différencient, et compte tenu de leur valeur ou de la structure de leur tempérament, la note commune de leur prose fantastique réside dans leur tendance à conférer à la fable ou au noyau épique correspondant, une solution symbolique et morale ou bien une certaine acuité satirique dans le sens swiftien (*le Cimetière de l'Annonciation* de Tudor Arghezi). Il va de soi que cette aptitude — inhérente à des natures essentiellement lyriques — oblige à une délimitation, attentive et variée selon le cas, des frontières. Car, il ne fait aucun doute que le poétique, aussi longtemps qu'il réduit le merveilleux à la condition strictement fonctionnelle d'une esquive métaphorique, ne peut en rien se confondre avec le fantastique. Ce qui ne signifie cependant pas que ces auteurs n'aient écrit parfois des narrations fantastiques « classiques », pouvant être rapprochées de la grande tradition du merveilleux naturel de Hoffmann ou du gothique anglo-saxon (par exemple, les nouvelles : *Aranca, la fée des lacs* et *l'Homme du rêve* de Cezar Petrescu, *le Maître qui faisait de l'or* d'Adrian Maniu, *la Cravate blanche* de Ion Minulescu, *l'Etreinte du Mort* de Al. Philippide ou encore le roman de Ionel Teodoreanu, *Golia*).

Mais l'occasion la plus évidente de viol des frontières traditionnelles du genre réside, sans doute, dans les liens durables établis entre la littérature roumaine relevant du fantastique et les ressources de l'imagination folklorique. Initialement apprécié, comme je l'ai montré, pour ses valeurs intrinsèques, destinées à illustrer l'avoir spirituel d'un peuple qui réclamait son droit à la vie, le folklore a été redécouvert plus tard pour les fécondes suggestions qu'il offre à un art qui trouve dans son spécifique national le chemin vers l'universalité. Quelle est la nature concrète de cette réintégration? Elle ne consiste pas à s'assimiler des croyances et des légendes comme de simples accessoires thématiques, mais à assimiler la mentalité de ceux qui les ont créés, leur perméabilité à l'idée de merveilleux. Plus encore, à transposer, parfois, la structure même des scénarios folkloriques dans les registres d'un art moderne. Prenons, par exemple, le motif du « revenant ». Nous le retrouvons aussi bien dans les contes valaques de vampires relatés par Charles Nodier dans son *Infernaliana* que dans le roman de Mircea Eliade, *Mademoiselle Christine* (1936). Mais le choix des mêmes thèmes ne fait que préciser la différence de perspective des narrateurs. Car, si le romantique français demeure le

chroniqueur neutre d'événements insolites empruntés à la tradition, l'écrivain roumain bâtit son roman sur l'*acceptation* ontologique d'une pareille apparition. Cette fois-ci, Eliade n'exploite plus la cosmologie hindoue avec toutes ses complications, mais se sert d'une superstition autochtone. L'intrigue n'aurait pu avoir une pareille amplitude (dans la littérature universelle, les romans intégralement fantastiques sont rares) sans l'adoption délibérée du niveau folklorique dans le rapport vraisemblable-merveilleux. C'est là une circonstance qui se vérifie dans la structure des nouvelles : *le Moulin de Călifar* de Gala Galaction, *l'Enfant changé* de Pavel Dan ou *l'Outarde* de Ştefan Bănulescu. Avec cette précision que, dans le cas du premier, nous ne sommes pas placés seulement devant l'assimilation de « l'esprit » d'une légende, mais dans celui de « sa lettre ». Illustrant (comme d'ailleurs les *Mines de Falun* de Hoffmann) le motif du trésor inaccessible, *le Moulin de Călifar* revêt délibérément l'expression d'une ballade folklorique. Les procédés consacrés du fantastique intérieur coexistant avec l'essai de reconstituer un merveilleux détaché de l'enfance de l'humanité. Les faits se passent dans un univers où tout est possible, la physionomie des personnages est placée sous le signe du même plaisir de cultiver l'hyperbole, les détails du phrasé rappellent à leur tour les modes de l'épique populaire. Ainsi donc nous nous retrouvons sur le terrain de visibles interférences entre le conte de fées et le fantastique proprement dit.

Cette tendance une fois constatée, nous ne serons plus étonnés de rencontrer aussi dans la littérature roumaine une façon peu commune de traiter un motif explicitement *féerique* dans une narration fantastique. C'est l'un de nos écrivains les plus marquants, Mihaïl Sadoveanu qui nous l'offre, dans son récit intitulé *le Dragon*, tiré de son célèbre cycle *l'Auberge d'Ancoutza*. Le dragon dont il est question n'appartient plus au monde du « Il était une fois. . . », mais à une expérience individuelle, racontée comme telle. Sans être contredit par un auditoire parfaitement intégré à une géographie mythologique, le narrateur affirme « avoir frissonné», en assistant à la scène dans laquelle cette créature de conte de fées est intervenue dans la vie quotidienne pour arbitrer — comme autrefois les dieux des tragédies antiques — un conflit, à l'avantage des opprimés. D'ailleurs, le récit ne fait qu'illustrer une fois de plus un procédé caractéristique de l'auteur: celui d'attribuer à l'accessoire féerique le relief d'une véritable *tradition légendaire* — appelée, évidemment, à conférer à son humanité le nimbe d'une origine archaïque. Bien entendu, l'inclusion de récits de ce genre dans le périmètre du fantastique peut susciter — elle n'a d'ailleurs pas manqué de le faire — des objections de principe. Roger Caillois établit à très juste titre une frontière ferme entre le conte de fées et le fantastique, et souligne que ce dernier ne s'accommode pas d'un contexte épique où « l'enchantement va de soi et où la magie est la règle », et dans lequel le surnaturel, « la substance même de l'univers, sa loi, son climat », ne viole « aucune régularité; il est l'ordre des choses ou plutôt l'absence d'ordre des choses » *(De la féerie à la science-fiction*, préface à *Anthologie du fantastique*, Gallimard, 1966). Il faut néanmoins préciser que cette délimitation a en vue les formes *consacrées* du conte de fées, ses coordonnées de genre autonome. Or, en admettant, avec la plupart des théoriciens modernes, qu'au contraire, la condition du fantastique réclame l'irruption de l'inexplicable au sein de l'archiconnue légalité quotidienne il est facile de concevoir que cette irruption peut avoir les mobiles les plus variés. Parmi ceux-ci peut très bien figurer une incarnation de provenance féerique, si, détachée du domaine de

son fabuleux « étanche » et restituée comme une expérience sans précédent, elle devient un facteur épique de finalité *miraculeuse*.

L'observation s'applique également dans le contexte des relations entre le fantastique et le fabuleux de la science-fiction, ou de l'absurde. On a depuis longtemps remarqué que le domaine de la *science-fiction* comportait un statut semblable, à plusieurs égards, au secteur féerique. Comme dans les contes de fées, les protagonistes, investis de dons hyperboliques (ce qui prime dans ce cas, ce n'est pas la beauté, la force ou la bravoure, mais l'intelligence clairvoyante), bénéficient, dans leurs heureuses entreprises, de l'aide d'un *instrument* tout-puissant, le corespondant contemporain de l'ancienne magie: *la science*, avec tout son éventail d'applications technologiques. Cette distinction n'exclut cependant pas la possibilité, pour ces fictions scientistes, de « sortir du cadre », de ne plus se soumettre aux conventions du genre, de contredire la règle du jeu qui les a créées. La littérature roumaine met à notre disposition de pareils exemples. Dans *le Mannequin d'Igor* de Victor Papilian ou *le Ballet mécanique* de Cezar Petrescu (parus dans l'entre-deux-guerres) nous trouvons des savants auxquels l'investigation de la réalité réserve des surprises effrayantes, des robots qui dépassent intempestivement leur programme pour assumer, échappant au contrôle de la raison, le rôle détenu autrefois par le moyenâgeux Golem. Au fond, il y a là de nouveau, implicitement, le souci de prévenir que, dans son ascension, le pouvoir rationnel de l'homme doit se garder continuellement en équilibre avec la nature qu'il étudie et qu'il modifie, équilibre absolument nécessaire pour que le progrès scientifique profite à l'homme au lieu de lui nuire. Annonçant certains rapports thématiques de la littérature des Lovecraft, Ray Bradbury ou Clifford Simak, ces écrivains illustrent la possibilité d'une fusion entre la science-fiction et le fantastique. Fusion qui se déroule, comme nous le voyons, dans des conditions similaires à celles du rapport fantastique-féerique; le fabuleux scientiste fournit l'arsenal typologique et thématique; le fantastique: le climat, la mise en scène et le découpage des séquences, bref, la cohérence finale de l'ensemble épique.

Quant à la prose qui utilise des éléments absurdes, il sémblerait arbitraire, à première vue, de l'inclure dans le même système de parallélismes. Que peut-il avoir de commun entre la quiétude du conte de fées et les reliefs rébarbatifs d'un monde dénué de sens, aux antipodes de toute illusion d'ordre? Et pourtant il y a entre les deux domaines une similitude importante que l'on n'observe qu'en adoptant l'angle d'appréciation des légités du fantastique. Les choses étant ainsi, nous nous rendons compte que le féerique et l'absurde véhiculent l'extra-naturel aussi facilement l'un que l'autre, dans un univers où, la frontière entre le normal et le sur-normal n'existant pas, n'importe quoi peut se produire n'importe quand, rien n'est surprenant et aucun miracle ne peut susciter l'étonnement (voir R. Caillois, *Au cœur du fantastique*, Gallimard, 1965). Sans doute manque-t-il à la littérature absurde *le code*, le liant-convention qui permet d'agencer la fable des contes de fées. Mais au-delà de cette différence, les deux territoires nous proposent une version *fabuleuse* du monde. Une fois de plus, la limite ne peut être considérée comme immuable. Transporté dans la variante d'une subversion intolérable et doté d'une logique persuasive spécifique, d'un pouvoir de captation certain, l'absurde peut très bien entrer en compétition avec les produits de facture traditionnelle du fantastique. L'œuvre de Kafka est là, avant toute chose, pour le prouver. Dans la littérature roumaine aussi (laquelle par Urmuz, et par certains côtés par I. L. Caragiale, a donné des précurseurs dans ce domaine), nombre d'écrivains le démontrent; ils ont abordé la réalité de leur temps en utilisant, comme instrument critique, la vision absurde, indépendamment de l'écrivain praguois. Nous songeons aux écrivains de l'époque mouvementée de l'entre-deux-guerres, comme Ion Vinea, M. Blecher, Gib Mihăescu, Emil Botta, Ion Călugăru et ainsi de suite. Il est certain que nous ne nous faisons pas d'illusions en ce qui concerne l'identité entre la configuration du fantastique et la substance de narrations telles que les *Evénements de l'irréalité immédiate* de Blecher, *le Paradis des soupirs* de Ion Vinea, *l'Ennui* de Gib Mihăescu, *le Paresseux* d'Emil Botta. De même que — pour nous rapprocher du présent — il nous faut absolument nuancer aussi les textes où les éléments absurdes interviennent chez les prosateurs contemporains.

D'ailleurs, en jetant un regard d'ensemble sur la littérature narrative contemporaine, nous observons que la tendance à amalgamer le fantastique à d'autres zones littéraires prend aujourd'hui des dimensions inconnues jusqu'ici. La circonstance n'est sûrement pas étrangère à la très large tendance de l'art moderne à « problématiser » l'écriture, en lui incorporant les arcanes des distorsions et des incongruités du réel. Ce qui ne veut nullement dire qu'il s'agisse, en l'espèce, d'un revirement du sentiment du transcendant; bien au contraire. « Personne ne pourra jamais me convaincre que le paradis et l'enfer soient ailleurs qu'en nous-mêmes, que l'aspiration de l'homme à l'immortalité soit autre chose que l'apanage tragique de notre orgueil » — déclare le personnage narrateur de la *Mort d'Orphée* de Laurențiu Fulga. Point de vue qui n'empêche cependant pas l'auteur d'insérer dans son roman une large gamme de situations invraisemblables, depuis le prétexte épique du livre (colloque d'un homme vivant et d'un mort), pour continuer par de nombreuses autres situations où il y a « rupture » de la cohérence du réel: thanatologiques ou démonologiques (« le diable personnel », par exemple, incarnation « du mal nécessaire ») comme éléments de la dialectique propulsive. Il est clair, toutefois, que tout cet *appareil* fantastique (le procédé préféré de l'auteur consiste en la mutation métaphorique du sens des notions) ne comporte pas une existence indépendante, mais plutôt un régime allégorique, sa fonctionnalité tendant à élargir le substratum philosophique du thème fondamental: les chances qu'a *l'Homme* de « vaincre » la Mort par l'amour ou par la création.

Ainsi donc, la prose actuelle ouvre largement la porte à un *fantastique par incidence*, formule qui se trouve sous le signe d'une littérature de frontière qui ne contredit pas, mais prolonge et *approfondit* les territoires du réel. L'initiateur en a sans aucun doute été Zaharia Stancu, prosateur lyrique par excellence — créateur de ce Darié des *Nu-pieds*, dont le sort est de rêver, d'errer dans les sphères de la fantaisie. Suivant son exemple, mais aussi ceux d'une ancienne filiation roumaine ou universelle, les narrateurs des générations plus nouvelles ont considérablement élargi le champ d'action d'une pareille typologie, comprenant — comme le suggérait expressivement Tudor Arghezi dans *les Yeux de la Sainte-Vierge* « des gens sains en fait, mais sains sans vanité, qui se rendent compte qu'en eux s'est glissé une vapeur étrangère ». Vapeur qui n'est autre que la vision poétique du monde.

Offerte largement au registre de l'invention épique proprement dite (sous les auspices du coefficient accru de convention dans le discours narratif moderne), la perspective

permet une diversification correspondante de cette symbiose entre le fantastique et le réalisme. Des écrivains au profil distinct comme Eugen Barbu *(le Prince)*, D.R. Popescu *(Chasse royale)*, D. Bălăiță *(le Monde en deux jours)*, Fănuș Neagu *(l'Ange a crié)*, Corneliu Ștefanache *(les Dieux fatigués)* ou Vladimir Colin *(le Pentagramme)* nous offrent autant de modalités d'une imagination inquiète, appliquée tantôt au roman historique-allégorique, à la narration d'une tenue explicitement lyrique ou au roman d'analyse (psychologique et sociale, comme chez D.R. Popescu), tantôt à l'apologue philosophique.

Moyen de prospection en profondeur du réel, la modalité du fantastique illustre la variété insoupçonnée du paysage littéraire roumain, tout en confirmant la vocation universelle de notre spiritualité créatrice.

(extrait de la Revue roumaine; Bucarest; 1976 (XXXè année), N° 3, pp. 58-64. ©, 1983, Sergiu Pavel DAN)

Bibliographie de base relative au fantastique roumain, par B. GOORDEN. (*)

1°) Essais.

BESTELIU (Marin), Realismul literaturii fantastice; Craiova; Editura Scrisul românesc; 1975, 172 p.

DAN (Sergiu Pavel), Proza fantasticâ româneascâ; Bucuresti; Editura Minerva; 1975, 354 p. (C.D.E.)

2°) Anthologies.

MASCA. Prozâ fantasticâ româneascâ (préface de Alexandru George); Bucuresti; Editura Minerva; 1982, 2 volumes, XXXVIII-310 + 352 p. (CDE)

Romanian Fantastic Tales (préface de Nicolae Ciobanu); Bucharest; Minerva Publishing House; 1981, XXXVII-350 p. (C.D.E.)

(*) Les oeuvres suivies de la mention (C.D.E.) sont accessibles au Centre de Documentation de l'Etrange C/o B. GOORDEN.

Mihai EMINESCU (1850-1889) est considéré comme le créateur de la poésie roumaine parce qu'il en a fixé la forme. Sa nature le pousse vers l'interrogation métaphysique et vers un pessimisme profond qui imprègnent son univers lyrique. Son oeuvre est inversément proportionnelle à sa renommée, dans la mesure où sa carrière littéraire fut assez courte et où ses écrits revèle une exceptionnelle qualité. Son texte Sărmanul Dionis (1872), particulièrement représentatif de son talent, est catalogué par Sergiu Pavel Dan dans le fantastique "doctrinaire". Atteint de troubles mentaux dès 1883, Eminescu connut une fin tragique, assassiné par son compagnon d'internement.

LE PAUVRE DIONIS.

...de même, lorsque je ferme un œil, ma main me paraît plus petite que si je la regarde avec mes deux yeux. Si j'en avais trois, je la verrais plus grande encore, et plus j'aurais d'yeux, plus les objets qui m'entourent me sembleraient grands. Malgré cela, *né* avec mille yeux, environné d'apparitions gigantesques, il suffirait que leurs proportions demeurent constantes par rapport à moi-même pour qu'elles ne me paraissent ni plus grandes, ni plus petites qu'aujourd'hui. Imaginons le monde réduit aux dimensions d'une balle de plomb, et tout ce qui le compose diminué à la même échelle; ses habitants, à supposer qu'ils soient doués d'organes comme les nôtres, comprendraient toutes choses exactement de la manière dont nous les comprenons, et à proportion. Ensuite, figurons-nous ce monde, *caeteris paribus*, mille fois plus grand: même résultat. Toutes proportions gardées, un monde mille fois plus grand serait pour nous l'équivalent d'un monde mille fois plus petit. Ainsi donc les objets que je regarde, vus avec un seul œil, sont petits; avec deux yeux, plus grands; quelle est leur grandeur absolue? Qui sait? nous vivons peut-être dans un monde microscopique, et la forme seule de nos yeux nous le fait voir comme nous le voyons... Qui sait? Peut-être que chacun de nous voit les choses, entend les sons à sa manière, différente des autres — et seul le langage unifie notre entendement, donnant tel nom à tel objet, que chacun de nous perçoit à sa façon... Le langage? Même pas. Car le son même des mots varie sans doute selon l'ouïe de chacun — et seul l'individu, resté pareil à lui-même, l'entend d'une même manière...

D'un espace que nous imaginerions sans bornes, chaque fragment, si grand ou si petit qu'il soit, que serait-il sinon une goutte, par rapport à l'illimité? Et tout intervalle de temps, grand ou petit, de l'éternité sans commencement ni fin, est-il rien d'autre qu'un instant suspendu? Voyons un peu: en supposant le monde réduit aux dimensions d'une goutte de rosée, et les rapports de temps à une goutte de durée, les siècles ne seraient plus, dans l'histoire de ce monde microscopique, que des secondes au cours desquelles les hommes travailleraient et penseraient tout autant que dans nos ères humaines; ces ères seraient pour eux aussi longues que nous paraissent les nôtres. Dans quel minuscule infini iraient se perdre les millions d'infusoires que seraient ces penseurs, dans quel infini de temps, leurs instants de joie — et tout cela — tout serait exactement comme aujourd'hui.

. . . En fait, le monde est bien le rêve de notre âme. Ni le temps, ni l'espace n'existent — si ce n'est en nous. Passé et avenir sont en moi comme la forêt dans un gland, et l'infini aussi, comme le reflet d'un ciel étoilé dans une goutte de rosée. Si nous apprenions le secret qui nous permette d'entrer en rapport avec ces deux ordres de choses cachés en nous, secret que possédaient peut-être les mages d'Égypte et d'Assyrie, alors, plongeant dans les profondeurs de notre âme, nous pourrions vivre effectivement dans le passé ou habiter le monde des étoiles et du soleil. Quel dommage que se soient perdues les sciences de la nécromancie, de l'astrologie — qui sait quels mystères elles auraient pu nous révéler ! Si le monde est un rêve — ne pourrions-nous pas ordonner la succession de ses phénomènes à notre guise? Il n'y a pas de passé — conséquence et succession sont dans notre esprit; les causes des phénomènes pour nous consécutifs, toujours les mêmes, existent et agissent simultanément. Vivre au temps de Mircea le Grand, d'Alexandre le Bon* — serait-ce vraiment impossible? Le point mathématique se perd dans l'immensité de sa disposition, l'instant se perd dans sa divisibilité infinitésimale, à qui rien ne fait obstacle. Dans ces atomes d'espace et de temps, que d'infini ! Si je pouvais me perdre aussi dans l'infinité de mon âme, jusqu'à cette phase de son émanation, par exemple, que l'on appelle l'époque d'Alexandre le Bon. . . et cependant. . .

. . . .

À juste titre, le lecteur aura hoché la tête et se sera demandé: quel était le mortel dont l'esprit roulait ce genre de pensées? L'existence idéale de ces réflexions prenait sa source dans une tête aux cheveux ébouriffés et sauvages, coiffée d'un bonnet de mouton enfoncé jusqu'aux yeux. Il faisait nuit, une pluie fine tombait sur les rues non pavées, étroites et fangeuses, sur l'entassement de petites maisons mal bâties qui forme, pour l'essentiel, la capitale de la Roumanie. Et les flaques de boue, aspergeant l'audacieux qui se confiait à leurs ondes traîtresses, se voyaient piétinées par de gros souliers qui auraient défié jusqu'au déluge — d'autant plus que s'y ajoutaient des tiges de bottes où jambes et pantalons s'empaquetaient au premier signe de bourrasque. L'ombre de notre héros s'effaçait sous le ruissellement de la pluie, qui finit par faire ressembler sa tête à celle d'un bélier trempé, et c'est à se demander ce qui résistait le mieux à ces torrents, de ses vêtements mouillés ou de sa métaphysique. À travers les larges carreaux mal lavés des bistrots et des échoppes filtrait une lumière sale, affaiblie par les gouttes de pluie dégoulinant le long des vitres. Çà et là, un passant à l'esprit romantique cheminait en sifflotant; un croquant en ribote poursuivait sa conversation avec les murs et le vent; des femmes glissaient, le visage encapuchonné, ombres fuyantes dans l'espace brumeux, pareilles aux sombres dieux des épopées nordiques. . . D'une gargote ouverte perçait le son d'un violon torturé. Notre métaphysicien s'approcha pour mieux voir, et la lumière jaillissant par l'embrasure le frappa en plein visage.

* au XIV[e] et XV[e] siècles.

Il n'était pas laid à voir, le visage de Dionis. Un peu las, mais si jeune encore, cette douceur d'un blanc meurtri que prend le marbre dans l'ombre, des yeux en amande, de ce noir intensément voluptueux qu'a le velours de soie. Ces yeux semblaient nager dans leurs orbites — et un sourire à la fois malicieux et d'une extrême innocence détendit ses traits, devant le spectacle qui lui était offert. Qu'était-ce donc? Un petit Gitan, sous un chapeau dont les bords figuraient très exactement l'infini, chaussé de souliers où il aurait pu entrer tout entier et vêtu d'une veste sans doute empruntée qui lui pendait aux talons, taquinait de ses petits doigts secs, serrés sur un archet dégarni, des cordes au son faux qui crissaient nerveusement, tandis qu'autour de lui trépignait un grand Hongrois, nu-pieds dans de larges savates bourrées de paille. Pour désagréable que fût le spectacle au sens esthétique de mon voyageur, l'effet en fut salutaire, car arraché à ses rêveries métaphysiques, il s'aperçut enfin que la pluie l'avait trempé jusqu'aux os. Il entra donc dans un café voisin pour se sécher. Le bonnet à longs poils, lorsqu'il l'enleva, dégagea un front net, blanc, bombé, en parfaite harmonie avec le visage décidément sympathique de notre jeune ami. Il est vrai que les cheveux un peu trop longs descendaient en mèches folles jusque sur les épaules, mais comme ils étaient secs, noirs et bien fournis, le visage délicat, encore puéril, n'en ressortait que mieux. Le jeune garçon suspendit son manteau mouillé à une patère et sitôt perçu l'arôme enivrant d'un café turc, ses yeux tendres et brillants retombèrent dans la rêverie intense qui convient parfois si bien aux enfants, car le sérieux, par contraste, sied aux jeunes visages. Entre ces murs enfumés où semblaient avoir pénétré l'odeur du tabac, le bavardage des joueurs de domino et le battement cadencé de l'horloge, quelques lampes somnolentes répandaient dans l'air pesant des rayons de clarté jaunâtre. Du bout de son crayon, Dionis traçait des formules mathématiques sur la vieille table de bois poli, en souriant de temps à autre. Ce sourire était particulièrement candide, empreint de douceur, dirions-nous, et malgré tout d'une profonde mélancolie. À son âge, la tristesse est comme le signe distinctif des orphelins; il l'était, en effet, son existence étant de celles — si nombreuses chez nous — qui n'ont aucune perspective et, de plus, il manquait entièrement d'intérêt pour les réalités positives. Au début de ce texte, nous avons surpris quelques-unes des pensées qui l'habitaient d'ordinaire; avec une tête ainsi faite on n'arrive pas loin, surtout lorsqu'on est pauvre — et Dionis l'était.

Son caractère aidant, il le devenait d'ailleurs de plus en plus. Jeune — moins de dix-huit ans peut-être — ce qui n'arrangeait rien. . . quel avenir se dessinait pour lui? Un copiste réduit à étudier seul, à ses moments perdus. . . cette liberté de choix dans les disciplines de la culture le poussait à ne lire que ce qui répondait à son humeur rêveuse. Problèmes mystiques, subtilités métaphysiques attiraient sa pensée comme un aimant — s'étonnera-t-on que pour lui le rêve fût la vie, et la vie un rêve? Qu'il devînt superstitieux? Il s'était souvent figuré ses années à venir: tristes, longues, monotones — une feuille sur l'eau. Sans amour — puisque seul au monde — et d'ailleurs recherchant la solitude, incapable, par nature, d'améliorer son

sort, il savait bien que dans « cet ordre-ci de la réalité », comme il l'appelait, ni sourire ni larmes ne viendraient lui répondre — il s'éteindrait sans avoir éveillé d'affection ni de haine, comme une étincelle que personne ne remarque — personne au monde. Un logis d'ermite; un recoin sombre, envahi de toiles d'araignées, au fond d'un bureau d'enregistrement; l'ambiance oisive et flegmatique des cafés — c'était là toute sa vie. Se demandait-on seulement s'il avait un cœur? S'il n'aurait pas aimé, lui aussi, être bien habillé, comme on le demande à tant d'autres enfants — s'il ne rêvait pas d'aimer? Aimer — souvent son cœur se serrait à cette pensée. Comme il aurait su aimer ! Comme il aurait adoré, vénéré, choyé celle qui lui aurait donné son cœur ! Souvent il se l'imaginait, ombre argentée au visage pâle, aux cheveux d'or — les créatures de rêve sont toujours blondes — il lui semblait déjà sentir ses petites mains fines et chaudes dans les siennes, il lui aurait comme fondu les yeux sous ses baisers, et sa propre vie, sa substance, son âme même se seraient dissoutes à force de la regarder — de la regarder toute l'éternité.

Çà et là, on voyait attablés des joueurs hirsutes, serrant leurs cartes d'une main tremblante et de l'autre faisant claquer fiévreusement leurs doigts avant chaque coup, agitant les lèvres sans proférer un son ou aspirant bruyamment, de temps à autre, une gorgée de café ou de bière dont ils avaient provision devant eux — pour marquer leur triomphe ! Dans la pièce d'à côté, un quidam traçait des chiffres à la craie sur le tapis vert du billard; un autre, son gibus repoussé vers la nuque, mains au dos, tenant à la bouche un cigare dont l'indépendance n'avait pour bornes que les lèvres de son possesseur, examinait — du diable si c'était par curiosité ou sans le moindre intérêt ! — un portrait de Dibitch-Zabalkanski, suspendu au mur enfumé. Fidèle interprète du temps, l'horloge fit tinter douze coups de sa voix métallique pour annoncer au monde, qui s'en moquait bien, que la douzième heure de la nuit venait de s'écouler. Dionis décida de s'en retourner chez lui. Dehors la pluie avait cessé et la lune glissait, froide et pâle, parmi les entrelacs et les vagues de nuages violacés, presque noirs... Dans un jardin à l'abandon, où le chiendent et les herbes folles poussaient en touffes d'un noir verdâtre, scintillaient les carreaux cassés d'une vieille maison; le toit de bardeaux s'effritait sous une couche de mousse, que le clair de lune semblait avoir couvert de gelée blanche. Un escalier de bois menait à l'étage supérieur. Ouverte et ne tenant plus qu'à un gond, la porte du balcon oscillait en grinçant; les marches étaient sales et vermoulues — çà et là il en manquait une et il fallait en enjamber deux à la fois; le balcon de bois chancelait tout entier sous les pas. Dionis traversa les fourrés du jardin, longea les clôtures affaissées et monta vivement l'escalier. Pas une porte n'était fermée. Il entra dans une chambre haute, vaste et presque vide. Sur les murs, l'eau de pluie coulant du grenier avait laissé des traînées noires; des moisissures verdâtres collaient à la couche de chaux; le châssis des fenêtres semblait plier sous le poids de la maçonnerie et il ne restait plus des barreaux de fer absents que des chicots rouillés enfoncés dans le

bois pourri. Aux coins du plafond soutenu par des poutres sombres, les araignées exerçaient leur silencieuse et paisible industrie; sur le plancher, dans un coin de la pièce, dormaient entassés quelques centaines de vieux livres, grecs pour la plupart, regorgeant de science byzantine; dans un autre angle, un lit, c'est-à-dire quelques planches clouées par deux traverses et recouvertes d'une paillasse et d'une courtepointe rouge. Devant le lit — une table en désordre, au bois craquelé et tout tailladé d'inscriptions latines et gothiques; dessus, des papiers, des vers, des lambeaux de journaux, des brochures éphémères, de celles que l'on distribue gratis, enfin un désordre vraiment barbare. La lune déversait de fantastiques lueurs par les hautes fenêtres, blanchissant le plancher qu'on aurait cru passé à la craie; sur les murs désolés, elle projetait deux grands rectangles d'argent; les toiles d'araignée scintillaient gaiement et au-dessus des livres endormis dans leur coin, on percevait une insaisissable présence humaine. Il y avait là, suspendu à un clou, le portrait en grandeur nature d'un jeune homme qui pouvait avoir quelque dix-huit ans; longs cheveux noirs, lèvres roses et fines dans un visage gracile, très pâle, grands yeux bleus protégés par des sourcils épais et des cils bien fournis. Les yeux de cet enfant étaient si brillants, leur coloris tellement limpide qu'ils semblaient vous regarder avec une candeur et une tendresse toutes féminines. Le portrait représentait sans aucun doute un personnage en costume masculin, mais les petites mains blanches et gracieuses, la pâleur du visage à la fois éclatant, frêle et velouté, l'indicible profondeur du regard, le front lisse, étroit comme celui d'une femme, les cheveux ondulés, un peu longs, faisaient presque penser à une jeune fille en travesti. En rêveur qu'il était, Dionis s'arrêta devant ce portrait qui semblait s'animer sous la vive clarté de la lune... le regard empreint d'une ferveur superstitieuse, il murmura d'une voix noyée de larmes: « Bonne nuit, père chéri ! » — l'ombre semblait lui sourire dans son cadre de bois — il s'approcha, baisa les mains du portrait, puis le visage, les lèvres, le feu sombre des yeux. Éperdu d'amour pour un être qui avait cessé d'exister, il aurait prolongé à jamais cette nuit fraîche, purifiée par le clair de lune, il aurait voulu éternelle sa douce, son incompréhensible et bienheureuse folie. Tout son amour, il l'avait concentré sur ce portrait — seule forme de son existence solitaire — un portrait !... C'était bien, en effet, son père à l'âge qu'il avait maintenant lui-même. Sa mère, une grande jeune femme blonde aux yeux noirs, le lui avait souvent dépeint comme un très jeune homme, inexplicablement égaré dans le bas peuple. Réservé, taisant jusqu'à son nom, il logeait chez un vieux prêtre dont elle, Maria, était la fille. Et ils s'étaient aimés. Chaque jour, il lui promettait que le mystère de sa vie prendrait bientôt fin, qu'ils s'épouseraient, qu'un sort heureux allait s'ouvrir pour elle. Mais un jour, il reçut une lettre cachetée de noir — l'ouvrit, la lut, la déchira en menus morceaux, et sa raison partit avec... D'après les lambeaux restants, on pouvait croire qu'il s'agissait de la copie d'un testament. Il était mort dans une maison de fous... livide, muet jusqu'à sa dernière heure, soucieux, aurait-on dit, de cacher quelque important secret.

Dionis était le fruit de ces amours.

Veuve, sa mère l'éleva de son mieux du travail de ses mains — de fines mains délicates — son visage sans couleurs, son regard sombre et tranquille ne s'animaient que pour lui — et devant le portrait. Tout enfant, Dionis admirait les grands yeux du tableau, qui luisaient si vivement dans leurs orbites.

— Que mon papa était beau ! disait-il en souriant, et sa mère, à l'entendre, essuyait ses larmes en cachette.

— Ses yeux ! n'est-ce pas, Dionis? — ses yeux !

— Oui, maman !

— Ses yeux !... Si tu les avais vus, rien qu'un fois, tu aurais cru les retrouver dans chaque étoile bleuissante au matin, dans chaque onde limpide, dans chaque frange de nuage. Il était si beau, cet enfant, et il est mort si jeune ! Vois-tu, ses yeux se sont fixés à jamais dans les brumes de ma pensée; c'est comme s'il y avait toujours sur la voûte sombre, parmi les nuages, deux étoiles, rien que deux étoiles meurtries...

Puis elle le prenait dans ses bras, le cajolait, l'embrassait. Excepté ses yeux noirs, qui lui venaient d'elle, Dionis ressemblait trait pour trait au jeune homme du tableau. Elle l'éleva mal — comment s'en étonner? Elle l'aimait tant ! À une existence sans espoir, sans avenir, sans satisfactions, il apportait les seuls instants de joie; elle ne souffrait, ne se réjouissait qu'à travers les peines et les joies de son fils. Son âme était devenue le reflet mélancolique et voilé de cette âme enfantine. Telle pensée naïve qui avait traversé l'esprit du garçonnet, une parole, un rêve suffisaient à l'occuper — elle passait des jours et des nuits à méditer sur un mot étourdiment prononcé par ces lèvres. Mais tant de privations la minaient, elle s'éteignit soudain. Dans son délire, elle prenait la main de l'enfant et la blottissait contre son sein, près du cœur, pour la réchauffer — un symbole de toute son existence !

Depuis lors la physionomie de Dionis, son sourire, avaient pris cette teinte de douce tristesse qui le rendait si séduisant, voire irrésistible aux yeux des ingénues des pensionnats. Lui cependant ne se doutait pas qu'on pût l'aimer — personne, à part sa mère, ne l'avait jamais fait — comment se serait-on attaché à *lui* tel qu'il était maintenant, seul, démuni, sans avenir ! « Tout être humain, se disait-il, a une famille, des amis, des parents à chérir; qui se soucie de mon sort? Je mourrai comme j'ai vécu, personne ne me plaindra, personne ne m'aura aimé. »

La lune disparut derrière un nuage noir qu'elle transperça par deux fois de longs éclairs de feu, la chambre s'assombrit et l'on n'y distingua plus le contour incertain du portrait, ni l'ombre élancée de Dionis. Il fit de la lumière.

Examinons maintenant le dénuement qu'éclaira la chandelle de suif, enfoncée dans le goulot d'une bouteille en guise de chandelier. Quel spectacle — et c'était là qu'il passait son temps, hiver comme été ! Sous le gel cinglant, on y entendait craquer les solives, le bois et les pierres; le vent aboyait parmi les haies et les branches enneigées; Dionis aurait voulu dormir, rêver, mais le froid glaçait ses paupières et voilait ses yeux. De plus, sa veste était usée jusqu'à la trame, râpée sur les bords, illusoire aux coudes, et dehors, le vent semblait rire aux éclats sur son passage. On le croisait avec des sourires moqueurs... Et cependant, au cours des longues nuits d'hiver, ayant touché le fond même de la misère, croyez-vous qu'il fût triste? Bien au contraire, il était parfaitement satisfait. Son esprit était habité par tout un univers de fantasmes cocasses, plus biscornus, plus invraisemblables les uns que les autres. Souvent, il l'avait remarqué, ses pensées s'ordonnaient d'elles-même en succession de rythmes, en phrases rimées et il ne résistait plus, alors, au désir de les coucher sur le papier... c'était surtout la bouteille vide qui lui inspirait des réflexions mélancoliques...

Ah, bouteille ! Tu ne sers que de bougeoir, pauvre de toi !
Et le suif de la chandelle rend la flamme grésillante...
Et malgré tant de misère va toujours, poète, chante,
Plus de sous depuis un siècle, plus de vin depuis un mois !

Mon royaume pour un bout de cigarette ! Ses nuages
Les peindre à ma guise... ô rêve ! Grince le battant plaintif,
Des chats miaulent sous les combles — dans la cour, méditatifs,
Les dindons transis défilent gravement, tels de vieux sages.

Brrr... quel froid ! Je vois mon souffle — sous mon gros bonnet fourré
Mes oreilles sont à l'aise — quant aux coudes, je m'en moque:
Tel le doigt qu'un Gitan passe par les murs de sa bicoque
En filet de pêche — ils tâtent si le gel s'est tempéré.

Si j'étais souris, ô chance ! Car j'aurais fourrure au dos
Et je mangerais mes livres — l'hiver me serait chimère,
Savoureux me paraîtraient quelques morceaux du bon Homère,
Mon trou, un palais superbe — mon épouse, un saint tableau !

Au plafond, sur les murs ternes, pleins de toiles d'araignée,
Grouillent les punaises rousses, que c'en est charmant à voir !
Ma paillasse n'est pas tendre — puis, quel goût pourrait avoir
Désormais ma peau exsangue? Toutes là, bien alignées,

Les voici qui se promènent. Que la fête est délicieuse !
Celle-là, c'est une vieille, compassée et sans excès,
L'autre un damoiseau... tout flamme... saurait-il parler français?
À l'écart, fuyant la foule, une enfant passe, rêveuse.

Et j'ai froid... Tiens ! Cette puce qui hésite sur ma main,
Vite, attrapons-la... Mais fichtre ! Qu'elle vive, pauvre bête !
Une femme eût à ma place fermement fait place nette,
Mais pour moi — ça m'indiffère — qu'elle passe son chemin...

Et, blasé, le chat ronronne près du poêle. Viens, matou,
Seul ami, unique horloge! S'il était au monde un fief
Réservé aux chats, je jure que je t'en ferais le chef —
Du pouvoir et des richesses tu saurais au moins le goût!

Que peut-il penser, ce drôle qui ronronne sans arrêt?
Quels plaisants projets animent sa chattesque fantaisie?
Lui a-t-on, de blanc fourrée, offert un cœur qui s'extasie?
Aurait-on, dans un coin d'ombre, quelque rendez-vous secret?

N'y eût-il que chats au monde, barde eussé-je été? Oh, oui:
Un Garrick miauleur, tragique, déclamant des miaous superbes,
Chasseur de souris agile, paresseux dormeur sur l'herbe,
Puis, câlin, faisant du Heine sur les toits toute la nuit.

Si j'étais chat philosophe, tous mes sens seraient à bout!
Je tiendrais des conférences, défendrais les grandes causes,
Enseignant aux âmes jeunes, aux donzelles à la pose
Que le monde n'est qu'un rêve — piètre rêve! — de matou.

Ou encor, servant d'un temple consacré à l'être qui
Engendra la gent féline, la faisant à sa semblance,
Je dirais à voix terrible: « Chats, ô chats! Deuil et souffrance
À celui qui d'observer le ramadan point ne s'enquit!

Certains sont sans croire aux tables de la Loi, les infidèles,
À la sur-intelligence, la nature outre-nature,
Et du peuple chat prédisent l'évolution future!
Mécréants! N'ont-ils point crainte de l'enfer aux pipistrelles?

Anathema sit! *Que crachent à leur vue et chats et chattes.*
Doutez-vous de la sagesse qu'à votre être il sut donner?
Ô ingrats! Il vous dispense ce qu'il faut pour ronronner
Et griffer — faut-il encore le tâter du bout des pattes? »

Aïe! Sur le goulot la mèche va mourir, tout affaissée!
Va, mon vieux, dormir tranquille, ne vois-tu pas qu'il fait nuit?
Rêvons d'or, de privilèges, toi sous l'âtre, moi au lit.
— S'il se pouvait que je dorme! — O, repos de la pensée,

Sommeil, couvre tout mon être de silence et d'harmonie.
Viens, sommeil ou mort, approche! — Tous les deux me sont fortune.
Que je vive et m'accompagnent les matous, les poux, la lune,
Ou bien non — quelle importance? Toi, misère — poésie!

Mais ce soir-là Dionis était de bonne humeur, sans bien savoir pourquoi. À la lueur du bout de chandelle planté dans le goulot de la bouteille et dont la flamme rougeoyait, comme blessée, il ouvrit un vieux livre relié en cuir et tout miteux, qui concernait le zodiaque. Dionis était un athée superstitieux — l'espèce en est très répandue. Les initiales du bouquin étaient bizarrement tracées à l'encre rouge: c'étaient des caractères slavons, d'aspect religieux, contournés, fantastiques. Un livre d'astrologie, probablement de source byzantine, fondé sur le système géocentrique selon lequel la terre est le centre de l'architecture universelle et l'homme, la créature pour le plaisir de laquelle Dieu aurait façonné le monde. Le titre comportait aussi une formule latine: *Architecturae cosmicae sive astronomiae geocentricae compendium* — « Exposé de l'ordre divin de l'univers, où l'on voit que toutes choses ont été fondées par la bonté de Dieu au bénéfice de la terre — traduit du grec en roumain et complété par l'influence des signes du zodiaque sur la vie humaine. » Et une dédicace: « À Celui dont l'être n'a point de bornes, au Créateur admirable par l'ouvrage de ses mains, gloire et louange éternelles. » Les planches étaient couvertes de dessins représentant un système universel de fantaisie; en marge, les portraits de Platon, de Pythagore et quelques sentences grecques. Deux triangles entrecroisés s'entouraient d'une devise: *Director cœli vigilat noctesque diesque, qui sistit fixas horas terrigenae.* Constellations dessinées en rouge, calculs géométriques fondés sur un système figuré et mystique — puis des interprétations de rêves — par ordre alphabétique — enfin un livre auquel rien ne manquait pour enflammer un esprit superstitieux, bien préparé à une nourriture de ce genre. Le recueil s'achevait par une gravure représentant saint Georges combattant le dragon — de toute évidence, un symbole de la vérité triomphant de l'ignorance. Les ors de la reliure s'étant effacés par endroits et brillant à d'autres, le cuir en semblait tout pailleté. Accoudé, la tête entre ses mains, notre héros déchiffra ce texte obscur avec un intérêt particulier, jusqu'à ce que le bout de la chandelle à l'agonie se mît à fumer, puis s'éteignît. Dionis approcha sa chaise de la fenêtre, qu'il ouvrit, et à la faible lueur de la lune, il tourna page après page en étudiant les étranges constellations. Sur un feuillet, il découvrit une quantité de cercles qui s'entrecroisaient, si nombreux qu'on aurait dit un peloton de fil rouge, ou encore une toile d'araignée dessinée avec du sang. Puis il leva les yeux et les arrêta, rêveur, sur le calme visage de la lune: pure et sereine, elle glissait sur un ciel limpide, profond, transparent, à travers des nuages d'une fluidité argentée, parmi de larges étoiles en or fondu. Il semblait qu'il y eût au-dessus mille cieux encore, leur présence secrète transparaissait dans l'abîme bleuté... « Qui sait, pensa Dionis, il y a peut-être, dans ce livre, un moyen de me transposer au plus profond de l'âme, dans des mondes qui prendraient réellement forme à mon gré, dans des espaces d'un bleu lumineux, étincelant et fluide. »

Devant le logis de Dionis s'élevait une imposante maison aux murs blancs. D'une fenêtre ouverte à l'étage, il entendit vibrer dans l'air nocturne les tendres sonorités d'un piano et une voix de jeune fille, un peu hésitante, qui fredonnait une mélodie légère, comme parfumée, invraisemblable. Pour

mieux rêver, il ferma les yeux. Ce furent alors un long désert aride, couvert de sables hostiles comme la sécheresse et au-dessus, le scintillement d'une lune inquiétante et livide, pareille au visage d'une enfant agonisante... Minuit. Le désert se tait, l'air est mort; son haleine seule est vivante, son regard seul existe pour distinguer, tout en haut du ciel, agenouillé sur un nuage brillant, un ange clair, aux mains jointes pour une prière profonde, virginale, divine. Il entr'ouvrit les yeux et vit dans l'embrasure d'une fenêtre ouverte, au milieu d'un salon élégant, une jeune fille en simple robe claire dont les doigts fins animaient doucement les touches d'un piano; aux sons légers qu'elle en tirait, elle ajoutait ceux, ravissants, d'une voix veloutée et suave. Shakespeare, le divin Anglais, semblait avoir créé sur terre, par la force de son génie, un être lunaire, une seconde Ophélie. Dionis referma les yeux et les tint ainsi pour retrouver son effrayant désert; la blanche demeure se confondit alors avec le nuage d'argent, la jeune fille avec l'ange à genoux. Puis, serrant volontairement, violemment, les paupières, il noya son rêve dans le noir — cessa de voir et entendit s'éloigner, comme un souvenir déjà ancien, la candide prière... La musique avait cessé depuis longtemps et cependant il continuait, entièrement abandonné à ses impressions, de tenir ses yeux résolument fermés. Lorsqu'il s'éveilla de sa rêverie, une autre fenêtre s'était ouverte à l'étage supérieur, on avait éteint la lumière du salon dont les vitres scintillaient gaiement au clair de lune. L'air d'été était doux, les rayons argentés, pénétrant dans la chambre, frappaient en plein le blanc visage de Dionis et emplissaient son cœur d'une indicible mélancolie. « Oui, répéta-t-il à mi-voix en retrouvant son idée fixe, tout l'univers est sous notre front — cet immense désert — et pourquoi seulement l'espace, pourquoi pas aussi le temps, le passé. » Son regard revint à l'entrelacs de lignes rouges — et les lignes commencèrent à se mouvoir. Il posa son doigt sur leur centre — une véritable volupté spirituelle s'empara de lui — il crut d'abord entendre chuchoter ces vieillards qui, au temps des rudes hivers de son enfance, le prenaient sur leurs genoux pour lui conter de merveilleuses histoires de fées revêtues d'or et de lumière, coulant des jours limpides dans leurs palais de cristal — oui, c'était hier, hier encore qu'il plongeait ses doigts dans les longues barbes blanches et qu'il écoutait ces vieillards et leur tranquille langage, leurs voix basses, tout ce savoir ancien, ces nouvelles qui lui parvenaient à travers tant de générations. Il n'en doutait plus... une main invisible l'entraînait vers le passé. Il voyait surgir des voïvodes en habits chamarrés, en pelisses de martre — il les écoutait parler, assis sur leurs trônes, dans leurs vieux palais, il voyait le Divan des Anciens, le peuple très-chrétien, enthousiaste, ondoyant comme la houle dans la cour seigneuriale — mais tout cela était encore confus.

Les courbes du dessin astrologique s'agitaient violemment, en vrais serpents de braise. De plus en plus énorme devenait la toile d'araignée. « Où veux-tu nous arrêter? » dit une voix qui montait distinctement du centre enflammé de la page. « Alexandre le Bon! » murmura-t-il avec effort d'une voix oppressée, car la joie, la stupéfaction lui coupaient le souffle... et peu à peu l'entrelacs rouge s'espaça, devint diaphane et se changea en un

ciel doré par le soleil couchant. Il se trouvait étendu dans un pré fraîchement fauché; les meules embaumaient, le ciel du soir, tout là-haut, était d'un bleu profond, translucide, des nuages de braise et d'or l'envahissaient de leurs armées, les collines ployaient sous des faix pourpres; des oiseaux dans l'air, le miroir des rivières roses, la voix vibrante d'une cloche emplissant le soir de son appel pour les vêpres, et lui? Lui — quels vêtements étranges! Un froc de drap noir, la haute calotte cylindrique des moines orthodoxes... dans sa main, le livre d'astrologie. Que tout cela lui semblait familier! Il n'était plus lui-même. C'était si naturel de s'être réveillé dans ce monde... Il se souvenait parfaitement d'être venu dans ce pré, de s'être endormi en lisant. La chambre obscure, l'existence passée d'un certain Dionis, que c'était bizarre... il avait dû rêver! « Ah, se dit-il — ce doit être mon livre qui m'a joué ce tour; après l'avoir lu, j'aurai rêvé toutes ces choses extraordinaires. Quel monde étrange, quels gens inconnus, quelle langue, la nôtre dirait-on, et pourtant autre, comme étrangère... » Bizarre, vraiment! Dan, le moine, s'était rêvé laïc sous le nom de Dionis... on aurait dit à une autre époque, parmi d'autres hommes... Bizarre! « Ah, maître Ruben, dit-il en souriant, c'est vrai que votre livre est merveilleux!... pourvu que ma raison tienne bon; car cette fois je sens bien, moi, le moine, que l'âme voyage d'un siècle à l'autre, la même âme, à cela près que la mort efface en elle le souvenir d'avoir déjà vécu.

Oui, vous dites très justement, maître Ruben, que les Égyptiens avaient raison de croire à la métempsychose. Vous dites vrai en affirmant que notre âme renferme en elle le temps et l'espace infinis, et que seule nous manque une baguette magique pour nous transporter à notre gré à n'importe lequel de leurs points. Je vis sous le règne du voïvode Alexandre, et une main invisible vient de m'entraîner vers des temps sans doute cachés dans l'avenir de mon âme. Combien d'êtres humains sont-ils enfermés dans un seul? Autant que d'étoiles dans une goutte de rosée, sous le ciel pur de la nuit. Et si l'on agrandissait cette goutte pour y voir jusqu'au fond, on y retrouverait les milliers d'étoiles du ciel — chacune un monde, avec ses pays et ses peuples, chacune portant l'empreinte de ses longs siècles d'histoire — un univers dans une goutte éphémère. Il est vraiment profond, ce Juif! » conclut-il à part soi au sujet de Ruben le clerc.

Il se leva, son vieux bouquin à la main, de l'herbe où il était couché. À l'horizon, les montagnes au front couronné de forêts anciennes se perdaient en des vallées aux ruisseaux écumants. De gros nuages ronds, comme gonflés d'orages, glissaient sur un ciel intensément bleu; à travers eux, les montagnes découpaient leurs précipices et leurs arêtes rocheuses avec une prodigalité désordonnée; des pics sombres, aux cassures soudaines, trouaient çà et là le brouillard et un sapin foudroyé se dressait, solitaire, sur une crête, face au soleil déclinant. Quand les nuages recouvrirent le soleil, ils en devinrent rouges et violacés, ourlés d'or par la lumière qu'ils cachaient. Car sous un entassement de hautes voûtes, de cryptes profondes amoncelées, ils enfouissaient la lumière du souverain céleste et n'en laissaient que parfois, dans un déchirement, s'échapper à flot des lacs de pourpre parmi

leurs sombres ruines. Puis, lentement, ils s'effritèrent en un moutonnement grisâtre; le soleil déclinait, pareil, au-dessus du sapin isolé, à un front rayonnant sur des épaules sombres; il descendit parmi les branches, ressembla, un instant, à un nid de rubis; caché par le tronc épais, il raya de rose les parois rocheuses des montagnes, enflamma les tisons argentés sur leurs crêtes — et finit par s'abîmer entièrement derrière le mont immobile, noir et haut, qui accusait sur l'air bleu son contour cramoisi. Maintenant le soir tombe sans hâte; de larges étoiles surgissent parmi les moissons azurées du ciel, frissonnant d'émoi dans l'air tendre, et l'harmonie des champs pénètre la nuit tombante de ses milliers de voix, toutes diverses, toutes contribuant à la suave, à la somnolente volupté du clair de lune.

C'est ce paysage empourpré par la beauté du couchant que traverse notre moine, sans d'ailleurs participer à cet enchantement de la nature, et encore tout rempli des impressions de sa mystérieuse expérience. De loin, on voit les tours brillantes des églises de Iaşi, les maisons proprement chaulées et leurs vieilles gouttières que la lune, en montant, inonde d'une clarté mauve. Dan presse le pas pour entrer dans la ville. Une ruelle étroite, des maisons décrépies dont les étages, soutenus par des piliers de bois, débordent le rez-de-chaussée d'une bonne demi-largeur; de hautes galeries couvertes, saillant sous leurs toits oblongs alourdis par une mousse épaisse, d'un vert presque noir; dans ces galeries, des vieillards assis, qui devisent tranquillement; des jeunes filles montrent leurs visages ronds et roses comme des pommes, entre les volets ouverts des fenêtres à barreaux, où poussent, dans leurs pots, des fleurs jaunes d'or. Par endroits, la lune transperce le soir d'un rayon étroit; de rares passants déambulent en sifflotant, puis une à une les ruelles s'endorment, les volets se rabattent, on éteint les chandelles, les veilleurs de nuit passent emmitouflés dans d'épaisses mantes blanches et notre moine continue à suivre, ombre tracée à la pointe sèche, les ruelles obscures.

Il s'arrêta devant une maison qui se dressait, isolée, au milieu d'une cour déserte. Entre les lattes des volets clos on voyait filtrer la lumière. L'édifice au toit pointu était bâti en pierres de taille, comme les parois des puits, et le crépi en étant tombé, il ressemblait assez bien aux ruines d'un fort. Les volets dépassaient de beaucoup, en largeur, les fenêtres étroites et vers une terrasse couverte, soutenue par des piliers carrés en maçonnerie, montait sur un côté de la maison un escalier à hautes marches. Pas d'arbres, pas de communs; vaste et tapissée d'herbe rase, la cour s'étalait, jaunâtre, au clair de lune; rien ne bougeait, sauf un puits à bascule dont la longue perche gémissait sous le vent. Le jeune moine monta vivement les marches et frappa quelques coups énergiques à la porte de la salle d'entrée, où se fit bientôt entendre un bruit de pas.

— Qui est là? demanda une voix grave et tranquille.

— C'est moi, Dan.

La porte s'écarta devant un homme de haute taille, à la longue barbe grisonnante et au front large, le crâne couvert par une petite toque rappelant un peu la calotte des rabbins. Il serra la main du moine et l'emmena dans sa chambre. Des armoires anciennes, très simples, renfermaient de vieux livres à couverture de cuir; il y avait des crânes humains et des oiseaux empaillés sur des étagères, un lit et une table disparaissaient sous les parchemins et les papiers; dans l'air chargé de l'odeur des substances contenues par les fioles, un flambeau jetait une lumière trouble, jaune-rouge, comme endormie.

Maître Ruben était un vieillard majestueux, le type même de la beauté antique. Un front haut, dégarni, marqué par l'habitude de la réflexion; des yeux gris enfoncés sous des arcades profondes, une longue barbe coulant à flot sous les pommettes saillantes, jusque sur la poitrine creuse, tout cela lui donnait l'apparence d'un sage des anciens temps. Sa physionomie était calme, mais sans aucune tendresse; la bouche musculeuse laissait seule entrevoir, autour d'elle, une douceur attristée par le doute. C'était un Juif érudit, exilé d'Espagne en Pologne, où n'ayant pas abjuré sa foi, il n'avait pu enseigner publiquement; il avait donc répondu à l'appel du prince de Moldavie et enseignait les mathématiques et la philosophie au séminaire de Socola. Dan, le moine, suivait les cours du séminaire, celui surtout de maître Ruben, qui de son côté lui communiquait tous ses doutes, mais aussi ses secrètes découvertes. Le sage juif examina non sans curiosité le visage un peu hagard du jeune homme.

— Eh bien?

— Vous avez eu entièrement raison, Maître, dit Dan, aujourd'hui je suis persuadé que le temps infini est une création de notre âme immortelle. J'ai vécu dans l'avenir. Je vous assure, en ce moment il y a en moi deux êtres absolument différents — l'un, c'est Dan, ce moine qui vous parle et vit sous le règne du voïvode Alexandre le Bon; l'autre porte un autre nom, et vit cinq cents ans plus tard.

— Tour à tour, répondit Ruben, tu peux entrer dans la vie de tous ceux qui sont cause de ton existence et de tous ceux qui procèderont de toi. C'est pour cela que les hommes éprouvent le désir confus de protéger et d'assurer la gloire de leur descendance. Ils sentent qu'ils renaîtront dans leurs arrière-petits-fils... Il y a là toute la distinction entre Dieu et les hommes. Car l'homme ne renferme en lui que l'existence successive d'autres hommes passés et encore à naître, tandis que Dieu contient simultanément tous les peuples à venir et tous ceux qui ont été; l'homme occupe une place dans le temps, Dieu est le temps même, avec tout ce qui y survient, un temps concentré, pareil à la fontaine dont les eaux retournent à elle, ou encore à la roue qui comprend l'ensemble des rayons tournant pour l'éternité. Notre âme aussi contient l'éternité, mais par fragments successifs. Figure-toi une roue tournant sur place, et un grain de poussière qui s'y serait collé. Ce grain passera par tous les points que traverse la roue en tournant, mais seulement l'un après l'autre, tandis que la roue est au même instant dans tous les points qu'elle occupe.

— J'en suis persuadé, Maître, pour ce qui est du temps; mais l'infini, l'espace?

— C'est comme pour le temps; tour à tour, tu peux être à n'importe quel endroit, selon ton désir, mais tu n'en peux quitter aucun sans te faire

remplacer. En vertu d'une loi que tu connais, il n'existe pas d'espace vide. Il y aurait pourtant bien un moyen de tourner cette difficulté... soulevée par ce corps éphémère. Tu as vu que tout homme contient en lui une succession infinie d'êtres humains. Dans cette file, choisis-en un pour te remplacer pendant ton absence. Celui-là sans doute ne sera pas complet, car s'il l'était, il nierait ta propre existence. Mais en fait l'homme éternel, celui dont jaillit toute la file d'individus éphemères, est à la portée dè tout un chacun — tes yeux le voient, bien que tes doigts ne puissent le saisir — il est ton ombre. Pour un temps, vous pouvez faire l'échange: tu lui confieras ta nature passagère, il te prêtera sa nature éternelle et en tant qu'ombre douée d'éternité, tu acquerras une partie de la toute-puissance de Dieu, tes désirs se réaliseront par ta seule pensée... à condition, bien entendu, de respecter les formules, car les formules sont éternelles comme la parole que Dieu prononça lors de la création du monde: elles sont écrites, toutes, dans le livre que je t'ai prêté.

— Maître Ruben, parviendrai-je jamais à sonder la profondeur de votre pensée?

— Cette profondeur, tu la possèdes aussi, sans l'avoir encore découverte. Crois-tu que tu comprendrais ce que je te dis, si nous n'étions pas de la même nature? Crois-tu que je t'aurais choisi pour disciple, si je ne t'avais pas jugé actif et profond? Tu es comme un violon où dorment toutes les musiques, mais elles demandent à être éveillées par une main habile, et la main qui t'éveillera à l'intérieur de toi-même, c'est moi.

— Et si j'essayais dès ce soir de me transporter dans un espace entièrement construit selon ma volonté?

— Tu le pourrais... car cet espace est en toi, dans ton âme immortelle, infinie dans sa profondeur. À la septième page du livre, il y a les formules dont tu auras besoin. Ensuite, de sept en sept pages, tu y liras au fur et à mesure ce qu'il te faut faire. Il va de soi qu'en ce cas nous devons nous quitter à jamais, car dans ces espaces de rêve, un jour vaut un siècle et au retour, tu ne trouveras plus Ruben, mais un autre, analogue à moi, que d'ailleurs tu n'auras aucune peine à identifier... lui, néanmoins, ne te reconnaîtra peut-être pas, il se peut qu'il ait perdu les secrets de sa science et ne soit plus qu'un homme ordinaire... Il ne me reste rien à t'enseigner, ce serait superflu: lorsque ton ombre, en tant qu'ombre, t'adressera la parole, elle sera omnisciente et t'indiquera la marche à suivre; quand tu te seras glissé dans sa nature, c'est toi qui deviendras omniscient et de toute façon, je te serai inutile. Mais tu auras remarqué un détail: mon livre, pour qui le lit à la file, reste incompréhensible... pourtant de quelque endroit que l'on commence, pourvu que l'on tourne sept pages à la fois et qu'on lise en suivant, la moindre ligne rayonne d'une clarté divine. C'est là un mystère que je ne comprends pas moi-même et l'on dit qu'un homme profondément convaincu de l'existence de Dieu ne peut même pas concevoir la pensée cachée sous cette étrange façon de compter. Tu interrogerais ton ombre en vain là-dessus... elle ignore le premier mot de ce mystère. Selon certains, cette idée aurait obscurément traversé l'esprit de Satan

avant la chute, et c'est alors qu'il est tombé... Si jamais elle te vient à l'esprit, sache que tout s'évanouira autour de toi, le temps et l'espace fuiront hors de ton âme et tu demeureras pareil aux branches mortes, elles aussi délaissées par le temps. Comme je l'ignore moi-même, étant, je te l'ai dit, foncièrement incapable de la concevoir, je ne puis te donner le moindre conseil à ce sujet.

Ruben lissa lentement sa barbe; une tristesse profonde se lisait sur son vieux visage de philosophe. Dan lui baisa la main. N'étaient-ils pas sur le point de se séparer à jamais? Ruben moucha la chandelle et dans la clarté ravivée, on vit ses yeux pleins de larmes. Tous deux se levèrent et Dan se jeta à son cou, pleurant comme un fils qui se séparerait de son père pour ne jamais le revoir.

Mais dès que Dan fut sorti, dès qu'il eut descendu les marches, son livre sous le bras et relevant d'une main le bas de son froc... la maison se métamorphosa en une grotte aux parois noires comme l'encre, la chandelle de cire en un tison flottant dans les airs, et les livres en de grosses bulles de verre aux couvercles de parchemin à l'intérieur desquelles, dans un liquide irisé et brillant, gigotaient des diablotins suspendus par leurs cornes. Ruben lui-même se rida, sa barbe soudain raide se divisa en deux barbiches de bouc, ses yeux pétillèrent comme de la braise, son nez s'arqua et se dessécha comme une branche morte et tout en grattant son crâne hirsute et cornu il eut un vilain rire grimaçant:

— Hi-hi-hi! dit-il, une âme de plus réduite à néant!

Les démons ricanaient dans leurs cornues et y faisaient la culbute tandis que Satan étendant ses jambes de cheval poussa un profond soupir de soulagement.

— Il m'en a fallu du temps pour piéger ce petit moine pieux mais pour finir... hi-hi-hi... malgré tout... malgré tout... mon vieil ennemi l'anéantira. Tout à l'heure ne lui disais-je pas que la pensée cachée dans le décompte du livre ne pouvait pas lui venir à l'esprit?... Hé-hé... il faudra bien qu'elle lui vienne... il faudra bien... Elle m'est bien venue à moi! Et pourquoi? Parce qu'il le fallait bien...

Dan traversait d'un pas vif le quartier des boyards. Des maisons éclatantes de blancheur s'enfouissaient dans des vergers avec leurs galeries et leurs escaliers dont la boiserie nette et polie étincelait sous la lune; dans la rue de longues branches pendaient plus qu'à moitié au-dessus des palissades... il y avait des rangées de noyers aux larges feuilles, des cognassiers, des cerisiers... çà et là dans la verte obscurité des jardins un rayon jaune filtrait par les volets fermés... Il marchait à pas vifs croisant, de temps à autre, quelque jeune chevalier coiffé d'un bonnet d'agneau à longs poils et enveloppé d'un manteau que relevait l'épée, quand la main s'appuyait au pommeau. Ailleurs, il voyait quelque bachelier enjamber les palissades et se glisser, sous les arbres, près d'une fenêtre bientôt ouverte au clair de lune, tandis qu'une silhouette claire penchait sa jeune tête par-dessus le rebord, vers l'ombre d'en-dessous. Plus loin, s'agrippant à l'appui, un jeune homme s'adonnait sans doute à des études de botanique, tout en

unissant ses lèvres à celles qu'on lui tendait entre deux barreaux... Rarement, çà et là, on entendait les chiens hurler à la lune, les veilleurs de nuit lancer leurs appels ou encore des groupes joyeux d'hommes d'armes rentrer de quelque réunion nocturne. Ils arrachaient des feuilles aux branches pendantes et les lançaient sur le moine imberbe, aux joues pâles... Des étoiles gardaient les profondeurs du ciel, la lune traversait, bouclier d'argent, l'obscurité des nuages, il y avait de l'or dans l'air, du parfum dans les bosquets et le violet profond de la nuit se déchirait sous des rais de clarté, à qui le lacis des feuilles faisait comme un tamis de lumière.

Dan rentra chez lui. Il habitait une sorte de cellule dans la maison d'un grand boyard. Sans bruit, il traversa la galerie couverte aux corniches saillantes, appuyées à des piliers blancs... Il glissa furtivement et en passant le seuil de sa chambre, poussa un gros soupir. N'était-il pas sur le point d'entreprendre quelque chose d'extraordinaire? L'obscurité de la pièce, alourdie par une odeur de résine, n'était percée que par le point rouge de la veilleuse à huile qui brûlait sur une étagère couverte de fleurs et de basilic séché, près de l'icône sertie d'argent qui représentait le Sauveur. Dans l'âtre un grillon enroué donnait de la voix. Dan alluma une lampe à huile toute noircie, la mèche fumait en vacillant. Lentement, très lentement, le cœur de la flamme s'aviva... Dan s'assit à table et ouvrit le vieux livre aux caractères effacés et au sens obscur. Le silence était si complet qu'il lui semblait entendre penser, embaumer, croître même, le beau plant d'œillet rouge dans son pot, entre les rideaux de la fenêtre. Il regardait se projeter sur la paroi enfumée sa propre ombre, énorme, fantastique. La flamme de la lampe dansait, s'étirait comme pour atteindre au plafond, et l'ombre — véritable fantôme noir au long nez, le bonnet enfoncé sur les yeux — semblait avoir entamé avec lui une conversation familière. C'était comme s'il la questionnait par le simple fait de penser... elle avait l'air de répondre, à coups de réflexions sans suite... un dialogue, et malgré tout, lorsqu'il tentait d'en cerner la réalité, ce dialogue n'existait qu'entre ses propres pensées, entre lui et lui-même. Bizarre! Cette division de sa propre individualité lui suggéra une étrange idée. Il fixa sur son ombre un long regard sévère... elle s'en irrita, ses contours se précisèrent sur le mur et elle devint aussi nette qu'un vieux portrait à l'huile. Il cilla — ce n'était plus qu'une ombre ordinaire.

« Ce moment est important, se dit-il, je dois d'abord réfléchir. Ai-je jamais désiré quoi que ce soit pour moi-même? Rien que pour moi?... Non. L'ai-je jamais exclue, elle, Maria, de mes prières? Oh, non! Chaque fois que j'ai souhaité quelque pouvoir extraordinaire, ce n'était que pour elle. Ah, l'emmener dans un désert, où il n'y ait personne... qu'elle et moi; faire descendre les étoiles du ciel sur cette blanche étendue, où elles ressembleraient à des cohortes de fleurs d'or et d'argent; y planter de longs bois de lauriers, sillonnés de sentiers pleins de fraîcheur, de lacs bleus, limpides comme des larmes; elle aimerait courir le long des sentes secrètes, elle ferait semblant de me fuir, je la poursuivrais... Sans elle le paradis serait désert. »

Et qui donc était Maria?

C'était la fille du connétable Tudor Mesteacăn: blonde comme une larme d'or, souple comme un lys de cire, aux yeux aussi bleus, aussi purs que l'abîme du ciel et son éternité divine. D'entre les pages de son livre d'heures, elle avait souvent regardé le visage réfléchi du jeune moine; lui, de son côté, l'avait souvent vue se montrer — une fleur à la fenêtre — et aux nuits de pleine lune, remplaçant son froc par une cape de chevalier, il veillait sous les vitres étincelantes... jusqu'à ce qu'elles s'ouvrent et que paraisse le petit minois pâli par les veilles et l'amour jusqu'à ce que les rayons de ses yeux pénètrent profondément ses sombres yeux à lui. Quelques mots, un serrement de main, puis elle disparaissait à nouveau dans le petit salon parfumé, peuplant la nuit de doux rêves inoubliables... Cette fois encore, c'est à elle qu'il pensa.

La flamme de sa lampe palpitait de plus en plus fantastique, les vieux caractères du livre prenaient un sens et s'incorporaient en rêves, en idées qui emplissaient malgré lui son esprit; l'ombre reprit les contours d'un portrait à l'huile, un personnage au front large et pâle, presque chauve, aux lèvres exsangues, aux rares cheveux gris, au regard fixe et profond qui se fixa sur le livre ouvert devant Dan. En longues réflexions bien ordonnées, l'ombre lui chuchotait exactement ce qu'il désirait entendre:

« Tu le sais bien, méditait-elle et il l'entendait penser, tu sais bien que ton âme, depuis le commencement du monde et jusqu'à nos jours, a longuement voyagé à travers des milliers de corps dont il ne reste aujourd'hui que poussière. Elle-même l'ignore, car chaque fois qu'elle s'est incarnée, elle a bu l'eau insipide, l'eau porteuse d'oubli du Léthé, et personne ne l'a suivie dans son voyage sans mémoire, à part moi — l'ombre des corps qu'elle animait, ton ombre; à chaque enterrement, à chaque naissance, j'étais là; j'étais à ton berceau, je serai à ta tombe. Sans qu'elle s'en souvienne aujourd'hui, ton âme a jadis habité la poitrine de Zoroastre, qui déplaçait les étoiles par la puissance de son verbe et par le calcul combiné de ses chiffres. Le livre de Zoroastre, riche de tous les secrets de sa science, le voici sous tes yeux. Les siècles se sont efforcés d'en percer le secret, ils n'y ont pas entièrement réussi; je suis seule à pouvoir le faire, car de sur le mur, je parlais à Zoroastre comme je te parle aujourd'hui. »

Dan vit clairement son être se séparer en une partie éternelle et une autre, transitoire. Le livre de Zoroastre lui appartenait de droit. Il tourna sept pages, l'ombre prit l'aspect d'un bas-relief; il en tourna sept autres et elle se détacha doucement, comme d'un cadre, sauta à bas du mur et se tint debout devant lui, diaphane, souriante, articulant nettement, respectueusement:

— Bonsoir!

La lampe et sa flamme rouge se tenaient entre Dan et l'ombre incorporée.

— Continuons, dit l'ombre en reprenant le fil de sa pensée, une pensée que Dan suivait comme si c'eût été la sienne. Si, par magie, tu prends pos-

session de ma nature et me donnes celle qui t'appartient, je deviendrai un être humain tout à fait ordinaire et j'oublierai complètement mon passé; toi, par contre, tu deviendras pareil à moi — éternel, omniscient et grâce à ce livre, tout-puissant. Tu me déposes dans les circonstances de ta vie, aux côtés de l'ombre incarnée de la jeune fille que tu aimes et de tes amis; tu me condamnes à oublier ma nature visionnaire. Quant à toi, emmenant celle qui t'est si chère, tu pars en voyage à ton gré, vers n'importe quel point de l'univers. . . la lune, par exemple. Là, tu peux vivre un siècle, il te paraîtra un jour. Tu peux même y emporter toute la terre sans la moindre peine: il te suffira de la changer en une perle que tu suspendras au collier de ta bien-aimée; et crois-moi, devenus mille et mille fois plus petits, pour peu que leurs proportions relatives restent les mêmes, les hommes se croiront aussi importants qu'aujourd'hui. Leur temps? Une heure de ta vie leur semblera un siècle. Tes instants seront pour eux des dizaines d'années, et au cours de ces instants il y aura des guerres, on couronnera des rois, des nations s'éteindront et d'autres prendront naissance, enfin toutes les sottises d'aujourd'hui se répèteront, bien entendu diminuées à proportion, mais *dans l'absolu*, exactement pareilles.

— J'accepte, dit Dan en saisissant la main froide et transparente de l'ombre, mais je t'engage à écrire un récit de ta vie, afin que je le lise à mon retour sur la terre. Ton esprit exact et froid saura bien me décrire la nature illusoire et trompeuse des choses de ce monde, de la fleur qui ment naïvement sous ses habits somptueux et se prétend heureuse à l'intérieur de ses frêles organes, jusqu'à l'homme qui cache sous de belles phrases, avec une hypocrisie qui durera autant que l'histoire de l'humanité, le sombre et mauvais noyau qui est la vraie racine de sa vie et de ses actions — son égoïsme. Tu verras que l'on nous ment à l'école, à l'église, au conseil, que l'on nous promet d'entrer dans un monde de justice, d'amour et de sainteté et qu'à l'heure de la mort, il nous faut convenir que c'était un monde d'iniquité et de haine. Ah, qui accepterait de vivre si on lui contait dès son enfance, au lieu de fables, la vérité sur ce qui l'attend?

— Tiens, tiens, une vocation de philosophe? dit l'ombre avec un sourire plein d'amertume. Fort bien! ce que tu dis décide de mon sort. J'allumerai ma lampe et chercherai des hommes. À ton retour, tu trouveras mes mémoires dans le tiroir de cette table. Quant à moi, ce jour-là, je serai mort et enterré, car les heures de ta vie compteront, sur cette terre, pour de longues années. Tourne encore sept pages et tiens-moi par la main! Que sens-tu?

— Je sens mes bras s'évanouir dans l'air et prendre cependant des forces gigantesques; je sens que les atomes pesants de mon cerveau se dégagent, et que mon esprit devient clair comme un morceau de soleil.

— Moi, dit l'ombre à mi-voix, je sens s'obscurcir et s'éteindre la conscience de mon éternité; je sens mes pensées s'alourdir comme sous une chape de plomb. . . Tourne encore sept pages et la double métamorphose s'accomplira.

Dan tourna les feuillets, murmura les formules et l'ombre se changea en homme. Cet homme lui ressemblait et se tenait devant lui, abasourdi, le regardant comme un fantôme, les lèvres tremblantes, le pas hésitant. Dan était maintenant une ombre lumineuse. Il leva en l'air un long bras plein de force.

— Dors! dit-il avec autorité.

Le timbre étouffé de l'horloge vibra, annonçant une heure. . . l'ombre incarnée en homme retomba sur le lit, comme morte. Quant à Dan, il couvrit ses épaules de sa longue mante, éteignit la lampe, traversa la salle d'entrée sur la pointe des pieds et sortit, refermant la porte derrière lui. Il marcha lentement, sans hâte, dans la nuit claire, par les larges rues de la ville, avec leurs fenêtres et leurs portes closes, leurs murs blancs dorés par la lune, leurs rideaux fermés; çà et là passait un veilleur de nuit, ses longues moustaches plongeant sous le col haut et la capuche du manteau, un gourdin sous le bras; enfin une quiétude somnolente, un air tiède d'été, la lune resplendissante, des étoiles d'or fermant leurs paupières pour les rouvrir aussitôt, un ciel pur, sans nuages, de hautes maisons dont les gouttières en tuiles creuses regardaient le ciel — quel tableau! Ses pas immatériels ne faisaient aucun bruit. Il avançait par les rues baignées de lumière, enveloppé dans sa cape, son couvre-chef abaissé sur les yeux, sans que la lune dessinât une ombre quelconque sur les murs, puisqu'il avait abandonné la sienne chez lui; lui-même avait conscience de n'être qu'un inexplicable contour, fuyant sur les parois des édifices alignés. La dernière maison de la rue était jaune, aux fenêtres étincelant au clair de lune et garnies de fins rideaux blancs. Il frappa doucement contre la vitre.

— C'est toi? répondit une voix aimée, caressante.

— C'est moi. . . ouvre la fenêtre. . . il n'y a personne dans la rue, on ne peut pas te voir, et d'ailleurs, même si on te voyait. . .

La fenêtre s'ouvrit sans bruit, le rideau s'écarta et entre les plis se montra, angélique et pâle, une jolie tête blonde. La lune baignait son visage; les yeux bleus n'en avaient que plus d'éclat et clignaient un peu, comme sous un rayon de soleil. Sous le blanc vêtement de nuit qui la recouvrait des épaules jusqu'aux pieds transparaissait la pointe des seins; les bras nus, les mains mignonnes se tendirent vers lui, qui les couvrit de baisers. L'instant d'après il sautait par la fenêtre, caressait le cou nu et prenant le cher visage entre ses mains, il embrassa l'aimée si ardemment, la serra contre lui avec tant de feu qu'il crut aspirer sa vie même sur la bouche offerte.

— Bien-aimée, dit-il à mi-voix en lissant les cheveux d'or, bien-aimée viens avec moi, partons d'ici, le plus loin possible!

— Où cela?

— N'importe! Où que ce soit, nous serons heureux, puisque personne ne nous troublera: nous vivrons l'un pour l'autre. De nos rêves, nous bâtirons des palais, nos pensées creuseront les mers et leurs milliers de miroirs ondoyants; nos jours seront des siècles d'amour et de bonheur. Viens!

— Mais que dira maman? fit Maria, les yeux pleins de larmes.

Son ombre se réfléchissait sur le mur. Dan la regarda fixement; l'ombre se détacha sans bruit, s'éleva sur un rayon de lune et retomba sur le lit.

— Qui est-ce? dit Maria, frissonnant contre sa poitrine.

— Ton ombre, répondit-il en souriant, elle tiendra ta place. . . regarde-la dormir.

— Que je me sens libre et légère ! dit-elle de sa voix d'or. Aucune souffrance, aucune passion au cœur. Oh, merci, merci !. . . Et que tu me parais beau maintenant. . . on dirait que tu n'es plus le même. . . que tu viens d'un autre monde.

— Viens avec moi, chuchota-t-il à son oreille, viens à travers les armées d'étoiles, à travers les espaces rayonnants, jusqu'à ce qu'enfin éloignés de cette terre de ténèbres et de malheur, nous l'oubliions, pour ne plus nous souvenir que de nous-mêmes.

— Partons donc ! murmura-t-elle en lui entourant le cou de ses bras blancs et en collant sa bouche à la sienne.

Ce baiser le remplit de génie et d'une force nouvelle. La tenant enlacée, il jeta sur ses épaules sa mante sombre et brillante, serra étroitement contre lui la taille fine et retenant de l'autre main les pans de sa mante, ils s'élevèrent peu à peu dans l'air lumineux, à travers les noirs nuages du ciel et les essaims d'étoiles, jusqu'à ce qu'enfin ils atteignirent la lune. Leur voyage n'avait été qu'un long baiser.

Il déposa son doux fardeau sur la rive parfumée d'un lac d'azur, qui reflétait au plus profond de lui-même la couronne boisée d'alentour et découvrait aux regards tout un monde englouti. Quant à lui, il repartit vers le globe terrestre. Avant de s'y poser, il s'assit sur un nuage noir et le considéra pour la dernière fois d'un long regard méditatif. Il prit le livre de Zoroastre, l'ouvrit à certain endroit, entreprit d'y lire ce qui concernait le Jugement dernier. Chaque lettre y était une année, chaque ligne un siècle de vérité. On s'épouvantait du nombre de crimes qui s'étaient commis sur cet atome, infime en regard de l'immensité du monde, sur cette motte d'argile insignifiante que l'on appelle Terre. Des parcelles de cette motte prennent le nom d'empires, des infusoires à peine visibles aux yeux de l'univers s'intitulent empereurs et des millions d'autres infusoires tiennent, dans ce rêve confus, le rôle de sujets. . . Il étendit sa main au-dessus de la planète. Celle-ci se contracta peu à peu, de plus en plus vite, pour finalement devenir, avec toute la sphère qui l'entourait, une minuscule perle bleue au cœur sombre et tachetée d'or. Toute grandeur étant relative, il va de soi qu'au centre de la perle — dont la surface était le ciel étoilé, les taches d'or le soleil, la lune et les étoiles — ces atomes, ces nains infiniment petits avaient leurs rois, qui se faisaient la guerre et leurs poètes ne trouvaient pas dans l'univers assez de métaphores et de comparaisons pour l'apothéose de leurs héros. Dan examina l'intérieur de cette perle à la lunette et s'étonna qu'elle n'explosât pas sous la pression de la haine qu'elle renfermait. Il la prit et au retour, il accrocha la perle bleue au collier d'or de sa bien-aimée.

Et que c'était beau, le monde qu'il avait créé sur la lune !

Son imagination désormais gigantesque avait placé deux soleils et trois lunes dans la profondeur azurée du ciel, et d'une chaîne de montagnes il s'était fait un palais seigneurial. Pour colonnades — des rochers austères, pour toit — une forêt ancienne, dont le faîte touchait aux nuages. De hautes marches descendaient les côtes abruptes, parmi les forêts effondrées au creux des ravins, pour arriver à une large vallée traversée par un fleuve majestueux qui semblait porter ses îles comme autant de bateaux chargés de forêts vivaces. Les miroirs étincelants de ses vagues réfléchissaient dans l'abîme l'image des étoiles, si nettement qu'en y portant les yeux, on croyait regarder le ciel.

Les îles dressaient haut leurs arbres d'encens aux troncs creux, odorants, sur des grèves tapissées d'une fine poussière d'ambre. Au fond du fleuve se dessinaient les sombres bois de la rive: on aurait dit que d'un seul et même jet, un paradis montait vers la clarté de l'aube, un autre s'abîmait au fond de l'eau. Des rangées de cerisiers secouaient leur lourde neige rose, que le vent entassait; des fleurs chantaient dans l'air, leurs feuilles ployant sous le poids de hannetons chatoyants comme des gemmes, et leur murmure emplissait le monde d'un bouleversement voluptueux. À voix enrouée, des grillons crissaient comme autant d'horloges répandues dans l'herbe, et des araignées d'émeraude avaient tissé, d'une île jusqu'à la rive, un pont de soie adamantine qui scintillait, transparente et rosée; en passant au travers, les rayons de lune teintaient de vert le fleuve et ses milliers de vagues. Grande, souple, blanche comme l'argent la nuit, Maria passait ce pont en nattant ses cheveux, dont l'or glissait entre les petites mains translucides. Ses vêtements tissés d'argent laissaient transparaître les membres graciles; les pieds de neige ne faisaient qu'effleurer le pont. . . Souvent aussi, dans une barque en bois de cèdre, ils descendaient le docile courant du fleuve; couchant sur les genoux aimés sa tête couronnée de fleurs bleues, Dan écoutait chanter, sur l'épaule de Maria, un oiseau-fée.

Le large cours d'eau s'engouffrait dans des bois sombres et n'y scintillait plus qu'à peine, touché çà et là par un rai de lumière; les arbres unissaient leurs branches au-dessus du flot, en de hautes voûtes aux frondaisons vierges. Par endroits, un éclair de lumière faisait briller l'eau. Les vagues riaient, poussant obscurément leur univers azuré, et soudain le fleuve, entravé par les côtes rocheuses, se resserrait entre les bois, pareil au vaste miroir de la mer et se décantait sous les soleils, laissant voir sur le fond tous ses joyaux orfévrés.

Pour se distraire, ils avaient inventé un jeu de cartes. Rois, reines et valets y représentaient les personnages des contes de fées qu'ils se redisaient chaque soir. Le jeu lui-même était une longue histoire touffue, comme tirée des Mille et une nuits, où les reines épousaient les rois tandis qu'erraient éperdus les valets amoureux, histoire qu'ils ne parvenaient jamais à mener jusqu'au bout et qu'ils finissaient par abandonner, épuisés de sommeil.

Mais leur sommeil !

Avant de s'endormir, elle joignait les mains; et tandis que les étoiles jouaient, sur d'aériennes cordes, la prière de l'univers, ses lèvres murmuraient en souriant, puis sa tête, pâlie par le souffle tiède de la nuit, retombait sur les oreillers. Si quelqu'un l'avait vue ainsi ! Mais personne — lui seul, qui couvrait de baisers le bras pendant au bord du lit. Il s'endormait à genoux. Et ils faisaient tous deux le même rêve. Des cieux de miroirs, planant avec leurs hautes ailes blanches et ceints d'arcs-en-ciel; de magnifiques portails, des galeries en marbre translucide, des nuées d'étoiles bleues sur des plafonds argentés — le tout baigné d'un air vif et parfumé. Un seul portail leur restait toujours clos. Au-dessus du chambranle, un triangle autour d'un œil de feu; surmontant cet œil — une sentence, dans l'écriture contournée de la mystérieuse Arabie. C'était le dôme de Dieu. La sentence — une énigme pour les anges eux-mêmes.

Mais tout bonheur n'est-il pas refusé aux hommes ! Sans cesse les signes arabes au frontispice du dôme divin occupaient l'esprit de Dan: en vain feuilletait-il le livre de Zoroastre — point de réponse. Et chaque nuit ce rêve se répétait, chaque nuit, avec Maria, il parcourait le monde solaire des cieux. Chaque nuit, il emportait le livre de Zoroastre et y cherchait la solution de l'énigme. En vain les anges qui passaient auprès d'eux, leur robe toute chargée des prières des mortels, le regardaient-ils d'un air significatif; en vain l'un d'eux lui dit-il avec douceur, penché à son oreille: « Pourquoi rechercher ce que ton esprit ne peut concevoir? » Et un autre: « Pourquoi veux-tu tirer de l'airain le son de l'or? Ce n'est pas possible. » Ce qui l'intriguait surtout c'était qu'à son premier caprice, lorsque l'idée lui venait d'orienter à son gré la marche des anges, ceux-ci lui obéissaient aussitôt sans qu'il ait prononcé une syllabe. Cette harmonie préétablie entre sa propre pensée et la vie des chœurs angéliques lui restait inexplicable.

— Ne vois-tu pas, Maria, que les anges accomplissent aussitôt ce que je pense?

Elle lui ferma la bouche en y collant sa main. Puis elle chuchota à son oreille:

— Quand il pleut, toutes les semences germent; quand Dieu le veut, tu penses ce que pensent les anges.

En vain. Son esprit restait soucieux, et ses grands yeux ne se détachaient plus du portail éternellement clos.

— Je voudrais voir le visage de Dieu, dit-il à un ange qui passait.

— Si tu ne l'as pas en toi, il n'existe pas pour toi et tu le cherches en vain, dit l'ange avec sérieux.

Un jour, il sentit sa tête pleine de chansons. Comme un essaim d'abeilles, des mélodies tournoyaient, limpides, suaves, claires, dans son esprit grisé, et les étoiles semblaient se mouvoir à leur cadence; les anges, qui passaient près de lui en souriant, fredonnaient les hymnes qui lui traversaient l'esprit. En vêtements scintillants, le front blanc comme neige, les yeux bleus brillant d'un éclat sombre dans ce monde de soleil, la gorge

fraiche et lisse comme le marbre — ainsi passaient-ils, ces beaux anges, leurs têtes et leurs épaules inondées de longues chevelures; et l'un d'eux, le plus beau qu'il eût vu dans son rêve solaire, tirait d'une harpe une mélodie tellement familière !... Dan en prédisait l'une après l'autre chaque note... l'air sans tache rosissait de volupté à cette musique. Seul les signes arabes brillaient d'un rouge ardent, comme des tisons dans la nuit.

« Oui, là est le mystère, dit Dan à mi-voix, l'énigme qui pénètre tout mon être. Ne jouent-ils pas ce que j'invente?... Le monde entier se mouvrait-il à mon gré?... » Il serra Maria contre son cœur, envahi par une obscure souffrance. Au collier de l'aimée, la perle de la terre semblait en feu. « Et si, sans le savoir, j'étais moi-même Di... » Vrroummmm ! Le son d'une cloche gigantesque — la mort de l'océan, l'effondrement du ciel — les voûtes se déchiraient, leur émail d'azur éclatait et Dan se sentit foudroyé, précipité dans l'infini. Des torrents d'éclairs le poursuivaient, des peuples de tonnerres sans âge, le grondement de l'infinitude qui tremblait, bouleversée... « Oh, pensée de malheur ! » dit-il en délire. Sa main crispée serrait encore le livre de Zoroastre, instinctivement il arracha du cou de Maria la perle de la Terre. L'aimée glissait d'entre ses bras... Comme un saule embrumé tendant vers lui ses branches, elle s'abîmait en criant:

— Dan ! Qu'as-tu fait de moi?

Et une voix retentit derrière lui:

— Malheureux ! Qu'as-tu osé penser? Une chance te reste, c'est de ne pas avoir prononcé le nom entier !

Entraîné vers l'infini comme par un aimant, il faisait une chute foudroyante, couvrant en chaque instant l'espace de milliers d'années. Soudain l'obscurité, alentour, devint tranquille, noire, morte, sans bruit et sans clarté. Il ouvrit le livre, rejeta la perle dans l'espace, entreprit de lire. La perle tombait dans la nuit, lumineuse, s'agrandissait peu à peu. Elle s'éclairait à mesure — il finit par la voir, dans le lointain, comme une lune... tandis qu'il continuait à descendre, son livre en main, parmi d'épais nuages, s'approchait d'elle, distinguait déjà les contours éclairés d'une ville, des lumières éparses, une nuit d'été dans l'air blond, les jardins odorants... et il ouvrit les yeux.

Il se secoua, rejeta loin de lui le sommeil. Globe d'or incandescent, le soleil montait sur un ciel d'un bleu intense; le jardin, sous les fenêtres de Dionis, verdoyait, humide et rafraîchi par la pluie de la nuit; les fleurs ravivées dressaient innocemment au soleil leurs petites têtes coquettes et leurs yeux pleins de larmes froides et vaines. Dans la maison de vis-à-vis, les rideaux blancs étaient encore baissés; le long des allées du parc, les griottiers et les cerisiers en fleurs, les robiniers au parfum suave jetaient sur les sentiers divergents une ombre mauve et mélancolique.

Était-ce vraiment un rêve, ce rêve tellement réel qu'il avait eu, ou plutôt une réalité, de la même espèce illusoire que toute réalité humaine? Vis-à-vis, le rideau s'écarta et entre ses blanches retombées se glissa la tête blonde d'une enfant rieuse.

« Maria ! » murmura-t-il, le cœur serré.

Ses nattes blondes lui retombaient sur le dos; une rose empourprée à la tempe, la bouche menue comme une griotte mûre, le teint frais, animé, aux couleurs de pomme d'api. Dans un éclat de rire — et pouvait-on en savoir la raison? — elle laissa retomber le rideau.

Quant à lui, il sentit son cœur se serrer violemment, car il avait compris tout à la fois le sens de son rêve et l'impossibilité de le réaliser. Il savait maintenant qu'il aimait. « Avais-je encore besoin de cela ! » se dit-il, l'âme tout en pleurs. « N'était-ce pas assez que cette misère où j'ai vécu — au moins était-ce une misère sans désirs. Et mon premier désir, le seul peut-être — irréalisable ! » Le pli amer et délicat où s'encadrait sa bouche se creusa visiblement. Jusqu'au fond de l'âme, il était bouleversé, ne se sentant pas la force de rejeter le poids de cet amour. Espérer? Il en était incapable. Un sentiment jamais éprouvé allait-il naître en même temps que l'amour?

Elle reparut. Sourit. Cette fois, elle avait écarté les rideaux et se tenait debout, un œillet épanoui dans sa menotte blanche, examinant — pensivement, semblait-il — le calice pourpré. « Trésor sans prix ! » murmura-t-il en la regardant. Elle était sûrement bonne, pourquoi souriait-elle donc, pourquoi? Et à la fenêtre encore? Ne le voyait-elle pas, lui? Et si justement elle le voyait? Si ses sourires avaient une intention... certes à peine marquée, frivole sans doute, mais quand même...? Elle redisparut.

Je vais lui écrire, la supplier... l'implorer de ne plus me sourire, de ne plus verser dans mon cœur ces vaines, ces douloureuses illusions. C'est peu lui demander... elle ne me refusera pas. Elle est si bonne ! je la supplierai d'être méchante.

En proie à une volupté douloureuse, jusqu'alors inconnue, il écrivit:
« Astre,

Pauvre de biens, de beauté et d'esprit, mon cœur est aussi insensé qu'une étincelle de soleil dans la nuit, et je t'aime. Tes yeux, étoiles hésitant au bord de l'aube, plongent si profondément, avec tant de félicité dans la nuit de mon âme, que je rêve de toi tout éveillé et que si je m'endors, l'image de leur clarté me réveille.

Peux-tu seulement te douter du sentiment dans lequel je t'écris — toi, mon ange?

...Oh, non ! Ta vie sereine n'a jamais connu l'ombre d'une souffrance pareille à celle qui dévaste mon cœur. Oui, le dévaste ! Figure-toi un homme doué de sensibilité, un être réel, dont il ne subsisterait qu'un long désespoir incarné. Tu ne connais pas de ces êtres-là. On n'en rencontre pas dans les milieux où tu vis. Ils sont tout en bas. S'il arrivait à un cœur égaré dans la misère, oppressé, incapable de cultiver des sentiments, car ceux-ci sont limités par le pouvoir de celui qui les éprouve, s'il arrivait à ce cœur d'élever son aspiration jusqu'à toi, malgré lui, luttant pour l'étouffer et incapable d'y résister, qu'éprouverait un homme de cette sorte? De la tristesse? Ce n'est plus de la tristesse ! Du désespoir? Ce n'est plus du désespoir ! C'est une agonie de l'âme, un combat vain, cruel, involontaire. Le désespoir tue, pareille sensation tourmente et torture. Martyr est le nom de mon amour.

Chaque fibre qui se déchire contient un infini de souffrances; et mon cœur ne se brise pas d'un coup, mais fibre après fibre. La mort dure un instant, le désespoir est atone — un état de ce genre, c'est l'enfer. Maria ! peux-tu te représenter ce supplice sans pleurer de pitié, non — de terreur? Un cœur fût-il de pierre, il y a une extrémité qui le touche, une âme fût-elle de pur venin, il y a des douleurs qui doivent l'attendrir, et il n'est pas de pire douleur que la mienne. Pourquoi suis-je au monde au temps où le destin t'y a placée? Pourquoi mon regard est-il tombé sur toi, pourquoi t'ai-je vue? Si j'avais été aveugle, que de souffrance m'eût été épargnée ! Si je n'avais jamais existé, j'aurais échappé à une vie solitaire, tourmentée, anonyme. Fleur, tu souris dans le jardin de tes jours, sans savoir qu'un cœur est en train d'éclater; étoile, tu brilles dans ton ciel sans savoir que ce cœur s'éteint — et ton ignorance te rend plus belle encore, et tu n'en causes que plus de mal. Oui, tu es bien belle, et plus tu l'es, plus je suis malheureux, et plus je le suis, plus tu es belle ! Je n'espérais rien, j'étais sans souci; je ne désirais rien, peu m'importait; je n'ai pu concevoir qu'un désir, un seul, pouvant envahir toute ma vie, et celui-là est irréalisable: toi ! Pour grande que soit ta pitié, elle ne peut descendre si bas. Cesse de me sourire ! Ton sourire m'emplirait d'un vain espoir. Il ne t'est pas permis de m'aimer: méprise-moi, je t'en supplie ! Ton mépris me tuerait peut-être, et la mort n'est rien auprès de ma souffrance d'aujourd'hui. Oui, je baise la trace de tes pas, les murs où ton ombre a passé, méprise-moi ! Il m'est impossible de ne pas t'aimer. Tu ignores pourquoi, je ne peux pas te le dire. Et cependant ton image, l'ombre que tu as jeté sur la toile de mes pensées sont les seuls bonheurs que j'aie éprouvé en ce monde.

Maria !... c'est ton nom, n'est-ce pas? Tu ne peux pas en avoir d'autre... toi !... je ne peux pas t'appeler autrement... Adieu ! Adieu ! »

Et en dépit de ce qu'il avait écrit, un espoir d'une douceur lancinante, un espoir vain, mais tout-puissant, le grisait: il s'imaginait qu'un jour elle serait sienne. Elle ! l'univers était compris dans ce mot. En pensant qu'il pourrait prendre entre ses mains la chère tête blonde, lui fermer les yeux sous ses baisers, sentir s'appuyer à son bras cette taille souple, serrer la petite main blanche et en contempler, des heures durant, les doigts transparents — il croyait devenir fou. Que vaut la vie? Une heure auprès d'elle, il le sentait, serait plus précieuse que la vie entière. Quel bonheur sans nom, douloureux, intense, dans une seule heure d'amour ! Et comme il lui parlerait ! Que de noms il inventerait pour elle, tous plus tendres, plus absurdes, plus fantaisistes les uns que les autres, pour obtenir un sourire fugitif de ses lèvres, ou le reflet d'une pensée qui le rende heureux; quelle gratitude pour un regard; que de reconnaissance, lorsqu'elle lui aurait abandonné un instant ses doigts fins, et c'était comme s'il les attirait déjà contre son cœur pour leur en faire sentir les battements précipités, immenses... il pleurerait, il rirait en même temps de bonheur, comme un gamin, puis il deviendrait fou et rêverait éternellement de cette heure sans pareille.

D'où lui étaient venus ce sentiment démesuré, cette irrésistible folie? Il ne sentait plus sa tête, ni son cœur, tout tourbillonnait autour de lui dans une lumière rose, il ne voyait que des rideaux blancs et derrière chacun d'eux, sa tête à elle qui surgissait, souriante, avec une malice d'enfant craintive. Amoureux d'elle? C'était peu dire. Non pas d'elle, mais de chacune de ses pensées, de chacun de ses pas, de chacun de ses sourires, un amour multiplié mille fois. S'il avait été Dieu, il aurait oublié son univers pour en chercher un autre dans le bleu de ses yeux; l'aurait-il trouvé ou non, cela restait un mystère... la recherche aurait duré éternellement. Combien il l'aimait! Si elle l'avait méprisé, il aurait aimé son mépris; l'idée qu'elle le haïssait aurait servi d'espace à son amour, pour tout le temps qui lui restait à vivre.

« Ah! fit-il en souriant, dans une sorte de douloureuse ivresse, un baiser d'elle, un seul! Il semble que je ne désirerais plus rien au monde... ou bien caresser ses mains, défaire ses cheveux tressés, baiser ses épaules! Mon ange! »

Il avait envoyé la lettre. Il se tenait à sa fenêtre, inquiet, anxieux, comme en l'attente d'une condamnation à mort, ne sachant plus quoi penser, ne pensant qu'à peine: c'était un mélange insensé d'images confuses, enivrantes. Ah, il avait demandé du mépris, et il espérait de l'amour!

Elle parut à sa fenêtre. Il se retira derrière son rideau pour l'observer. Ses yeux ardents se desséchaient, étincelant d'un désir exacerbé; elle était là, belle, les grands yeux profonds pleins de larmes, elle regardait droit devant elle, tenant la lettre entre ses mains mollement réunies, le visage empreint d'une expression indécise, où dominait l'envie de pleurer comme une enfant coupable. Il se montra dans l'embrasure, elle dirigea vers lui des yeux voilés de larmes... profonds, compatissants, rêveurs... froissa la lettre entre ses doigts, la porta vers son cœur... et... il sentit une douleur aiguë et cruelle transpercer le sien; il lui semblait qu'on déchirait sa vie, que son cœur était tranché en deux, un nuage de blancheur submergea sa vue... puis rien... rien. Il s'était écroulé de tout son long sur le plancher de sa chambre.

La jeune fille s'enfuit de la fenêtre, épouvantée.

....

— Quelle lettre tiens-tu là, Maria? Et quelle tête tu fais! Qu'y a-t-il? dit amicalement un vieillard qui venait de surgir à la fenêtre et relevait de sa main fine le menton rond de la jeune fille.

Elle esquissa un sourire, mais si pauvre, si inquiet...

— Montre!

Avec une douce autorité, il défit la lettre froissée entre ses doigts... a parcourut et ses traits se creusèrent peu à peu. Il arrivait à la signature.

— D'où tiens-tu cette lettre? où habite cet homme?

Elle fondit en larmes et se jeta au cou de son père.

— Tiens, regarde, dit-elle d'une voix entrecoupée de soupirs, il est à... si malheureux... dans cette maison déserte, de l'autre côté de la 'ue... je l'ai vu tomber sur le plancher, comme mort... il l'est peut-être léjà!... Cours, je t'en prie... ce n'est peut-être pas trop tard.

— À quoi ressemble-t-il? demanda le vieillard, qui paraissait plongé dans de profondes réflexions.

— Oh! Il est beau! dit-elle très vite... puis elle se mordit les lèvres en souriant.

Survint encore un homme chauve à lunettes, auquel le vieillard adressa quelques mots rapides à voix basse en lui montrant la lettre. Le chauve hocha la tête.

Ils descendirent les escaliers en hâte et un instant plus tard, ils se trouvaient tous deux dans la maison d'en face S'ils s'étaient tant pressés, malgré leur grand âge, c'était sans doute que le jeune homme leur inspirait un vif intérêt. Ils ouvrirent la porte. Dionis était allongé sur le sol, les cheveux en désordre, les paupières violemment serrées. Le chauve le souleva doucement et découvrit sa poitrine.

— Une artère a failli éclater dans son cœur, dit-il tout bas. Il paraît très sensible. Une trop grande joie le tuerait. Il ne faut pas l'éveiller... Je le chloroformerai, il passera de l'évanouissement à un sommeil profond.

Pendant que le médecin (vous aurez deviné que notre bipède chauve était médecin) parlait tout seul, hochait la tête, levait très haut ses sourcils et remontait ses lunettes sur son nez, le père de Maria examinait le portrait suspendu au mur. L'explication tient en deux mots: la personne qui se trouvait en ce moment entre les mains expertes de notre Esculape avait des droits sur un héritage. À preuve, la ressemblance avec le portrait, ainsi que plusieurs autres circonstances qui ne nous intéressent pas pour l'instant, mais qui se rattachaient à la mystérieuse origine de Dionis. Il suffit de dire qu'à partir de ce jour, son sort matériel était entièrement changé.

Lui-même était allongé sur le lit. La tête soulevée par des coussins et inclinée sur la poitrine, le visage d'une pâleur tranquille contrastaient avec les cheveux en désordre. Une main crispée sur le cœur y comprimait convulsivement une douleur aiguë; l'autre pendait à bas du lit. Un manteau noir le recouvrait, dont les plis dessinaient un corps gracile et harmonieux. Le père de Maria se pencha sur lui et le considéra longuement, avec une satisfaction marquée.

« Tiens, tiens! » se dit malicieusement le docteur.

....

Un brouillard gris, épais, scintillant... puis un ciel d'une obscurité constante et bleue, aux étoiles veloutées par le souffle de la nuit, aux nuages frisottant, à l'air tiède... et de nouveau, de nouveau la vieille ville avec ses ruelles étroites, ses maisons serrées, ses gouttières moisissant sous la lune, et Dan qui les longeait à pas vifs... un rayon de lune tranchait çà et là sur l'obscurité... Il rentrait chez lui, parfaitement conscient de ses rêves prolongés.

— Et cette idée m'est quand même passée par la tête, se dit-il, cette idée funeste que Ruben croyait impensable pour un homme.

Son ombre dormait sur le lit.

Il lut le texte du livre de Zoroastre... elle se leva sans hâte... les yeux fermés... s'affina... se colla au mur et s'y tint, longue, ironique, invraisemblable, près de lui.

Dan se sentait malade, abattu, écrasé par le poids de ses pensées. De plus, un éclair lui avait traversé le cœur pendant sa chute. Il l'y sentait encore, enfoncé comme un poignard. Il s'étendit sur son lit et se recouvrit de son froc... Devant lui passaient des créatures étranges, qu'il n'avait jamais vues. « Je comprends, se dit-il, je vais mourir, ce sont déjà les ombres de l'au-delà. » Mais la sienne se tenait contre le mur, droite et plate, semblant sourire et — bizarrement — avait les yeux bleus. « Que le diable t'emporte, pensa-t-il, voilà ma propre ombre qui se moque de moi maintenant. »

La porte s'ouvrit et laissa passer maître Ruben.

— Que diable, maître, depuis quand avez-vous laissé pousser ces cadenettes et portez-vous le cafetan juif?

— Comment donc, monsieur, mais depuis toujours! dit Ruben en lissant sa barbe. M'avez-vous jamais vu autrement près du Vieux Palais?

— Près du Vieux Palais... C'est Riven qui y habite, le bouquiniste... et non pas vous, maître Ruben.

Ruben le regarda longuement.

— Vous êtes bien malade, monsieur, dit-il avec sérieux.

— Je meurs, maître Ruben... Approchez-vous de ma table, il y a là, dans un tiroir, les mémoires de mon ombre, celle-là même que vous voyez au mur, et qui les a écrits pendant que j'étais dans la lune.

Le Juif considéra longuement le malade et hocha la tête.

— Cette ombre dont vous parlez est un simple portrait, qui vous ressemble, dit-il.

— Maître Ruben, vous avez bien baissé depuis que nous nous sommes perdus de vue, dit le jeune homme en souriant, ou alors c'est moi qui suis devenu supérieur à mon maître... cela arrive quelquefois.

Le Juif s'approcha du meuble indiqué par le malade, ouvrit le tiroir et y trouva en effet des rouleaux de papier jauni, défraîchi, liés par des bouts de ficelle bleue... il les retira, les examina et les reposa sur la table. Entre temps, dans la cellule entraient deux hommes que Dan n'avait jamais vus. L'un d'eux, sec et chauve, vint lui tâter le pouls, l'autre causait avec Ruben. Celui-ci montra les papiers... le nouveau venu les feuilleta rapidement... « Il n'y a aucun doute », dit-il à mi-voix.

— Depuis quand le connaissez-vous? ajouta-t-il en se tournant vers le Juif.

— Depuis longtemps. Il achète des livres chez moi. D'habitude les plus vieux de tous, ceux que je ne pourrais revendre à personne. J'achète en vrac les bibliothèques laissées en héritage par des vieillards, et que leurs légataires me cèdent pour presque rien, au prix du papier. Lui, il fouillait avec une espèce de passion dans ces bouquins-là et m'en rachetait les plus bizarres, les plus illisibles. J'avais justement aujourd'hui quelques vieilleries

de ce genre et j'étais venu le lui proposer, il me les aurait sûrement reprises, mais voilà que je le trouve... dans cet état... Et il ne m'appelle même plus par mon nom, il m'appelle maître Ruben! Dieu sait comment tout cela s'est dérangé dans l'esprit de ce pauvre jeune homme.

Le malade entendait tout cela et se demandait ce qu'il fallait en croire. « Ils sont tous fous, se dit-il, maître Ruben a complètement perdu la tête... il est méconnaissable. Ah! Je comprends... se dit-il enfin. Je suis mort, et Ruben est venu avec des médecins pour leur vendre mon corps. Il a bien raison... avec tous les changements par lesquels je suis passé, mon corps doit être devenu assez extraordinaire. Mais sont-ils de vrais médecins, ces deux-là?... Ils m'ont l'air de Satan tous les deux... Peut-être est-ce un *seul* homme, divisé en deux apparences grisonnantes, et ce vieux roublard de Ruben est-il en train de se payer ma tête... une moitié chevelue et une autre chauve. La moitié chauve me prend le pouls, la chevelue examine mon ombre qui pend à un clou. Tiens! La voilà qui l'en détache et la met dans les mains de Ruben. »

— Bravo, maître Ruben, s'écria-t-il, vos démons sont inégalables dans l'art de détacher les ombres des murs, et ce chauve-là va bientôt m'emporter à son tour... car je vois bien qu'il joue les médecins à cette heure... Bravo! Bravo!

Il applaudissait en riant aux éclats.

Ruben emporta l'ombre et prit les papiers du tiroir sous le bras, puis il quitta la maison en claquant la porte.

— Tu t'en vas, vieux Juif... tu t'en vas, après m'avoir vendu au tortionnaire des âmes, murmura-t-il avec une résignation douloureuse, et sa tête retomba sur l'oreiller.

— Il a une grosse fièvre... il délire, dit gravement le chauve.

. . . .

Il fait nuit... un air doux et frais entre par la fenêtre et Dionis, allongé sur son lit, grelotte de fièvre, les lèvres sèches, le front couvert de sueur et la tête lourde. Il lui semble s'éveiller d'un long cauchemar incompréhensible, et il regarde les objets qui l'entourent sans bien croire à leur réalité. Le portrait de son père n'est plus au mur, les vieux livres ont disparu... c'est la même pièce, mais il y a des tapis, de beaux meubles neufs... il ne reconnaît que son lit. « C'est curieux, pense-t-il, un miracle en amène un autre... je ne sais plus du tout ce qu'il m'arrive. » La lune déverse ses ors dans la pièce et sous son émail diaphane meubles et tapis ont un éclat mat, comme endormi; une pendule fait au mur un tic-tac fin et discret, tandis que Dionis sent son esprit traversé par les souvenirs mouvants et confus de ses récentes aventures. Peu à peu, tout lui paraît un rêve: il trouve son esprit rafraîchi, net et clair, comparé à celui qu'il avait auparavant. Disparu, autour de lui, le monde clair-obscur de sa jeunesse: l'avenir se laisse voir comme le fond d'un lac clair et paisible.

Dionis était d'ailleurs absolument incapable de s'expliquer cette limpidité d'esprit. Il referma les yeux — et soudain quelqu'un s'assit sur le bord du lit... presque sur ses jambes. Puis une douce menotte se posa sur son

front, caressante. Il entrouvrit les paupières. Devant lui, un jeune garçon au visage ovale, pâle, légèrement amaigri, ses cheveux blonds couverts par un chapeau de velours noir aux larges bords, et vêtu d'une blouse de velours, serrée par une ceinture brillante sur la taille la plus fine du monde. Les yeux mi-clos de Dionis ne le trahissaient pas, on pouvait le croire endormi. Il examina cet être en entier, de la tête inondée d'or aux petites bottines qui étincelaient, radieuses, sur le tapis fleuri.

— Oh ! se dit-il, et son cœur chavira, c'est elle — c'est Maria !

Oui — la très chère ! C'était bien elle. Elle parlait toute seule... les jeunes filles parlent souvent toutes seules... Il sentit l'air s'adoucir, parce qu'elle murmurait.

— Je me suis déguisée pour quitter la maison... ils remettaient sans cesse à plus tard... pas encore aujourd'hui, laissons cela pour demain... ce vilain docteur qui prétendait que ce serait dangereux pour lui... voyez-moi ça ! Dangereux ! Je ne suis pas dangereuse, moi ! fit-elle, emportée. Et pourtant, s'il s'éveillait... oh, alors, alors... Dors ! Dors ! chuchota-t-elle en lui posant ses lèvres sur le front.

Ce fut comme un attouchement de rosée... Il lui entoura aussitôt le cou de ses deux bras... effrayée, elle voulut se retirer, mais il la tenait fortement serrée sur sa poitrine... Il se redressa.

— Laisse-moi donc ! dit-elle, les joues en feu.

Mais il l'avait enlacée, il caressait son front blanc, enlevait son chapeau, faisait se dénouer sur ses épaules les vagues de cheveux blonds... puis il lui prit les deux mains dans les siennes... elle ne s'opposait plus... il les regardait, il lui baisait les doigts... elle consentait...

— M'aimes-tu, Maria?

— Et si je ne m'appelais pas Maria? dit-elle soudain, malicieuse.

— Comment cela?

— Mais si ! mais si ! Maria ! dit-elle d'une petite voix argentine, seulement tais-toi, tu ne dois pas parler... c'est interdit... ne te lève pas non plus, c'est interdit aussi...

Elle le repoussa sur ses oreillers... Il voulut parler, mais on fermait sa bouche sous les baisers... Ses paupières retombèrent, il crut sentir son cœur se briser dans sa poitrine... puis il rouvrit les yeux pour enfermer dans un seul regard son doux fardeau qui riait aux éclats, en proie à une sorte de folie enfantine, de son sourire à lui, de sa surprise et de sa propre frayeur... de tout, de tout...

Souvent, au cours des longues nuits d'hiver, devenue depuis longtemps le trésor de son ménage et lorsqu'ils se furent exilés dans un village de leur choix, pour s'aimer loin du fracas du monde, Maria entrait à l'improviste dans le salon chauffé, éclairé par le seul rougeoiement de la braise dans la cheminée; comme dans la nuit où ils s'étaient parlé la première fois, elle était habillée en jeune garçon: taille svelte, chapeau à larges bords sur les cheveux blonds, et les plus petits pieds du monde dans les bottines plates. Elle s'approchait de lui, ses mains blanches contrastant avec les manches de velours sombre et ils se promenaient ainsi, bras-dessus, bras-dessous, dans la chaude pénombre de la pièce; de temps à autre leurs bouches s'unissaient, d'autres fois ils s'arrêtaient devant un miroir, leurs têtes appuyées l'une à l'autre. Le contraste était agréable entre son visage à lui, long et fin, où persistait encore, en un trait indiciblement naïf autour de la bouche, l'amertume d'une jeunesse pénible, et le visage rond et clair de Maria... l'image d'un jeune démon auprès de celui d'un ange, qui n'avait jamais connu le doute.

Deux mots en conclusion. Qui est le véritable héros de cette histoire — Dan ou Dionis? Parmi nos lecteurs, beaucoup auront cherché la clef du personnage dans les objets environnants; ils auront trouvé dans la réalité tous les éléments de sa vie intérieure; Ruben, c'est Riven; l'ombre sur le mur, qui joue un rôle si important, c'est le portrait aux yeux bleus; dès que celui-ci disparaît, s'efface aussi ce que l'on serait tenté d'appeler une obsession ou une idée fixe; enfin, le fil de la causalité en main, nombreux seront ceux qui croiront avoir percé le sens de ces aventures en les réduisant aux simples caprices d'une imagination morbide.

Mais était-ce un rêve, ou non? Voilà la question. Et s'il y avait, dans les coulisses de la vie, un metteur en scène dont nous sommes incapables d'expliquer l'existence? Si nous étions pareils à ces figurants qui, pour représenter une armée nombreuse, contournent la toile du fond et se retrouvent à nouveau à la rampe? L'humanité et son histoire ne seraient-elles pas pareilles à une armée de ce genre, qui disparaît en tant que tel bataillon pour reparaître en tant que tel autre, armée nombreuse pour l'individu constitué en spectateur, mais en nombre fini, constant, pour le metteur en scène? Les acteurs ne sont-ils pas toujours les mêmes, en dépit des pièces différentes? Il est vrai que nous ne sommes pas en état de regarder derrière le décor. Et s'il était possible à certains d'avoir, de leur vivant, des moments de lucidité rétrospective, qui se présentent à nous comme les réminiscences d'un être humain depuis longtemps disparu?

Nous n'hésiterons pas à citer quelques passages d'une épître de Théophile Gautier, qui colorent un peu cette idée: « On n'est pas toujours du pays qui vous a vu naître, et alors on cherche à travers tout sa vraie patrie. Ceux qui sont faits de la sorte se sentent exilés dans leur ville, étrangers dans leurs foyers et tourmentés de nostalgies inverses... Il serait facile d'assigner à chacun non seulement *le pays*, mais *le siècle où aurait dû se passer son existence véritable*... Il me semble que j'ai vécu en Orient, et lorsque pendant le carnaval je me déguise avec quelque cafetan, je crois reprendre mes vrais habits. J'ai toujours été surpris de ne pas entendre l'arabe couramment. *Il faut que je l'aie oublié.* »

En français par ANNIE BENTOIU

(extrait de la Revue roumaine; 1979 (XXXIIIè année), N° 12, pp. 36-66)

Ion Luca CARAGIALE (1852-1912), autodidacte et dramaturge roumain, méconnu de son vivant, a fait dire à Eugène IONESCO: "(...) ce théâtre, allant au-delà du naturalisme, devient absurdement fantastique. Il collabora en 1877 au journal Timpul , en même temps que EMINESCU, à qui il vouait une grande admiration. Il apparaît aussi comme un maître de la nouvelle, par exemple dans O Fâclie de Pasti (1889, "Le Cierge pascal") et dans les Moments , publiés entre 1892 et 1910, où il décrit un monde peuplé de personnages grotesques. Sergiu Pavel Dan classe sa nouvelle "La Hanul lui Mînjoalâ" (1899) dans "Le fantastique en tant que revers inacceptable du vraisemblable".

A L'AUBERGE DE MINJOALA.

D'ici à l'auberge de Minjoala, il n'y a guère qu'un quart d'heure... De là jusqu'à Popesti, cinq lieues à parcourir. En allant l'amble et sans me presser, j'y serai au bout d'une heure et demie... Le petit cheval tient bien la route... S'il a son avoine et trois quarts d'heure de repos à l'auberge, il résistera. Je disais donc, un quart d'heure et trois quarts d'heure, ça fait une heure. Il faut compter encore une heure et demie jusqu'à Popesti; en tout, deux heures et demie... Il est maintenant sept heures passées: à dix heures au plus tard, je serai chez le polcovnic (1) Iordake... Je suis un peu en retard... J'aurais dû partir plus tôt... Mais enfin, il m'attendra tout de même...

Tout en faisant ces réflexions, je vis de loin, à bonne portée de fusil, des lumières, beaucoup de lumière, à l'auberge de Minjoala. C'est ainsi qu'on la désignait encore. L'homme en question était pourtant mort depuis quelque cinq ans; c'était sa veuve qui tenait l'auberge...

Quelle maîtresse femme, la Minjoala! Ah! elle a bien mené sa barque. Du vivant de son mari, l'auberge était sur le point d'être vendue, et maintenant les dettes sont payées, l'immeuble est remis à neuf; elle a également fait bâtir une écurie en pierre, et tout le monde soutient qu'elle doit avoir pas mal d'argent. Les uns prétendent qu'elle a trouvé un trésor, d'autres la soupçonnent de magie... Un jour, des bandits sont venus piller la maison... Ils essayèrent d'enfoncer la porte. L'un d'eux, le plus vigoureux, un gars fort comme un taureau, leva la hache, frappa de toutes ses forces et s'effondra. On le releva aussitôt: il était mort. Son

frère voulut parler: il était devenu muet. Ils étaient quatre... Les deux autres chargèrent le mort sur le dos de son frère, pour aller l'enterrer quelque part au loin. Ils voulaient sortir de la cour de l'auberge, quand la Minjoala se mit à crier par la fenêtre: "Au voleur!" Et, tout à coup, le zaptchi (2) et des gens surgirent devant les bandits. Quatre soldats à cheval les suivaient... Le pomojnic (3) se mit à crier: "Qui va là?" Deux des voleurs s'enfuirent: il ne resta que le muet portant sur ses épaules son frère mort.

L'enquête ne fut pas facile. Tout le monde savait que l'homme n'était pas muet. On s'imaginait qu'il faisait semblant de l'être!... On l'a roué de coups pour lui faire recouvrer la voix, mais en vain. Depuis, personne n'a plus eu envie de piller l'auberge...

A peine avais-je eu le temps de remuer tous ces souvenirs que j'étais arrivé. Dans la cour, un grand nombre de chariots faisaient halte. Les uns, chargés de planches, descendaient vers la plaine; les autres, avec leurs sacs de maïs, remontaient la vallée. C'était un soir d'automne, à l'air vif. Les charretiers se réchauffaient auprès des feux... C'étaient ces feux que j'apercevais de si loin. Un valet de ferme conduisit mon cheval à l'écurie pour lui donner son picotin d'avoine. Je pénétrai dans l'auberge où une foule de gens buvaient et chantaient, tandis que dans un coin deux tziganes ensommeillés faisaient grincer l'un son violon, l'autre sa guitare, à la mode d'Olténie. J'avais faim et j'avais froid: l'humidité m'avait pénétré jusqu'aux os.

-Où est la patronne? -demandai-je au garçon installé derrière le comptoir.

-Elle enfourne.

-Elle doit avoir plus chaud qu'ici -dis-je et, en passant par un couloir, je quittai la salle de l'auberge pour aller à la cuisine.

Très propre la cuisine et, au lieu de l'odeur des touloupes, des bottes et des sandales de cuir mouillées, une bonne odeur de pain chaud.

La Minjoala surveillait le four.

-Je suis bien aise de vous retrouver en bonne santé, madame Marghioala.

-Soyez le bienvenu, monsieur Fanica.

-Y a-t-il, à cette heure, encore quelque chose à se mettre sous la dent?

-Même à minuit, pour des gens convenables comme vous!

Et, vivement, madame Marghioala ordonna à une vieille de dresser le couvert dans sa chambre puis, se rapprochant d'une niche, près de l'âtre, elle me dit:

-Voilà, faites votre choix.

Madame Marghioala était belle, bien bâtie, avec de grands yeux. Je le savais depuis mon enfance. Du temps où feu mon père était encore en vie, nous étions passés, à maintes reprises, par l'auberge de Minjoala qui se trouvait sur notre route, lorsque nous allions à la foire. Mais jamais, depuis que je la connaissais, jamais elle ne m'avait semblé aussi séduisante. J'étais jeune, gentil et entreprenant, plus entreprenant encore que gentil. Comme elle était penchée vers l'âtre, je m'approchai d'elle à sa gauche et lui pris la taille. Ma main toucha son bras droit, dont la chair était ferme comme le marbre. Je le serrai, comme poussé par un démon.

-Vous n'avez rien de mieux à faire, -dit la femme en me regardant de travers.

Alors, me reprenant, je hasardai:

-Vous avez des yeux merveilleux, madame Marghioala!

-Allons, pas de compliments, dites-moi plutôt ce que vous voulez que je vous donne.

-Donnez-moi... donnez-moi ce que vous avez... vous...

-Tiens, tiens!...

Je répétai, en soupirant:

-Ah! C'est vrai que vous avez des yeux... merveilleux, madame Marghioala!

-Qu'est-ce qu'il dirait votre beau-père, s'il vous entendait?

-Quel beau-père?... Comment le savez-vous?

-Vous croyez que si vous vous cachez sous votre bonnet, personne ne voit ce que vous faites? Est-ce que vous n'allez pas chez le polcovnic Iordake pour vous fiancer à sa fille aînée?... Allons, inutile de me regarder comme ça. Mettez-vous à table dans ma chambre.

J'en ai vu, dans ma vie, des chambres propres et reposantes mais, réellement, pas comme cette chambre-là... Quel lit! quels rideaux! quels murs! quel plafond! blancs comme du lait! Et l'abat-jour, et toutes les broderies au crochet, aux motifs si divers... Et il y faisait chaud comme sous l'aile d'une poule abritant sa couvée... Et cette odeur de pommes et de coings. Je voulus me mettre à table et, selon une habitude qui datait de mon enfance, je me retournai pour voir de quel côté était le levant, pour faire le signe de la croix. Attentivement, je regardai les murs, l'un après l'autre, tout autour

de moi... Pas d'icône. Alors madame Marghioala me dit:

-Que cherchez-vous?

Je répondis:

-Les icônes... Où sont-elles?

-Au diable les icônes! -dit-elle- Ce sont des nids à vrillettes et à punaises.

Quelle propreté, chez elle!...Je m'installai à table et me signai selon l'usage. Soudain, un cri perçant: je venais sans doute de poser le talon ferré de ma botte sur quelque matou qui se trouvait sous la table. Madame Marghioala ne fit qu'un bond et ouvrit la porte toute grande. Furieux, le matou se rua au dehors et l'air froid, s'engouffrant dans la chambre, éteignit la lampe. Nous voilà en train de chercher les allumettes, à tâtons. Je cherche par-ci, elle cherche par-là, nous nous rencontrons dans l'obscurité... Moi, entreprenant comme je suis, je la saisis avec force dans mes bras et me mets à l'embrasser... La femme, tout en résistant, semblait par moments s'abandonner: sa joue était en feu, ses lèvres étaient glacées et, près de l'oreille, le duvet de sa peau se hérissait... La servante arriva enfin, portant une bougie et un plateau où il y avait de quoi manger. Nous avions sans doute passé beaucoup de temps à chercher des allumettes, car le verre de la lampe était tout à fait froid. Nous l'allumâmes...

Le bon repas! Pain chaud, canard rôti garni de choucroute, saucisses de porc grillées et un vin de derrière les fagots! Et puis, du café turc, et des rires, et des bavardages... Quelle femme admirable, madame Marghioala! Après le café, elle dit à la vieille:

-Fais monter une demi-pinte de vin muscat...

Une merveille, ce vin muscat!... Je commençai à sentir mes jointures un peu engourdies. Le lit était là. Je m'étendis un peu pour fumer une cigarette, en savourant les gouttes ambrées au fond de mon verre et, à travers la fumée du tabac, je regardais madame Marghioala qui, assise sur une chaise en face de moi, roulait des cigarettes à mon intention. Je lui dis:

-Vraiment, madame Marghioala, vous avez des yeux merveilleux... Mais je voudrais...

-Quoi?

-Si ça ne vous ennuie pas, un second café, mais... moins sucré cette fois...

Et nous nous mîmes à rire... La servante apporta le café et dit:

-Madame, vous êtes là, à causer... Et vous ne savez pas ce qui se

passe, dehors...
-Qu'est-ce qu'il y a?
-Le vent s'est mis à souffler... Il va tout ravager.

En un clin d'oeil, je fus debout et regardai l'heure: onze heures moins le quart presque. Au lieu de m'y attarder une demi-heure, j'avais passé à l'auberge deux heures et demie! Voilà ce qui arrive quand on se met à bavarder!
-Qu'on amène mon cheval!
-Qui ça?... Les valets sont couchés.
-Alors, je vais moi-même à l'écurie...
-On vous a bien ensorcelé chez le polcovnic! -dit madame Marghioala en éclatant de rire, tandis qu'elle se postait entre la porte et moi.

Tout doucement, je l'écartai de mon chemin et gagnai la terrasse. En effet, il faisait un temps déplorable... Les feux allumés par les charretiers s'étaient éteints. Bêtes et gens dormaient sur des tas de tiges de maïs, sagement blottis les uns contre les autres, à terre, tandis que, dans les airs, le vent hurlait avec furie.
-La tempête fait rage! -s'écria madame Marghioala, toute frissonnante, en me serrant la main très fort- Vous n'êtes pas fou de vouloir partir par un temps pareil! Passez donc la nuit ici. Vous partirez demain, au grand jour.
-C'est impossible...

Je dégageai ma main, brusquement. Je me rendis à l'écurie, réveillai un valet, non sans peine, et retrouvai mon cheval. Après l'avoir sanglé, je le menai jusqu'au seuil de porte et montai vers la chambre où je devais prendre congé de mon hôtesse. Perdue dans ses rêves, la femme était assise sur le lit. Elle tenait dans ses mains mon bonnet de fourrure, qu'elle tournait et retournait sans relâche.
-Qu'est-ce que je vous dois? -demandai-je.
-Vous me payerez à votre retour -répondit mon hôtesse, en concentrant ses regards sur le fond de mon bonnet de fourrure.

Puis, se mettant debout, elle me le tendit. je pris mon bonnet et m'en coiffai, le posant légèrement de biais sur ma tête. Et, regardant la femme, droit dans les yeux, des yeux qui brillaient de façon étrange, je lui dis:
-Je vous baise les yeux, madame Marghioala!
-Bon voyage!

Je sautai en selle. La vieille servante ouvrit la porte de la cour et je sortis. La peume de la main gauche appuyée sur la croupe du cheval, je regardai en arrière. Par-dessus la haute palissade,

j'aperçus, largement ouverte, la porte de la chambre et, dans l'embrasure de la porte, l'ombre blanchâtre de la femme, une main au-dessus des sourcils, comme pour mieux me suivre du regard.

Je laissai mon cheval aller au pas, lentement, tandis que je sifflais en sourdine une chanson d'amour, jusqu'au moment où, contournant la palissade pour continuer mon chemin, je vis le tableau disparaître à mes yeux. Je criai: "Hue! En route!", et fis le signe de la croix. J'entendis alors distinctement claquer la porte et miauler un matou. Mon hôtesse, s'étant sans doute rendu compte que je ne la voyais plus, avait dû rentrer bien vite au chaud et coincer le chat derrière la porte. Maudit chat, toujours là, à rôder autour des gens!

J'avais sans doute fait un bon bout de chemin. Le vent, dont la violence augmentait, me secouait sur ma selle. Dans les airs, les nuages succédaient aux nuages, tout noirs, fuyant, semblait-il, la colère céleste. Les uns, bas, s'envolaient vers la plaine, les autres, plus haut, vers les collines, et leur rideau, tantôt épais, tantôt léger, cachait parfois pour longtemps le faible éclat du dernier quartier de la lune. Le froid et l'humidité me gagnaient. Je sentais se glacer mes mollets et mes bras. Penchant la tête pour lutter contre le vent qui m'empêchait de respirer, je commençai à sentir des douleurs à la nuque, au front, aux tempes. Brûlantes, mes oreilles bourdonnaient. "J'ai trop bu", pensai-je et, rabattant mon bonnet de fourrure sur ma nuque, je relevai le front vers le ciel. Cependant, le tourbillon des nuages me donnait le vertige. Je sentais une brûlure sous les côtes, au flanc gauche. J'aspirai profondément le vent glacé mais l'éclair d'une douleur lancinante me traversa la poitrine. Je baissai le menton. Le bonnet me serrait la tête comme un étau; je le retirai et le posai sur le pommeau de ma selle... Je me sentais mal... "J'ai eu tort de partir! Toute la maison doit dormir chez le polcovnic Iordake. On m'aura attendu et on aura sans doute pensé que je n'étais pas assez fou pour me mettre en route par un temps pareil..." Je poussai le cheval qui bronchait comme s'il avait bu, lui aussi...

Alors, le vent souffla moins fort: une éclaircie se fit, annonçant la pluie. Une clarté cendrée. A travers les nuages filtrait une bruine fine, pénétrante... Je remis mon bonnet... Et, soudain, le sang me brûla les os du crâne. Le cheval n'en pouvait plus, il haletait, essoufflé par le vent. Je le pressais du talon, le cravachais. L'animal fit quelques pas précipités, puis renâcla et

demeura immobile. On eût dit qu'un obstacle inattendu se dressait devant lui. Je regardai... En effet, à quelques pas de là, devant le cheval, une petite ombre faisait des sauts et des cabrioles... Un animal... Mais quoi? Une bête sauvage, peut-être?... Non, c'était trop petit... Je saisis mon pistolet et entendis alors nettement le bêlement d'une chevrette... Je pousse le cheval tant que je peux. Il fait demi-tour sur place et rebrousse chemin. Quelques pas encore... Le voilà qui renâcle et ne bouge plus... La chevrette est encore là... Je le fais revenir sur ses pas, lui cingle les flancs en lui touchant le mors. Il avance... fait quelques pas... La chevrette est toujours là; les nuages se sont presque dissipés. Maintenant je vois très bien: c'est une chevrette, petite et noire. Elle va et vient, donne des coups de sabots, puis se dresse sur ses pattes de derrière, s'élance droit devant elle, sa petite barbe collée au poitrail, le front pointé en avant, prête à user de ses cornes. Et ce sont des bonds inimaginables, des bêlements et toutes sortes de folies. Je descends de mon cheval, qui ne veut plus avancer, et lui tiens la bride haute. Je m'accroupis: "ts! ts!", et d'un geste j'appelle la chevrette, comme pour lui donner du son. La chevrette approche, sans cesser de gambader. Le cheval renâcle affolé, tire sur la bride pour se dégager; je tombe à genoux mais sans lâcher prise. La chevrette est tout près de ma main: c'est un cabri noir, très gentil, que je soulève aisément, car il est docile. Je le pose dans le bissac à droite, où se trouvent déjà quelques vêtements. A ce moment-là, le cheval se met à trembler de tous ses membres, comme secoué par la fièvre de la mort. Je l'enfourche à nouveau... La bête fonce droit devant elle, hébétée.

Depuis longtemps déjà, elle filait comme une flèche, franchissant fossés, buttes et troncs d'arbres. Incapable de l'arrêter, je ne savais où elle m'entraînait. Durant cette course éperdue, où à chaque moment je risquais de me rompre le cou, le corps glacé, la tête en feu, je songeais au bon lit que j'avais bêtement abandonné... Pourquoi?... Madame Marghioala m'aurait cédé sa chambre, autrement elle ne m'aurait pas prié de rester... Le cabri remuait dans le bissac pour mieux s'y installer. Je le regardai. Sa tête intelligente hors du bissac, il me regardait, lui aussi, sagement. Je me souvins alors de certains autres yeux... Comme j'avais été bête! Le cheval buta. Je le forçai à s'arrêter. Il voulut repartir mais, harassé de fatigue, tomba sur les genoux. Tout à coup, les nuages se lézardèrent et laissèrent entrevoir, légèrement penché, le dernier

croissant de la lune. Sa vue m'étourdit, comme un coup de massue en plein front. Je là voyais devant moi... Il y avait donc deux lunes dans le ciel! Moi, je me dirigeais vers les collines. Je devais donc avoir la lune dans le dos! Et tournant vivement la tête, je voulus voir la lune, la vraie... Je m'étais donc trompé de route! Je descendis vers la plaine... Où étais-je? Je regardais: devant moi, il y avait une plantation de maïs dont les tiges n'étaient pas coupées; derrière moi, de vastes champs. Je me signai et, furieux, de mes jambes engourdies, pressai les flancs du cheval pour le forcer à se relever. Je ressentis alors le long de ma jambe droite une puissante secousse... Un cri retentit... J'avais dû écraser le cabri! Vite je tâtai le bissac: plus rien! Je l'avais perdu en route! Le cheval se releva et secoua la tête, revenu de son hébétement. Il se cabra, faisant un écart, me jeta à terre puis, piqué par je ne sais quelle mouche, s'élança à travers champs, au grand galop, et disparut dans le noir. Je me relevai tout chancelant et, dans un bruissement de tiges de maïs, entendis une voix d'homme, criant tout près:

-Psut! Suppôt de Satan, va-t'en au diable!

-Qui est là? -criai-je.

-N'ayez pas peur... C'est moi...

-Qui ça, moi?

-Gheorghe!

-Quel Gheorghe?

-Natrutz... Gheorghe Natrutz, qui est de garde au champ de maïs.

-Vous ne venez pas un peu par ici?

-Voilà... voilà... j'arrive...

Et l'ombre de l'homme se dégagea des tiges de maïs.

-Dites-moi un peu, mon ami, où sommes-nous ici? Je me suis égaré à cause de la tempête.

-Vous vouliez aller où?

-A Popesti.

-Ah oui, je sais: chez le polcovnic Iordake.

-Eh oui!

-Dans ce cas, vous ne vous êtes pas trompé de chemin... Seulement vous n'êtes pas au bout de vos peines, si vous voulez aller à Popesti... Vous n'êtes qu'à Hacoulesti.

-A Hacoulesti! -répondis-je, tout joyeux- Alors, je ne suis pas loin de l'auberge de Minjoala...

-C'est tout à côté, on est derrière l'écurie.

-Montrez-moi un peu le chemin, je ne voudrais pas me casser le cou

juste maintenant.

J'avais erré durant quatre heures environ. Quelques pas seulement et je fus au seuil de l'auberge. La chambre de madame Marghioala était éclairée et des ombres se profilaient sur les rideaux... Quelque autre voyageur, mieux avisé que moi, avait eu la chance de dormir dans ce lit si propre! Je devrais probablement me contenter de quelque huche près du four... Mais la chance me souriait! A peine avais-je frappé à la porte qu'on entendit mon appel. La vieille servante s'empressa d'ouvrir... Au moment où je franchissais le seuil de la porte, je sentis à mes pieds quelque chose de mou: c'était le cabri, le même!... Il appartenait à mon hôtesse! Il pénétra, lui aussi, dans la chambre et alla se coucher sagement sous le lit.

Chose bizarre: le lit était fait! La femme se doutait-elle que j'allais revenir?... Ou bien s'était-elle levée de bonne heure?...

-Madame Marghioala! -c'est tout ce que je pus dire et, voulant remercier Dieu de m'avoir laissé la vie sauve, j'allais porter la main droite à mon front.

Mais elle me saisit vite le bras et, l'ayant abaissé, m'enlaça avec force.

Cette chambre, il me semble la revoir encore: le lit, les petits rideaux, les murs, le plafond... blancs comme du lait. Et l'abat-jour, et toutes les broderies au crochet, représentant des motifs si divers... Et il y faisait chaud, comme sous l'aile d'une poule abritant sa couvée... Et cette odeur de pommes et de coings...

Je serais resté longtemps encore à l'auberge de Minjoala si mon beau-père, le polcovnic Iordake -que Dieu ait son âme!-, n'était venu me tirer de là, non sans quelque grabuge. Par trois fois, je me sauvai de chez lui avant les fiançailles, pour retourner à l'auberge, jusqu'au jour où le vieux, qui voulait à tout prix m'avoir pour gendre, me fit empoigner par ses gens, qui me conduisirent, pieds et poings liés, à un monastère dans les montagnes. J'y passai quarante jours à jeûner, dire le rosaire, assister à l'office. J'en sortis, pécheur repentant, pour me fiancer et me marier.

Bien longtemps après, par une claire nuit d'hiver, tandis que nous étions là à bavarder, mon beau-père et moi -comme on le fait souvent à la campagne- un pichet de vin devant nous, un intendant de la ferme entra. Il arrivait de la ville, où il avait fait des emplettes; et nous apprîmes qu'à l'aube un feu terrible avait menacé le village de Hacoulesti. L'auberge de Minjoala avait brûlé de fond en comble, ensevelissant sous un amas de charbons ardents le corps broyé de la

pauvre madame Marghioala.

-La voilà enfin livrée aux flammes, cette sorcière! -dit mon beau-père en riant.

Et il me pria de lui raconter une fois encore, après tant d'autres, l'histoire que vous venez d'entendre. Le polcovnic soutenait mordicus qu'au fond de mon bonnet de fourrure la femme avait jeté quelque maléfice et que le cabri et le chat ne faisaient qu'un...

-Allons donc!

-C'était le diable en personne, croyez-moi.

-Peut-être -répondis-je-, mais s'il en était ainsi, il semble que parfois le diable vous veuille du bien...

-Il commence par là, pour vous leurrer, et puis après il sait trop bien vers quel abîme il vous pousse.

-Mais vous-même, qu'en savez-vous?

-Ce n'est pas ton affaire -répondit le vieillard-. Cela, c'est une autre histoire.

(traduit du roumain par Simone ROLAND et Valentin LIPATTI et revu en français par A.-B. GOORDEN)

NOTES.

(1) Polcovnic: colonel.

(2) Zaptchi: sous-préfet.

(3) Pomojnic: adjoint du sous-préfet.

Gala GALACTION (1879-1961) est le pseudonyme de Grigore PISCULESCU, conteur et romancier préoccupé par les problèmes religieux et ayant d'ailleurs étudié la théologie; il sera notamment le traducteur de la dernière version roumaine de la Bible en 1938, avec la collaboration de Vasile Radu. Son premier recueil de nouvelles, Bisericuta din Razoare ("La Chapelle de Razoaré"), datant de 1914, nous intéresse plus particulièrement, ne fût-ce qu'en raison du caractère fantastique de deux des trois textes: "Moara lui Califar" (Le Moulin de Califar), écrit dès 1902, et "Copca Radvanului" (Le Trou de la calèche), de 1910. Sergiu Pavel Dan, dans son excellent essai Proza fantastica romaneasca (1975), situe ce premier texte dans le "miraculeux de la mythologie autochtone". Il nous semble qu'il en va de même pour "In padurea Cotosmanei".

DANS LA FORET DE COTOSMANA.

Cette année-là, la foire de Rîureni avait beaucoup rapporté -comme elle ne l'avait plus fait depuis longtemps- car toutes les récoltes du pays avaient été bonnes. C'est pourquoi les marchands habitant en amont et en aval de l'Olt (1) avaient chargé et expédié vers Rîureni plusieurs centaines de grands chariots tirés chacun par six à dix chevaux. Tout au long du mois d'août, sur des routes poussiéreuses, défilèrent ces hautes boaltes (2) chargées jusqu'au ras des bâches au point que les maîtres-patrons de Bucarest, de Craiova, de Slatina ou de Pitesti, qui surplombaient leur chargement ou qui piquaient une tête à travers l'ouverture de celles-ci, ressemblaient à de jeunes oisillons sauvages pépiant au bord de ces nids suspendus aux parois des falaises abruptes. Mais ce n'était pas seulement de nos villes, mais aussi d'au-delà des frontières, des vallées encaissées des Hongrois et des Szeklers, que s'étaient ébranlées ces caravanes de marchands avides d'or et prêts à tout pour en amasser un maximum. Ainsi, sur les bords de l'Olt, de Rîul Vadului jusqu'à Rîureni, entendait-on grincer depuis plusieurs jours les chariots allemands regorgeant de vêtements, de chaussures, d'ustensiles de cuisine et de toutes sortes de merveilleux articles en fer forgé, comme seuls les Allemands pouvaient en fabriquer. Je ne dois pas oublier de vous informer que, en ce temps-là. deux des provinces roumaines étaient sous le joug du Croissant (3) et que, de

ce fait, de nombreux marchands turcs arrivèrent de Turgu Mâgurele, de Giurgiu et de Calafat. Cependant, ceux-ci étaieht surtout des usuriers et des vendeurs de petits objets précieux tels des chapelets en bois de cyprès ou d' ambre, des bagues, des bracelets, des boucles d'oreilles, des chibouques (4), des poignards et des pistolets...Aussi, chaque Turc se contentait-il de deux ou trois chevaux pour apporter sa marchandise dans des bissacs. Naturellement, on rencontrait aussi des Serbes, des Bulgares, et, çà et là, des Juifs et des Arméniens. Mais que dire des Grecs ? Ah, les Grecs s'étaient rendus maîtres du pays et tous les Adelphes qui se trouvaient sur le champ de foire, même s'ils n'étaient venus qu'avec des citrons ou des beignets à vendre, se donnaient l'air d'être en mission et jouaient aux gardiens de la paix en montrant avec ostentation, sur leur tablier taché d'huile, le sabre de la domination, d'un bout à l'autre du marché. Tous ces hommes, de nations différentes et de langues plus différentes encore, s'étaient rassemblés en ce seul endroit sur la rive de l'Olt et avaient enduré pendant vingt-cinq jours une canicule épouvantable, tant qu'avait duré la foire de Rîureni. Toute leur marchandise s'était vendue à merveille et à son juste prix: tant les bêtes que les céréales et les petits objets. Les marchands avaient vendu leurs tissus,leurs babioles, leur ferronnerie et leur dinanderie. Les habitants de Vîlcea et leurs voisins des districts limitrophes avaient écoulé leur excédent de récoltes et de bêtes. Les grossistes avaient amassé de l'or, du miel, du beurre et du blé, des jarres de tuicâ (5) et de vin de Dragasani. Les cabaretiers et les marchands de la vallée de l'Olt, des bords de l'Oltet, de l'Amaradia et des Jiu avaient transporté, déménagé et ballotté sans trêve - tels des fourmis laborieuses- le contenu de toutes ces fières boaltes pleines jusqu'à la bâche et ceci pendant vingt-cinq jours, sur les sentiers en-deçà et au-delà de l'Olt, paquet après paquet.

Les chariots étaient réduits à leur simple ossature et ressemblaient à des lucanes qui, une fois devenus la proie des fourmis, ne tardent pas à être vidés de toutes leurs entrailles et réduits à une charpente inerte. Oui, ils étaient semblables à des minotaures (6) rongés par les fourmis ces grands chariots vides parqués autour du champ de foire. Les Vîlçais s'en retournaient dans leurs villages tapis au fond des vallées ou accrochés au flanc des collines avec les boeufs et les chevaux qu'ils avaient achetés à la foire, avec des ceintures neuves, des couteaux, des chalumeaux, des

chaudrons, des outils destinés à creuser le bois et la terre, et avec bien d'autres choses encore, dont certaines étaient inutiles ou superflues mais avaient commencé, dès ce temps-là, à éblouir les gens et à les tenter.

La foire touchait à sa fin et les affaires ne battaient donc plus leur plein. Seuls les cabaretiers vendaient encore quelque chose. Et, sous prétexte que cette journée-là était la dernière, l'ambiance effrénée qui, pendant si longtemps, avait animé tout Rîureni se concentra et explosa sous forme de chants, de ripailles et d'éclats de rire au sein des tavernes surpeuplées. Dans l'une de celles-ci, une dizaine de marchands -pour la plupart cabaretiers, pelletiers et fourreurs, tous venus des bords de l'Oltet et de la Cerna- faisaient la fête, entraînés par des musiciens champêtres. Ils allaient devoir se mettre en route, une heure plus tard, et cheminer de concert à travers la forêt de Cotosmana. Mais auparavant, ils voulaient encore offrir l'un ou l'autre verre, ici-même, sous la tonnelle de Covrig, où ils avaient conclu de bons marchés qu'ils voulaient sceller à présent par de joyeuses tournées. Ils avaient vendu ce qu'ils avaient à vendre, et chacun, selon son métier, s'était procuré les denrées dont il avait besoin pour tenir son commerce jusqu'à l'année suivante où aurait lieu une nouvelle foire à Rîureni. Il était près de midi, et, quoique le char de l'automne fût sur le point d'amener les cieux brumeux et pluvieux d'octobre, cette journée resplendissait cependant comme une journée de printemps, et, sur les rives de l'Olt, les cerisiers chatoyaient et mêlaient le vert au jaune et au rouge en de magnifiques harmonies. Le soleil doux et mélancolique était témoin du spectacle, et son regard errant par-dessus les feux éteints du champ de foire et à travers les treilles des tonnelles débordantes de gaieté et de tintements de cobza (7) semblait exprimer une tristesse infinie et de vains regrets. C'était le dernier jour de foire, et bon nombre de ceux qui trinquaient en se souhaitant la bonne santé et les retrouvailles à la foire, l'année suivante, ne se doutaient pas qu'ils ne parviendraient pas jusque là ! Mais, des dix compagnons qui payaient des tournées chez Covrig, un seul aurait été en mesure de se rendre compte de la beauté, et surtout de la tristesse du soleil automnal.

C'était le cadet d'entre eux, le jeune Mantu Miu, marchand de bure de Ladesti sur Cerna. Il était triste et ne buvait ni ne mangeait, car, depuis l'avant-veille, il souffrait d'un mal de tête tenace,

tantôt aigu, tantôt plus lancinant, mais enraciné dans son crâne. Il soupçonnait qu'on lui avait jeté un sort et il attendait avec impatience que ses compagnons cessent de s'offrir de nouvelles tournées pour enfin atteler les chevaux au chariot. Il aspirait à retourner auprès de sa mère, experte en conjurations contre le mauvais oeil. Mais, de là à Ladesti, il y avait une longue route, il faut le rappeler, puisque de Rîureni jusqu'à Luncavat il y a quelque cinq lieues, et, de cet endroit jusqu'à Ladesti, encore plus de cinq lieues. Il n'arriverait chez lui que vers le milieu de la nuit, et si ses frères continuaient à s'enivrer et à s'attarder, Ladesti s'éloignerait d'autant et il serait frappé de folie avant même d'y être. Voilà pourquoi Mantu Miu était assis à table sans le moindre entrain, la tête lourde et le coeur triste. Il n'avait pas touché à son verre depuis qu'on le lui avait servi, et c'était à peine s'il avait goûté aux plats. Les musiciens non plus n'avaient pas réussi à le dérider ce soir-là. C'étaient pourtant les mêmes que la veille, mais quand on a mal à la tête, on n'a plus envie de rien, pas même de musique !

-Allons ! Joue-nous encore un air, noiraud ! Chante-nous donc la chanson de Jianu (8), puisque nous sommes des voyageurs et que nous quittons Rîureni.

La légende du haïdouk célèbre et de ses hauts faits passait alors de violon en violon, et les échos des vallées d'Oltenie clamaient ses exploits. Le prince régnant lui avait fait grâce car il ne brigandait plus depuis longtemps, et peut-être même était-il mort, mais son nom et son fantôme renaissaient au creux des sentiers qui passent à travers bois, de chaque feuille bercée par le vent. Sa mélodie, tous les braves la chantaient, tous les ménétriers la dévidaient sur leurs cordes, et tout le petit monde roumain l'écoutait avec plaisir. Cependant, quand on en arrivait à:

"Il surgit le soir dans les gorges
Et dépouille les marchands,
Les marchands bucarestois
En route vers la foire de Rîureni,..."

et si on était marchand et que l'on se rendait à Rîureni ou que l'on en revenait, le chariot débordant de marchandises ou la bourse pleine de pièces d'or, aussi roumain que l'on fût et bien qu'il fût notoire que Jianu était vieux et qu'il s'était assagi, on évoquait malgré soi le nombre de forêts qu'il fallait traverser avant de se retrouver chez soi et l'on pensait: Jianu a abandonné le brigandage,

mais les enfants sans raison n'ont pas disparu des forêts, et ils n'ont rien changé non plus à leurs tristes moeurs... Les compagnons de Mantu Miu, étaient toutefois tout autant haïdouks que marchands, (et certains même avaient été bien plus versés dans la vie de haïdouks que dans les activités commerciales) et ils étaient assez nombreux et assez vieux compagnons d'armes pour ne pas ressentir le moindre frisson à l'audition de ces vers. Seul Mantu Miu, en tant que cadet et novice, se souvint vaguement, à travers les brumes de son mal de tête, de la forêt de Cotosmana et de certaine événements anciens qui étaient survenus au plus profond de celle-ci.

Lorsque résonna l'accord final de la chanson de Jianu, un autre compagnon se leva et demanda que l'on jouât Toma Alimos , et dès que les musiciens eurent exécuté ce morceau, deux ou trois autres réclamèrent à grands cris l'air de Kira Kiralina

"fleur de jardin
baie vermeille de l'obier."

C'est finalement peu avant les vêpres que les dix marchands se souvinrent des chariots, pressèrent les valets et les garçons d'écurie d'atteler les chevaux et conclurent leur ripaille en arrosant les musiciens avec une seille pleine de vin. Ensuite, ils se hissèrent dans les chariots et donnèrent le signal du départ, qui vautré sur les marchandises, qui plus fier et plus droit, selon ce que chacun avait bu et selon sa vigueur. Encore heureux que la responsabilité de conduire les chariots et la marchandise fût laissée aux valets et aux cochers, car les maîtres-patrons étaient hors de combat. Mantu Miu gardait les idées claires bien que sa tête fût le siège d'atroces souffrances. Il était assis à l'avant du convoi, derrière son frère qui faisait claquer son fouet en invectivant les chevaux. Sur la route, chariots et diligences se succédaient et la poussière s'élevait aussi haut que les cris et les chansons. D'un côté coulait l'Olt arrosant les terres planes et grises des saulaies, et, de l'autre, baignés par les dernières lueurs dorées du couchant, s'étendaient les vignobles et les prunelaies. Les chariots des dix compagnons s'acheminèrent ainsi jusqu'aux abords de Luncavat, et de là, ils montèrent vers Daesti. Mais la nuit tomba bien vite, et c'est dans une obscurité presque totale qu'ils s'enfoncèrent dans la forêt de Cotosmana.

Les maîtres-patrons se réveillèrent entourés de leurs sacs de sandales paysannes, de tabac, de coton filé et teint, de passements... et ne tardèrent pas à se faire passer de chariot à

chariot la consigne de faire halte au beau milieu de la forêt. Il aurait mieux valu qu'ils se fussent arrêtés à Daesti pour passer la nuit. Cependant, il leur semblait que la forêt de Cotosmana pouvait leur offrir un gîte tout aussi agréable car la nuit était douce et qu'ils connaissaient bien cet endroit. De fait, depuis le crépuscule, des formes sombres semblaient cacher les étoiles mais il n'y avait aucun signe avant-coureur de pluie et la lune en était à son dernier quartier.

Florea Frîncu Tocalie, cabaretier et voleur des bords de l'Oltet, qui connaissait la forêt de Cotosmana comme sa poche, avait choisi ce lieu pour y faire halte et avait lui-même délimité le campement. Les autres avaient regroupé les chariots dans une clairière et les avaient attachés les uns aux autres. Ils avaient également dételé les chevaux et les avaient laissé paître sous la garde des valets, en contrebas, dans un boqueteau en bordure d'eau. L'aire de campement était entourée sur trois côtés de broussailles et d'aubépines si entremêlées et touffues que même un renard n'aurait pu s'y frayer un passage. Le seul côté vulnérable était situé au nord, c'est-à-dire en direction de la colline et du coeur de la forêt. C'est dans ce même endroit que Florea Frîncu Tocalie avait allumé un feu et que ses compagnons s'étaient rassemblés. Les valets avaient pris leur ration et, en toute hâte, s'en étaient allés rejoindre les chevaux. Le feu avait pris aussitôt et s'était élevé, violent, vers les branches vivantes et chargées de feuilles du vieux rouvre auprès duquel ils avaient installé le camp. Peu après, un bélier entier égorgé pour la circonstance avait commencé à grésiller sur la braise. Quant au pain et au vin, ils en avaient à profusion: en effet, ne venaient-ils pas de Riureni? Et malheureusement pour lui, cette fois-là encore, Mantu Miu n'en profita point. Son mal de tête avait empiré, et le pauvre garçon s'était accroupi au pied de l'arbre et regardait sans envie ses compagnons qui dévoraient à belles dents. Cette fois-ci, cependant, les compagnons ne faisaient guère de bruit ni honneur au tonnelet de vin. Chacun avait son fusil à portée de main et mangeait silencieusement en jetant de petits coups d'oeil furtifs et méfiants entre les troncs sanglants et sinistres. Seul Florea Frîncu Tocalie, vieil ami de Cotosmana, se montrait aussi bavard et dissipé que sous la tonnelle de Covrig. L'on eût dit qu'il s'était arrêté non point dans la forêt de Cotosmana, mais chez une ancienne maîtresse du temps de sa jeunesse et de ses prouesses. Quant à Mantu Miu, cette forêt de Cotosmana lui paraissait, plus

qu'à tout autre, fort malfaisante et d'autant plus redoutable. Ses maux des tête semblaient évoquer le souvenir d'une certaine nuit où, encore enfant, il s'était rendu avec sa mère au cimetière, peu avant Pâques. Le feu, que les femmes du village avaient allumé sous le calvaire, pour faire des tisons dont chacune encensait ses morts, ressemblait au feu de cette nuit-là. Et les croix qui saignaient dans le cimetière, à la lueur du brasier allumé sous le calvaire, étaient identiques à ces troncs de rouvres que la force des flammes illuminait dans les profondeurs frémissantes et terribles. Combien de génies malfaisants, combien de mauvaises fées, combien de brigands les épiaient-ils, tapis là dans l'ombre épaisse des fourrés ?

-Ah ! Père Florea, quel endroit lugubre pour faire halte ! Nous aurions mieux fait de continuer plus avant et nous n'aurions pas eu à bivouaquer entre ces croix-là...

-Mantu, tel que tu es là, le ventre creux et le mauvais oeil sur ta tête, même si tu avais fait halte dans les jardins de Constantinople, tu aurais cru voir des fantômes ! Eh bien, gamin, tous ces chênes et tous ces béliers noirs, que tu vois là, à se donner des coups de cornes derrière les troncs, me connaissent depuis vingt-cinq ans ! N'est-ce pas mes petits béliers ? Bêêê! Bêêê !...

Bêêê !... lui répondaient de la forêt les béliers; mais il ne venait point à l'esprit de Tocalie que, tout là-haut, au plus profond de la forêt, au-delà des béliers, un loup inconnu, égaré, Dieu sait comment à travers les monts et les bois de Vîlcea, dressait l'oreille. Tocalie s'était bourré une pipe et ses compagnons avaient suivi son exemple tandis que Mantu Miu était resté seul avec ses visions et son mal de tête. Tocalie s'était mis à raconter des histoires drôles, mettant en scène des cabaretières grâcieuses et séduisantes, alors que Mantu Miu cherchait le sommeil. Cependant, malgré les contes de Tocalie, le sommeil n'avait aucune prise sur la cervelle de notre gars, tout comme l'eau n'a aucune prise sur le tisonnier rougi au feu. Peu après, ses compagnons commencèrent à somnoler. Pour sa part, Tocalie s'était engagé a prendre le premier tour de garde. Les huit autres s'étaient étendus autour du foyer et dormaient maintenant comme des souches. Mantu Miu, piqué par on ne sait quelle mouche, croyant qu'il allait y trouver la clef des songes, avait quitté le dessous de son arbre et était allé se coucher dans son chariot sur un lit de paille. Mais, quant à dormir, bernique!

Florea Frincu Toçalie, bercé par de merveilleux souvenirs et se montrant aussi tranquille au sein de cette épaisse forêt de Cotosmana que s'il était sur la terrasse de sa maison, s'était endormi, la pipe au bec ! Dans tout le camp, seuls les yeux de Mantu Miu et ceux, de plus en plus somnolents, de la braise du foyer brillaient encore. Lorsque, au fin fond de la forêt, les coqs de bruyère chantèrent minuit, un rayon de lune perça à travers un nuage et brilla d'une lueur blafarde de lanterne de cimetière, enveloppant les chariots rassemblés dans la clairière et les arbres figés d'une aura de mystère. Mantu Miu, appuyé sur ses coudes, avait posé la tête sur le rebord de la fourragère et tenait à l'oeil son fusil. Il s'était installé de la sorte, car il lui semblait que sa tête le faisait moins souffrir ainsi et qu'il entendait mieux les bruits de la forêt. Mais les bruits qu'il percevait n'avaient rien d'alarmant. Bien au contraire, ils dénotaient un état de calme absolu: quelques grillons poètes stridulaient à la lune, juchés sur les bâches des chariots; quelques oiseaux, condamnés éternellement à dormir le jour et à se lamenter la nuit, se répondaient au loin, sous les voûtes de la forêt. Le seul bruit inhabituel parvenant au oreilles de Miu était, de temps en temps, le cliquetis des entraves des chevaux parqués en contrebas...

Et, finalement, lui aussi se sentit pénétré par la puissance du calme infini qui dominait le vieux bois; l'engourdissement et l'oubli du sommeil passèrent un instant sur ses paupières sans qu'il les fermât... Mais il tressaillit soudain et regarda fixement le tronc du rouvre où il s'était appuyé voilà une heure. Une bête à fourrure de renard mais d'apparence humaine sortait de derrière ce tronc, ou bien du tronc même !... C'était un homme ! Bien que l'on ne pût bien distinguer sa tête parmi les branches, les crosses de pistolets qui se détachaient sur ses flancs et l'ombre du fusil qu'il tenait dans la main gauche -trahis par la braise du foyer- étaient autant de preuves irréfutables. Et, de sa main droite, il balançait sans cesse, comme un encensoir, un bâton noir garni de pointes menaçantes... Il le brandissait au dessus des compagnons endormis, parmi lesquels il s'était furtivement glissé ! Mantu Miu ajusta son fusil sur la fourragère, visa, avec la plus grande précision, la poitrine de la bête, et lui expédia une décharge de gros calibre. Toute la forêt tressaillit et frémit comme lorsqu'un liquide déborde sur le feu... Quand ce bruissement fut parvenu Dieu sait jusqu'où, et que la fumée se fut dissipée, Mantu Miu vit la bête allongée au beau milieu du

foyer et la braise répandue de part et d'autre. Elle était tombée la tête en avant, avait piqué du nez au beau milieu du foyer, et en avait projeté la braise à droite et à gauche avant de s'immobiliser, la tête dans les ronces et les pieds dans la cendre. C'était un homme, puisqu'il portait aussi un kalpak, qui était tombé loin de sa tête; mais un kalpak de renard, pointu comme une gueule de brochet: un kalpak de sorcier. Aussitôt, les jeunes, en contrebas, se mirent à pousser des cris joyeux et à appeler:

-Ohé ! Ohé ! Quelle espèce de gibier avez-vous pris?

Mantu Miu sauta du chariot et se pencha sur ses compagnons: "Toute la forêt s'est réveillée et eux ne bougent pas ?...". Mais les compagnons continuaient à dormir d'un sommeil de mort. Il se dirigea vers Florea Tocalie:

-Holà ! Père Florea, réveille-toi, eh !...

Et que je te le bouge, et que je te le secoue, et que je te le frappe avec la crosse du fusil... Rien à faire ! Il avança vers les autres, les poussa de son fusil, du pied, leur fouetta avec une les mains, le dos, avec une baguette... En vain. Ils restaient aussi immobiles que des souches, sur lesquelles on aurait pu débiter la forêt tout entière. On voyait bien, cependant, qu'ils n'étaient point morts, mais qu'ils dormaient d'un sommeil maléfique, où un fil ensorcelé semblait avoir cousu leurs yeux. Mantu Miu s'en retourna auprès du monstre abattu qui s'était glissé parmi ses compagnons avant de s'écrouler dans les ronces. La lune baignait la clairière et la lisière du bois d'une lumière changeante et tourmentée, car des troupeaux de nuages la rejoignaient et l'enveloppaient d'un halo de plus en plus sombre. Tout à coup, à la faveur d'une brève éclaircie, Mantu aperçut plus nettement les bras du monstre émergeant des ronces et distingua dans la main qui, quelques instants auparavant, se balançait comme pour encenser quelqu'un, non pas un bâton, comme il l'avait cru, mais un bras de mort, noir, desséché et pourvu de doigts crochus ! Alors, Mantu Miu sentit se dresser tout son système pileux sur la peau et s'empara comme un fou de l'un des fusils pour tirer sur ces deux horribles bras, pareils à des scorpions occis à l'instant de l'accouplement. C'est à ce moment précis que firent irruption dans la clairière les apprentis et les valets. Avant que lui revint l'usage de la parole, Mantu leur montra par signes ce qu'il voulait leur faire savoir. Chacun d'eux fut saisi d'une grande frayeur !

Cependant, il se trouvait parmi eux un homme particulièrement

rusé, un coquin qui n'avait pas son pareil dans toute la foire de Rîureni. Il écouta attentivement le récit de Mantu Miu et l'invita à mimer près du tronc de rouvre, à la clarté du feu ravivé, les gestes du sorcier. Miu grimpa sur l'amas des racines et fit balancer sa main droite, tout comme l'autre l'avait fait.

-Faites bien attention, Mantu, à la façon dont l'autre faisait tourner le bras: de droite à gauche, ou bien de gauche à droite ?

-De gauche à droite !

-Vous avez bien regardé ? Vous ne vous trompez pas ?

- Comment ça, me tromper, ho ! Cotelici !? Je le vois encore: tiens, c'est exactement comme cela qu'il faisait tourner le bras.

-Alors restez là et regardez bien...

Cotelici se dirigea vers le sorcier, lui desserra les doigts, leur arracha le bras du mort et se jucha sur les racines du rouvre. "Attendons voir que je coiffe aussi le kalpak du sorcier" pensa le subtil Cotelici. Alors, le kalpak sur la tête et le bras de mort dans la main droite, il resta debout quelques instants, absorbé par de mystérieuses pensées, à l'endroit indiqué. Au pied du rouvre, étaient étendus et ronflaient les neuf maîtres-patrons, le sorcier tenant lieu de dixième.

-Vous dites que c'était de gauche à droite ! Et à peu près combien de fois a-t-il exécuté ce mouvement d'encensoir ?

-Comment pourrais-je m'en souvenir ? Il a peut-être encensé quelque trente fois.

-Bon !

Muets d'étonnement, ils dévisageaient tous Cotelici dont les airs mystérieux et diaboliques le faisaient ressembler à un véritable sorcier. Il leva sa main droite, en tenant au dessus des ensorcelés ces restes horribles, puis se mit à exécuter, lentement, de droite à gauche des mouvements de balancier, c'est-à-dire à dérouler en sens inverse, de la bobine des maléfices, le fil de ce sommeil diabolique.

Quand il eut accompli vingt cercles, le sortilège commença à se défaire; les neuf dormeurs se mirent à agiter les mains et les pieds, sous le regard de Mantu Miu et des autres dont les yeux étaient gros comme des billes. Lorsqu'il fut parvenu à trente, Florea Frîncu Tocalie se dressa sur son séant et regarda autour de lui, encore engourdi par le sommeil. Dès que Cotelici eut accompli quarante circonvolutions, tous les maîtres-patrons ressuscitèrent. Alors, Cotelici sauta au milieu d'eux, le kalpak de renard dans une main, le bras de mort dans l'autre et cria d'une voix de stentor:

-Debout, ô maîtres-patrons ! Que chacun gratifie Cotelici d'un liard, car s'il n'avait pas été là, vous ne pouviez plus vous enivrer, l'an prochain, à la foire de Rîureni ! Et les maîtres-patrons lui donnèrent bien plus que cela, puisqu'ils lui cédèrent, pour lui seul, la moitié des pièces d'or qu'ils trouvèrent dans le chimir (9) du sorcier.

Celui des maîtres-patrons qui fut le plus étonné au point d'en être sidéré, lorsque, à la lumière du jour, ils purent examiner en détail la bête abattue par Mantu, ce fut Florea Frîncu Tocalie.

-Quelle est cette diablerie? Quand donc Cotosmana a-t-elle bien pu engendrer un monstre de cette espèce ?!

Tocalie avait raison; Cotosmana n'aurait pu mettre au monde une pareille créature. Cette bête immonde s'était seulement égarée dans nos bois, et qui sait d'ou elle pouvait bien être originaire... Ont eut dit une sorte de Hongrois ou de Serbe. Il portait, par dessous la pelisse de renard dont il était vêtu, du linge comme on n'en faisait pas de ce temps-là au pays. Et, dans une gibecière trouvée plus tard, par d'autres, dans la forêt, il y avait une bouteille d'eau de vie allemande, un jambon et un carnet rempli de caractères que ne put lire aucun pope des bords de la Cerna. Bref, ce misérable sorcier des bois avait échoué chez nous par hasard ou, tout au plus, attiré par le renom de la foire de Rîureni.

Cependant, il était évident que, dès sa naissance, une sorcière l'avait prédestiné à une mort affreuse au plus profond de la forêt de Cotosmana, et avait fait en sorte que ses os pourrissent entre les deux sources qui traversent le sentier et glissent comme des serpents pour enfin se perdre dans des vallées aux nombreuses saulaies, et sous le feuillage entrelacé des bouleaux et des aulnes, ayant vu se succéder bien des saisons. Ils enterrèrent auprès de lui le bras de mort avec lequel il scellait ses maléfices; mais, au bout de quelques temps, il s'ouvrit sur sa sépulture comme un trou de serpent. Et ceux qui d'aventure passèrent par là et l'aperçurent, comprirent, en se signant, que la main de mort avait creusé la terre et s'était enfuie, telle une araignée de l'enfer.

(traduction française de Gilles BARDY, revue par A.-B. GOORDEN)

Notes.

1) <u>OLT</u> : Rivière de Roumanie, affluent du Danube. Née en Transylvanie (Carpates orientales), elle débouche en Valachie par le défilé de Turnr Rosu ("la tour rouge"), oblique vers le sud et rejoint le Danube à Turnu Magurele.

2) <u>Boaltes</u> :Type de chariot à bâche haute et cintrée. (En italique dans le texte original.)

3) <u>Le joug du croissant</u> : La Moldavie et la Valachie connurent au XIVème siècle un exceptionnel développement culturel et économique avac à leur tête un voïvode (ou hospodar). Elles furent conquises par les Turcs et vécurent sous leur joug jusqu'à la fin du XVIIème siècle malgré la résistance héroïque d'Etienne le Grand et de Michel le Brave.

4) <u>Chibouques</u> : Pipe turque à long tuyau.

5) <u>Tuicâ</u> : Sorte d'eau de vie à base de prunes.

6) <u>Minotaures</u> : Insectes de la famille des coléoptères.

7) <u>Cobza</u> : Instrument de musique à cordes ressemblant au luth.

8) <u>Iancu Jianu</u> : Haïdouk roumain qui prit part à la révolution de 1821 et fut l'objet de nombreuses chansons populaires.

9) <u>Chimir</u> : Large ceinture de cuir ornementée et comportant plusieurs poches.

Sergiu Pavel DAN (1936) enseigne à la Faculté de Philologie de l'Université de Cluj-Napoca, où il est chargé de cours à la chaire de littérature roumaine et dirige un séminaire consacré au fantastique. Il a publié un recueil, Ursita (1930), dont serait extraite sa nouvelle "Copil schimbat" -traduite en 1945 dans Le Père Urcan , un livre préfacé par Eugène IONESCO-, et semble être un -si pas le plus grand- spécialiste de la littérature fantastique roumaine si nous ne nous référons qu'à Proza fantasticâ româneascâ (1975), un admirable essai qui fut pour nous une inépuisable mine d'informations et dont nous reproduisons le résumé français en appendice à la sélection de textes de fiction. Soulignons que l'auteur y classifie son propre fantastique dans "le miraculeux de la mythologie autochtone".

L'ENFANT ECHANGE.

Notre maison familiale était située tout en haut d'une colline, si large, qu'à ses pieds, quatre villages étalés de tout leur long avaient pu trouver place.

Quand on se trouvait du côté du couchant, on voyait, en bas, dans la vaste plaine, le dos d'argent du Mourech, près de la crinière noire de la voie ferrée. Ils s'en allaient tous deux, côte à côte, tranquillement et, très, très loin, ils se perdaient dans l'horizon gris.

Près de chez nous passait le chemin qui partage le plateau de l'Ardéal, chemin ancien, issu des besoins des hommes et non de la tête des ingénieurs.

La nouvelle route, en pierre, restait en bas, dans la forêt, près des grosses propriétés seigneuriales; par elle, blé et troupeaux, richesse du plateau, s'écoulaient vers le Luduch; par elle roulaient tranquillement les charrettes des Juifs, bourrées de laine, d'oeufs, de fromages et de volailles; par elle, aux beaux jours, glissaient doucement de belles voitures aux coussins moelleux pour le plus grand bien-être des messieurs qu'elles transportaient.

La route était bonne, nouvellement pavée et gardée jour et nuit par des hommes portant au front des aigles de cuivre. Elle n'avait qu'un défaut cette route: elle était trop grasse et ne pouvait monter les pentes qu'elle rencontrait; aussi petites fussent-elles, elle les

contournait et suivait la vallée. Il faut dire aussi que pour ne pas se mouiller, elle ne descendait pas non plus jusqu'au lit de la rivière; elle faisait de longs détours et arrivait avec peine.

Le vieux chemin -nous le savions tous- allait lui aussi vers Luduch, vers la vallée du Mourech. D'où venait-il? De très loin, sans doute. Lorsqu'il arrivait près de notre maison, il était si rompu de fatigue qu'il ne pouvait plus marcher droit.

Il montait alors la côte en zigzaguant, tantôt sur une terre, tantôt sur l'autre.

Arrivé sur la crête, il se reposait longuement, s'écroulant comme un vieillard sur les bornes des champs. De là, il regardait dans la vallée les maisons qui avaient surgi dans les champs de blé, le tourbillon des eaux et les taillis qu'il ne connaissait pas.

Ni les hommes ni les collines n'étaient les mêmes qu'à son départ.

Depuis qu'il y avait une nouvelle route, il était de plus en plus seul, de plus en plus délaissé. Les jeunes gens l'évitaient, même le matin lorsqu'ils allaient au travail. Ils aimaient le bruit; ils aimaient voir des moteurs, aller rire des Juifs. De temps en temps, un voyageur étranger apparaissait dans la région. Ni le champ ni le ciel ne le connaissaient.

Parfois, quelque roulotte de tziganes, tirée par des chevaux fourbus, s'égarait sur ce chemin. Sous la bâche loqueteuse, de nombreux enfants, nus et affamés, montraient leurs yeux fureteurs.

Lorsque les deux routes se rapprochaient l'une de l'autre jusqu'à se toucher presque, les tziganes tenant les rênes, regardaient craintivement le long du chemin et fouettaient leurs chevaux.

Un jour, en été, un Mocan (1) apparut sur ce chemin, avec des cercles. Il tirait par la bride un petit cheval blanc, sur le dos duquel il avait entassé un monceau de marchandises. A force de porter une telle charge, le dos du pauvre animal était affaissé et son ventre, par contre, était si proéminent que -mon Dieu!- il touchait presque terre.

Alentour, on ne voyait pas forme humaine. On était entre deux périodes de travail. Le binage du maïs était fini. Et on entendait dire que dans certaines régions la moisson était déjà commencée.

Les hommes restaient chez eux, bricolant dans la cour ou se trouvant n'importe quelle occupation pour tuer le temps. Le dimanche, l'un ou l'autre venait voir son champ. Il s'arrêtait tout au bout, là d'où le regard peut l'embrasser en entier, puis il s'en venait au

milieu et après s'être enfoncé un peu entre les blés, il les écartait pour ne pas écraser les grains ou pour se frayer un chemin, et il arrachait quelques épis. Puis il sortait d'entre les blés, toujours avec les mêmes précautions. Arrivé à la limite du champ, il s'arrêtait une fois encore, regardant le soleil, et il pensait: "Puisse Dieu le préserver de la grêle..."

Ce jour-là, personne n'était venu voir le champ. Dès qu'il fut en haut de la colline, le Mocan se mit à crier comme d'habitude:

-Voici des cercles... Hé!... aux cercles... aux cercles...

On eût cru que tout le champ était peuplé de vieux baquets et de huches qui l'attendaient pour qu'il vînt les cercler.

De sous une borne, un lièvre détala, traversa le chemin, s'enfuit au loin et grimpa le versant.

-Courez après lui, attrapez-le, mettez donc la main dessus!...

Ma mère avait aperçu le Mocan. Elle fit descendre de la grange une brassée de douelles, sortit de l'étable deux baquets abîmés, et, se montrant au coin de la maison, elle lui fit signe de la main:

-Venez par ici... Laissez les lapins...

Le soleil se couchait. Les poules éparpillées à travers champ tout le long du jour, rassemblées maintenant dans la cour, caquetaient et se pressaient vers le poulailler. Le porc avait été détaché du piquet et, après lui avoir ôté la chaîne du cou et lui avoir donné à manger, on l'avait enfermé dans l'enclos pour la nuit.

Ma mère avait rempli l'âtre de la cuisine de brindilles sèches et était prête, un poulet dans une main et son couteau dans l'autre. Deux grosses chattes blanches se frottaient contre ses jambes.

Dans la cour, près de la balustrade de bois, se trouvait le billot sur lequel le bois était façonné; tout autour, une poignée de copeaux épars et, de côté, renversée, la chaise remplie de planes. Il y avait trois baquets, réparés bien des fois déjà. On voyait le blanc des douelles neuves et pleines d'eau. Parmi elles, le puits paraissait n'être qu'un verre plus grand.

Un peu plus loin, là où finissait la terre noire de la cour et où commençait la jachère, nous avions l'étable. A moitié enfoncée dans la terre, elle était comme un être agenouillé, sur le dos duquel on eût jeté un drap vert. Sur son toit, trois brins de blé avaient germé.

Mon père était assis sur le seuil, le coude sur les genoux, le menton appuyé sur la main. C'était un homme petit, roux, taciturne.

Il était fatigué. Il avait été faucher dans le pré et, comme il avait fini dans l'après-midi, il était rentré plus tôt que d'habitude. Près de lui, le Mocan fumait une cigarette grosse comme le doigt. Sans doute l'avait-il roulée avec le tabac de mon père. Sur le tas de cercles du Mocan, son fils était assis. Il était chaussé d'opinci et ses chausses étaient si trouées aux genoux qu'on voyait apparaître au travers de la peau rouge, rugueuse. Raide comme si on l'avait fiché en terre, il regardait du côté de la cuisine d'été d'où devait lui arriver la nourriture.

Petit, rabougri comme il l'était, avec sa grosse tête et son visage velu, si on le voyait de loin, on ne lui donnait pas plus de dix ans. Mais si on examinait de près les rides de sa figure, ses yeux éteints de vieillard qu'on eût dits enfoncés dans des bandes de toile chiffonnée, il était difficile de lui donner un âge précis.

Droit comme un piquet, il ne bougeait que sa main droite d'avant en arrière, avec la régularité d'une pendule.

-Quel âge a l'enfant? -demanda mon père.

-Dix-neuf ans -répondit lentement le Mocan.

On eût dit qu'il redoutait que d'autres l'entendissent. Un long moment de silence s'écoula, pénible. Sur le visage de mon père, pas une fibre n'avait bougé. Il cracha tranquillement, puis il dit seulement:

-Il paraît plus jeune.

-C'est un enfant "échangé".

Le serpent du silence se glissa entre nous. Maintenant, mon père ne tenait plus sa tête dans sa main. S'étant levé, il s'arrêta devant le Mocan, qu'il fixa au fond des yeux. L'homme avait une figure longue, une grande bouche et un oeil à moitié fermé; tout son visage, empreint d'une profonde tristesse, établie depuis longtemps dans son âme, portait le sceau d'une vie amère, dure. Quelque chose était entré dans sa vie, comme le ver dans la pomme, et la lui avait rongée.

-Il a beaucoup vécu -dit mon père-. D'habitude, les enfants échangés meurent à cinq ou six ans.

-Il a vécu, en effet, en punition d'un de mes péchés ou du péché de mes parents. C'était écrit: Dieu a voulu que nous expiions, ma femme et moi, dans ce monde, ce qu'on devait expier dans l'autre...

La nuit tombait. Ma mère avait allumé la lampe dans la cuisine. L'enfant du Mocan était toujours là et agitait toujours sa main. Le cheval, au dos incurvé, à la peau tannée sur les côtes, paissait

avec précipitation. Dans ses longues randonnées, il avait appris à manger, à brouter, en toute hâte. Sans doute lui était-il souvent arrivé d'être arraché à l'herbe grasse, enfin découverte, par de brusques secousses, par des coups en pleines côtes, par la voix qui criait une fois de plus:
-Hue! en route...
Le Mocan écrasa sous son "opinca" le bout de sa cigarette. Les mains sur les genoux, le regard perdu du côté d'où se levait la lune, il s'abîma dans ses pensées.
-Quand c'est qu'on vous l'a échangé?
-Ca fera bientôt dix-neuf ans. Je regarde la lune -poursuivit-il en hochant la tête- et je pense. Je me rappelle cette nuit-là...
L'année précédente avait été une année malheureuse. La pluie avait commencé pendant la moisson et n'avait pas encore cessé à la Noël. Je vois encore: le matin, il faisait beau, le soleil se montrait et le ciel était limpide. Vers les deux heures de l'après-midi, voilà les nuages noirs qui arrivaient, et il se mettait à pleuvoir; il pleuvait, à croire qu'on versait de l'eau à pleins seaux. Ceux qui avaient eu le temps de rentrer une meule ou deux de blé faisaient sécher les épis dans la maison, les battaient comme ils pouvaient et les passaient dans le moulin à café, sans aller chez le meunier. Mais presque tous les grains avaient pourri dans les champs.
-Moi, j'ai eu deux meules qui ont pourri chez moi, là, dans le jardin: une meule de blé et une d'orge et d'avoine -dit mon père.
-Vous avez tout de même eu la chance de pouvoir les ramener des champs. Ici, les saisons vont plus vite. Chez nous, tout ce qu'on avait ensemencé a été perdu cette année-là.
Jusqu'autour de la Noël, ça a marché tant bien que mal. On vendait des cercles, des baquets, tantôt une chose, tantôt l'autre, comme fait chacun dans le besoin. Après ça, vers le printemps, ç'a été une misère et une famine si effrayantes que les gens devenaient fous.
Les femmes faisaient bouillir des racines, si bien que le ventre des petits était tendu comme des tambours. Beaucoup sont morts, cette année-là, et des vieux, et des jeunes. Le pope n'en sortait plus, car il devait aller de montagne en montagne, sans compter que plus personne ne le payait.
C'était ma deuxième année de mariage; je n'avais pas d'enfants. J'attendais celui-ci vers la moisson, je veux dire celui contre lequel il a été échangé. Celui-là, je ne sais pas à qui il est.

Je n'en étais pas très content, c'est vrai, et c'est peut-être là mon péché. Lorsque Dieu vous donne un enfant, il faut le remercier à genoux et sur les coudes pour qu'il ne se fâche pas. Le Bon Dieu, il sait bien ce qu'il fait! Avant de vous donner l'enfant, il lui a choisi une place dans le monde, sa croûte de pain. Moi, j'étais jeune, et puis, je travaillais dur pour vivre. A la fin de l'hiver, j'avais vendu tout ce qu'il y avait dans mon jardin. Je n'avais plus rien, comme qui dirait après un incendie. Et puis, par-dessus ça, voilà qu'il nous arrive un printemps long et froid. Une fois, je m'en suis allé, tirant mon petit cheval par la bride, faire une tournée dans les villages du plateau. Je suis rentré, au bout de trois semaines, avec cinq petites mesures de farine de maïs.
Avec ça, on est arrivé à joindre les deux bouts durant quelque temps. Au moment de la bêche, je suis redescendu de l'autre côté de la montagne, cette fois vers Alba Julia, Blaj. Pendant deux semaines, j'ai erré de village en village et je n'ai rien gagné. C'est tout juste si je ne suis pas mort de faim.
Quand j'appelais pour mes cerceaux, les gens me disaient:
-Allez-vous-en, bade (2), avec vos cercles; on s'est débarrassé des chiens et des chats car on n'a plus rien à leur donner à manger.
Je m'en suis retourné. A Mihaltz, j'ai jeté mes cercles dans le Mourech; à Alba Julia, j'ai vendu mon cheval pour trois fois rien. Avec l'argent, j'ai acheté deux sacs de farine. Je les ai mis sur mon dos et je suis rentré par la montagne. Après avoir marché dans la forêt de nuit -car je craignais de rencontrer des gens-, je suis arrivé à la maison au bout de cinq jours.
Ma femme avait mis au monde un petit gars. Moi, au lieu de remercier le Bon Dieu, je me suis mis à jurer.
Ma femme, alitée, a commencé à pleurer. La voilà qui veut se lever, bien qu'elle n'ait accouché que depuis deux jours. Je lui dis: "Toi, reste au lit." Elle avait de la peine à cause du cheval. Elle disait que c'était tout ce qu'on avait eu, et que maintenant, c'était quasiment comme si on nous avait coupé un bras... C'est ainsi, tantôt en se fâchant, tantôt en se disputant, qu'on a passé une semaine ou deux. La farine s'en allait à vue d'oeil. Avec ça, une femme pauvre, qui travaillait à la maison à la place de la malade, mangeait avec nous. ET je me suis dit:
"Si je reste comme ça les bras croisés, nous en serons réduits aux racines et au jus d'oseille."
Les autres? Les riches, eux, vivaient de leur graisse, de leurs

réserves. Les pauvres allaient braconner ou bien se tenaient toute la journée au bord de l'eau pour voir si le poisson avait l'air de mordre. Mais on ne nous laissait pas vivre comme ça. Les gendarmes fouillaient les forêts comme des vers sans sommeil. C'était malheur pour celui qu'ils pinçaient à la chasse ou à la pêche. Il n'était plus un homme vivant, après.

Un soir, je tombe d'accord avec Ion, le fils de Tchealabac, pour s'en aller tous deux à la pêche pendant la nuit; le jour, il avait plu. Je connaissais un tourbillon profond, où bien peu osaient aller pêcher. L'endroit était entouré de montagnes pierreuses et un rocher, coupant comme une dent, pointait de la nappe de l'eau. La rivière se faisait plus étroite, disparaissait, fouillait la racine de la montagne et sortait ensuite de sous terre en aspergeant tout, furieusement. Il y avait beaucoup de poissons là-dedans mais c'était un peu loin: deux bonnes heures de route. Et l'accès en était difficile: il fallait monter un versant de montagne puis redescendre tout droit sur une crête raide comme un mur.

L'été, on y allait à gué, mais maintenant l'eau était encore trop froide, le fond plein de pierres, de troncs et de tout ce que le courant avait apporté. Et comme c'était la nuit, il ne fallait pas y songer.

Dans la journée, j'ai préparé mon filet. Vers la fin de l'après-midi, j'ai mangé un peu et je me suis couché en disant à ma femme de me réveiller quand il serait temps. Lorsque je me suis réveillé, la lune se levait, elle était en haut du Gorgan, rouge comme un visage plein de sang; tenez, comme en ce moment. Je demande à ma femme:

-Tu dors, Saïe?

-Non, je ne peux pas dormir, je n'ai pas fermé l'oeil depuis hier au soir.

-Moi, je m'en vais. Ion doit m'attendre.

Ma femme ne me répond rien tout de suite, mais quand je suis sur le point de m'en aller, elle me dit:

-Si ce n'était pas que tu as promis, je pense qu'il vaudrait mieux ne pas y aller. J'ai de mauvais pressentiments. Tout à l'heure, il me semblait que quelqu'un marchait dans le chemin. J'ai entendu tomber quelque chose par là, comme une poignée de terre; on dirait qu'il y a quelqu'un qui rôde autour de la maison.

-C'est un oiseau de nuit; il aura senti la chaleur et se sera caché là. Peut-être bien que quelque chose s'est détaché et est tombé dans

l'entrée, qui sait... Couche-toi et ne pense plus à ces choses-là. Comme tu es faible et que tu ne dors pas, tu as de mauvaises pensées. Il faut que j'y aille, il n'y a presque plus de farine. L'eau est bonne pour la pêche. Je te laisse à la garde du Bon Dieu.

J'ai bien fermé la porte. Dehors, il faisait clair comme en plein jour. Chez nous, on a l'habitude de laisser la femme ou la fille seule à la maison. Il leur arrive même de rester seules dans la montagne avec les moutons. Une fille, dont on entendrait dire qu'elle a peur, ne se marierait jamais, ni par Dieu, ni par le diable. Quand on s'en va travailler aux champs, on ne peut tout de même pas appeler les gendarmes pour leur tenir compagnie. Moi, quand je m'en allais par le monde, je la laissais seule et rien n'était jamais arrivé. Je ne pouvais pas me douter de ce qui se préparait.

Comme je le disais, je me suis enfoncé sous les sapins, dans le sentier, vers la maison de Ion. Mais je me rappelle très bien qu'en partant, je n'ai pas fait le signe de la croix. Je sortais de la maison comme la bête de l'étable, sans même me souvenir du Bon Dieu. C'est un péché. Mes enfants ne le font pas. Mais moi, quand j'étais plus jeune, ça m'arrivait souvent. Oui, mon père ne me l'a pas dit à temps, pas assez fortement -et pour ça le péché est bien de moi- ou peut-être aussi n'avais-je plus toute ma tête.

Chez nous, dans les villages de montagne, les maisons ne sont pas serrées les unes contre les autres comme les moutons non encore tondus en été lorsqu'il fait chaud ou comme je vois que c'est le cas chez vous.

Sans doute, les hommes sont comme les abeilles: les unes aiment vivre ensemble dans les ruches, les autres aiment vivre isolées et se cherchent un abri dans les roseaux, près des gouttières des maisons.

Jusqu'à la maison de mon voisin, il n'y a qu'un petit bout de chemin. Nous sommes habitués à la marche de nuit, aux bruissements de la forêt, aux loups et à la rosée. Nous n'avons pas peur. Mais cette nuit-là, comment vous expliquer? C'est peut-être, après tout, à cause des paroles de ma femme ou autre chose. Voilà que je m'étais à peine un peu éloigné de la maison et qu'il me prend l'envie de regarder derrière moi. Je savais que ce n'est pas bien de faire ça, surtout la nuit, et je ne regardai point mais j'avais le coeur gros; on aurait dit que quelqu'un me chuchotait à l'oreille: "Regarde derrière toi, retourne à la maison." J'avais peur. Je me suis mis à regarder tout autour de moi, dans l'épaisseur toute noire de la forêt. De la terre saturée d'eau s'élevait un nuage épais qui, sous

les rayons de la lune, devenait blanc, laiteux.

Je me suis mis à chanter. A mi-chemin, j'ai senti que je transpirais et j'ai ralenti mon pas. J'avais sans doute marché trop vite. Et voilà que près de la maison du voisin, il me semble qu'il y a quelqu'un derrière moi. Je fais quelques pas en me cachant, regardant sans en avoir l'air à droite et à gauche. Je n'osais pas regarder derrière moi; je n'étais plus qu'oreilles, comme un lapin. Dès que j'ai vu de la lumière, tout mon courage est revenu et, en me retournant, j'ai regardé derrière moi. Je n'avais plus peur de rien mais ensuite, quand je suis arrivé dans le couloir, j'ai fermé la porte sur moi, si vite que, dans la maison, ils ont tous sursauté, affolés. J'ai eu honte de moi.

Ion s'était levé. Il était assis sur un billot, près de l'âtre, et il se chaussait. C'était un homme plutôt gras. Il ne pouvait pas se courber, et il se chaussait difficilement. Il était devenu rouge. Une des petites lanières de ses "opinci" avait cédé, une des boucles de sa ceinture s'était défaite, comme il arrive toujours quand on est pressé. De colère, il s'est mis à injurier sa femme. J'ai attendu un bout de temps et, à un moment donné, il m'a dit:

-Prends les devants, prends mon filet aussi; il est dans l'entrée, derrière la porte, et si tu arrives le premier, mets-le à l'eau. Je te rejoins, le temps de chercher un bout de fil de fer pour raccommoder cette ceinture. C'est ce qui vous arrive quand la femme s'occupe de toutes les affaires. Que le diable m'emporte!

Je me suis mis en marche. Tant que j'ai vu la maison, ça allait. Mais lorsque je me suis enfoncé dans la forêt, j'ai senti une fois de plus que ma chemise devenait trop large. La peur m'était entrée dans les os. Et pourtant, Bon Dieu!, ce que j'avais fait comme marches de nuit jusque-là!

Je n'avais jamais su ce que c'est qu'avoir peur. Pour les hommes malfaisants et les bêtes, j'avais sur moi un gros couteau de soldat, long deux fois comme la main si on le mesurait; des démons et de l'Ogresse des forêts, je me défends avec "L'Epître de la Vierge" tombée du ciel (3). Je ne m'en sépare jamais. Je l'ai achetée lors d'un de mes voyages, chez un vieux sorcier, un de ceux qui commandent aux nuages comme à des chiens obéissants. Il fait pleuvoir à Noël et neiger à la Pentecôte. -Le Mocan tira de sa ceinture une brochure toute déchirée; sur sa couverture on distinguait à peine une petite croix bleue. Mon père la prit en mains, pieusement; après avoir craché dans sa paume, il tourna quelques feuillets, du pouce droit.

Puis il la lui rendit sans un mot. Le Mocan la remit à sa place.-

On ne sait jamais à qui on peut avoir affaire, ni dans quel endroit on peut se trouver. Il y a toutes sortes de cas. Quand on voit que le cheval tire sur les rênes, dresse les oreilles et renifle, il ne faut jamais regarder derrière soi. Même si vous entendez des gémissements et des miaulements de chat, ne vous arrêtez jamais. Faites le signe de la croix et continuez votre chemin. Il faut que le nom de Dieu et de la Sainte Vierge soient toujours sur vos lèvres et si vous avez par-dessus le marché un livre saint comme celui-ci pour vous protéger, n'ayez pas peur. Pas un brin d'herbe ne peut vous toucher. Le Dragon (4) passe près de vous en crachant du feu mais il n'ose pas s'arrêter. Comme je vous le disais tout à l'heure, cette fois-là, j'ai été pris de peur, j'avais les jambes coupées, toutes mes forces fondaient, tant et si bien que je n'étais plus capable de soulever une aiguille. A d'autres moments, par contre, je me sentais devenir fort comme une porte d'acier. J'aurais pu déplacer un rocher ou grimper en une seconde au sommet du sapin le plus haut. Plus je m'efforçais de lutter contre la peur et plus je sentais qu'elle s'emparait de moi.

Je continuais à marcher mais, si je n'avais pas eu honte, je serais bien retourné sur mes pas. Peut-être après tout avais-je également peur de retourner. Je ne sais pas. Je ne pouvais pas détacher mes yeux du côté où je savais qu'il y avait des maisons.

On ne voyait de la lumière nulle part et on n'entendait pas un aboiement ni un chant de coq. D'habitude, la nuit, par tous les temps, on entend quelque bruit, on voit du feu. Ce soir-là, rien...

Sur les monts argentés par la lune, il était tombé un silence dur comme la pierre. Un silence oppressant qui vous pénétrait jusqu'à la moelle des os. Ce qui m'effrayait le plus, c'étaient les ombres curieuses des sapins crucifiés à terre. Elles étaient comme des griffes terribles tendues vers moi, comme prêtes à m'agripper. Il me semblait bien qu'elles étaient des esprits impurs, qu'elles me regardaient avec hostilité. Je me rappelais que le démon se change souvent en ombre d'arbre et qu'il vous empoigne si vous lui mettez le pied dessus.

J'ai évité les ombres, délaissé le sentier et traversé la clairière. Je suis revenu par de longs détours. En une circonstance, je me suis engagé dans une voie sans issue et j'ai dû revenir sur mes pas et beaucoup marcher avant de retrouver ma route. Je ne savais même pas si je l'avais retrouvée. Je me suis peut-être perdu encore

une fois. Est-ce qu'on peut savoir quand on se trouve la nuit dans une forêt sans limites... Je me suis arrêté et j'ai crié:
"Ion!... Io-o-on!..."

De la montagne d'en face, c'est l'Ogresse qui m'a répondu en imitant ma voix. Je n'ai plus crié.
"Lui, il viendra quand il viendra."

Je parlais tout haut comme si je m'adressais à quelqu'un.

La lune s'était cachée derrière une ceinture de nuages, lorsqu'il m'a semblé que quelque chose remuait. C'était comme une sorte de fantôme noir. J'ai serré le couteau dans mon poing à en écraser le manche et, de l'autre main, j'ai vite cherché le livre.

Je cherche..., je cherche... Voilà que je n'avais pas le livre sur moi. Je me suis mis à jurer terriblement. Je vois alors le fantôme qui s'approche de moi.
"Mon Dieu, pardonnez-moi."

Je dis ces mots et fais le signe de la croix. Le fantôme s'éloigne à nouveau.

Le livre, je l'avais oublié à la maison avec ma déclaration d'impôts.

La première chose que j'aurais dû faire, c'était de ne pas avoir peur, d'avoir la foi. J'appelai Dieu à l'aide. Chaque fois que je faisais le signe de la croix, je voyais le fantôme s'éloigner comme si je lui avais donné un coup de pied. La lune était toujours dans les nuages et je n'y voyais goutte. Pendant une éclaircie, il m'a semblé voir glisser devant moi une meule de foin. Par moments, elle devenait toute petite, pas plus grosse qu'une poignée de paille et elle brillait devant moi. Je me dis:
"C'est peut-être bien un loup ou quelque autre bête affamée." Je lui jette une pierre. "Hou!... Va!..."

Le fantôme était sur la droite. Je lui jette une autre pierre et je le vois paraître derrière la pointe d'un rocher. Plusieurs fois, il a disparu comme ça, à croire qu'il avait fondu. Chaque fois que je me disais qu'il n'y avait rien et qu'il m'avait semblé seulement, je le voyais apparaître à l'ombre d'un sapin, dans le noir de la forêt. Une fois même, je me suis arrêté, en demandant à haute voix:
"Qui va là?..."

Rien... Dans ma poitrine, mon coeur battait très fort, comme si on frappait avec un bâton. J'ai demandé encore une fois:
"Qui va là!"

Pas de réponse. Mais je voyais bien: quelque chose marchait devant moi. La peur m'a pris comme le gel. On aurait dit que chaque partie de moi-même tremblait, était prête à s'enfuir ou à frapper. Je me sentais devenir si fort que je crois bien que si j'avais rencontré un ours, je l'aurais étranglé comme un mouton.

J'ai encore marché un bon bout de temps et puis, d'un coup, je me suis recommandé à Dieu et décidé à l'attraper. J'étais encore enfant que j'avais déjà appris comment arrêter le diable. Je n'ai qu'à faire un cercle autour de lui, avec un couteau, lui dis quelques mots à l'oreille et il ne peut plus bouger jusqu'à ce que je le délivre. Mais il faut pouvoir l'attraper...

Je me suis mis à courir après lui. Il était presque à portée de ma main. Je ne le voyais pas fuir car il ne faisait pas des mouvements comme nous en faisions, nous, les hommes, mais il se trouvait toujours devant moi, à quelques pas. Quelquefois, il me semblait qu'il s'arrêtait et que j'arriverais à le saisir. Dès que j'essayais de planter mon couteau dans la terre, il sautait hors de portée de ma main.

Je me suis mis à marcher plus vite. J'ai trébuché contre les pierres, les troncs et les branches tombés à terre.

Je suis tombé sur les coudes. Je me suis lacéré les genoux, les mains. Ca ne faisait rien. Ca ne me faisait même pas mal. Les branches me cinglaient le visage. Je sentais que j'étais plein de sang. Alors j'ai fermé les yeux et j'ai continué à marcher comme un aveugle, pour l'attraper, pour l'arrêter.

J'avais quitté le chemin depuis longtemps.

Plusieurs fois, il m'avait semblé que j'étais du côté de l'Epaule du Diable, un endroit désert et maudit. Je ne sais plus trop. Je connaissais chaque recoin de montagne depuis mon enfance et je savais m'y retrouver de jour comme de nuit mais, à ce moment-là, je ne savais plus du tout où j'étais.

Combien de temps j'ai pu errer ainsi dans la forêt, comme un enragé, mon couteau à la main, en faisant des signes de croix? Je n'en sais rien. Je ne sais pas par où j'ai bien pu passer.

Plus tard, je me suis demandé si quelqu'un n'avait pas marché devant moi avec un miroir à la main. Vous savez bien que lorsqu'on rencontre un homme, la nuit, dans la forêt, et qu'on lui montre une chandelle devant un miroir, il vous suit.
-Je le sais -répondit mon père.

Je montais des pentes, descendais et traversais de longues

vallées. J'ai marché, marché et, à la fin, j'ai senti que mes jambes n'en pouvaient plus; tout d'un coup, je me suis arrêté pour essuyer la sueur qui coulait de mon front; elle tombait dans mes yeux. Alors il m'a semblé qu'il m'appelait. Je m'étais échauffé. On aurait cru que j'avais été pris d'une sorte de folie: je ne pensais qu'à l'arrêter, le saisir.

Je marchais toujours par les longues clairières, côtoyais les rochers, sautais les ruisseaux. Chaque fois que je m'arrêtais pour passer le revers de ma main sur ma figure, j'entendais une voix autoritaire qui me disait:
"Tu viens?"

Mais ce n'était pas la voix d'un homme. Il me semblait que je ne l'entendais pas de cette oreille du dehors mais que quelqu'un me parlait du dedans, ici (le Mocan se frappa le front de l'index).

Tout à coup, je me suis arrêté devant un gros rocher. il n'y a pas de doute, je ne tenais plus. La lune, de ce côté, sortait d'entre les nuages. Elle passait rapidement ente les cimes figées des sapins, comme si elle fuyait quelqu'un. Elle s'est cachée au sommet d'un rocher. On voyait par là une grande flamme: une lumière rouge qui se répandait de tous les côtés comme les plumes arrachées d'un oiseau. Tout d'un coup, voilà que la lune se met à détaler de derrière la montagne et je la vois sauter de rocher en rocher, entre les sapins. A quelques pas de moi, quelqu'un dit:
"Dépêche-toi, car il va bientôt faire jour."

Oui, j'avais bien entendu. Fatigué, épuisé et chancelant, prêt à tomber, je le suivis pourtant.

Un courant d'air froid, puant, m'a soufflé au visage. Si vous êtes descendu quelquefois dans la mine de sel, vous connaissez l'odeur de la terre. Une porte lourde, comme poussée par le vent, a claqué derrière moi. La montagne s'est mise à trembler. Il me semblait que très, très loin, quelque part, les coqs chantaient. Je les entendais comme dans un rêve.

Il n'y avait plus ni lune, ni forêt, rien.

C'était nuit noire. J'ai tendu les mains pour toucher quelque chose.

En tâtonnant, je suis arrivé à une muraille âpre et froide comme la pierre.

Très loin, une faible lueur apparaissait. A cette lueur, j'ai vu sur la muraille, énorme, l'ombre du fantôme de la forêt: une tête grosse comme un baquet de dix mesures de blé, le corps comme le

rocher, et des pieds avec des sabots de cheval. Lui, je ne le voyais pas. L'ombre paraissait avoir quelque chose dans les bras, quelque chose qui ressemblait à un enfant enveloppé dans ses langes et, dans la forêt, il me semblait entendre les vagissements d'un enfant. Je me suis dit que c'étaient mes oreilles qui bourdonnaient.

J'étais arrivé dans une grande pièce, une sorte de grange dont je ne voyais ni les murs, ni le plancher, ni les poutres. D'en haut, tombait une lumière aveugle, rouge comme du sang mêlé d'eau.

Toute la grange était remplie de nourrissons. Il y en avait tellement qu'on ne trouvait pas la place pour poser son pied. Aucun n'avait plus d'un an et demi et ils étaient tous nus, tels que leur mère les avait faits. Ils restaient là, les yeux enfoncés, le visage de cire, et ils ne disaient rien. Quelques-uns agitaient la main. Regardez, comme celui-ci (le Mocan montra son enfant).

Il y en avait un qui pleurait, qui pleurait si fort qu'on en était assourdi. Une voix a demandé:
"-Est-ce que tu l'as amené?
-J'ai amené l'homme aussi pour lui donner l'autre.
-Il ne fallait pas le faire venir ici.
-Ca ne fait rien. Quand il sera en haut, il aura oublié! Moi, je ne peux plus y aller, les coqs chantent.
-Donne-le lui, qu'il ne pleure plus ici. L'heure est venue. J'ai vu l'ombre se pencher au-dessus des enfants..."

Quand, comment je suis sorti de là?... Je ne le sais pas. Il m'a semblé entendre encore une fois la porte claquer. Je m'en souviens encore comme en rêve. Le matin, ils m'ont trouvé, près de la maison, ensanglanté, un petit enfant dans les bras. Comme cette nuit-là, l'enfant avait disparu d'à côté de ma femme, on a cru que c'était notre enfant.

Les uns ont dit que j'avais perdu l'esprit parce que je n'avais pas désiré l'enfant et que je n'avais pas remercié le Bon Dieu lorsqu'il me l'avait donné!

D'autres encore ont dit qu'en revenant à la maison, pendant que ma femme dormait, j'étais devenu fou et avais pris l'enfant qui était près d'elle.

Je suis resté alité pendant huit semaines. Je leur ai bien dit ce qui m'était arrivé, où j'avais été. Personne ne m'a cru. Personne, pas même ma femme.

Chaque fois que j'essayais de raconter cela, ma femme me regardait avec inquiétude et me disait:

-Couche-toi, Georghe, et repose-toi.

Maintenant, les autres me croient, eux aussi.

Le Mocan serra les lèvres et eut un hochement de sa maudite tête. On eût dit qu'il n'avait plus la force de continuer. Soudain, il dit d'une voix forte, comme une flamme qui s'élève et s'affaisse ensuite, puis se consume lentement, doucement:

-Ce que j'ai pu souffrir à cause de cet enfant...

Regardez-moi bien: je n'ai que quarante-deux ans et je suis plus blanc que ne le sont les autres à soixante. Ma femme n'est plus qu'une ombre. Au retour de chaque voyage, je pense que je ne la trouverai plus vivante. Depuis dix-neuf ans, dans ma maison, il n'y a pas eu un jour heureux, un jour sans souci, un jour sans pleurs, une nuit de sommeil.

Pour ce qui est de le tuer, je ne l'ai pas tué car ce qu'on ne nous a pas donné, on n'a pas le droit de le prendre: la vie est un don de Dieu. Lorsque lui est devenu plus tranquille, c'est ma femme qui est tombée malade, et ça ne m'étonne pas. Regardez-le, maintenant. Il reste où on le met. Il ne parle pas. S'il a faim, il crie: "Du pain!"... C'est tout ce qu'il sait et comprend. Il mange pour trois. Quand il entend parler de nourriture, il abandonne tout et accourt. A la maison, il mange toute la part des autres. Sa mère est malade et une gosse de treize ans, qui prépare aux autres une cuillerée de soupe, ne peut pas en venir à bout. Chez nous, le blé ne pousse pas comme ici, jusqu'à la ceinture. C'est pour ça que je l'emmène avec moi à travers la campagne, et non pas pour le plaisir.

Le Mocan se tut. Dans la cour, on n'entendait plus que le bruit du cheval qui broutait l'herbe.

-Vous ne l'avez pas recherchée, cette porte dans la montagne? -demanda mon père.

-je l'ai tellement cherchée que j'en ai usé les pierres. En vain. C'est comme si elle avait disparu sous terre.

Nous nous tûmes tous.

Au-dessus de notre maison, une étoile filante glissa sur la voûte céleste, laissant derrière elle une traînée de feu.

-Puisse-t-il s'écraser sur les pierres et les ronger! -dit ma mère, de la porte de la cuisine, en pensant que c'était le Dragon qui passait.

-Ce n'est pas lui, "lélé" (5). Là où je passe, il ne vient plus! -reprit le Mocan. Ensuite, s'adressant à mon père:- Depuis, j'ai appris à conjurer tous les sorts. Je sais L'éloigner des femmes, des

jeunes filles. Je sais L'arrêter dans sa course. Je L'aperçois lorsqu'Il se faufile sous une porte. Il n'y a pas un homme plus fort que moi pour ces choses-là dans tout l'Ardéal.

J'aurais bien voulu Le rencontrer. Je Le cherche partout. La nuit, je m'en vais dans la forêt, dans les endroits les plus déserts, mais Il me connaît bien. Il m'évite.

Il y a quelques jours, on m'avait appelé pour le tenir à l'écart d'une jeune fille. Son fiancé était mort et elle en était tombée malade. "Lui", Il s'était habitué à elle; Il venait chaque nuit et personne ne pouvait l'en empêcher.

Le soir, je me suis posté à la croisée des chemins pour le voir arriver. Il s'était écoulé peu de temps quand je l'ai vu, survolant les villages, comme un morceau de braise rouge. Il s'est arrêté au-dessus de la maison de la jeune fille et est entré par la cheminée.

Je me suis dirigé de ce côté. Je me disais: "Tiens, ce n'est pas mal... Le moment est venu..."

J'étais à peine entré dans la maison qu'Il m'a senti et Il a mis une telle hâte à s'enfuir qu'Il n'a même pas eu le temps de faire la culbute et de redevenir Esprit malin. il a dû s'en aller avec son corps, par la "tinda" (6), et il a remonté la cheminée si vite qu'il en a démoli une partie. Il n'est pas question qu'il revienne.

J'ai été appelé chez un paysan à Sambata; il n'avait pas fait de prières en construisant l'étable et, chaque année, "Il" lui tuait une bête ou deux. On m'a appelé dans beaucoup d'endroits et j'y vais volontiers, chaque fois qu'on a besoin de moi. Je ne veux pas qu'on me paie.

Je voudrais Le rencontrer une fois, L'arrêter et Lui demander: "Où est mon enfant?". C'est tout ce que je voudrais Lui demander, moi. "Où est mon enfant?..."

Je Le tiendrais sur place jusqu'à l'arrivée de l'aube, pour qu'elle Lui brûle les os, et j'appellerais à la curée les coqs noirs des neufs villages pour qu'ils Lui globent les yeux.

(traduit du roumain, en 1945, par Gabrielle CABRINI et Eugène IONESCO; retravaillé partiellement en français par A.-B. GOORDEN en 1983)

Notes.

(1) Mocan: Transylvain des montagnes.

(2) Bade: le mot a ici le sens de "Monsieur, brave homme".

(3) Epître de la Vierge: livre populaire religieux, à caractère apocalyptique, datant du XVème ou XVIème siècle.

(4) Dragon: synonyme dans le langage paysan de "Malin", "Démon".

(5) Lélé: nom donné aux femmes d'un certain âge et qui correspond au français "mère".

(6) Tinda: corridor des maisons paysannes, pouvant servir aussi de pièce.

Vasile VOICULESCU (1884-1963) a été mobilisé comme médecin pendant la Première Guerre mondiale et s'est principalement illustré comme poète, se faisant le chantre de la terre et de ses mythologies spécifiques, tout en anticipant un certain théâtre d'avant-garde. Si son seul roman, Zahei orbul ("Zahei l'aveugle"), aborde un fantastique atroce, ses contes -regroupés en 1966 au sein de deux volumes sous le titre général de Povestiri - évoquent un monde primaire vivant dans un éternel présent. Rappelons encore -information rapportée par Louis VAX dans son excellent essai L'Art et la littérature fantastiques - que "la traduction roumaine de l'Anthologie du fantastique de R. Caillois a été enrichie (entre autres) d'un curieux récit de Voiculescu, "Le Pêcheur Amin", histoire d'un pêcheur fasciné par une morue qui serait son ancêtre légendaire" (4è éd., 1974, p. 117). Signalons enfin que Sergiu Pavel Dan fait relever sa prose d'un "fantastique 'doctrinaire'". Il serait intéressant d'étudier le conte suivant dans la même optique que "Le Yaciyateré" de Horacio QUIROGA (nos volumes 34-35 et 38-39).

L'OISEAU-SANGSUE.

Il existe dans nos contrées, au pied de la montagne, un mystérieux oiseau de nuit qu'on appelle "l'oiseau-sangsue". Peu de gens l'ont vu car il ne se montre que très rarement. "Vu", c'est beaucoup dire ! Tout au plus peut-on deviner au passage une ombre fugace, glissant sans bruit à travers les profondes ténèbres semées d'étoiles... Il fut un temps où, attaché à mes pas, il m'a poursuivi sans relâche, des nuits entières.

J'étais encore adolescent. C'était pendant les vacances d'été, que je venais passer à la maison, où mon âme, oppressée par la vie de pensionnat, se livrait avec délices aux douceurs de la vie de famille. J'aimais flâner, de nuit, muni de mon fusil, non loin du village où ma famille possédait une petite propriété. Sur le versant de la montagne s'étageaient des vergers et des vignobles. Tout mon être se laissait envoûter par le charme des vallées sinueuses à un tel point que jamais, depuis lors, je n'ai éprouvé un état d'âme comparable à celui que j'éprouvais alors. J'ouvrais mon coeur à la lune et tournais mes yeux vers le Zodiaque pour y déchiffrer fébrilement mon propre destin, c'est-à-dire, mon propre moi. C'étaient là les manifestations d'un narcissisme naïf mais troublant

dont je m'extrayais avec peine, la cervelle embrouillée tel un somnambule réveillé en sursaut.

Depuis peu, à tous ces enchantements et envols nostalgiques, s'ajoutait le spectre de l'oiseau. Parfois, une ombre aux ailes arquées, à peine plus grande qu'un passereau, venait planer au dessus de ma tête pour se poser ensuite à quelques dizaines de pas de moi, sur la route, où elle disparaissait dans le noir. Elle se blottissait là, collée à la terre, jusqu'à ce que, une fois parvenu près d'elle, je fusse sur le point de lui marcher dessus. Elle s'envolait alors, silencieusement, sans battre des ailes, pour se poser quelques pas plus loin et s'envoler toujours à mon approche. Elle s'obstinait ainsi à me précéder, étrange compagne, jusqu'au seuil de ma porte. Parfois, elle surgissait d'une façon si mystérieuse, si inattendue, qu'on eût dit qu'elle avait toujours été là, près de moi, attachée à mon ombre et qu'elle essayait justement d'en sortir, de sortir de moi-même comme une espèce de projection.

Au départ, ne sachant qu'en penser, je n'y accordai guère d'attention. Jamais je n'avais entendu parler d'un tel oiseau. Cependant, au bout de quelques nuits passées dans sa compagnie, je ne tardai pas à éprouver une certaine appréhension. Ce n'était pas vraiment de la peur, juste un pincement au coeur, un frisson d'effroi devant l'inconnu. Ma première impulsion fut de la coucher en joue avec mon fusil. Et je n'hésitai pas à tirer ! J'étais un bon tireur et abattais sans peine les chauves-souris malgré leur vol saccadé. A maintes reprises, je la guettai, fusil en joue, prêt à faire feu et quand, jaillissant en trombe au-dessus de ma tête, elle se trouvait enfin à bout portant, je pressais la gâchette. Le coup de feu l'ébranlait et, tombant en chute libre, l'ombre s'affalait sur le sol. J'accourais alors pour la ramasser, sûr de la tenir enfin mais, pendant que mes mains tâtonnaient dans la poussière, elle s'échappait, s'élevait dans le ciel pour redescendre bientôt et se poser un peu plus loin, jalonnant ainsi ma route de son jeu imperturbable. Le fracas des détonations ne l'effrayait point, le plomb passait à côté d'elle sans l'atteindre ou -que sais-je- la transperçait peut-être. J'avais, en tout cas, l'impression de tirer sur un spectre.

Je dus cependant me résigner à l'accepter pour compagne de mes flâneries et rêveries nocturnes, bien que je fusse encore loin de m'y habituer tout à fait. J'espérais sans cesse un quelconque événement qui pût m'en délivrer une bonne fois pour toutes. D'autre

part, l'oiseau ne me hantait pas régulièrement. Certaines nuits, il semblait avoir lâché prise. Je marchais alors en toute liberté, soulagé de ne plus traîner cette ombre étrangère derrière moi. Mais bientôt il se remettait à me suivre, ne me lâchant pas d'une semelle, tel l'ombre de mon ombre. Je le devinais d'abord dans mon dos, puis, comme lancé par une main mysrérieuse, il faisait une brusque irruption, me dérobant à la fois le ciel et les étoiles, pour s'évanouir ensuite sous mes yeux et sous mes pas.

Sans trop m'émouvoir, je ne manquai pas d'y soupçonner une énigme. Tous ces faits auraient pu passer pour naturels, peut-être, aux yeux des autres, mais, faute de pouvoir les élucider, ils ne cessaient de me tenir, moi, sous l'emprise lancinante d'un charme malin. Le mystère était d'autant plus épais que, dès que je voulais l'abattre, je me sentais pris de vertige, épuisé, défaillant, comme si je venais d'être atteint moi aussi. Je titubais, en proie à une sorte de faiblesse, au point que j'étais obligé de me cramponner à un arbre pour retrouver quelque force. Refusant à priori toute autre explication, je mettais cela sur le compte de l'effet produit par le recul de mon fusil chargé qui, à force de secouer mon épaule à chaque détonation, finissait par l'engourdir tout à fait. Je me résolus donc à changer de fusil.

Il y avait chez nous une petite chambre sous le toit dont un mur était tapissé d'une panoplie complète de fusils et de pistolets divers fixés sur un panneau de couleur verte, le recouvrant du plafond au plancher. Soldats et chasseurs de père en fils, mes ancêtres y avaient laissé leurs armes, alignées les unes sous les autres comme des inscriptions. Parfois, couché près du mur, je les regardais de bas en haut afin de parcourir à rebours les siècles écoulés au fil de ces dépouilles de fer et d'acier. Tout près, à portée de la main, se trouvait mon flingot en tige de sureau avec lequel, enfant, je me plaisais à effrayer les moineaux et les cochevis. Non loin, il y avait ce vieux petit flingue que j'avais emporté pour ma première chasse au lièvre. Que de fois n'en avais-je pas caressé la crosse en bois de cerisier, garnie sur son côté droit d'un petit couvercle de cuivre qui abritait la boîte de cartouches ! Une rangée plus haut reposaient les carabines françaises à tir central. Au-dessus étaient suspendus les fusils à deux canons de mon père, toujours chargés, aux lourds chiens maussades traînant sur les amorces. Tout en haut, en montant vers la trappe du grenier, on pouvait apercevoir une foule d'outils meurtriers, plus vieux et plus

bizarres les uns que les autres... Mais à ce moment-là, aucun d'eux ne pouvait m'être utile. Je me contentai d'une carabine dont je m'étais servi jadis pour apprendre à tirer sur cible, en l'occurrence un "Peabandy Martini", spécialement adapté par l'armurier pour de petites cartouches, minces comme des guêpes, dans leur enveloppe de cuivre jaune.

Par une belle nuit de pleine lune, comme la silhouette de l'oiseau se découpait en noir sur le disque resplendissant, telle une tache lunaire, je le mis en joue et tirai. S'il avait réellement été là, en chair et en os, il n'aurait certainement pas pu en réchapper. Le coup à peine parti, je sentis une douleur aiguë me transpercer tout à coup, comme si la balle, heurtant l'astre, avait ricoché pour revenir se loger dans mon coeur. Quand je me fus ressaisi, il me resta juste assez de force pour me traîner jusqu'à la maison. Depuis, je n'osais plus lui tirer dessus et l'ombre, de plus en plus confiante, passait maintenant tout près de moi, me frôlant presque de ses ailes.

Jusqu'alors j'avais gardé secrète ma liaison avec l'oiseau. Etait-ce par amour-propre, pour ne pas devenir le sujet de conversation des mauvaises langues ou plutôt en raison d'une sorte de respect enfantin pour le secret dont j'avais été élu dépositaire. Peu après, je décidai d'interroger tout de même les autres, sous prétexte que je me livrais à une enquête folklorique. Mes proches n'étaient au courant de rien et les gens du village, aussi vieux qu'ils fussent, se bornaient à hausser les épaules. L'un avait entendu parler de l'oiseau-sangsue, un autre l'avait aperçu une nuit en rentrant de l'auberge. Comme on a l'habitude de se coucher assez tôt à la campagne, personne n'avait le temps d'écouter les boniments d'un vagabond nocturne qui se croit hanté par toutes sortes d'étranges apparitions. Cela faisait déjà assez de spectres, de revenants et d'autres visions familiaires pour y ajouter une lubie d'enfant.

Les seuls à pouvoir me fournir quelques informations à ce sujet furent ceux qui fréquentaient les filles ou avaient une maîtresse. L'oiseau leur tenait parfois compagnie, à eux aussi mais ils n'en savaient pas davantage pour autant: ni où il nichait, ni de quoi il se nourrissait, ni où il passait l'hiver; ils pouvaient tout au plus confirmer que son plumage était couleur d'ombre, qu'il n'avait pas de voix, qu'il ne sortait que la nuit, tout seul, sans compagne, et qu'enfin, il ne se tenait jamais sur une branche mais, soit était tapi par terre, soit planait dans les airs. S'il vous guettait au

passage, ne vous lâchant pas d'une semelle, vous collant à la peau comme une sangsue, ce n'était pas forcément mauvais signe. Ce devait être tout simplement une mauvaise habitude, une espèce de jeu de cache-cache; il avait probablement un faible pour certaines personnes. Toujours est-il qu'il n'existait pas de légende au sujet de cet oiseau.

Il se trouva enfin quelqu'un pour m'en raconter davantage et si son histoire ne m'a apporté aucune lumière, elle n'en a pas moins aiguisé mon imagination jusqu'à me troubler et me plonger dans de profondes réflexions.

L'homme se rendait chez sa maîtresse, une femme mariée d'un village voisin. Ils s'étaient épris l'un de l'autre dès leur plus tendre enfance. Mais on avait profité de l'absence du garçon, sous les armes, pour forcer la fille à épouser un autre homme. A présent, ils se désiraient ardemment toute la journée, brûlant d'envie de se revoir la nuit, où la femme endormait son mari avec des herbes odorantes afin d'aller rejoindre son amant.

Une nuit où il se dirigeait à grands pas vers le lieu du rendez-vous, l'oiseau surgit sur son chemin et prit les devants pour le guider à travers la forêt. A un carrefour, il quitta la chaussée et tourna à gauche, dans un chemin de traverse. L'homme continua tout droit, suivant sa route, mais l'ombre fit demi-tour, se jeta à ses pieds, puis obliqua de nouveau à gauche. Ces manoeuvres se répétèrent si souvent, l'oiseau y mettait une obstination telle que l'homme, fasciné, quitta la chaussée à son tour et se mit, malgré lui, à le suivre. L'oiseau le mena, tout en sautillant, à un moulin abandonné; arrivé à l'enclos désert, il disparut tout à coup. En voulant franchir le seuil, l'homme trébucha sur un corps étendu, inerte, en travers de la porte. Quand il se baissa pour l'identifier, il constata avec stupeur que c'était la femme qu'il allait rejoindre. Elle s'était endormie là, sanglotant et tout éplorée. Averti par ses parents de son infidélité, son mari l'avait rouée de coups et chassée au beau milieu de la nuit. Hagarde, folle de désespoir, elle avait pris la fuite, puis, épuisée de fatigue et d'effroi, s'était laissé tomber, Dieu sait comment, dans la cour du moulin. Au comble de la détresse, son coeur avait alors lancé un appel à l'aide, ses pensées et tout son être avaient été pour lui et un miracle l'avait conduit vers elle.

Je passai ainsi quelques étés et quelques automnes hantés par l'oiseau mystérieux. J'étais déjà aux confins de l'adolescence et de

la jeunesse et jouissais déjà plus intensément du charme de la nuit, comme si mon être eut été fait de la même essence. Je ne redoutais guère ses ténèbres étoilées qui m'enveloppaient de toutes parts. Elles laissaient libre cours à mes élans et à mes penchants romantiques pour le rêve et la solitude, que la ville avait fait germer et mûrir au plus profond de mon coeur. J'étais toute attente et toute disponibilité. Une sorte d'espoir crépusculaire pointait en moi, en deçà de l'horizon de la vie, tel un mystérieux présage de l'aurore. Il n'eut jamais l'occasion d'atteindre l'éclat virginal de l'aube mais il ne m'en fit pas moins goûter tous les charmes du pressentiment.

Une nuit, je commençai ma randonnée par une tempête. Le vent soufflait par rafales et les nuages, lancés en trombe sur la lune comme des taureaux farouches, la renversaient, la pressaient puis la piétinaient jusqu'à ce qu'il n'en restât plus que les débris épargnés par la frénésie de leurs sabots. Il en émanait juste assez de clarté pour que je puisse progresser et apercevoir l'oiseau, qui m'avait accueilli, selon son habitude, dès la sortie de ma route. Mais l'ombre s'adonnait cette fois à un autre jeu: au lieu de traîner par terre devant moi, elle s'élevait maintenant dans les airs, repassait au-dessus de ma tête en sens inverse et allait se poser, quelques pas derrière moi. Ce va-et-vient se poursuivit avec une insistance telle que je finis par m'arrêter court. C'est qu'elle avait trop l'air de m'indiquer la voie à suivre, comme une flèche tracée par une main invisible et qui aurait voulu me montrer quelque chose derrière moi. J'obéis à ses appels impérieux et rebroussai chemin. Du reste, je marchais au hasard, sans aucun but précis. Je quittai le village avec l'oiseau qui, jaillissant tout près devant moi, me guidait maintenant pas à pas. Les troupeaux de nuages s'étaient dispersés, chassés par le vent, et un jour douteux emprisonnait la plaine dans sa toile d'araignée, brouillant les contours et déformant les perspectives.

Je parcourus ainsi quelques kilomètres en rase campagne, avec l'oiseau-sangsue pour seule compagnie. Qui donc m'appelait avec tant d'ardeur? Je n'avais pas de maîtresse, moi, et cependant, à la façon dont l'ombre ailée guidait mes pas, on eût dit qu'une âme en peine m'appelait à son secours... J'étais en train de franchir le pont sur la Vallée-sans-eau.

Je crus soudain apercevoir au loin un corps allongé. L'oiseau se dirigeait vers lui en battant des ailes de plus en plus rapidement.

Je m'en approchai. La tête renversée en arrière, un homme était couché au milieu de la route. On pouvait distinguer sa chemise blanche, son tronc robuste, ses bras en croix et ses jambes aux genoux pliés. Non loin de là, un cheval sellé broutait l'herbe au bord du talus. Me sentant venir, il poussa un joyeux hennissement. Comme je m'apprêtais à poursuivre ma route, pensant qu'il s'agissait d'un ivrogne, je vis de mes yeux l'oiseau descendre vers sa poitrine nue et se poser sur son coeur. Il adhérait si bien qu'il ne formait plus qu'une tache noire sur la blancheur de la chemise. Tout en étant maître de moi et peu enclin à m'émouvoir, je fus parcouru d'un frisson. Quand j'eus atteint le corps, l'oiseau s'y glissa et disparut quelque part à l'intérieur. Une curiosité irrésistible s'empara tout à coup de moi: n'y tenant plus, je me penchai sur le corps et posai un genou à terre pour voir où il était passé. Une large blessure était béante, à gauche sur la poitrine, menant, comme la galerie d'une mine, droit au coeur... Quand l'oiseau y pénétra, le blessé fit un mouvement, poussa un long soupir et ouvrit les yeux, trous funèbres creusés dans le visage noirci. Ils se refermèrent et l'ombre de l'oiseau réapparut. Sortait-elle du corps? Dès que je l'aperçus, j'acquis la certitude -ne résultant pas d'une réflexion- que l'homme venait de rendre l'âme. Ses joues se creusèrent, sa bouche s'enfonça entre les dents, sa poitrine se dégonfla et retomba avec un râle profond, qui fit naître dans la blessure un affreux gargouillis de sang mêlé à des bulles d'air.

Alors que je le regardais, terrifié, un souvenir me revint soudain comme un éclair: une impression de déjà vécu et d'une intensité et une rapidité tellement fantastiques qu'avant même de la saisir, elle s'était évanouie, oubliée à jamais. J'eus beau m'efforcer de la faire resurgir, elle avait disparu. Concernait-elle le mort ou moi-même? Tout était lié de façon si mystérieuse, si inextricable, qu'il n'y avait aucun moyen d'opérer un tri. Il n'en restait plus qu'une trace brûlante, comme on en voit au coeur des arbres, après la foudre.

Mais cela effaça ma peur et jusqu'à mon étonnement, qui se dissipa d'un seul coup. Ce que j'éprouvais, c'était un étrange sentiment de communion intime, de secrète participation au drame qui venait de se dérouler. C'était comme si j'étais venu pour assister en particulier à cet événement, dont j'aurais eu vent mais qui m'avait attendu et s'offrait à moi seul: un mystérieux inconnu m'avait pris à témoin de ses derniers instants, m'appelant au beau milieu de la nuit pour mourir dans mes bras. J'examinai les traces et reconstituai avec

intérêt la bagarre, grâce aux traînées qui sillonnaient la terre remuée, piétinée avec violence autour d'une grande tache de sang que la glaise n'avait pas absorbé. L'horrible caillot réverbérait la lumière des étoiles comme un rubis. Je contemplai le mort de l'air calme dont je me serais contemplé moi-même dans un miroir enchanté. Je restai longuement dans cette position, attendant l'arrivée de quelque passant attardé. L'ombre de l'oiseau solitaire, pas encore apaisée, tournait autour du cadavre comme une âme en peine mais, se ravisant tout à coup, elle reprit son vol, s'éleva dans le ciel et fut hors de portée de mes yeux. Allait-elle en appeler un autre? S'était-elle trompée en faisant appel à moi? Sur ce, je me resaisis et finis par me soustraire à l'empire du mort.

Avant de quitter les lieux, je ne manquai pas de jeter un regard autour de moi pour bien fixer l'endroit dans ma mémoire. Mais il n'y avait aucun point de repère: pas une pierre, pas un arbre, rien que la terre déserte s'étendant à perte de vue. L'alezan avait disparu. Peut-être était-il allé brouter ailleurs. Mais il devait y avoir là, au bord de la route, une vieille croix, cachée parmi des plants d'acacia. Je la cherchai pour avoir un point de repère. Je ne la trouvai pas. Le parapet du pont, se profilant dans le noir, pouvait seul me servir à localiser la croix, ce qui me mettait dans l'embarras. Je me mis à la recherche d'une grosse pierre dans le fossé: j'y trouvai, jetés pêle-mêle, une veste d'artisan et un chapeau. Une idée me vint tout à coup. J'arrachai quelques brins d'absinthe et en fis une petite gerbe, que je déposai au chevet du mort. Son odeur amère -mes mains en étaient imprégnées- acheva de me réconforter. Je regagnai la maison au pas de course, appelai le domestique et réveillai mon père, qui crut d'abord que je délirais. Il consentit ensuite à s'occuper de l'affaire, à condition que le maire en fût averti lui aussi. Il ne voulait pas avoir d'ennuis. Il me fallut encore attendre que l'on ait attelé les chevaux. Ce fut alors le tour du village, à la recherche du maire. Ce dernier, un vieil homme encore alerte et ne ménageant pas sa peine, malgré ses quatre-vingts ans passés, était le conseiller et le gouverneur du village. Rien ne se faisait à son insu. C'était un parent à nous, et des plus proches, une espèce d'aïeul paternel... Engourdi par le sommeil et ne comprenant pas ce qu'on lui voulait, il nous fit perdre un temps précieux cette nuit-là. Quand il monta enfin, d'un air grognon, dans le cabriolet tapissé de couvertures, le jour pointait déjà à l'horizon embué.

J'avais situé l'endroit à quelques toises du pont qui franchit la Vallée-sans-eau. Chemin faisant, on n'échangea pas la moindre parole. Nos pensées filaient avec le galop des chevaux. Ce fut le bruit sourd des planches martelées par les roues qui nous tira brusquement de notre torpeur: on était à destination. 'A force d'avoir scruté le lointain, les yeux nous faisaient mal et nous ne distinguions rien. Comme on avait dépassé l'endroit, il nous fallut revenir sur nos pas, regardant de part et d'autre. Toujours rien. La route était déserte et les fossés vides. Pas la moindre trace de mort ou de cheval. Le maire me décochait des oeillades furieuses. Mon père, inquiet, lâcha le fouet et me passa la main sur le front pour voir si je ne faisais pas de fièvre. Je brûlais, en effet. A proximité du pont, je sautai à bas du cabriolet; les autres m'imitèrent et on se mit à fouiller la portion de route où j'avais laissé le mort.

Je m'arrêtai net après quelques pas. Mes compagnons ne tardèrent pas à me rejoindre. J'étais resté sur place, les yeux écarquillés et tremblant comme une feuille: la petite gerbe d'absinthe était là, toute fraîche encore, dans la poussière. Il n'y avait rien d'autre: pas la moindre trace de bagarre et la terre, lisse, un peu humide de rosée, brillait au soleil; le mort et son cheval avaient disparu, le sang aussi. Je raclai la glaise de mes doigts pour m'assurer qu'on ne l'avait pas enterré ni recouvert de poussière. Mais il n'en était rien, il n'y avait aucune empreinte aux alentours. Je courus au fossé, pour y ramasser la veste et le chapeau... Evanouis, eux aussi. Il n'y avait plus que la trace de mes pas, bien nette, décrivant un cercle autour de la grbe d'absinthe. Je me mis à crier, hors de moi:
-On l'a emmené... On est venu l'emmener... Il était là... Voici la gerbe d'absinthe que j'ai déposée à son chevet! -et je foulai aux pieds les tiges amères... J'étais si bouleversé, mon visage si défait, que mon père me prit dans ses bras, me collant la tête contre sa poitrine afin de m'apaiser. Je continuai néanmoins à me débattre en balbutiant des paroles confuses. Mais je finis toujours par recouvrer mon calme et mon sang-froid. Je venais de comprendre qu'il fallait me dominer si je voulais être écouté et je m'efforçai d'être aussi convaincant que possible.

Je me remis à leur raconter mon étrange aventure. Au fur et à mesure que je parlais, l'expression du maire, en proie à une terrible agitation, changeait. Je décrivis avec passion -recourant à des détails qui m'avaient d'abord échappé mais qui, à la suite de je ne sais quel hasard, me revenaient maintenant à l'esprit- le visage

basané du mort, son nez mince et droit, ses yeux bleus -la dernière fois qu'il les avait ouverts-, sa moustache noire aux poils légèrement retroussés, son oreille droite percée d'un anneau, ses bottes ferrées, sa montre d'argent fixée par une chaîne, et sa gibecière en cuir, retenue au cou par une courroie.

-Ah! -m'écriai-je- Il lui manquait un doigt!

Le vieillard, effrayé, se fit pressant:

-A quelle main?

-A la gauche -répliquai-je, d'une voix étrangère.

Je savais avec certitude que c'était la main gauche. Là-dessus, on se tut, arrêtés un instant au bord d'un précipice...

-c'était lui... Tout son portrait!... -lâcha le maire, comme essoufflé et chancelant au point de s'effondrer.

-Vous voyez donc qu'il était là! -hurlai-je- Où est-il maintenant? Qui l'a emmené?

Mon père, tout pâle dans le rayon pourpre de l'aurore, me fixait d'un oeil hagard, qui me suppliait de me taire, d'en finir...

-Il faut se mettre à sa recherche -criai-je car je n'en démordais pas, voulant à tout prix les entraîner avec moi à travers champs.

-Ca non, mon fils... -s'opposa le vieillard- Ce qui s'est révélé à toi... -Il s'arrêta, comme absorbé par une pensée- Dis donc, pourquoi as-tu déposé cette gerbe à son chevet? -demanda-t-il en se retournant.

-Pour me souvenir de l'endroit où il se trouvait. Il n'y avait aucun autre point de repère.

-Il n'y avait pas la croix? -et il m'indiqua le talus au bord de la route.

Cette vieille croix, que j'avais cherchée en vain quelques heures plus tôt, se dressait maintenant, intacte, non loin de la petite gerbe déposée au chevet du mort.

-Mais qui donc l'a remise en place? -balbutiai-je, stupéfait- Cette nuit, elle n'y était pas.

-Elle n'y était pas non plus quand est survenu le malheur dont, toi, tu n'as vu que le spectre... C'est pour cela que tu ne l'as pas trouvée. Mais il est temps de nous ressaisir sans quoi on finira par devenir fous.

Et, me prenant par la main, il m'entraîna ainsi que mon père, qui suivait d'un air ahuri, au bord du talus, à proximité de la croix, que l'on toucha pour s'assurer qu'elle était bien réelle.

Après avoir rassemblé et ordonné ses pensées, le vieillard nous

raconta à bâtons rompus une histoire, que ma vision nocturne reflétait fidèlement et qui remontait à soixante ans, lorsque mon grand-père avait été retrouvé mort, précisément en cet endroit.

-Toi, tu étais trop jeune pour t'en souvenir -expliqua-t-il à mon père-. Cette croix, on l'a érigée en mémoire de sa mort tragique.

Je venais, moi, d'avoir la révélation du meurtre perpétré avant que l'on eût érigé cette pierre. Et il se pencha pour examiner attentivement mon visage.

-Tu lui ressembles trait pour trait -murmura-t-il, saisi d'un trouble qu'il ne parvenait pas à cacher.

-A qui donc?

-A ton grand-père... L'âme en peine t'a appelé auprès d'elle. C'est un lieu hanté -poursuivit-il-, visité par les esprits qui viennent parfois s'y muer en visions nocturnes et c'est ainsi que le passé renaît des vapeurs et des ombres de la nuit...

Je l'écoutais, ébloui. J'avais lu des tas de choses, moi aussi, sur les fantômes errants et les scènes enfouies dans les archives de l'éternité, dont elles émergent par intervalles à la surface du temps.

Mais je savais qu'il s'agissait d'autre chose, cette fois. Avais-je vécu un épisode de ma vie antérieure? C'était donc moi l'inconnu tué jadis sur les chemins de la nuit? En vertu d'une obscure symétrie, l'oiseau qui avait tissé les fils entre nous était le même autrefois et maintenant; le mien et le sien étaient un seul et même oiseau qui traversait, immortel, les époques et les lieux.

Qui donc avait supprimé les barrières du temps, me permettant de remonter son cours?

J'eus soudain l'impression de n'être plus qu'un revenant.

(traduction de Ligia Stela Florea, revue par A.-B. GOORDEN)

Oscar LEMNARU (1907-1968) est pratiquement inconnu chez nous si l'on excepte la traduction de trois de ses textes -dont celui que nous vous présentons ici- au sein des Meilleures histoires de science-fiction roumaine , une excellente anthologie présentée par Vladimir COLIN et publiée par Marabout en 1975. Il est extrait du recueil Omul si umbra ("L'homme et son ombre"), paru en 1946, que Sergiu Pavel Dan, dans son essai déjà cité, fait relever d'un "fantastique de la 'volonté de mystère'".

LA GRANDE HORLOGE.

-C'est à vous, maintenant ! dit l'amphitrion fixant d'un regard impérieux celui qui, sans mot dire, avait passé la soirée à écouter les étranges histoires que ses amis racontaient.

-Oui ! Je m'y attendais; je sentais planer cette menace depuis quelques temps et je me disais à regret que j'étais trop vieux, que je naurais plus assez de vivacité pour pouvoir capter votre attention. Du reste, je ne connais qu'une seule histoire qui mérite d'être racontée mais, jusqu'à ce jour, je ne l'ai confiée à personne de peur qu'on ne me crût pas.

-Racontez-la nous ! s'écria-t-on aussitôt.

Les quelque dix personnes assises autour du feu ne tardèrent pas à se carrer dans leur fauteuil et sur le lit comme pour garantir le récit à venir contre le moindre mouvement qui eût pu l'interrompre; ensuite, un silence de mort envahit la pièce.

Au dehors, la tempête, telle une bête déchaînée, s'était abattue sur la forêt qui gémissait douloureusement. Les hurlements des loups mêlés au sifflement du vent suscitaient dans l'assemblée une sorte d'angoisse galopante et chacun devenait la proie de sa propre imaginatiom rendue fertile par toutes les histoires de spectres et de fantômes qui avaient été narrées cette nuit-là. Le vieillard quitta son coin pour s'approcher du feu dont la clarté souligna aussitôt les rides de son visage flétri. Mais, petit à petit, ses yeux se mirent à briller d'un vif éclat et ses traits s'animèrent; ses souvenirs semblaient réunis par des fils peu solides sur lesquels il tirait avec précaution comme par crainte de les rompre. Lorsqu'il estima avoir rassemblé assez d'idées pour entamer son récit, il enchaîna:

-Cette ville, à l'orée de la forêt, offrait jadis une tout autre

image; Elle était peuplée de petites maisons sombres bâties le long de ruelles tortueuses où la nuit se glissait dès six heures du soir. Les gens quant à eux vaquaient à leus occupations quotidiennes avec une lenteur extrême, et les rigueurs de la loi n'avaient encore jamais franchi les portes solidement verrouillées de la ville.Le seul vestige qui subsiste de ces temps anciens se limite à cette tour délabrée que vous avez connue telle quelle. Surplombant notre monde de leur hauteur, ses parois élancées avaient jadis été témoins d'un âge d'or perdu sans rémission, dont le souvenir resterait attaché à ses ruines souterraines. Du haut de son immobilité de pierre, la tour dont je vous parle a vu, au fil des années, s'écrouler des maisons, mourir des générations d'hommes qui l'ont contemplée et tomber lentement en ruines l'ancienne église. Et son coeur a cessé de battre pour toujours quand s'est arrêtée sa grande horloge qui peut vous paraître, à vous, des plus communes, mais qui, en ce qui me concerne, m'a toujours accueilli par un horrible rictus de mort.

Il y a bien longtemps, cette horloge avait été la patronne de notre ville. On l'y avait apportée et installée cinquante ans avant ma naissance. Enfant, j'ai passé de longues nuits à percer le secret de son mécanisme. Un maître-horloger avait forgé de ses propres mains tous ses rouages, ses vis, ses ressorts, toutes ses clefs afin qu'un beau jour, elle se mette à vivre d'une vie que personne n'eût pu soupçonner. Sa construction recèle un mystère que le vieux forgeron a emporté dans la tombe. A l'aube, elle tintait d'une façon toute particulière pour tirer la ville de sa torpeur, puis, pendant la journée, sa voix allait s'affermissant au fil des heures et, à partir de six heures du soir, elle faisait entendre à notre cité fatiguée la mélodie d'une chanson qui se transformait lentement en berceuse pour enfin se taire tout à fait pendant la nuit, moment ou l'étrange mécanique semblait reprendre haleine et se reposer elle aussi. Vous ne pouvez pas vous imaginer à quel point les battements de cet énorme coeur d'acier étaient devenus inséparables de notre vie quotidienne. Un vieux surveillant montait journellement dans la tour afin d'entretenir d'une façon ou d'une autre la vie de l'horloge, cette vie que personne n'eût prise pour artificielle, et pour s'assurer -assez superficiellement du reste- que rien n'était arrivé et que le mécanisme continuait à fonctionner normalement. Et ce vieillard, qui habitait non loin de là avec son petit-fils, ne voulait rien savoir de plus que ce qu'il avait pris l'habitude de faire: inspecter du matin au soir le cadran et les aiguilles et

monter dans la tour pour écouter de plus près les tic-tac dont le son régulier apportait à son âme la paix intérieure. Comment vous expliquer et vous faire comprendre -car seuls les vieux comme moi sont capables de le ressentir- à quel point on peut s'attacher même à une pierre si chaque jour on la voit ou l'on est amené à marcher dessus? Il faut bien vous mettre en tête -sinon il vous sera peut-être impossible de saisir le fin mot de l'histoire- que ce vieillard, qui vivait dans une totale solitude, avait lié sa vie et sa destinée à l'existence de cette mécanique. Insensiblement, sa vie prenait un autre cours et, comme par un éternel retour sur elle-même, épousait de plus en plus le mystérieux mouvement des rouages d'acier. Il me semble inutile d'insister sur le fait que le vieillard n'aurait pu vivre désormais sans ce coeur qui vibrait à côté du sien mais qu'un sort injuste, pourrions-nous dire, avait voulu artificiel.

Le narrateur s'arrêta un moment, fit un léger signe de la main pour empêcher quelqu'un de lui couper la parole et de briser ainsi le charme qu'elle avait engendré. La tempête s'apaisait, telle une bête à l'agonie et le voile de la nuit se dissipait peu à peu. Lorsque l'amphitryon eut attisé le feu, le vieillard reprit le fil de l'histoire.

-Vingt ans ou peut-être davantage s'étaient écoulés depuis que le carillon de l'horloge avait percé pour la première fois le coeur du temps de ses flèches meurtrières. Cette fabuleuse mécanique n'avait jamais été malade et, si les choses avaient pu continuer de la sorte, le vieillard aurait sûrement atteint l'âge de Mathusalem et aurait pu vivre de longues et interminables années. Mais, un matin, il attendit en vain les coups sonores de l'horloge dont les aiguilles tournaient encore: alors au prix d'un suprême effort, il monta dans la tour avec une rapidité que seul l'effroi peut inspirer, tourna de toutes ses forces la clef du mécanisme et colla désespérément son oreille contre le rebord de la cloche qui se remit à sonner mais d'une voix plus étouffée qu'auparavent; pris d'une panique insurmontable, le vieillard compta les six coups languissants, mais, dès qu'ils eurent cessé, les tic-tac commencèrent eux aussi à perdre de leur force. Sans hésiter, le surveillant donna un tour d'une autre clef, mais les rouages de cette sacrée mécanique mettaient de plus en plus de temps à s'enclencher. Le vieil homme, terrifié, tenta alors de déplacer de ses propres mains les rouages qui n'avaient, pas plus que les engrenages, la force de pourchasser le temps et qui

menaçaient de s'arrêter. A grand-peine, il réussit à faire tourner une roue qui mit les autres en branle. Une heure s'écoula dans cette fébrile agitation, après quoi la cloche sonna sept coups. Le bonhomme ne cessait de s'agripper à sa propre vie qu'il nourrissait de sa panique mortelle ! Jusqu'à la tombée de la nuit, celui qui surveillait ainsi sa propre existence fit tout son possible pour tenir l'engrenage en vie. Vers douze heures de la nuit -je ne dis pas "minuit" puisque c'était le nombre des coups qui comptait pour lui-, comme le vieillard n'avait toujours pas quitté sa tour, son petit-fils vint l'y chercher. Dès qu'il le vit, le bonhomme l'attira à lui et, à voix basse -pour ne pas troubler les coups de l'horloge qui s'était mise en sourdine- lui raconta ce qui s'était passé, lui fit jurer de n'en souffler mot à personne et lui apprit à faire tourner les roues et à mettre en marche l'engrenage. Par amour pour son vieux grand-père, un amour qui ne lui demandait même pas de comprendre le pourquoi des choses, il passa dorénavant toutes ses nuits dans le noir à remonter le mécanisme jusqu'à ce que l'autre vint le relayer au petit jour où il allait enfin se reposer et reprendre des forces pour la nuit suivante. Il s'écoula à peu près ainsi une année sans que personne dans la ville eût deviné -que dis-je- sans que quiconque eût pu soupçonner le drame poignant de ce vieillard qui ne voulait pas mourir et de ce jeune homme qui lui entretenait la vie pendant le sommeil. L'intéressé revenait chaque matin à six heures afin de décharger l'autre de cette pénible responsabilité.

Après onze mois d'efforts acharnés, par une nuit d'hiver où il avait désespérément lutté contre le sommeil pendant des heures, le garçon eut le malheur de s'assoupir. Pendant ce temps, les tic-tac de l'horloge allaient s'espaçant et les rouages, dans leur course hésitante, laissaient échapper jusqu'à une demi-seconde, c'est-à-dire que leurs pulsations cessaient d'être complètes. Quand il se réveilla et se rendit compte de ce qui était arrivé, le jeune homme, épouvanté, essaya d'imprimer un mouvement de rotation aux roues mais n'y parvint plus. Ayant compris que tout effort était désormais inutile, il descendit précipitemment afin d'aller réveiller le vieillard; mais il s'arrêta aussitôt, terrifié devant le corps inanimé de celui que l'horloge avait tué. Ce dernier avait probablement voulu monter dans la tour, alors que le jeune homme luttait contre le sommeil et que les rouages commençaient à ralentir leur marche. Il fut impossible de savoir si le vieillard avait

succombé à la fatigue provoquée par la marche chancelante des rouages ou si, surpris par l'arrêt du mécanisme alors qu'il montait, il avait été comme foudroyé.

Les existences des deux créatures, l'homme et l'horloge, étaient liées à un point tel que l'une conditionnait l'autre, le gardien et son horloge ne formant vraisemblablement plus qu'un seul corps, un tout indécomposable, mû par le même rythme et par la même pulsation.

(traduction française de Ligia Stela Florea, revue par A.-B. GOORDEN)

Victor PAPILIAN. (1888-1956) a été professeur d'anatomie à l'Université de Cluj et l'auteur entre autres d'un recueil, paru en 1943, Manechinul lui Igor ("Le Mannequin d'Igor et autres récits d'amour"). On en a déjà publié en langue française le conte "Terreur", inclus dans l'anthologie Les Meilleures histoires de science-fiction roumaine (1975) et nous en extrayons "Lacrima". Vladimir Colin signale que Papilian serait plutôt apparenté à Villiers de l'Isle-Adam et Sergiu Pavel Dan voit sa prose fantastique "en tant que revers inacceptable du vraisemblable".

LA LARME.

Les médecins soutiennent mordicus, aujourd'hui encore, que j'ai déliré. Les médecins! Quelle race de gens charmants mais quelle corporation de gens aimant leurs aises! Pour eux, tout est simple, parfait et naturel. Tiens, en réalité, ils sont étrangers à la cité de l'esprit, égarés par rapport au chemin de la vérité! Hormis l'extraction de l'appendice et l'ouverture des entrailles purulentes, toute leur vertu de guérisseurs se résume à la morphine et... à la psychanalyse.

Délire? Parce que la foudre est tombée juste à côté de moi? Délire? Parce que j'ai eu l'honnêteté de raconter dans l'ordre chronologique, comme je le fais à présent, tous les événements qui ont déterminé cette projection de mon être depuis l'univers limité du temps et de l'espace dans l'univers véritable de l'éternité et de l'infini? Délire? Parce que j'ai eu le courage de soutenir la véracité de ce que j'ai vu dans ma pérégrinatrion dramatique entre deux mondes?

Mais moi, je ne me lasserai pas de crier, à ceux qui ont des oreilles pour entendre, que la foudre a répondu à mon appel, que la foudre a été mon oeuvre... exclusivement mon oeuvre, celle de mon esprit dans tout ce que j'ai de plus naturel, de plus logique, de plus humain.

Mais le plus triste de tout c'est que Margarita -Margarita Damian, ma fiancée- pense aussi comme eux.

Un fait insignifiant a brusquement accentué la faculté de grossissement de mon système oculaire, le cristallin se faisant loupe, microscope, télescope. Et, au risque de commettre un impair, je peux affirmer, sans aucune exagération, que ce fait insignifiant a

ouvert la porte qui séparait mon laboratoire de celui de l'univers, en déchaînant la succession d'événements dont j'ai parlé plus haut. Un fait insignifiant, en l'occurrence la présence d'une encyclopédie d'histoire des arts dans mon institut d'astrophysique. Il me faut signaler ici que je suis un homme non seulement dévoué à la science mais esclave de celle-ci. Mes travaux, sans vouloir être présomptueux, font la gloire de la science roumaine. C'est moi qui ai prouvé combien la théorie d'Eddington, de la dématérialisation de la matière par la transformation des électrons en photons et de sa rematérialisation par la conversion des photons en électrons, était ridicule; et c'est encore moi qui ai confirmé les travaux de Hubble au sujet de l'univers en expansion, en prouvant que le nôtre a vu son étendue doublée au cours des deux derniers milliards d'années, sous l'effet de la fuite et l'éloignement des nébuleuses en spirales. Mais ma véritable notoriété me vient, sans aucun doute, de ma célèbre polémique avec Planck et Heisenberg à propos de la constante "h". Je crois que les principes de la discontinuité et de l'indéterminisme dans la structure et la mécanique de la matière ont été jetés aux oubliettes, après mes explications, de pair avec les théories finalistes, les concepts théologiques et les idées métaphysiques. Cette présentation scientifique a été nécessaire afin de prouver que de pareils travaux, fondés tous sur la plus rigoureuse logique, ne peuvent être l'oeuvre d'un homme à l'esprit dérangé.

Que faisait-elle, cette encyclopédie d'histoire des arts, dans mon laboratoire, parmi les balances de précision, les microscopes, les appareils à bombarder les atomes? L'explication est simple: j'aimais et j'aime toujours Margarita Damian.

Notre amour, c'est indubitable, croît lentement mais sûrement. Donc, ni exaltation mystique, ni effondrements désespérés, ni même oscillations de jalousie mais, dès le départ, beaucoup d'amitié, dans une attitude apollinienne, pleine de pondération, de sérénité et de beauté, comme il sied à deux érudits. Car Margarita Damian est, elle aussi, une scientifique: elle étudie l'anthropologie et préparait alors son doctorat. C'est elle qui a imaginé ce procédé -génial, à mon avis- permettant de calculer, à partir de photographies et de dessins -en tenant compte de certains coéfficients de stylisation-, les dimensions réelles du corps, du front, de la face, et donc des indices servant aux déterminations anthropologiques.

Et quand je pense que ce procédé a été inspiré par son amour pour

moi! Lorsqu'une femme inspire un poète, c'est beau; mais, c'est incomparablement plus beau et même merveilleux, lorsqu'un homme inspire une femme dans une vision à large perspective scientifique.

Mais je n'ai pas encore dit ce que cet atlas faisait sur ma table de travail. Je préparais une surprise. Il y avait là tellement de matériel anthropologique! Or, y a-t-il une plus grande preuve d'amour et de confiance que d'étudier ce matériel pour la thèse de sa bien-aimée, sans qu'elle s'en doute? C'était de cette manière que j'apaisais ma langueur car Margarita reviendrait dix jours plus tard que la date prévue pour son retour: elle avait découvert, dans les Monts Apuseni, où elle poursuivait son enquête anthropologique, un hameau isolé, complètement à l'écart de toute influence, comprenant des types de Roumains à l'aspect tellement original -descendant, de toute évidence, des vieux Celtes- qu'elle songea à décrire une nouvelle race, celle des Monts Apuseni. Il me fallait me résigner.

Et maintenant, dans la solitude de mon laboratoire, carré dans mon fauteuil, je feuilletais nonchalamment l'encyclopédie, passant en revue les visages des plus jolies femmes, comme les ont vues les grands maîtres au fil des siècles. J'allais leur appliquer à toutes, mathématiquement, ce procédé de correction propre à l'anthropologie.

Mais je n'avais pas envie de travailler ce jour-là. J'imaginais un jeu pour me distraire: laquelle de ces beautés ressemblait le plus à ma bien-aimée Margarita? C'était un jeu puéril. Il y avait là: Jeanne d'Aragon, sous le pinceau de Léonard de Vinci, avec son décolleté si pur et son sourire si énigmatique; Isabelle du Portugal, indolente et comme absente à tout hommage, à tout compliment, comme si tout lui avait été dû; Portia de Rossi, la célèbre artiste sculpteur, qui est morte de trop aimer; l'inconnue de Botticelli, candide et provocante, la tête baissée mais les yeux porteurs d'un mystérieux message; Julie, la belle-fille de Titus, avec sa perruque si frisée, comme si elle avait été faite de volutes de fumée; la déesse Ma, d'Egypte, mélange de charbon, d'augure funeste et de courtisane; et les plus éclatantes beautés des galeries, beautés par l'ironie, beautés par la grâce, beautés par la distinction, beautés par la sensualité...

Mais ce jeu me fatigua plus vite que je n'aurais cru. J'étais en proie à un état d'inertie du corps, presque douloureux, à une langueur inconnue et donc indéfinie, à une attente comme confuse... La fumée, lourde, des cigarettes, oppressait ma respiration et voilait ma conscience. Un esprit étranger sembla m'envelopper: il pouvait provenir des frontières du rêve mais on eût dit qu'il

venait de plus loin. J'étais affligé de sensations et d'images confuses: étoiles noyées dans le limon et pêchées dans les profondeurs comme les perles, un cygne noir sur lac de lune...

J'ai tourné la page presque inconsciemment quand, soudain, j'ai senti que je m'effondrais. Je me suis ressaisi vivement. Je me trouvais toujours dans mon fauteuil, à ma table de travail, dans le laboratoire, mais la sensation avait été nettement celle d'un naufrage, c'était celle que me ferait l'impression de me noyer: on s'immobilise quelque part mais la masse anonyme de l'océan passe en un flot indomptable, loin, par-dessus soi...

Ce jour-là, il a fallu que je me demande avec angoisse si, par hasard, un mal caché ne me ravageait pas, à mon insu, l'esprit et l'âme. J'ai en horreur la déclamation romantique; je la considère purement verbale et pas sincère du tout. C'est pourquoi, je vais être aussi bref que possible et même me borner à un exposé aride des faits. Mon premier sentiment a été de la révolte, révolte contre moi-même.

Comment? Moi? Moi, me laisser influencer par une fiction? J'avais à peine rejeté le livre avec mépris que je me grondais, avec un sourire indulgent, pour la farce subie, décidé à ne plus admettre de telles faiblesses; après quoi, tranquillisé, je partis. Mais j'ai dû m'arrêter, sur le pas de la porte: il me semblait que je ne pouvais plus respirer, que, devant moi, il n'y avait plus d'air, seulement derrière. Et puis je me suis senti envahi d'inquiétude, comme quand on croit avoir oublié de fermer le gaz ou d'éteindre la lumière chez soi... "Sottises!", fis-je et je tentai de faire un pas de plus. Mais il me sembla alors que la rue se redressait, érigeant une barrière contre ma poitrine. "En avant!", m'exclamai-je avec rage. Mais, comme des chevaux rétifs, mes pas réagirent à cet ordre en virant de côté et, tout à coup, en se défilant. Je me suis retrouvé dans mon laboratoire, pâle, tremblant, haletant. Qu'est-ce qui me prenait? Pourquoi avais-je couru comme un insensé? Allais-je bien? Etais-je fou? Une réponse salvatrice jaillit soudain dans mon esprit: il me fallait savoir à qui appartenait ce visage, qui avait provoqué tout ce trouble en moi! J'avais commis une erreur en tant qu'homme de science: je n'avais pas le droit de ne pas me documenter au sujet d'un fait, aussi insignifiant fût-il, et mon âme, imprégnée de méthode scientifique, s'insurgeait, même si je ne le voulais pas, contre toute erreur. J'ouvris l'encyclopédie à la page en question et lus calmement: Néfertiti, femme d'Aménophis IV. Je pus alors partir

en paix mais mon calme fut de courte durée. En fait, le visage de la belle reine ne quitta pas un instant mon esprit: je voyais la ligne de bijou de son profil, la tiare de sa tête -sous laquelle je devinais une chevelure plus noire que la boue du Nil-, et je complétais son buste délicat et son long cou par un corps svelte d'adolescente. Arrivé à Cismigiu (1) sous des nuages d'une couleur de grès, le soleil m'apparut poli comme un disque et le lac comme sa projection métallique. On aurait dit que j'avais bu une potion magique. Dans les allées, chaque grain de sable semblait lisse comme du blé et les feuilles, dans les arbres, étaient pressées entre les couches d'ombre.

Oh! Il me fallait absolument échapper à l'obsession et à sa torture. Le Lycée Lazar se trouvait à deux pas: je pouvais y convertir la fiction en réalité, grâce à l'aide infaillible de la science. Quelques minutes plus tard, j'étais dans la salle des professeurs de l'école, en face de mon camarade de lycée, le professeur Pamfil Anastasiu, l'historien bien connu.

-Dis-moi tout ce que tu sais au sujet d'Aménophis IV et de sa femme Néfertiti.

-J'en sais peu de choses... mais c'est tout ce que l'on en sait.

Et j'ai alors appris qu'Aménophis IV, le pharaon révolté contre Amon et ses prêtres, a décrété Aton, comme seul et véritable dieu, et proclamé sa gloire. Poète, Aménophis a chanté Aton; guerrier, il a persécuté les fidèles d'Amon. La vieille histoire des réformes religieuses: hymne de louange d'une part, lutte iconoclaste de l'autre. Quant à Néfertiti, elle n'était point du sang solaire des vieux pharaons mais bien une princesse étrangère, aryenne, fille du roi mitannien Doushrata... Elle n'a eu que des filles, au nombre de sept, dont la première a été la femme du fameux Toutânkhamon, qui a été contraint de rétablir le vieux culte d'Amon...

Mais les informations recueillies n'ont pu endiguer le mal, bien au contraire. La nuit, je n'ai fait que rêver: de jardins de palmiers et de sycomores, de lagunes d'eau azurée, du vaste désert, dominé par le sphynx au corps de lion et au regard d'ange; du Nil, tantôt d'un vert purulent, tantôt d'un rouge sang, étroitement encaissé entre les parois rocheuses des montagnes ou débordant, comme un lac étiré, dans toute la vallée. Toute cette merveille avait lieu sous la souveraineté du disque solaire, au visage d'Aton.

Le lendemain matin, j'ai écrit à Margarita: "Hier, je t'ai été infidèle. Mais sois sans crainte: ta rivale est une photographie et

son charme faisait de l'effet voilà quelques milliers d'années."
Et, seulement alors, je me suis calmé.

Oh! A présent, j'étais sûr de moi! La lettre à Margarita avait chassé, dans le monde éphémère du rêve, l'ombre, l'hallucination et le fantôme. Mon ambition? Que l'intelligence fût mon métronome, et l'oeil mon compas. Je me sentais ainsi à présent. "Esprit lucide, reprends ta primauté dans le jugement", disais-je pour me stimuler et, une fois à la table de travail, je me sentais l'oeil vif et la main sûre. L'épouse de l'assistant de laboratoire m'avait préparé une tasse pleine à ras bord de café turc et je m'étais octroyé une bonne prise de tabac fort.

Je voulais que le travail fût prêt, les mesures effectuées, les coéfficients calculés, les indices déterminés, avant l'arrivée de Margarita.

Je travaillais avec une légèreté de libellule. Il est possible que le café et le tabac ruinent la santé mais ils exaltent le génie. "Nigaud -me disais-je-, tu t'es laissé avoir comme un apprenti barbier, vivant dans le monde cinématographique... Regarde les visages que tu as devant toi: ce sont des sujets, on peut les étudier avec la règle et le compas". Et je travaillais, rapide et précis, comme pour une addition: je mesurais avec le compas et calculais avec la règle, comme si ces femmes -reines glorieuses, déesses pleines de grâce, amantes merveilleuses- n'avaient pas eu de vie propre, pas souffert, pas pleuré, ne s'étaient pas réjouies, et comme si leur visage, leur bouche et leurs yeux n'avaient été que des éléments prédestinés à la détermination de leur être physique. Je travaillais même en proie à une légère exaltation nerveuse. Et pourtant, caché quelque part au loin, hors de la lumière des yeux, dans les halliers du cerveau eût-on dit, près de la région de l'ouïe, un murmure étouffé continuait à se faire entendre. Quoi donc? Un frémissement de feuilles dans la forêt? Un bruissement de lézards amoureux? Un froufrou de soies fines? "Sottises", fis-je.

Mais, quand je tournai la page, mon coeur se serra soudain dans ma poitrine, comme une peau de hérisson. Le visage de la reine Néfertiti apparaissait devant moi. Oh!, mais j'étais préparé maintenant, je n'allais pas me laisser "mener" comme un apprenti barbier. Elle ne constituait qu'un conglomérat de repères et d'éléments anatomiques, soumis, comme tout ce qui est matière, à la mesure exacte. Mais, alors que j'allais apposer le compas sur les globes oculaires, ma

main se mit à trembler, se fit molle comme chez un paralytique et laissa échapper le compas à terre.

Je cessai mon travail pour examiner, avec calme et objectivité, mon état d'âme. N'étais-je pas victime des toxines? Non!, car mon esprit était trop lucide et mes sens trop tendus... bien que l'étrange murmure continuât, semblait-il, à s'approcher des profondeurs du cerveau, en direction du front et des yeux. Et si je me trouvais dans la phase préalable aux grandes découvertes? Cela n'était pas impossible. Tous les grands auteurs ont décrit de pareilles "transes". "Alors, encore un café." Les yeux, en face de moi, se mirent à briller comme l'eau du saphir, le visage à se détacher du dessin dont il était prisonnier... "Encore un café!" Que j'avais pu être stupide jusqu'alors! Mon raisonnement, mon célèbre raisonnement, n'avait été qu'une infirmité. Les lèvres de la reine avaient pris la chaleur de la chair; son cou, le mouvement de sa poitrine, la respiration... "Encore un café!" Mon esprit devint si lucide qu'il dépassa le pouvoir de connaissance habituel. Je pouvais voir jusqu'aux confins, suivre, en esprit, la succession des événements qui conduisent fatalement et logiquement à cette conclusion appelée, par le commun des mortels, hasard ou coïncidence. "Encore un café!" Un parfum inconnu, mélange d'effluves subtils de comète et odeur crue d'alluvions, me pénétrait corps et âme. Je me suis alors senti tout doucement attiré par une puissance indomptable, comme le flux marin à l'appel du rayon de lune.

J'ai penché tout doucement la tête et, me rendant compte que je n'étais pas dans un rêve, j'ai approché mes lèvres de celles de la reine. Combien de temps a duré ce baiser? Autant que le scintillement d'une luciole ou autant que la lueur d'une étoile morte?

Quand je me suis redressé, une femme se trouvait devant moi. Je ne me suis étonné de rien. Cela se situait dans l'ordre logique des choses...

-Je suis Craita Mitan.

Je n'ai rien dit. Le nom, seul, m'a paru étrange. J'avais cru qu'elle me dirait: je suis la reine Néfertiti.

On admet communément que l'élément mythique, quand ce n'est pas l'intérêt, détermine la sympathie entre les humains. Cela n'a pas été le cas pour moi. Craita Mitan a pénétré directement dans mon âme, avant que j'aie pu imaginer un portrait d'elle, avant que mes sens aient pu spéculer sur sa beauté. Elle était mathématicienne et

était venue refaire devant moi les célèbres calculs grâce auxquels je réfutais la conception du discontinu et de l'indéterminisme de Planck et Heisenberg.

Le résultat fut une grande surprise pour moi. J'avais commis une erreur monumentale! Mon raisonnement se révéla faux et mes calculs erronés! Et, chose étrange, cet anéantissement des travaux qui, pour un savant, est le plus terrible des affronts, et, en d'autres circonstances, m'aurait affligé, précipité dans l'arène, pour protester, vociférer, me lancer dans une polémique, me remplissait aujourd'hui d'une sorte de satisfaction pure, de vérité découverte, de beauté révélée. Je conserve, aujourd'hui encore, ces rouleaux de papier, remplis de calculs et de symboles mathématiques, disposés en colonnes verticales, avec de grands chiffres et de grandes lettres, joliment déformés, comme stylisés, avec, au total, un aspect décoratif.

-C'est curieusement écrit...

Elle me sourit:

-Vous n'avez pas remarqué?... La lettre a une signification magique et une signification esthétique... Magique pour la science, esthétique pour la vérité...

Je n'ai pas entendu sa réponse, car j'étais préoccupé par ses propos. A quel mouvement d'âme correspondait ce rythme poétique, quand elle n'alignait que des formules mathématiques? Quelle pensée traduisait cette musicalité de la voix, quand n'étaient prononcés que des sons alphabétiques et des chiffres?

Craita, en calculant, semblait raconter et, dans son raisonnement, vivait, semblait-il, un souvenir!

Quelques jours plus tard, elle m'a trouvé en train de travailler pour Margarita. J'en étais toujours au visage de la reine Néfertiti. Je m'étais obstiné.

-Que faites-vous là?

-Je mesure!

-Quoi?

-La bouche de la célèbre reine -fis-je, tout fier. Mais, alors, le coin de son oeil sembla tressaillir dans le portrait, comme si elle avait écrasé une larme.

-Et vous croyez...?

Je ne lui laissai pas le loisir d'achever sa phrase.

-C'est un procédé de génie..., imaginé par Margarita Damian, ma

fiancée...

Et je sentis alors s'exalter cet orgueil masculin, que je croyais disparu. J'étais plus fier de la science de Margarita que de la mienne!

-Croyez-vous qu'elle puisse être mesurée?

Je ne répondis plus à cette question. Je la regardais et, simultanément, regardais le portrait sur le livre ouvert. C'était une créature racée, avec son corps tout petit et frêle, sa face très brune et des nuances rouge brique sur les joues. L'ovale de son visage était en partie altéré par la hauteur des pommettes mais elle avait le nez droit, la bouche petite, avec des lèvres qui -jamais, semblait-il- n'avaient été violées par un baiser. Toute sa beauté lui venait indubitablement de ses yeux et de son cou: ces yeux, comme baissés d'un côté, allongés et cependant grands, avec des ombres dans leurs paupières et d'autres dans leurs pupilles; et ce cou, long, mince, avec de fort reliefs musculaires, indiquant la force et la vie sous une apparente fragilité.

-Connaissez-vous la triste histoire de la reine Néfertiti?

-Oui, quelques données historiques...

Et je me mis à débiter ce que j'avais appris de mon camarade, l'historien. Mais, tandis que je parlais, ma pensée était ailleurs. J'aurais voulu voir ses cheveux. Cela faisait si longtemps qu'elle travaillait dans mon laboratoire et je ne les avais encore jamais vus! J'étais sûr qu'elle devait les avoir plus noirs que la boue du Nil, car elle avait les dents blanches et dures, comme façonnées dans du silex, et des dents si blanches ne pouvaient contraster qu'avec des cheveux très noirs. Mais ses cheveux étaient dissimulés dans une petite toque, moderne, ressemblant à la tiare égyptienne.

-Vous savez peu de choses... Ce fut une histoire d'amour malheureuse.

Oh! Cette fois, j'avais, sans l'ombre d'un doute, surpris une larme. Désorienté, je sentis mes yeux s'égarer. La femme que j'avais en face de moi était de profil. Je ne sais si cette larme s'était trouvée dans son oeil ou dans celui du portrait mais, à ce moment-là, je me suis rendu compte que cette femme en face de moi et celle du portrait étaient une seule et même personne!

Rentré chez moi, j'ai trouvé la lettre de Margarita. Elle allait revenir très bientôt. Quelle bonne nouvelle! Cette femme-là m'apportait la santé et la sécurité mais, surtout, le bon sens, si ébranlé ces derniers temps, et la certitude du réel. Car, me basant

sur un hasard et une coïncidence -cette ressemblance entre les deux visages-, j'étais capable de me lancer dans une aventure qui, étant étrange dès le départ, pouvait me mener à la folie! J'ai donc pris la résolution de ne pas revoir Craita avant le retour de ma fiancée. Mais les événements en ont décidé autrement!

Je l'ai revue, le soir même!

Oh! Mais après quels tourments et après quelle tension! Conseils de sagesse, peur du ridicule, perspective de folie avaient été vains. Il fallait que je la rencontre, ce désir bouillonnait en moi. Il fallait que j'élucide, ce soir-là, le secret de la reine Néfertiti. Je n'ai aucune autre explication à fournir! Il fallait que je la trouve, un point c'est tout!

Peut-être cet état est-il ce que l'on appelle "amok".

Je l'ai trouvée au bord du lac Herastrau (2), seule, comme si elle m'attendait.

C'est le Grand Chariot, dans le ciel, et les hannetons, sur la terre, qui m'ont mené jusqu'à elle. Car je ne savais pas où elle habitait; pour la trouver, j'ai fermé les yeux de mon esprit et fait appel à ces guides de la porte du destin.

C'était par une nuit de mai et les hannetons m'ont conduit, le long du sentier d'or -l'or du Grand Chariot- jusqu'à elle.

Il existe des états d'âme où l'esprit est devenu plaque sensible d'enregistrement. Il note aussi les arpèges de la source dans la forêt, et le sable de la voie lactée dans le ciel, et la pulsation du sang dans les veines.

Oh, de ma vie, je n'oublierai l'histoire secrète de la reine Néfertiti! De la reine Néfertiti ou de Craita Mitan?

-Tout comme tu as magistralement prouvé que les nébuleuses en spirales atteignent, à un moment donné dans le mouvement d'expansion de l'univers, la vitesse de la lumière et disparaissent alors dans la profondeur insondable de l'abîme -puisque leur rayon ne peut plus nous atteindre-, voilà que des étoiles mortes se montrent et que des étoiles vivantes se cachent. Symbole profond! Illusion et vérité! Mais les prêtres égyptiens en ont eu connaissance avant nos savants.

Dans le temple de Konsu, à Karnak, après avoir dépassé le pylône et la cour à portiques -réservée au commun des mortels-, on débouche dans la salle hypostyle, sur la porte de laquelle figure l'inscription suivante: "Ceux qui entrent ici doivent être purs". Au-delà de celle-ci se trouve la demeure du dieu, le sanctuaire

entouré de chambres où l'on célèbre le culte de la magie et du beau. C'est la lumière du soleil qui règne dans les chambres de la magie et la lumière de l'au-delà, de la raison -nommée "lumière de la larme"-, qui règne dans la chambre du beau. Car, qu'est-ce que la magie? C'est la lutte de l'instant contre l'éternité, le triomphe de la mesure contre l'illimité. A la lumière du soleil, on a découvert les stèles ikemusek, toujours visibles, et, à la lumière de la larme, les stèles ikemuurz, qui disparaissent dans l'abîme après de grandes pérégrinations.

La révolte d'Aménophis-Akhenaton a concrétisé celle de la magie contre le beau. Le temple d'Aton est d'une grande désolation: une grande cour, comportant un autel; ni monumental pylône orné de fleurs de lotus et de papyrus, ni majestueux hypostyle soutenu par des colonnes cylindriques, avec des chapiteaux palmés, ni naos de granit dans lequel se trouve la barque sacrée qui transporte la beauté du dieu . Sois attentif, je t'en prie, à la beauté du dieu, car le dieu est puissant par la magie mais beau par l'amour.

Ne te semble-t-il pas curieux qu'Aménophis ait eu sept filles? Elles ont constitué autant d'avertissements d'Amon en faveur du beau, car seule la femme est dépositaire du beau, la femme lorsqu'elle est de sang royal.

Je ne vais pas allonger mon propos, car la parole nous fixe trop dans l'espace. Je vais te réciter un poème, son poème, celui de la reine Néfertiti, tel qu'il figure sur la stèle votive de Tell el-Amarna. Il raconte tout, avec toute la simplicité du métier de vers, mais le vers seul nous soustrait au piège de l'espace. Ecoute:

"A Akhetaton, la nouvelle capitale du pays, à mi-chemin entre Thèbes et Memphis, se trouve le lac d'en-dehors de la raison, puisqu'il triomphe des eaux du Nil et brave la puissance du soleil, on l'appelle le lac larme. Lac d'amour et de douleur, il a son lit sur les fondations du temple de la déesse Néphtys, détruit par la persécution d'Aménophis, mon bien-aimé. C'est en vain qu'on a laissé les eaux du Nil déferler sur lui, en vain que le soleil darde contre lui ses piquants de chardon. Son eau ne tarit ni ne se trouble, car l'oeil de la déesse pleure sans cesse et ses larmes triomphent de la puissance du fleuve et ramollissent les flèches de l'astre.

Sur ce lac, j'ai attendu mon bien-aimé. Pour lui, j'ai volé sa barque au dieu Horus et l'ai décorée uniquement d'iris et de roses blanches. Et mon bien-aimé est venu.

-Viens, mon bien-aimé, reposer ta tête, fatiguée par les soucis, sur

la douce couche de la larme...

Mais mon bien-aimé regardait le soleil en son couchant, rouge et ramassé comme une gueule de four.

-Viens, mon bien-aimé, et je te montrerai, à travers la clarté de la larme, la cendre des étoiles qui te trouble...

-Montre-moi, si tu le peux, le coeur d'Aton...

Et il ne tourna point son regard vers moi.

-Viens, mon bien-aimé, ma larme appellera, au-delà du soleil, les étoiles qui se sont enfuies loin de lui et dérobées à ses rayons...

-Appelle, si tu en es capable, les mains d'Aton, que je les voie et que je les touche...

Alors, dans mon désespoir, j'ai trahi le secret que m'avait confié le grand-prêtre, pour la conquête de la vérité ultime -un secret qui doit être transmis de mère en fille, jusqu'à la millième génération-, et j'ai crié au présomptueux:

-Le roi acquiert des pouvoirs de dieu quand, par une déclaration sincère, il place son âme au carrefour de la larme et du soleil!

Mais quand la foudre est tombée -la foudre, signe de la parole-, il l'a prise dans sa main et l'a lancée dans ma larme. Il a craint que la larme n'assombrisse la gloire d'Aton. Et, à la lueur de l'éclair, il a vu qu'Aton n'a point de coeur mais des milliers et des milliers de bras humains."

C'est ainsi que s'achève ce petit poème d'amour et de douleur, éternel pour toutes les femmes qui n'ont d'autre parure que la beauté. Je dois ajouter que les anciens connaissaient l'art de maîtriser la foudre. Les prêtres étrusques, s'aidant de la foudre, ont défendu la ville de Marnia contre Alaric, et Numa Pompilius, le deuxième roi de Rome, utilisait la foudre à la chasse.

Une chose encore: la larme à l'oeil de la reine Néfertiti ne s'est pas séchée, car la foudre peut abattre un temple mais elle ne peut vaincre une larme.

Quand le ciel a commencé à s'assombrir, je me suis rendu compte que j'étais égaré. Bien que j'habite à Bucarest depuis des années, je suis resté un provincial dans la capitale et je ne connais de la ville que mon quartier et la rue où habite Margarita. Pour le reste, je ne me déplace qu'en voiture. Mais, ce jour-là, toutes les voitures étaient réquisitionnées par la police. Je voulais cependant me rendre à l'aérodrome car ma fiancée revenait par avion. Et quelle joie cela aurait été pour ses yeux de m'apercevoir dès sa descente de la

carlingue!

Mais le temps passait et je ne trouvais pas de véhicule. Les passants, quant à eux, semblaient s'être tous donnés le mot pour me fournir des indications plus fausses les unes que les autres. Ils étaient pressés, eux aussi, car un vent sec et froid, plein de poussière et d'impuretés, s'était mis à souffler, un vent absurde, avec des avalanches de tous côtés, qui se pulvérisaient et se heurtaient en s'élevant en pyramides aériennes, ou bien tournoyaient en des tourbillons qui s'emparaient de vous et vous retournaient sur place, faisant mine de vous emporter. Le ciel semblait rempli de rochers plantés dans une boue livide et battus par des vagues écumantes tandis qu'à l'horizon, le soleil gonflé et couvert de nuages violacés ressemblait à un abcès mûr, sur le point de crever. Les rues s'étaient vidées. On n'y rencontrait pas âme qui vive. J'ai atteint la périphérie de la ville, si je devais en croire le style d'habitations, puis débouché dans la campagne. Il s'était, de surcroît, mis à pleuvoir. Des gouttes, dures et froides comme des grelons, éclataient sur mon visage et sur mes yeux. J'ai enfoncé mon chapeau sur mon front et me suis mis à courir. On voyait une forêt au loin. Je devais être à Baneasa. J'ai orienté mes pas dans cette direction.

Mais la forêt s'est soudain vidée de toute son ombre, des frondaisons jusqu'au sol, dans une lueur de feu, et une partie du ciel rocheux s'est effondrée quelque part au-dessus de moi: la foudre avait frappé la forêt de plein fouet. Fou de peur, j'ai changé de direction. J'étais maintenant en plein chaos: les rudes filets d'eau se croisaient devant moi comme des fleurets et le ciel était ébranlé par des roulements de tonnerre; je sentais près de moi des trépidations de moteur tandis les confins mugissaient comme un océan en tempête. Je ne sais pas si cela était rêve ou réalité mais il m'apparut alors que les trépidations avaient une autre origine. Oui! Elles venaient d'en-haut, des airs: c'étaient les vibrations de l'avion, l'avion de Margarita! On les distinguait nettement du fracas de la pluie, par-delà le grondement du tonnerre. Et, de nouveau, je me suis mis à courir.

Je courais, courais... quand, soudain, je me suis retrouvé à terre. J'étais tombé, mais ce n'étaient pas mes jambes qui s'étaient dérobées sous moi ou qui avaient trébuché. Cela avait été une chute volontaire, comme un agenouillement. La zone sur ma droite s'était soudain illuminée. Ce fut assurément un caprice de la

nature car j'ai alors aperçu le lac... Quel lac? Je ne sais pas. Peut-être le lac larme car l'eau en était pure et pur l'azur au-dessus d'elle. Et il n'y avait à sa surface qu'une seule barque. Peut-être celle de la reine Néfertiti...

Mais le monde était toujours en folie, de l'autre côté de l'eau: vent, tempête, foudre. Outre toute cette confusion, créée par le moteur de l'avion au-dessus de ma tête. Sans m'en rendre compte, j'ai encore une fois tourné mon regard vers le lac enchanté: la foudre a illuminé ma route et -Craita se trouvait dans la barque- je jure que j'ai vu une larme dans son oeil.

Le bruit du moteur s'était totalement transformé: il s'était affiné jusqu'à la vibration et jusqu'à la lumière. Peut-être allais-je découvrir la fuite des nébuleuses en spirales ou le jeu fantastique des atomes. J'étais redevenu l'homme fort. Je pouvais tout connaître. Je possédais le talisman des pouvoirs suprêmes. "Le roi acquiert des pouvoirs de dieu quand, par une déclaration sincère, il place son âme au carrefour de la larme et du soleil." C'était maintenant ou jamais que j'allais résoudre le problème de l'indéterminisme et du discontinu, tout en le voyant de mes propres yeux. Me dressant fièrement, j'ai placé mon âme au carrefour de la larme et du soleil. Mais quand la foudre est tombée -la foudre, signe de la parole- , je l'ai empoignée comme les Indiens empoignent les serpents venimeux et je l'ai lancée en direction du lac larme. J'ai craint que la larme ne porte jamais atteinte au déterminisme des nébuleuses en spirales et des atomes...

En quittant l'hôpital, je me suis encore demandé si toute cette histoire n'avait pas été hallucination et délire. Je me suis posé la question avant les médecins...

Mais voilà, il y a les preuves: une raie couleur de sang, la trace de la foudre, a effacé pour toujours la ligne de chance de ma paume droite. Ensuite...

Je n'ai plus jamais revu Craita depuis lors. C'est en vain que je me suis renseigné auprès de toutes les universités du pays, en vain que j'ai consulté les annuaires de toutes les écoles supérieures et secondaires, en vain que j'ai écrit à tous les laboratoires d'astrophysique à l'étranger... Mais je dispose de ces rouleaux de papier remplis de calculs, de grandes lettres et de grands chiffres, noirs, apparentés aux hiéroglyphes.

Une chose encore! Un prodige s'est accompli dans mon encyclopédie

d'histoire des arts: à l'oeil de la reine Néfertiti est suspendue, depuis cette histoire, une larme, une larme transparente et pure comme une perle minuscule...

Un jour, j'ai trouvé Margarita en train de travailler dans mon laboratoire.

-Que fais-tu? -lui ai-je demandé, non sans appréhension.

-Regarde -répondit-elle en riant-: une larme perle à l'oeil de cette "dame". Je veux la mesurer...

-Non!... Je t'en prie... Pour l'amour de Dieu, non!...

Elle me regarda, étonnée.

-Et pourquoi pas?

-Il y a des choses que l'on ne peut pas mesurer...

-Quoi, par exemple?...

-Une larme... (*)

(traduit du roumain par Gilles BARDY et revu en français par A.-B. GOORDEN)

(*) "Ce manuscrit m'a été offert par mon père, le professeur Pompiliu Serban, à l'occasion de mon vingtième anniversaire, à moi, sa fille aînée, avec l'obligation de le transmettre de mère en fille aussi longtemps que durera la théorie scientifique de l'indéterminisme et du discontinu." (Signé: Izabela Serban, docteur en mathématiques)

<u>NOTES du traducteur roumain-français.</u>

(1) <u>Cismigiu:</u> jardin, incluant un petit lac, au centre de Bucarest.

(2) <u>Herastrau:</u> lac du Nord de Bucarest.

Nous savons peu de choses au sujet de Stefan BANULESCU, si ce n'est qu'il est né en 1929 et qu'il a écrit L'Hiver des hommes (1965) -information rapportée par Louis VAX-. Sergiu Pavel Dan classe sa prose fantastique dans "le miraculeux de la mythologie autochtone" tandis que Nicolae Ciobanu qualifie l'atmosphère du conte suivant de "magico-réaliste" dans "The Fantastic Dimension in Romanian Narrative Prose", préface à Romanian Fantastic Tales (1981).

L'OUTARDE.

L'herbe nous arrive aux épaules. La terre s'est remplie d'outardes. La rosée vit jusqu'aux alentours de midi. Quand il fera jour, si tu as chaud, tu iras te baigner dans l'herbe. C'est ce que font les filles d'Arsunel: elles sautent le matin de leur lit, courent vers les champs et plongent à l'endroit où l'herbe est la plus haute. Les outardes s'envolent sous leurs aisselles et leur chantent les guêpiers à jabot rouge sur les saillies de la poitrine.

-Des puits, il n'y en a pas dans la plaine?

-Non, il n'y en a pas. Parce que personne n'en a creusé. C'est en vain qu'on l'aurait fait: on ne trouve de l'eau qu'à quelque trente mètres de profondeur et, dans ce cas, elle se retire encore plus profondément. Voilà pour la plaine. Je ne sais pas ce qu'il y a à l'endroit où nous nous rendons, je n'y ai jamais mis les pieds. Dans le village que nous venons de dépasser, il y a des puits, mais à quoi cela sert-il si, au lieu d'eau, ils contiennent un mélange de boue et de sable? La sécheresse les a sucés comme elle a sucé le pis des vaches. La sécheresse a sévi à un point tel que même la lune avait noirci, qu'il n'en était resté sur une face que quelque chose d'analogue à la chambre à air d'un oeuf.

-C'était l'oeuf originel et de la fin -grommela quelqu'un, qui marchait en marge du convoi mais à la hauteur des deux cavaliers de tête.

-Moi, je ne sais pas comment s'appelait l'oeuf -répond au bout d'un certain temps, irrité, celui qui avait évoqué les filles d'Arsunel et la sécheresse.- C'était une façon de m'exprimer, afin qu'il me comprenne plus vite, car il fait nuit et il ne voit pas mon visage. Au point du jour, je vais lui parler autrement. Il est, que je sache, étranger à la région et n'a peut-être jamais travaillé la terre, ni trop souvent regardé le ciel avec de la poussière dans les yeux. Je ne sais qu'une chose: une sécheresse a sévi depuis le Dimanche des

Rameaux jusqu'à maintenant, c'est-à-dire presque l'automne. Il a ensuite plu pendant quinze jours et cette haute herbe, à travers laquelle nos chevaux se fraient un passage, s'est mise à pousser. Bref, nous avons en ce mois de septembre un concentré des mois d'avril, mai, juin, juillet et août. Le temps a repris le fil de son existence au moment où il avait cessé de vivre. Il fait chaud comme en juillet, les acacias fleurissent comme en avril et les raisins mûrissent comme en automne. Un vieillard encore vert s'était lancé l'autre jour à la poursuite de jeunes filles et, pour s'attirer leurs bonnes grâces, leur offrait des fichus jaunes. Les abeilles ont essaimé en septembre et construit des ruches dans les craquelures, nées de la sécheresse, des chambranles de portes. Heureux sont les jeunes: ils se servent la nuit aux rayons de miel des portes au point d'être rassasiés le lendemain matin.

C'est toujours à cette époque, dit-on, que Fuierea aurait fait sa réapparition, à cheval; il s'était montré la dernière fois au début de la sécheresse. La femme de Fuierea était partie, fuyant la faim et la soif, on ne sait avec qui. Il prétendait, lui, qu'elle avait été enlevée par une tornade blanche, un jour à l'heure du midi. Fuierea, à cheval, s'était mis à sa recherche et repassait chaque nuit pour vérifier si elle n'était pas revenue par hasard en son absence. Il avait tracé un sentier à force de faire ce trajet à cheval. Chez nous, il n'y a qu'Ivancel qui ait tant couru, pour obtenir la récompense promise pour la perte de son bras, dix ans plus tôt, à la bataille de Marasesti. Au plus fort de la sécheresse, Fuierea n'était plus revenu s'enquérir du retour de sa femme et la terre s'est éboulée à l'endroit où il avait battu sans cesse le sentier. C'est ce que disaient des veuves aux amours non vécues, mais je n'y ai guère prêté attention. D'autres disaient avoir encore entendu Fuierea certaines nuits: il galopait sous la terre du sentier et continuait à chercher sa femme. Je n'ai, quant à moi, rien entendu; j'étais éreinté chaque soir et m'endormais vite. En revanche, j'ai vu les coquelicots, c'est vrai. Quand la sécheresse a touché à sa fin, je suis, moi aussi, sorti du village après les quinze jours de pluies diluviennes pour me rendre à l'endroit où se trouvait la maison abandonnée de Fuierea, en bordure du village. Il y avait, dans la cour, un puissant peuplier au tronc maculé de terre jusqu'à une hauteur appréciable car fouetté toute l'année par la poussière charriée par le vent d'est. Après la sécheresse, ai-je dit, quand il n'y eut plus de Fuierea, ni sa femme, nous avons tous vu des

coquelicots, bien rouges, en fleur, aux embranchements supérieurs de l'arbre; on les voyait de loin, comme des touffes de hautes herbes, parmi les branches du peuplier. Et ce dernier était mort, de la frondaison jusqu'aux racines. C'est à peu près tout ce que j'avais à dire. Si tu veux obtenir une information supplémentaire, demande-la-moi avant que ceux-ci -il me les désigna en pointant son doigt, en arrière, par-dessus son épaule- ne se lèvent.

Pendant un moment, on n'a plus entendu que le bruit du foin avec lequel on bouchonnait les chevaux. Et c'était le même bruit, omniprésent et continu, du côté du long convoi de cavaliers et de chariots, qui suivaient les bavards de l'avant-garde: comme si les gens, qui parcouraient de nuit les champs, cheminaient en somnolant. Ne semblaient éveillés que celui qui avait parlé de la sécheresse, puis l'étranger qui chevauchait à ses côtés et l'écoutait, et enfin celui qui progressait en marge du groupe de tête, en l'occurrence celui qui avait évoqué l'oeuf originel et de la fin.

Une ombre étirée apparut au-dessus des herbes, venant de l'arrière du convoi et menant son cheval tantôt en avant, tantôt en arrière.

-Celui-là, c'est Corbu -signala le narrateur principal en se penchant vers l'étranger qui chevauchait à côté de lui-; on le reconnaît même la nuit car c'est une grande bringue: il a mis son ombre debout et s'en est drapé. Ni lui, ni ses parents n'ont eu d'édredon. Ce Corbu a une infirmité: son esprit vagabonde dans l'univers des contes de fées et, quand il veut les raconter, ils s'échappent de sa bouche sous forme de chansons. Il ne chante pas les paroles car sa voix ne s'y prête pas mais s'exprime en chanson comme s'il parlait. Tu ne peux plus dormir, Corbu?

-Ma vue ne porte pas fort loin -répondit Corbu- et je galope pour rattraper ce qui lui échappe, Miron.

-Ta sagesse devrait te préserver des jeux de mots -lui cria Miron, en l'occurrence celui qui avait précédemment parlé de la sécheresse.

-Tu m'as appelé du levant, je te réponds du couchant. Je suis parti de la maison avec le soleil dans ma veste.

-Ce que tu es long et comme la plaine éprouve de la peine à te contenir! -cria de nouveau Miron en riant, surtout parce qu'il se rendait compte qu'en s'adressant à Corbu ses paroles ressemblaient également à une chanson.

-La plaine n'est pas vaste -répliqua Corbu-. En tendant la main derrière moi, je touche la pleine nuit; en la tendant devant, je happe le soleil d'une dent qui pousse justement. Prends garde, Miron,

que Danila ne s'échappe au lever du soleil par les herbages et ne dérobe ton maïs en te laissant le soleil dans les yeux -cela dit, Corbu se tut; on ne voyait plus son ombre: il était parti. Devant nous, l'herbe apparaissait de plus en plus haute. Miron héla Corbu à plusieurs reprises mais personne ne lui répondit.

-Il se sera couché -dit Miron à l'étranger-. Son cheval est long et a un large dos: il s'allonge sur lui et dort de la sorte. Comme ses cheveux ne sont pas coupés, ils se mêlent à la queue du cheval tandis que ses jambes prennent appui dans les anneaux des brides, après se les être passées derrière le cou.

Il s'endort dès qu'il est allongé car les naseaux du cheval lui réchauffent la plante des pieds.

-Corbu va, lui aussi, à "L'outarde"? -demanda l'étranger- Personne n'est donc resté au village? Ils sont tous allés passer la nuit à "L'outarde"?

-Comme tu le verras quand il fera jour, presque tous. Si tu avais demandé, il y a quelques jours, aux gens du village s'ils passeraient cette nuit à "L'outarde", la moitié d'entre eux se seraient tus, un quart aurait haussé les épaules et un autre quart aurait dit non. Le quart ayant dit qu'il n'irait pas étant constitué par la famille Danila; mais ils se seraient préparés en cachette -comme ils l'ont d'ailleurs fait- pour arriver à "L'outarde" avant tout le monde.

-Il me semble que vous avez extrait les mots "la famille Danila" d'un conte de fées -dit l'étranger, un peu méfiant en sentant que Miron transposait les événements sur le plan des contes afin de mieux remplir la nuit et l'herbe.

-Je ne les ai extraits d'aucun conte. La famille Danila existe bel et bien dans le village, qui en compte tout au plus quatre ou cinq. La plus ancienne est la famille Pepene, une famille fatiguée, avec de vieux pommiers dans sa cour et des femmes portées sur la chose. On dit que cette famille aurait également engendré quelques lettrés; c'est possible mais je ne sais pas ce qu'il en est advenu: ils se seront fatigués, eux aussi, puisqu'on n'a pas entendu leur voix dans le monde... Il y a ensuite la famille Poienaru-Pacuraru, la plus nombreuse. Puis la famille Dordoaca, aux membres trapus et à la plante des pieds large, et la famille Salcau, battue par les vents. Les choses se compliquent à partir d'ici et ce sont les enlèvements de jeunes filles qui commencent. C'est-à-dire qu'arrive une famille peu connue et nouvelle, mélange de toutes les autres et ne respectant pas outre mesure le souvenir de ce qui a été. Nous avons fait à peu

près le tour. La famille Danila vit complètement à l'écart, prenant dans des villages étrangers des femmes que personne ne connaît. Cette famille a souvent des enfants pour éviter d'avoir à payer des gages à des domestiques travaillant dans la cour. Regarde quand il fera jour: toutes les familles se mélangeront, à l'exception de la famille Danila, qui se tiendra à l'écart mais pas non plus réunie en un seul endroit; chaque ménage sera séparé des autres. Il y en avait un tout à l'heure qui parlait de l'oeuf originel et de la fin puis il a disparu à l'arrière du convoi: c'est un membre de la famile Danila. Il est resté célibataire pour ne pas devoir nourrir des bouches inutiles. Il possède les chevaux les plus petits et les plus courts sur pattes du village. On l'appelle aussi "l'espion de Marie-Thérèse". Pauvre femme, elle doit être morte depuis longtemps! Et les gens disent que son espion lui a survécu. J'ai mis longtemps à comprendre pourquoi on l'avait surnommé ainsi. De mémoire de gens aux bouches édentées, il n'y a que les Turcs qui soient passés ici dans le Baragan, et encore ventre à terre. Et pourtant on l'appelle "l'espion de Marie-Thérèse". Il est dificile d'imaginer ce qu'il peut bien chercher si tardivement de par le monde, et notamment en un endroit aussi incongru. Le sobriquet constitue chez nous le sel de l'homme, mais celui-là je ne l'ai pas compris. C'est un de ces fatigués de la famille Pepene qui a fini par me fournir l'explication: on lui a donné pour sobriquet une qualité qui ne peut pas exister ici et n'y a jamais existé, afin qu'il ne soit même pas concerné par les paroles indulgentes de l'Ecclésiaste, en l'occurrence "ce qui est, a déjà été; ce qui a déjà été, sera". Moi je ne connais pas bien ces paroles; ceux de la famille Pepene en revanche, ayant l'esprit retors, distillent bien ces paroles, par quelque côté qu'ils les prennent. Chut! On dirait qu'il y a quelque chose dans les champs.

Le bruissement de l'herbe était le même qu'avant.

-Cela n'était qu'une impression, je te dirai plus tard laquelle car cela finira bien par arriver. En attendant, écoute-moi encore un peu pour être préparé à comprendre ce qui arrivera. Pour ce faire, je n'ai pas le choix: il me faut te parler de moi. Je suis, pour ainsi dire, allié à la famille Danila. Laisse-moi t'expliquer comment. Je suis originaire d'un autre village, voisin de ce village-ci, où je suis venu relativement tard, pour travailler aux domaines, c'est-à-dire assez loin. Il y avait, dans mon village d'origine, une fille que, pour la frime, j'appelais "ma cousine" quand je lui

demandais de me rejoindre le soir à la porte. Elle n'avait avec moi qu'un lien de parenté fort éloigné, par l'intermédiaire d'un parent très marginal, pour ainsi dire pas apparenté. La fille avait mon âge et si nous avions voulu devenir parents pour de bon, nous aurions dû reconstituer notre arbre généalogique pour savoir ce qu'il en était exactement. Mais un Danila, vieux garçon sur l'automne de la vie, est arrivé dans notre village et l'a demandée en mariage. Personne ne s'y est opposé. Comme j'étais parti presque tout le temps pour apprendre le chant du coucou, comme la fille s'est tue et qu'elle était un peu considérée comme une étrangère dans le village, et comme le Danila en question n'a pas demandé de dot pour l'avoir et en faire une servante, il l'a emmenée dans son village sans plus se retourner. Au bout de quelques années -six à huit-, Matei, un de mes oncles, s'est souvenu de la fille lors de la célébration d'un baptême. Cela lui est venu à l'esprit au petit matin; son verre était vide et il me regardait: "Miron, où est la fille qui était avec toi?" Et il a crié à l'adresse de Nicu de Braila, qui dormait sur son violon: "Lève-toi et joue pour Miron "J'ai tout oublié comme si j'avais rêvé la nuit". Et les fêtards se sont mis à s'interroger: "C'est vrai, qu'a pu devenir la fille? Elle n'a plus donné signe de vie depuis tant d'années. Informe-toi, Miron". Matei m'a de nouveau regardé et m'a dit: "Agis selon ta conscience". Je suis donc parti pour savoir ce que devenait la femme de Paminode Danila, car c'est Paminode que s'appelait le Danila qui l'avait demandée en mariage. Je ne connaissais dans la région que Petre Uraru, qui exerçait les fonctions de garde champêtre dans plusieurs domaines. Uraru était issu de la famille Dordoaca et sa femme, Victoria, de la famille Pepene. Mais chut! Il me semble avoir à nouveau entendu un bruit anormal dans les champs.

Ils ont tous deux prêté l'oreille: le bruissement de l'herbe était différent.

-Oui quelque chose se cache mais pour ce qui est de la discrétion...

Miron a éclaté de rire, rejetant en arrière sa tête et arrêtant son cheval. Il a tendu la main et saisi la bride de la monture de l'étranger, l'arrêtant également.

-Vous avez trouvé les mots justes: "quelque chose se cache mais pour ce qui est de la discrétion"... C'est la famille Danila qui gagne discrètement "L'outarde".

Miron s'est redressé sur son cheval, s'est servi de ses mains comme d'un porte-voix et a crié:

-Ecoutez, famille cachottière des Danila! Faites demi-tour et empruntez comme tout le monde le chemin frayé à travers l'herbe!

Le convoi avait poursuivi sa progression dans l'herbe. Personne n'avait répondu à Miron. Après quelque temps, on a perçu un gros rire, non à l'extrémité du champ, où les bruits sourds s'étaient tus après l'intervention de Miron, mais à la queue du convoi.

-C'est le rire de Corbu. Il a l'habitude de rire pendant son sommeil. C'est qu'il s'est tourné sur l'autre flanc. Il est passé minuit -dit Miron à l'étranger-; nous sommes à hauteur des "Buttes de la Vallée des Agneaux. C'est là qu'au printemps nous faisons paître les agneaux. Ce sont les escarpements des buttes qu'a tout à l'heure essayé de franchir la famille Danila. Mais la terre résonne de ce côté-là, surtout la nuit et par temps serein. Les gens ne passent que rarement par les buttes avec des chariots et seulement en cas de nécessité. Seuls les sabots des agneaux ne trouvent pas d'écho dans les buttes creuses; il s'y trouve des tombeaux anciens, où les Turcs ont enterré une de leurs armées, après une guerre dont plus personne ne se souvient. Pauvres morts! Cette famille cachottière des Danila en a fait résonner les os, et je me suis souvenu des agneaux. Je les y faisais paître, quelques années après avoir tenté de revoir la fille épousée par le Danila; je me demandais comment il se faisait que je ne pouvais être sûr de l'avoir vue alors que c'était avec cette ferme intention que j'avais quitté cette fête et l'oncle Matei. Il y a aujourd'hui neuf ans de cela, si pas plus, et je ne suis toujours pas en mesure de dire ce qui m'est vraiment arrivé. C'est peut-être dû au fait que j'étais trop jeune et que mon esprit accordait trop d'importance à certains éléments, faisant fi de ce qu'il fallait comprendre. Mais ce n'est pas cela qui s'est produit. Quand je suis arrivé au village, je ne suis pas passé chez Petre Uraru et chez sa femme, Victoria. Je suis allé directement chez Paminode Danila. Mais, attends un peu, "l'espion de Marie-Thérèse" est à nouveau dans les parages. J'ai déjà senti sa présence à plusieurs reprises, mais je ne te l'ai pas dit.

L'intéressé apparut, monté sur un cheval bas et court, à côté des membres de la tête du convoi.

-Que se passe-t-il? -lui demanda Miron- Tu as perdu un clou?

L'autre a tourné bride et disparu vers la queue du convoi.

-Je me suis rendu directement chez Paminode -reprit Miron-. Sa maison ne se trouvait pas au même endroit que les autres, mais au-delà du pâturage. Je l'ai traversé, ainsi que les fossés délimitant les

propriétés, et la maison de Paminode était située derrière un rideau d'acacia. J'ai fait le tour de la cour pour trouver la porte mais en vain: elle était défendue par une haute clôture, atteignant le bord du toit. Le silence était omniprésent, à l'exception d'un grincement qui se déplaçait de long en large; je me suis dit qu'il devait s'agir d'un chien qui traînait sa chaîne d'un bout à l'autre de la cour. Mais pourquoi n'aboie-t-il pas? me suis-je dit, car pour me sentir il m'avait senti: il se déplaçait de plus en plus souvent et de plus en plus vite; peu après, il a même commencé à se débattre, et la chaîne laissait entendre un cliquetis; ce va-et-vient avait même provoqué chez moi un début de torticolis. A un moment donné, je perçus un claquement comme si quelqu'un avait frappé le chien. Et le silence du début fut restauré. Un oiseau est passé, au-dessus de moi, les ailes déployées et il ne les a de nouveau agitées qu'après avoir dépassé la maison. Les fentes entre les hautes planches de la clôture étant couvertes de tôle, je ne pouvais même rien apercevoir dans la cour. J'ai encore attendu pour entendre à nouveau le bruit de la chaîne, car je me sentais trop oublié là, avec le soleil de midi qui me tapait sur le crâne. Mais je n'ai plus rien perçu. L'idée m'est venue de traverser le champ, de revenir la nuit et de tenter l'escalade de la clôture, de voir au moins son chien. Mais je suis allé chez Petre Uraru et lui ai dit ce que je voulais et ce qui m'était arrivé. Il m'a fait entrer et m'a dit: "Appelons Victoria et voyons ce qu'elle en dira, car elle est de la famille Pepene". J'étais en bons termes avec Victoria et les gens disaient que nous étions faits l'un pour l'autre mais que nous l'avions su trop tard pour nous marier et fonder un foyer. Petre l'a appelée: "Donne-nous des prunes sèches et une tasse d'eau froide à chacun. Je vais me rendre aux herbages et m'absenter quatre ou cinq jours". Victoria a apporté les prunes et l'eau puis, au bout d'un moment, a demandé: "Tu cherches, après tant d'années, une fille qui s'est mariée, ne t'a pas appelé et ne t'a donné aucun signe de vie?" Elle se tourna alors vers Petre: "La fille que cet homme cherche, crois-tu qu'elle soit encore de ce monde? Et Paminode, propriétaire de la maison, à l'avant-toit cloué au sommet de la clôture, au-delà du pâturage, crois-tu qu'il s'agisse vraiment de Paminode? Et si ni Paminode ni elle n'étaient plus de ce monde?" -"Comment cela, Victoria?" -a dit Petre, en la regardant avec de grands yeux et en avalant une tasse d'eau, puis il s'est efforcé de rire-: "Ah! Ah! des sornettes! Ne déroute pas cet homme avec l'imagination féconde qui te

vient de la famille Pepene". Victoria ne s'est pas fâchée: "Tu bois de l'eau, Petre, mais tu n'as pas pris de prunes. Tu vas frissonner car l'eau est froide. Admettons que Paminode et la fille soient encore de ce monde. Il y a de la place pour tous. Mais écoutez ce que m'a dit le gardien Dudulina. Un grand orage avait éclaté un samedi après-midi; il pleuvait des épis de seigle et des fleurs de sureau. L'orage avait surpris Dudulina sur le pâturage et, de peur, il s'est précipité vers l'abri le plus proche, chez Paminode. Dudulina avait sur lui une corde, lien dont la vache qu'il faisait paître s'était libérée. Courant tout en regardant le ciel et les fleurs de sureau, il est arrivé à la maison de Paminode. Sachant qu'on n'allait pas lui ouvrir, il a fait un noeud coulant à la corde, l'a jetée par-dessus la clôture en bois, l'a escaladée et a repéré dans la cour un endroit propice où sauter sans se casser les os. Il n'a plus eu envie de sauter: il avait vu la chaîne qui grinçait seule sur le fil de fer, le vent la poussant d'un bout à l'autre de la cour. Paminode n'a pas même un chien muet, comme on disait! Une extrémité de la chaîne disparaissait par une fenêtre. Cela signifiait que quelqu'un d'invisible tirait sur l'extrémité de la chaîne qui était dans la maison et la faisait également grincer les jours où le vent ne souffle pas. En constatant cela, ce n'est plus de l'orage que Dudulina a eu peur et il s'est empressé d'aller rechercher sa vache." Petre a pris une prune, l'a regardée et reposée dans l'écuelle. "Petre, tu as peur." "Ce sont des sornettes! -s'est exclamé Petre en essuyant ses paumes sur ses genoux- Il aura eu pitié du chien par ce temps d'orage et l'aura abrité dans la maison. Apporte encore de l'eau" "J'en apporte". Et Victoria en a apporté un seau. "Il y a des gens -a dit Petre, après avoir plongé sa tasse deux ou trois fois dans le seau et avoir bu en sirotant-, il y a des gens qui gardent même leurs chiens dans la maison, c'est difficile à croire mais on me l'a dit." "Bon, Petre. Admettons qu'il y a des choses qui n'existent pas. Et je vais te prouver que c'est également possible: Paminode Danila, c'est connu, a épousé la fille en question il y a environ six ans. Il aurait dû avoir au moins cinq enfants, mettons huit s'il y a eu des jumeaux -chose qui arrive rarement, mais admettons: c'est arrivé aussi à Bucatica, de l'extrémité nord du village, dont la femme a eu trois fois des jumeaux et rien que des filles-. Mais je parlais de Paminode. Disons qu'il a huit enfants. L'aîné de Paminode devrait avoir cinq ans, presque six, si sa femme en a accouché dès le septième mois. Alors comment expliquer

l'histoire de la veille de la Saint-Sylvestre?" "Un conte de bonnes femmes -a dit Petre à mon intention-; on raconte beaucoup de légendes au sujet de la veillée de cette nuit, vous savez; ce sont les filles à marier qui les inventent pour tuer le temps en attendant les prétendants." "Petre, ne te moque pas des contes des jeunes filles! Ces contes ne blanchissent pas en hiver et ne disparaissent pas au fil des ans. Les histoires banales, ce n'est pas cela qui manque; on peut écouter à volonté tant de couples mariés qui les rabâchent à longueur de journée." "Holà!" -a protesté Petre, et il a cassé un noyau de prune entre ses dents-. "Quelles belles dents tu as, Petre! C'est pour ces dents que je t'ai épousé" -a dit Victoria et elle a poursuivi son récit à mon intention-: "Il est exact que c'est une fille à marier qui ait raconté cette histoire. Une fille à marier et d'autres filles de Salcau. Elles s'étaient toutes réunies dans une pièce, la nuit de la Saint-Sylvestre, pour mettre de l'orge dans l'âtre. Elles ont tiré les rideaux, éteint la lampe et extrait des tisons de l'âtre. Elles restaient debout, à la lueur des tisons, enveloppées dans leurs longues chemises blanches tombant jusqu'à terre, fermées au cou et sans parure, et jetaient de l'orge sur l'âtre pour voir où allaient sauter les graines et de quelle direction viendraient leurs prétendants. Quand les graines se sont mises à sauter dans tous les sens, les filles, des fichus jaunes à la main, ont entonné -et moi avec elles- la chanson de la chemise blanche, une chanson de jeunesse qui ne s'apprend pas. Elle pousse insensiblement. Les ménétriers ne l'interprètent pas -elle n'est pas pour la rue- et l'esprit habile de Corbu ne l'a pas broutée. Petre, écoute-la!" Et Victoria s'est gaiement redressée -je ne la croyais pas si haute de taille- et appuyée contre le battant de la porte; les joues rouges, elle me regardait dans les yeux et disait: "Que ma graine porte-bonheur tombe dans la terre brune, entre le soleil et la pleine lune. Que le vent l'aide, et la brume et l'eau tiède. Les mauvaises graines, mauvaises, toi, braise, brûle-les à l'aise. Les bonnes graines, bonnes, toi, braise, donne-les-moi, donne. Parmi elles, graine d'or, forgeur, taure, étourneau voyageur, monnaie d'or, homme d'or. Or, forgeur, homme d'or, dans la maison je te fais entrer. Sur ma poitrine, je te fais coucher. Le temps de cligner de l'oeil, mets-moi des boucles d'oreille..." Victoria a refait son chignon de femme mariée et s'est momentanément arrêtée pour se rappeler où on en était. Comme je ne savais pas davantage à quel stade de son récit elle était restée, j'ai examiné la pièce et aperçu

l'oreiller sur le lit: des feuilles dentelées d'absinthe en dépassaient. La maison sentait le saule fleuri car Victoria en avait mis des rameaux sur la table, la banquette et à la fenêtre. Au-dessus du lit, il y avait un cadre représentant des anges bleus et mon regard s'est attaché aux fleurs rouges qui y étaient accrochées. Je ne les avais pas vues à mon arrivée. La corolle atteignait la coupe dans laquelle était fichée la chandelle et son ombre se mirait dans la cire fondue. Victoria la regardait, elle aussi, et me parlait: "Quand les graines eurent sauté, les filles ont éteint les tisons avec des morceaux de glace. Elles se sont habillées, ont allumé la lampe, levé les rideaux et ouvert la porte aux jeunes gens, qui attendaient dans la rue. Il en fallait dix, un nombre égal au leur mais il ne s'en est montré aucun. Les filles ont alors regardé le bord du toit et compté les stalactites de glace: ils étaient tellement longs qu'ils atteignaient presque le sol. Elles les ont comptés: il y en avait plus de dix. Cela signifiait que l'incantation n'avait pas affecté les garçons; en d'autres termes, ils n'avaient pas regardé par la fenêtre quand elles avaient entonné la chanson de la chemise blanche, les stalactites ne s'étaient pas égouttés au-dessus d'eux pour les glacer et les souder au bord du toit. "Dix grands glaçons, larrons", les garçons ne l'étaient pas devenus. Et cela voulait donc dire qu'ils étaient toujours en train d'attendre dans la rue. Les filles les ont appelés mais ils ne sont pas venus. Elles sont allées les chercher. La lune était dans la rue mais c'est en vain qu'elles les ont cherchés: pas l'ombre de leur présence. Elles ont alors regagné la cour et, au moment de rentrer dans la maison, les ont vus: ils étaient en rang au pied du mur, cassant des stalactites qu'ils grignotaient. "Hé! que faites-vous là?", leur a demandé une fille. "On se met quelque chose sous la dent", ont-ils répondu. Ils sont ensuite retournés tous dans la maison et, à la lueur de la lampe, les filles ont constaté qu'il y en avait deux de plus. Elles ont mis devant eux une bassine saupoudrée de sel, remplie de grains de maïs bouilli; la coutume voulait qu'ils le mangent et que leurs prétendants ne les évitent pas, elles. Ils se sont assis et ont pris des grains dans la bassine. Les filles sont restées debout, ne touchant pas au maïs, afin que leur bouche fût propre, et regardant les deux étrangers en surnombre: l'un avait environ dix-sept ans, l'autre environ dix-neuf. C'étaient les garçons de Paminode Danila et aussi la première fois qu'ils sortaient voir des filles."

Petre s'est essuyé le front avec sa paume, levé, a écarté l'écuelle de prunes sèches et dit: "Victoria, je sors avec cet homme dans le village; on va se dégourdir un peu les jambes." Victoria, ne quittant pas le seuil de porte, n'a pas prétendu le laisser sortir et Petre n'a pas osé partir; il s'est tu et tourné les pouces pour tuer le temps. "Petre, cet homme est venu pour se plonger dans le passé et tu veux le conduire par la bride dans les rues." Elle s'est ensuite adressée à moi: "Es-tu capable de la voir telle qu'elle est maintenant?" "Je la prends même mariée", ai-je répondu et j'ai eu un goût amer dans la bouche. Victoria a regardé au-dessus de ma tête et a dit à son mari: "Petre, quand sera-ce le tour de Paminode Danila de voler du foin dans le pré de la Forêt du Gros Caillou?" "Donne-moi le bâton à encoches pour que je vérifie", a dit Petre et il s'est frotté les yeux. "Va le chercher derrière le poêle", lui a répondu Victoria. Elle restait droite, prenant appui contre le chambranle de la porte, les mains derrière la nuque. Sa peau était tannée par le soleil, du bout des doigts jusqu'aux aisselles. Son visage, en revanche, était blanc, comme si elle n'avait montré que lui à la lune. Elle a fait un signe de la main pour détourner mon regard et demandé à Petre: "As-tu trouvé le bâton?" "Oui -a répondu Petre en plaçant les anneaux dans les encoches du bois de cornouiller-, jeudi en quinze ce sera le tour de Paminode Danila d'aller voler du foin dans la Forêt du Gros Caillou. C'est marqué sur mon bâton de garde champêtre, bien qu'il se soit déjà servi à deux reprises avant son tour. Par ailleurs, mon bâton est trop court pour savoir quand ce sera, dans deux ans, la prochaine fois où il sera autorisé à voler du foin." "S'il s'est servi avant son tour, il sera également au rendez-vous le jeudi coché sur ton bâton, puisqu'il lui est dû", a rétorqué Victoria. "Il m'en donnerait les trois quarts -calcula Petre avec les anneaux de laiton-; l'année prochaine restant pour lui une année non cochée, il volera encore davantage." "Il n'a qu'à ne rien te donner et ses années ne seront pas cochées. Pourvu que cet homme puisse voir l'outarde", a encore dit Victoria et elle a défait son chignon, laissant un moment pendre ses cheveux noirs puis elle s'est mise à les tresser, la tête penchée sur une épaule. Son haut cou s'était dénudé sur la gauche, de mon côté, et son coeur battait sous un grain de beauté situé au bout de la boucle d'oreille blanche à piquants verts. "Quelle outarde?" -Petre est resté bouche bée et a laissé tomber les anneaux de laiton sur le crochet fixé à l'extrémité du bâton coché, littéralement

hébété sur ses jambes courtes. Victoria a rejeté ses cheveux tressés sur sa nuque et les a attachés par devant, à l'épaule droite, pour les tresser une nouvelle fois. Elle montrait l'autre côté de son cou. Le coeur avait dépassé le grain de beauté de droite et battait près des piquants de la boucle d'oreille. Elle a repris: "Petre, n'as-tu jamais vu l'outarde?" Petre n'a même pas esquissé un geste, il ne savait plus. "Petre -a poursuivi Victoria-, il est difficile non seulement de voir l'outarde mais bien plus de l'attraper. Cet homme, que nous appelons Miron, veut attraper l'outarde. Il ne veut pas terminer sa vie sans au moins la voir. L'outarde ne peut être attrapée ni en été, ni en automne; ne fût-ce que pour l'apercevoir, c'est difficile: elle reste à la lisière des chaumes, dans le soleil, et on ne peut pas regarder en ayant le soleil de face. Il n'y a qu'en hiver, quand tout est verglacé, que l'on peut l'attraper parce qu'elle a les ailes lourdes, ne peut voler et marche comme une poule. Mais c'est difficile, même alors. Rares sont ceux qui saisissent l'instant propice: souvent, l'outarde se cache par temps de verglas; en revanche, quand elle est visible, il n'y a pas de verglas. Petre, demande une fois à Corbu d'entonner la chanson de l'outarde." Petre est encore resté un moment embarrassé puis a dit: "Ah!", et il a été secoué de rire. Les anneaux de laiton sautaient sur le bâton coché et Petre riait encore plus fort, heureux d'avoir compris. Il découvrait ses dents, blanches et propres, jusqu'à sa dent de sagesse. Il m'a donné une bourrade sur l'épaule: "C'est entendu, viens jeudi en quinze à la Forêt du Gros Caillou. Tu verras l'outarde, en été, la nuit et au clair de lune. Quand il s'agit de foin, rien au monde ne fera rester Paminode et même sa femme dans leur cachette." Il regarda le bâton à anneaux, le retourna et dit, étonné: "Tiens, c'est vrai: jeudi en quinze, quand Paminode volera son foin, ce sera la pleine lune." J'ai regardé l'encoche à hauteur de laquelle Petre tenait son pouce à l'ongle fendu et j'ai vu un noeud blanc dans le bois. Petre a passé le bout de son ongle fendu sur le noeud et m'a dit: "Paminode se met à faucher vers minuit, quand l'herbe n'est ni mouillée par la rosée, ni séchée par la chaleur. Nous arriverons, quant à nous, plus tard dans la Forêt du Gros Caillou, quand la famille de Paminode se dispersera parmi les saules, en toute hâte, pour ne pas être surprise par le jour. A cette heure-là, Paminode les fait tous faucher, y compris sa femme que personne ne connaît." Petre parlait d'une voix uniforme, comme s'il répétait des choses, sans substance, pourvues seulement d'une

écorce et apprises par coeur de Victoria. "Suffit!", lui a crié Victoria, dont je devinais la présence immobile contre le chambranle de porte. Elle était vêtue autrement: une longue robe rouge, des boucles d'oreille rouges, une couronne de cheveux tressés à hauteur des tempes; et elle tenait à la main un fouet à lanières de cuir enduites de goudron. Petre me questionnait du regard et me montrait Victoria. A un moment donné, il a même passé sa paume sur mon habit, pour voir si moi je n'avais pas changé -c'était le cas-, et a tourné des yeux encore plus exorbités vers Victoria, tandis qu'il me tapait sur l'épaule sans s'en rendre compte et me disait: "C'est entendu, jeudi en quinze." Victoria lui a tendu son fouet: "Prends-le. Tu devrais être aux herbages depuis longtemps." "Donne-moi encore des prunes", a encore dit Petre. "Prends-en dans la malle et fais attention en partant de ne pas déranger les oies." Je l'ai entendu dans la rue, quelques instants plus tard: il sifflait et frappait de son fouet la poussière du chemin.

Quand la nuit est tombée, Victoria et moi, restés seuls, avons senti de près le parfum de l'absinthe sous l'oreiller. Le matin, en me réveillant, j'ai trouvé le plancher de la maison vide de tout autre présence. J'ai marché dans les pièces, qui étaient toutes vides, comme les murs, les lits, les fenêtres. Je suis revenu dans la pièce où j'avais rêvé que j'étais avec Victoria, pour vérifier s'il n'y restait pas une trace de notre séjour ensemble. J'ai regardé derrière le poêle: le bâton à anneaux de Petre s'y trouvait, le noeud blanc tourné vers moi. J'ai soulevé le couvercle de la malle: elle contenait des prunes sèches. Le vent soufflait et je suis allé fermer la fenêtre. Une robe rouge, tordue par le vent, avait été jetée en boule dans un coin. Je suis sorti dans la cour; il pleuvait. Une femme jetait au-dessus de la palissade de l'herbe à un troupeau d'oies. Je me suis approché et lui ai dit dans le creux de l'oreille: "Je pars et reviendrai jeudi en quinze pour aller voir l'outarde dans la Forêt du Gros Caillou. Attends-moi." La femme s'est retournée vers moi: elle avait les cheveux fanés, le nez crochu et la bouche boursouflée comme une vieille bourse. Ce n'était pas Victoria. Elle a porté les mains à ses oreilles, couvrant ses boucles d'oreille rouges, et m'a demandé avec brusquerie: "Qui es-tu?" J'ai regagné mon village.

Miron a regardé en direction des champs: il avait à nouveau senti quelque chose. Après quelques instants, il a demandé:

-Qu'est-ce qu'il y a, Corbu?

-Mon cheval s'est endormi et je dois le ranger à côté des autres, pour qu'il puisse marcher et tenir le pas -a répondu la voix basse de Corbu, de l'endroit où il était-. Le jour est proche et je veux, moi aussi, être à la lumière.

-Est-il vrai que tu saches une chanson au sujet de l'outarde? -demanda l'étranger en voyant que Miron se taisait, se penchait, arrachait de l'herbe au pas du cheval, la portait à ses narines et la jetait.

-J'ai su un jour la chanter -dit Corbu-. Je ne l'ai plus entonnée depuis longtemps et des paroles étrangères s'y sont mêlées. J'en aurais eu besoin maintenant et ne sais plus où en chercher la source. Nous nous rendons au lieu dit "l'outarde" -je ne sais pas qui a pu le baptiser de la sorte-, pour lequel nous avons quitté notre village et la pauvreté, afin de troquer le maïs contre une partie de la récolte. J'aurais procédé, à l'aide de la chanson, à la cueillette et au partage. A "l'outarde", la terre entière est jaune de tant de maïs. Quand le soleil se couche, il continue à faire jour, grâce au maïs.

-Je me suis laissé dire -insista l'étranger- qu'en une circonstance, tu as entonné la chanson pour Petre Uraru.

-Petre ne réclamait pas de chansons -répondit Corbu-. Tu confonds peut-être avec Victoria, sa femme. Elle n'est plus de ce monde, elle est morte il y a longtemps. Elle s'est maintenant transformée en pots et tasses de terre cuite. Ne me parle pas de Petre. Il évaluait le foin à l'aide d'un bâton pourvu d'encoches en or. Il avait déplacé le zodiaque sur un bâton de sa cour. La famille Danila se trouvait à mi-chemin entre le soleil et la lune. Victoria ne figurait pas dans les encoches des années, ni Corbu qui vous parle. Miron, c'est vrai, est arrivé plus tard dans notre village. Mais quand il est venu, et depuis qu'il est chez nous, il n'a pas eu droit à une encoche parce qu'il n'a pas eu de foin. Il me semble pécher quand je parle de moi. Petre a un jour fait une encoche sur son bâton pour mon cheval: il avait crotté du foin frais. L'encoche était à côté de "l'espion de Marie-Thérèse", car le foin lui appartenait et il n'en voulait plus -Corbu poussa son cheval plus près-. Cela, c'est la chanson de Petre. Et tu vas t'étonner du fait que celle de Victoria n'est pas la même. On chanterait sa chanson à rebours qu'elle ne ressemblerait pas à celle de Petre. Victoria sentait que sa fin était proche bien qu'elle fût plus jeune que beaucoup de filles à marier. Elle avait quitté Petre depuis quelques années et, comme je voulais l'épouser, je lui ai fait part de mon intention. "Corbu -a dit Victoria-, ne me parle pas de cela, à moi dont la fin approche avec la lune. J'ai été mariée et puis, un matin, je suis partie avec mes affaires, attendant une nouvelle fois des prétendants; c'était il y a longtemps. J'ai à présent déballé mes affaires et en fais cadeau aux jeunes filles, car le temps a passé sans se soucier de moi. Tu as une bonne âme, Corbu; emporte sur ton épaule la malle contenant ce qui m'est resté de la dot de la terre que, ni les imbéciles, ni les intelligents n'ont vue comme il fallait." Et c'est ce qui s'est passé: j'ai porté son cercueil et, à la fin, chanté ce qu'elle m'avait dit de chanter: "Galav Laliu n'est plus, Laliu, le joueur de tympanon, n'est plus, depuis un an et quelques jours, et son tympanon résonne toujours. Dans les blés et l'herbe drue, pour ce qui est de l'voir, on ne l'voit plus."

-Le jour n'est pas loin, Corbu, choisis une autre chanson et parle, toi aussi, comme tout le monde! -lui a crié Miron-. Quand il fera soleil et que nous arriverons à "l'outarde", aie l'esprit éveillé; sois attentif si tu veux voir le maïs!

-Je connais un Laliu, encore joueur de tympanon, qui parcourt les villages du Danube, cherchant à s'y établir -l'étranger risqua cette intervention pour amener Corbu plus près du jour.

-Son nom est usurpé. Ses chansons s'arrêtent dans la caisse de son tympanon -répliqua Corbu à l'étranger puis s'adressant à Miron:- Regarde bien, toi aussi, Miron, quand il fera jour et qu'on verra le maïs ou le soleil; moi j'ai faim et ne les distingue plus.

Quand Corbu fut parti, Miron a poussé son cheval plus avant puis est revenu prendre sa place à côté de l'étranger.

-Sous peu, on laissera les chevaux se reposer. Pour en revenir à mon récit, je me suis donc rendu seul, la nuit du jeudi en quinze, dans la Forêt du Gros Caillou. Ils étaient tous, fort nombreux, Paminode en tête, en train de faucher entre les saules; il y avait même un enfant, armé d'une petite faux à sa taille, qui mutilait l'herbe. Je n'ai pas aperçu la fille que je connaissais parmi les femmes raides, qui balançaient les faux entre les saules. J'ai bien regardé et c'était la pleine lune. Je suis ensuite parti pour le Danube où, en travaillant aux pêcheries, j'ai vécu avec une branche de la famille Pacuraru. C'est à cette époque où j'étais journalier que j'ai épousé une fille de leur famille. Comme elle était gaie, je ne suis plus revenu dans mon village, pour ne pas l'arracher aux paysages qui lui étaient familiers et ne pas la rendre triste. A deux reprises, je

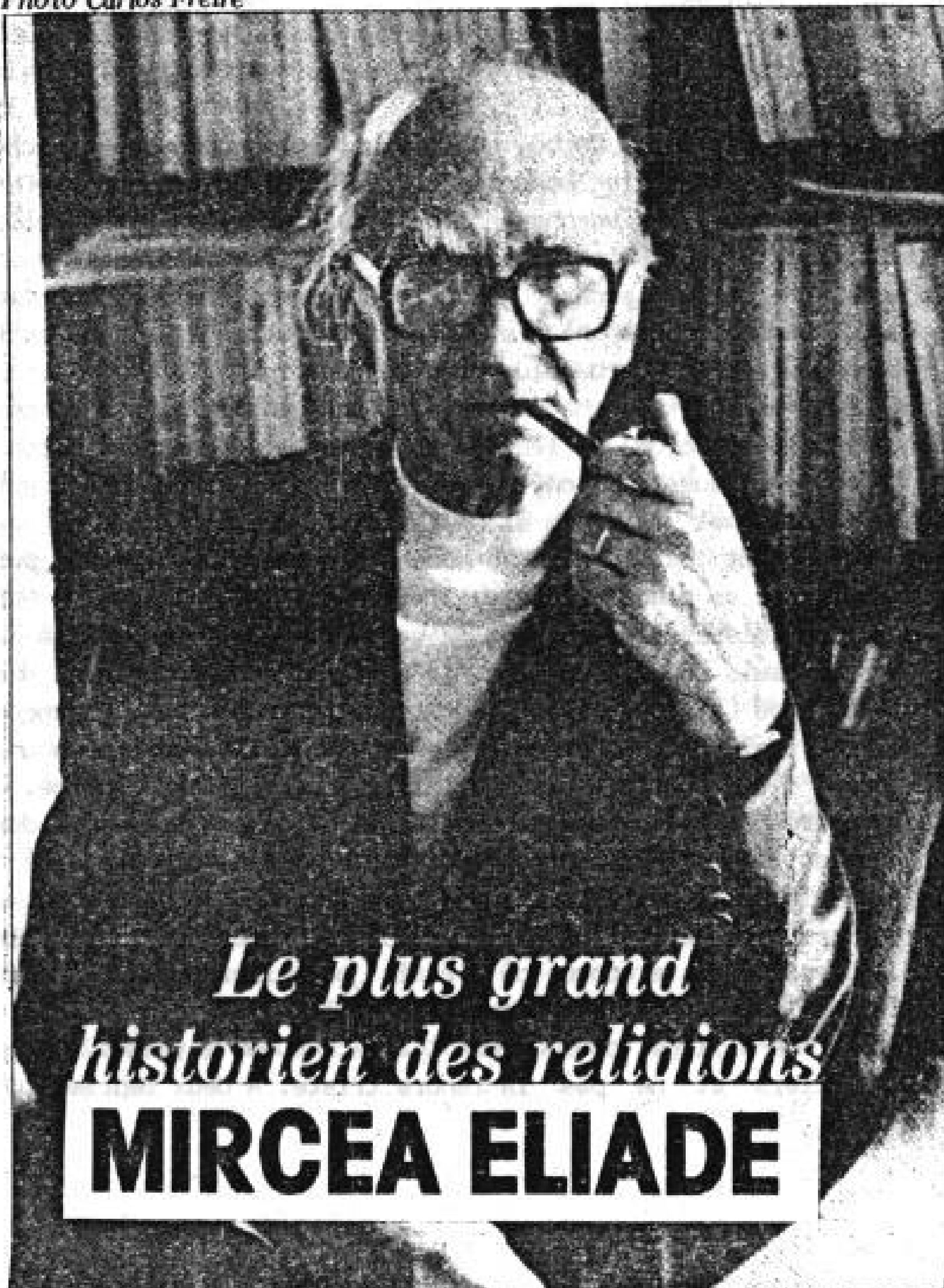
n'avais pas su ce que je côtoyais. C'est ainsi que je suis revenu de leur village. Sous peu, on laissera les chevaux se reposer. Quand il fera jour, essaie de rester près de moi.

Les coqs des chariots du convoi se sont mis à chanter les uns après les autres.

Le cheval de Miron progressait dans les herbes le cou tendu vers l'avant et s'essuyait les dents avec de la rosée. Une raie jaune commençait à pousser devant nous. Le maïs ou le soleil?

(traduit du roumain par Ioan BACIU et revu par A.-B. GOORDEN)

Photo Carlos Freire



Mircea ELIADE (1907) a vécu aux Indes de 1928 à 1932, préparé une thèse de doctorat sur le yoga et enseigné la philosophie à l'Université de Bucarest de 1933 à 1940. Attaché culturel à Londres, puis à Lisbonne, il devient, en 1945, professeur à l'Ecole des Hautes Etudes et commence à écrire directement en langue française. Il enseigne à la Sorbonne, dans diverses universités européennes et, depuis 1957, est titulaire de la chaire d'histoire des religions à l'Université de Chicago, où il dirige toujours la prestigieuse revue History of Religions . C'est en tant qu'auteur fantastique qu'il nous intéresse plus particulièrement, s'exprimant tant sous forme de romans - Isabel si Apele Diavolului (1930, "Isabel et les eaux du Diable"), Minuit à Serampore, suivi de Le Secret du docteur Honniberger (1940), Noaptea de Sânziene/Forêt interdite (1955, Gallimard, couronné en 1978 comme "meilleur roman fantastique européen des 25 dernières années" au 4ème Colloque européen des littératures de l'imagination, organisé à Bruxelles), Domnisoara Christina (1936; "Mademoiselle Christina", 1978, L'Herne), Sarpele (1937; "Andronic et le serpent", 1979, L'Herne)- que de récits courts comme ceux du recueil Uniformes de général (1981, Gallimard, dont est extraite la nouvelle suivante, écrite à Paris en décembre 1952), pour ne citer que les oeuvres de fiction les plus connues. Il ne nous est malheureusement pas possible de nous étendre ici sur les multiples facettes de cette oeuvre universelle, à laquelle "Les Cahiers de l'Herne" ont consacré en 1978 leur 33ème livraison sous la direction de Constantin Tacou. Ecrivain complet, Mircea Eliade est certes un candidat tout désigné pour un prochain "prix Nobel de littérature"!

DOUZE MILLE TETES DE BETAIL.

Le client leva la bouteille vide et, l'agitant en l'air, fit signe au cafetier de lui rapporter du vin. Puis il tira de la poche de sa veste un mouchoir à carreaux avec lequel il s'épongea le front, d'un geste machinal. C'était un homme entre deux âges, fort, presque gros, le visage rond et congestionné, inexpressif.

Le cafetier s'approcha d'un pas traînant.

-Du moment qu'ils ne sont pas encore venus, ils ne viendront plus -dit-il en posant un pichet sur la table. Il est presque midi...

L'homme le regardait en souriant, tout en triturant son mouchoir.

-Ils ne viendront plus -répéta le cafetier en martelant les mots.

Comme s'il l'entendait seulement à ce moment-là, le client sortit une grosse montre de son gousset, renversa la tête en arrière et consulta longuement les aiguilles, de loin, les sourcils froncés, sans cligner.

-Midi moins cinq -dit-il doucement, comme s'il n'en croyait pas ses yeux.

D'un geste inattendu, il détacha la montre de son épaisse chaîne en or et la tendit avec un sourire complice.

-Tenez, prenez-la, pour voir. Qu'est-ce que vous en dites? Elle pèse combien, à votre avis?

L'autre, indécis, la soupesa pendant quelques bonnes secondes, dans le creux de la main droite puis de la gauche.

-Elle est lourde -dit-il-. On ne dirait même pas de l'or. Trop lourde pour de l'or...

-C'est une montre impériale. Impériale! Je l'ai achetée à Odessa. Elle a appartenu au tsar!

Puis, comme le cafetier, après avoir hoché la tête à plusieurs reprises pour bien marquer son admiration, s'apprêtait à retourner à son comptoir, il le retint par le bras.

-On m'appelle Gore -dit-il-. Prenez un verre, c'est moi qui régale. Oui, Iancu Gore, homme de confiance et d'avenir, comme disent ceux qui me connaissent.

Un camion lourdement chargé passa dans la rue et fit tinter la seule vitre encore intacte aux fenêtres. Le menton dans le creux de la main, Gore observait avec un sourire intéressé les gestes du cafetier. Il le vit choisir un verre sous le comptoir, le laver longuement, soigneusement, et en vérifier la propreté plusieurs fois. Son verre à la main, le cafetier revint sans hâte, en traînant les pieds. Pendant qu'il se versait du vin d'un air concentré, sans dire un mot, Gore lui demanda à voix basse:

-Vous ne connaissez pas un certain Pàunescu?

-Le Pàunescu des Finances?

Son verre rempli, l'homme le porta aux lèvres mais suspendit brusquement son geste, comme si la mémoire lui revenait au dernier instant.

-Oui, celui des Finances -confirma Gore.

Le cafetier vida son verre d'un trait et s'essuya la moustache du dos de la main.

-Il habitait juste à côté, au 14, mais il a déménagé. Il a déménagé

après le bombardement -précisa-t-il avec un clin d'oeil ironique-. Paraît qu'il aurait reçu un ordre de son ministère...

Nouveau clin d'oeil complice que, cependant, Gore ne remarqua pas: il ramassa son mouchoir à carreaux sur la table et se remit à s'essuyer machinalement le front et les joues, avec une sorte de dégoût.

-Il ne m'a rien dit! -s'écria-t-il soudain-. Il m'a juste dit, si jamais j'avais besoin de lui, de ne pas essayer de le joindre au ministère, mais de venir ici, rue Frumoasei. Seulement voilà, au 14, il n'y a plus personne. C'est le désert...

-Il a déménagé après le bombardement -répéta le cafetier en retournant derrière son comptoir-. Qu'est-ce qu'il y a eu comme morts, ce jour-là!

Deux chauffeurs maussades et taciturnes entrèrent et s'assirent devant la fenêtre à la vitre intacte. Gore consulta de nouveau sa montre, en la tenant loin des yeux.

-Midi dix -fit-il en soupirant.

-Ils ne viendront plus -dit le cafetier-. On s'en est tiré aujourd'hui aussi, Dieu merci, on s'en est tiré...

Gore remit la montre dans son gousset, tapa gaiement sur la table et cria:

-L'addition, patron, on est pressé!

Il se leva avec un bref effort et s'approcha, hésitant, du comptoir.

-On a affaire. On est pressé! -répéta-t-il plusieurs fois à la cantonade, d'une voix forte.

Il compta quelques billets et, sans attendre la monnaie, serra vigoureusement la main du cafetier.

-Vous entendrez parler de moi -dit-il-. Vous entendrez parler de Iancu Gore.

Dans la rue, la douce chaleur de cette mi-journée de mai l'enveloppa. Ca sentait l'églantier et les gravats. Gore enfonça son chapeau sur son front et s'en alla d'un pas paisible.

-La fripouille! -grommela-t-il entre ses dents en passant devant le 14.

C'était un modeste pavillon de banlieue aux murs sillonnés de nombreuses lézardes.

-La crapule! Il me raconte des salades et pendant ce temps-là il se fait évacuer. Trouillard et escroc! Il me pique mes trois millions et il file se mettre au vert avec. Il me laisse seul ici, sous les

bombes!

Il hâta soudain le pas, furieux, mais, une fois arrivé au bout de la rue, il s'arrêta brusquement, marmonna quelques jurons et fit demi-tour. Il courait presque. Devant le 14, il ôta son chapeau et appuya toute sa main sur la sonnette. Il resta longtemps ainsi, le chapeau dans une main, l'autre sur le bouton, à écouter la sonnerie qui semblait revenir, solitaire et sinistre, du fin fond de la maison déserte. Malgré les grosses gouttes de sueur qu'il sentait dégouliner dans ses sourcils, il ne retira pas la main de la sonnette pour s'éponger. Il était trop en colère.

Tout à coup il entendit, stridente, invraisemblable, la sirène. Il sut aussitôt que ses jambes allaient devenir molles comme du coton et il leva les yeux, désemparé. Dans le ciel d'un bleu délavé, quelques petits nuages blancs flottaient au hasard, comme s'ils hésitaient sur la direction à prendre. "Ils sont fous! Il est midi largement passé, qu'est-ce qui leur prend?", se dit-il. Il se mit à chercher son mouchoir en tremblant et se le passa désespérément sur la figure. Il lui sembla entendre des voix dans les maisons voisines, des portes claquées et le cri aigu d'une jeune femme:

-Jeannot! Où es-tu passé, Jeannot?

Gore jeta quelques coups d'oeil furtifs autour de lui, puis baissa résolument la tête et partit en courant. La sirène s'éteignit dans un dernier et long gémissement affolé. "Six mille têtes de bétail, du premier choix", pensait Gore. "J'ai le permis d'exportation. Il ne me manque plus que l'autorisation du ministère des Finances..." Il aperçut tout à coup, collé sur un mur, le panonceau bien connu avec une main peinte en noir, l'index pointé, et ces mots: "Abri à 20 mètres". Il sentit le sang lui affluer au visage et accéléra sa course. Il arrivait devant la porte de l'abri et l'ouvrait lorsqu'il entendit, très près, le coup de sifflet d'un agent.

Guidé par l'index peint en noir, Gore se dirigea vers une sorte de cave, au fond de la cour. De grosses lettres tracées sur la porte annonçaient: "Abri pour dix personnes". "Il n'aura pas eu le temps de se remplir, je trouverai une place", se dit Gore en ouvrant la porte. C'était une vaste pièce au sol de ciment et au soupirail passé à la chaux. Une ampoule sale pendait au plafond; le long des murs, un seau d'eau et quelques sacs de sable. Au milieu, deux bancs en bois. Un vieillard et deux femmes le regardèrent entrer sans manifester de curiosité.

-Bonjour m'sieurs dames -dit Gore en se forçant à sourire bien qu'il

fût à bout de souffle-. Ce que j'ai pu courir! -poursuivit-il en s'essuyant la figure avec son mouchoir-. Je croyais qu'ils ne viendraient plus, aujourd'hui. Comme ils n'étaient pas venus à midi, je croyais qu'ils ne viendraient plus...

-Moi, je vous dis que c'est une fausse alerte -affirma le vieil homme d'une voix étonnamment grave-. Je l'ai entendu ce matin à la radio: on fait des exercices de D.C.A. D'ailleurs, ils l'avaient déjà annoncé hier soir. C'est un exercice!

Il s'excitait à vue d'oeil, au fur et à mesure qu'il parlait. C'était un vieillard d'allure digne, au visage encore beau, aux cheveux poivre et sel abondants. Il ne cessait de cligner et ses yeux paraissaient nager dans les larmes. L'une des deux femmes tourna la tête et lui lança un regard agacé. Elle était peut-être vieille, mais on ne pouvait lui donner un âge. Sa large figure rougeaude était coupée par une grande bouche presque difforme, aux dents jaunies et irrégulières. Après avoir bien fixé l'homme d'un air méprisant, elle se retourna brusquement vers sa voisine:

-S'il vous plaît, Madame, je veux pas rester là. Elle me dit rien qui vaille, cette cave. J'ai la paupière gauche qui tremble depuis ce matin. C'est mauvais signe...

-Elizaveta! -fit l'autre dans l'espoir de l'interrompre.

Mais la nommée Elizaveta continua en accélérant son débit:

-Vaudrait mieux rentrer à la maison, Madame, on sera mieux à la maison. Croyez-moi...

-Elizaveta! -cria brutalement sa patronne- Si tu m'énerves, le sang va me monter à la tête et je vais encore me trouver mal!

La dame devait avoir la cinquantaine. Maigre, le nez pointu, les yeux froids, délavés. Sobrement vêtue, mais non sans coquetterie. Nerveuse, elle n'arrêtait pas d'arranger un châle rose pâle autour de son cou. Gore comprit aussitôt qu'il s'agissait d'une personne de bonne condition et, l'ayant saluée de plusieurs inclinaisons de la tête, lui demanda la permission de s'asseoir en face d'elle, sur l'autre banc, à côté du vieillard. Mais les deux femmes ne lui répondirent ni l'une ni l'autre.

-Je suis de Pitesti -dit-il, quelque peu décontenancé-. Je suis venu pour affaires. Douze mille têtes de bétail, du premier choix. J'ai le permis d'exportation, j'ai tout ce qu'il me faut... C'est que Gore, Iancu Gore, c'est pas n'importe qui! -ajouta-t-il en baissant la voix et en dévisageant les deux femmes et l'homme à tour de rôle, tandis qu'un sourire rusé éclairait sa face.

Cependant, personne ne paraissait l'entendre. Ils le traitaient avec une incroyable indifférence, comme s'il ne se trouvait même pas là, à leurs côtés. Elizaveta se signait sans cesse en marmonnant une prière.

-Tu as apporté les sels? -demanda sèchement sa maîtresse.

La bonne répondit d'un hochement de tête, tout en continuant sa prière à voix basse.

-Arrête donc de prier, tu vas finir par nous porter malheur! -s'exclama la dame.

Gore, qui s'apprêtait à faire le signe de la croix, se ravisa.

-Avec un peu de chance, ils s'en iront plus loin, du côté de Ploiesti -dit-il-. Si ça se trouve, ils passent par ici juste pour nous faire peur. Ce qui les intéresse, c'est Ploiesti. Les derricks, le pétrole...

Personne ne lui répondit. Le vieil homme semblait s'énerver de nouveau:

-J'ai entendu ce matin de mes oreilles, à la radio, qu'on allait faire des exercices de D.C.A.

Brusquement, il se leva, s'approcha de la porte et y colla l'oreille. Gore sortit sa montre comme si de rien n'était et la soupesa longuement dans sa main droite, puis dans la gauche. D'un pas léger, l'air soupçonneux, le vieillard revint au milieu de l'abri.

-C'est une montre impériale -dit Gore, la main grande ouverte tendue devant lui-. Je l'ai achetée d'occasion, à Odessa. Elle a appartenu au isar... Prenez-la un peu, vous n'en reviendrez pas!

Il fit mine de la détacher de sa lourde chaîne en or, mais l'homme, comme s'il n'avait pas entendu, s'adressant à la dame, avec un sourire sarcastique:

-Avez-vous des nouvelles de Pàunescu, chère Madame Popovici?

-Qu'est-ce que ça peut vous faire? -s'écria Elizaveta, comme piquée au vif-. Vous feriez mieux de payer votre loyer!

-Elizaveta, je te prie de ne pas te mêler de ça! -interrompit sa maîtresse.

Après quoi elle lança un rapide regard au vieil homme et haussa les épaules sans lui répondre. Soudainement ému, Gore continuait à soupeser sa montre en faisant semblant de ne pas écouter.

-Je vous avais pourtant bien prévenue qu'il n'était pas sérieux -dit le vieillard-. J'ai mes antennes et je me suis renseigné, vous pouvez me croire...

Gore sentit la colère l'envahir. Si Pàunescu avait été honnête, s'il avait tenu parole, il y a belle lurette qu'il lui aurait obtenu l'autorisation des Finances, pour laquelle il lui avait déjà avancé trois millions. Et il serait maintenant à la frontière avec sa marchandise: six mille têtes de bétail. Bénéfice net: vingt millions. Au lieu de perdre son temps à Bucarest et de se retrouver coincé sous les bombardements... Il ne put refréner davantage sa impatience et s'adressa à son voisin:

-Vous connaissez Pàunescu? Le Pàunescu des Finances?

-S'il y a quelqu'un qui le connaît, c'est bien moi. Enfin, j'ai fait mon devoir, je vous ai prévenue à temps...

-Vous le connaissez bien? Quelle sorte de type c'est? -murmura Gore.

Comme s'il ne l'entendait pas, le vieillard passa devant lui et regagna sa place. "Ils sont cinglés", pensa Gore. Il tourna la tête, cracha par terre et s'essuya la bouche avec son mouchoir.

-Madame, moi je m'en vais! -s'écria soudain Elizaveta en bondissant-. J'ai ma paupière qui se remet à trembler!

-Tu es folle! -dit Madame Popovici en l'agrippant par le bras.

Gore se signa et cracha de nouveau en tournant la tête.

-Et puis si c'est un exercice, pourquoi vous êtes descendu, vous? -cria Elizaveta d'une voix suraiguë-. Et pourquoi vous restez là? Rien que pour nous embêter, je parie!

A cet instant, entendant la sirène annoncer la fin de l'alerte, Gore se dressa d'un bond?

-Sains et saufs! -s'exclama-t-il.

-J'habite dans cette maison et, conformément à la loi, j'ai droit à cet abri -répondit dignement le vieil homme.

-Dieu merci, on s'en est encore tiré cette fois-ci -dit Gore en faisant le signe de la croix-. Vous aviez raison -ajouta-t-il en s'adressant à l'homme-. Il n'y a pas eu de bombardement. On n'a pas entendu non plus la D.C.A. Et puis, pour ce que ça a duré...

Il sortit sa montre et regarda les aiguilles de loin, en fronçant les sourcils.

-... Cinq minutes à peine!

-Tu vas me rendre folle, avec tes prières -chuchota Madame Popovici en secouant le bras d'Elizaveta.

Gore embrassa le trio d'un seul regard et sourit.

-Le bon Dieu vous aura entendue, c'est peut-être pour ça qu'il n'y a pas eu de bombardement -dit-il gaiement.

Sur le point de partir, il s'arrêta quelques instants devant la porte, indécis, et les examina à tour de rôle. Le vieillard fixait

imperturbablement le plafond.
-Vous restez? -demanda Gore- Ca ne vous a pas suffi?

Mais personne ne se décidant à lui répondre, il ouvrit résolument la porte.
-Bande de cinglés -grommela-t-il dans sa barbe en sortant.

Dans la rue depuis un moment, il se rendit compte que le soleil l'avait aveuglé et qu'il marchait au hasard, sans regarder où il mettait les pieds. "Cet escroc de Pàunescu!" Et cette pensée effaça sa joie. "Six mille têtes de bétail!" se répétait-il sans cesse, exaspéré. Bénéfice net: quarante millions. "Il m'a jeté de la poudre aux yeux. Il m'a embobiné. Il a roulé Iancu Gore!" Il hâta le pas, sans réussir pour autant à apaiser sa colère. Son chapeau à la main, il s'essuyait machinalement la figure. Il s'aperçut tout à coup qu'il se trouvait devant le 14. Il s'arrêta une seconde et cracha dans la cour, par-dessus la clôture.
-Bande de voleurs! -cria-t-il.

Il remit son chapeau et prit le chemin du bistrot. Il en retrouva la fraîcheur avec plaisir. Il s'assit sur la chaise qu'il avait quittée une demi-heure plus tôt. En le voyant, le cafetier lui sourit.
-On peut déjeuner -dit-il.
-Apportez d'abord du vin et deux verres.

Il attendait, impatient, en tambourinant sur la table. Quand les deux verres furent remplis, Gore demanda:
-Dites, patron, c'est quelle sorte de type, ce Pàunescu? Qu'est-ce que vous savez de lui?

Le cafetier vida son verre à contrecoeur, avec deux ou trois claquements de langue.
-Il a déménagé après le bombardement.
-Ca, je le sais. Vous me l'avez déjà dit. Je vous demande si vous le connaissiez bien. J'ai entendu dire qu'il était plutôt escroc sur les bords. Qu'il aurait roulé des gens...

Le cafetier posa son verrp sur le plateau et hocha la tête.
-Moi, j'en sais rien. Il venait pas souvent ici.
-Puisque je vous le dis -fit Gore.

Et, de nouveau, la même pensée l'obséda: "six mille têtes de bétail; je serais déjà à la frontière..."
-Et puis écoutez -reprit-il nerveusement-, il vaut mieux ne pas se frotter à Iancu Gore. Vaut mieux pas s'y frotter! Il y a trop de fric en jeu, là. Douze mille têtes de bétail. J'ai le permis, j'ai tout

ce qu'il me faut. C'est que moi, je me laisse pas rouler comme cette pauvre conne de Madame Popovici...

Le cafetier sursauta et demanda, surpris:
-Qui vous a parlé de Madame Popovici? Comment êtes-vous au courant?
-C'est mon affaire -répondit Gore avec un sourire entendu-. Moi, en tout cas, je ne suis pas une Madame Popovici.
-Pauvre Madame Popovici... Dieu ait son âme -murmura le cafetier et il fit respectueusement un grand signe de croix.

Gore le regarda sans comprendre, d'un oeil sévère.
-Qu'est-ce qui vous prend? -grogna-t-il- Qu'est-ce que vous avez à vous signer?
-C'est que ça fait quarante jours depuis le grand bombardement, quarante jours qu'elle est morte, la pauvre, et personne n'a fait dire une messe pour le repos de son âme -expliqua le cafetier d'une voix subitement lasse.

Gore recula légèrement sa chaise et le regarda, les sourcils froncés.
-Alors, il s'agit pas de la même -dit-il fermement-. La Popovici dont je vous parle, c'est une dame bien. La cinquantaine, le nez pointu. Elle habite tout près, à quelques maisons de chez cet escroc de Pàunescu. Elle a une bonne, pas mal cinglée aussi, une certaine Elizaveta...
-Pauvre Elizaveta -soupira le cafetier-. Je la connaissais depuis son arrivée à Bucarest, ça peut faire douze ou treize ans. Depuis le veuvage de Madame Popovici. Je les ai tous connus. Ils venaient le soir, quand nous avions encore une terrasse...
-Eh bien! Et alors? -demanda Gore, nerveux.
-Elle aussi, elle est morte au bombardement. Ce jour-là, vous savez bien, le 4 avril, quand on croyait que c'était juste un exercice, même que la radio l'avait annoncé...
-Alors là, non! Elle n'est pas morte. Vous pouvez me croire. Je viens de les voir, de les entendre, moi-même, de mes oreilles.

Le cafetier hocha la tête, avec un sourire incrédule.
-Alors, c'était pas elles, Dieu ait leur âme. La bombe est tombée en plein sur l'abri, au fond de la cour. La maison s'est écroulée aussi, c'est le souffle qui l'a démolie, mais la bombe, elle est tombée droit sur l'abri. On n'a plus rien retrouvé... Qu'est-ce qu'il y a eu comme morts, ce jour-là -ajouta-t-il en baissant la voix, avec une sorte de crainte.

Gore l'écoutait d'un air morose, la bouche entrouverte. Il sortit

son mouchoir de sa poche et s'épongea nerveusement la figure.
-Dites donc, patron -fit-il sur un ton grave-, vous vous foutez de moi ou quoi? C'est pas deux pichets de vin qui me feraient perdre la tête. On voit que vous me connaissez pas. Quand le vin est bon, je peux vous en boire un tonneau, moi! Vous n'avez qu'à venir à Pitesti, on vous dira qui c'est, Iancu Gore. Je vaux des millions, moi, patron. Seulement, j'aurais pas dû me mettre en cheville avec cette fripouille de Pàunescu. J'étais en règle, j'avais tout ce qu'il me fallait...

Le cafetier l'écoutait timidement, en esquissant un sourire.
-Vous les aurez peut-être confondues -bredouilla-t-il en guise d'excuse.
-Puisque que je vous dis que j'ai entendu tout à l'heure Madame Popovici et Elizaveta se disputer avec le locataire...
-Avec le juge? Protopopescu? Vous savez ça aussi?
-Ils étaient tous les trois dans l'abri et j'ai compris de quoi il retournait. Il n'a pas payé son loyer.

Le cafetier le dévisagea d'un air perplexe puis, comme s'il voulait changer de conversation, lui demanda:
-Mais qu'est-ce que vous faisiez dans l'abri?
-C'est pas que j'aie eu peur, mais tout à l'heure, en entendant l'alerte, j'ai fait comme tout le monde, je suis entré dans un abri. C'est les ordres...
-Il n'y a pas eu d'alerte aujourd'hui -murmura le cafetier sur un ton coupable, les yeux baissés.

Gore tambourina pendant un moment sur la table, cherchant à ne pas perdre son calme.
-C'est quoi, votre plat du jour? -demanda-t-il à brûle-pourpoint.
-De la choucroute.
-J'en prendrai une double.

Le cafetier passa derrière le comptoir puis disparut à la cuisine. Gore se rappela sa frayeur, qui l'avait poussé à se signer, et éclata de rire.
-Bande de cinglés! -grommela-t-il.

Des ouvriers, qui entraient à ce moment-là, le regardèrent rire tout seul. Ils s'assirent devant la fenêtre à la vitre intacte et se mirent à bavarder. Le cafetier revint avec une grande assiette fumante et un demi-pain.
-On s'en est tiré aujourd'hui encore, M'sieur Costicà -dit l'un des ouvriers-. Allez, je paye une tournée de tsuica!

-C'était juste un exercice -dit Gore en tournant la tête-. Ca a duré cinq minutes à peine. Il paraît que la radio l'avait annoncé. Si j'avais su, je serais même pas entré dans l'abri.

Le cafetier regagna son comptoir et remplit soigneusement les verres. Il finit par s'enhardir et lança:
-Monsieur dit qu'il y a eu une alerte.
-Un exercice! -cria Gore, non sans mal car il avait la bouche pleine.

Plusieurs ouvriers intervinrent en même temps:
-Il n'y en a pas eu. C'est la semaine dernière qu'il y a eu un exercice. Aujourd'hui il n'y a rien eu.
-Il dit qu'il a vu et entendu Madame Popovici et Elizaveta, vous savez, celles qui habitaient la grande maison à grilles noires -reprit le cafetier-. Et le juge aussi, Protopopescu, le locataire de Madame Popovici. Dans l'abri où la bombe est tombée en plein dessus...

Les hommes regardèrent curieusement Gore, qui dévorait à belles dents mais contenait difficilement sa colère.
-On y a bossé toute une semaine pour dégager la rue -dit un ouvrier-. Y avait plus que la grille à tenir debout.
-Il a dû confondre avec quelqu'un d'autre -hasarda l'un de ses camarades.

Gore tourna sa chaise pour mieux les voir. Il s'essuya la bouche et le menton avec la serviette, qu'il jeta ensuite, nerveux, sur la table.
-Je vous parie une bonbonne de tsuica -dit-il en se dressant d'un air résolu. -Vous pariez que quoi? -demanda l'un des hommes.
-Que je vous montrerai l'abri et que je vous montrerai aussi Madame Popovici et Elizaveta. J'entrerai chez elles et je leur expliquerai qu'on a parié, je leur demanderai de venir à la porte, ou au moins à la fenêtre, pour vous parler.

Des rires fusèrent.
-Ca fait un peu loin -dit un ouvrier.
-Vous vous dégonflez? -demanda Gore sur un ton triomphal.
-Moi, je tiens le pari -dit un jeune en se levant, et il but son verre d'un trait-. J'ai travaillé au 74, la maison aux grilles noires.

Gore l'attendait en souriant au milieu de la salle. Il lui serra la main entre les siennes, longuement, afin que chacun pût constater que le pari était tenu. Puis, sans perdre un instant, il retourna à sa table, prit son chapeau et se dirigea vers la porte. Quelques

ouvriers se levèrent bruyamment et le suivirent. Sur le seuil, Gore se retourna et cria au cafetier:
-Faites marcher des cafés, patron, on revient tout de suite!
Dehors, la température lui parut inhabituelle. C'était seulement la mi-mai et pourtant il avait l'impression que le trottoir irradiait la chaleur comme en plein été. Il hâta néanmoins le pas, morose, et, lorsqu'il passa devant la maison de Pàunescu, il ne leva même pas les yeux. Les ouvriers le rattrapèrent rapidement mais, constatant qu'il ne disait mot, le laissèrent marcher seul devant. Ils parlaient entre eux, avec des rires étouffés. Au bout de quelque cinq minutes, le jeune homme le rejoignit et l'attrapa par le bras.
-Nous y sommes -dit-il.
Gore s'arrêta et jeta un bref coup d'oeil sur la maison, par-dessus son épaule. Les grilles lancéolées tenaient encore debout dans leurs larges assises de ciment. Quant à la maison, il n'en subsistait plus que l'escalier en pierre de l'entrée: quelques marches qui se perdaient sous une masse informe de briques, de solives et de gravats.
-Ce n'est pas celle-là -dit Gore en hochant la tête et il fit mine de repartir.
-Si, c'est le 74 -dit le jeune homme-. La maison aux grilles noires.
-Ca ne me regarde pas -bougonna Gore-. Moi, j'ai parié de vous montrer Madame Popovici. Suivez-moi, on n'est plus loin.
Et il se remit en marche. Mais, après quelques pas, il s'arrêta et regarda de tous côtés, désorienté. L'air sentait la fumée et les décombres. Le trottoir se crevassait de-ci, de-là, n'existait plus sur certaines distances. Du côté où ils se trouvaient, sur quelques dizaines de mètres dans le haut de la rue, plus une maison debout. On voyait seulement, par endroits, un mur maintenu par les poutres, un morceau d'escalier étrangement suspendu au-dessus des ruines. Nerveux, Gore dirigea ses regards vers l'autre trottoir. Plusieurs maisons y paraissaient intactes, mais rares étaient celles dont les fenêtres, souvent condamnées par des planches clouées tant bien que mal, avaient conservé leurş carreaux.
-C'était un chapelet de bombes -dit un homme.
Gore repartit d'un pas vif et le groupe d'ouvriers le suivit, d'excellente humeur. Quelques minutes plus tard, le jeune homme le retenait de nouveau par le bras.
-C'est fini, la rue Frumoasei -dit-il-. Là, on est déjà rue Gradinilor. Même qu'il y a le terminus du tram au bout...
-Qu'est-ce que ça peut me foutre? -siffla Gore, furieux.
Il fit quelques pas encore et s'arrêta, triomphant, devant l'index peint en noir sur un panonceau. Le doigt indiquait la direction d'où ils venaient. De grosses lettres précisaient: "Abri à 100 mètres". Et quelqu'un avait ajouté au crayon chimique: 74, rue Frumoasei.
-C'est là où je vous ai arrêté tout à l'heure -dit le jeune homme après avoir lu le panonceau par-dessus l'épaule de Gore.
Celui-ci tourna la tête et contempla une fois encore la rue déserte qu'ils venaient de parcourir. Les mêmes décombres, les mêmes amas de briques et de gravats d'où émergeait parfois une poutrelle tordue. Tout ça à cause de cette crapule de Pàunescu! Il serait à la frontière en ce moment, avec six mille têtes de bétail!...
-Bande de cinglés -marmonna-t-il.
Et il allait partir lorsque les ouvriers le hélèrent en riant:
-Hé, M'sieur, et la bonbonne? C'était pas ça?...
Il marcha pendant quelques secondes sans se retourner. Mais le jeune homme, les mains en porte-voix autour de la bouche, cria à tue-tête:
-Et le bistrot, tu l'as payé? Ou bien tu veux le baiser aussi?
Il s'arrêta net, les joues brûlantes, et leur fit face résolument.
-Gore, vous le connaissez pas -dit-il de loin en sortant son portefeuille-. Vous avez pas entendu parler de Iancu Gore, homme de confiance et d'avenir... Vous en faites pas, ça viendra. Vous en entendrez parler, de Iancu Gore...
Il compta nerveusement les billets en se forçant à sourire. Un enfant traversa. Une jeune femme l'aperçut de loin et cria:
-Jeannot! Où étais-tu passé, Jeannot? Ca fait une heure que je te cherche!...

Oeuvres de Mircea Eliade dans la collection "Du monde entier"/Gallimard:

FORÊT INTERDITE [1955], roman, trad. par Alain Guillermou, 648 p.

FRAGMENTS D'UN JOURNAL [1973], trad. par Luc Badesco, 576 p.

LE VIEIL HOMME ET L'OFFICIER [1977], roman, trad. par Alain Guillermou, 192 p.

LES PROMESSES DE L'ÉQUINOXE *(Mémoire, I 1907-1937)* [1980], trad. par Constantin N. Grigoresco, 464 p.

UNIFORMES DE GÉNÉRAL [1981], nouvelles, trad. par Alain Paruit, 200 p.

Vladimir COLIN (1921) est, après Mircea ELIADE, l'auteur fantastique roumain le plus traduit en français. On lui doit en effet les recueils *Pentagrama* (1967,"Le Pentagramme", traduit en 1972, comprenant le roman donnant son titre à l'ouvrage et 12 contes fantastiques) et *Capcanele Timpului* (1972, traduit en 1974 sous le titre "Les Dents de Chronos" et incluant 5 nouvelles, plutôt de SF et tournant bien sûr autour du thème du Temps, dont ce chef-d'oeuvre qu'est "Divertissement pour sorcière"), l'anthologie *Les Meilleures histoires de science-fiction roumaine* (1975, où figurent deux de ses textes) et le roman de SF, *Babel* (1981), sans oublier des publications dans des revues comme *Antarès* (N° 4 et 6). Parmi son oeuvre non encore traduite en langue française, signalons un roman de SF, *A Zecea Lume* ("Le Dixième monde", 1964), un recueil de SF, *Viitorul al Doilea* ("Le Futur antérieur", 1966), un recueil fantastique, *Un Peste invisibil* ("Un poisson invisible", 1970) et un roman fantastique, *Grifonul si Ulise* ("Le Griffon et Ulysse", 1977). Le texte suivant, "Un cornet de inghetata", est assez différent du fantastique auquel il nous a habitués.

UN CORNET DE GLACE.

Le vieillard jeta la monnaie dans le tiroir-caisse de la charrette et suivit du regard la fille qui se déhanchait en s'éloignant, avec une nonchalance provocante. Provocante? Mais non! Il se rappela que ne le provoquaient ni les palmiers, plantés près de la bordure du trottoir, ni les fleurs, dont les noms lui avaient échappé, il y a si longtemps... Il n'était donc pas question de provocation et il s'efforça de maîtriser la vague de colère, qui lui empourprait les joues ridées sous la longue barbe blanche. "Depuis tant d'années, je devrais savoir à quoi m'en tenir". La fille, les palmiers et les fleurs ne faisaient montre que de la même -voilà le mot qu'il cherchait!- inconscience, qui, au fond, aurait dû lui inspirer de la reconnaissance. "Ah! ah! je ne m'y ferai jamais!" -et l'effort qu'il s'imposa pour se calmer lui mouilla les yeux. Depuis peu, il pleurait de plus en plus facilement et les femmes du quartier hochaient la tête: "Faut pas, don Pedro! A quoi bon?" -et elles recommandaient à leur marmaille de n'acheter de la glace que chez lui, prenant en pitié le vieillard qui, à son âge, était obligé de la préparer lui-même et qui, poussant une charrette immaculée, aux bras chromés et toujours aussi étincelants que les instruments d'un chirurgien,

s'installait dès le matin à l'ombre du palmier, devant le kiosque à journaux. "Assez, don Pedro! Cessez donc et donnez-m'en plutôt une à la banane" -et lui de remplir consciencieusement le cornet jusqu'au fond et même de l'enjoliver d'une de ces fleurs, dont il avait appris le nom dans son enfance. Et si la femme demandait: "Quelle fleur vous m'avez fait aujourd'hui, don Pedro?", il répondait invariablement: "Une fleur sans nom", après quoi, et sans s'en rendre compte, il se mettait à pleurer.

Protégée par son inconscience sans faille, la fille s'était éclipsée et léchait sa glace à la pistache dans une de ces ruelles où l'on marchait probablement sur les lignes de la marelle, tracées à la craie sur l'asphalte, sa langue rose jaillissant d'entre ses lèvres. Sa langue rose! Le vieillard ne pouvait cependant pas l'imaginer avec insistance parce qu'il se sentait encore mortifié. Sa lèvre inférieure, bleue et gonflée, palpitait comme un coeur; il était en proie à des émotions contradictoires. Insidieuse, une impatience qu'il connaissait, le faisait trépigner.

Soulevant des deux mains les couvercles de ses récipients à glace, il ressemblait à l'homme qui, dans une fanfare, s'apprête à percuter les cymbales. Il ne lui restait que peu de glace, tout juste de quoi remplir trois cornets. Cela valait-il encore la peine de s'attarder?

Cette garce aux hanches étroites!

Sa langue rose!

Une rumeur s'élevait et décroissait dans les oreilles du vieil homme, comme si le vent eût porté le grondement de tambours rythmant une marche. Impatiemment, il se mordit la lèvre bleuie. Le soleil commençait à se coucher. Les parois blanches de la charrette revêtaient des reflets pourpres et, tout en se demandant encore une fois si la perspective de vendre les trois dernières portions de glace valait la peine qu'il s'attarde -d'habitude, il ne partait pas avant d'avoir bien raclé les parois des deux récipients, l'expérience lui ayant appris qu'il obtenait encore au moins une portion en procédant de la sorte, ce qui en faisait donc quatre-, le vieillard contemplait les chatoiements rouges, tellement fasciné par leurs clignotements sur la neige, la fille, la neige, la fille, qu'il ne remarqua pas le gosse arrêté devant sa charrette et ne l'entendit pas demander "Une glace aux fraises, don Pedro", ni répéter d'un ton interrogateur "S'il vous plaît, don Pedro?". Il ne tressaillit qu'au moment où, pour attirer son attention, le garçon frappa le bois plastifié de la charrette de sa pièce de monnaie.

"Fini", haleta-t-il d'une voix cassée et, se penchant, il débloqua les pieds chromés qui soutenaient la paroi rabattable de la charrette et la releva. Ses mains tremblaient sans arriver à actionner les verrous étincelants. Il se mit alors à pleurer devant l'enfant qui, la main tendue, tenait encore la pièce de monnaie entre deux doigts. "J'm'en vais, t'entends pas?", haleta-t-il de nouveau en achevant enfin de fermer la charrette puis, crachant dans ses paumes et s'arc-boutant, il fit bouger son échoppe immaculée, montée sur roues caoutchoutées.

Violemment comprimée, l'impatience le tenaillait, bien que le fait d'être maintenant en marche l'aidât à supporter le frisson qui montait de ses entrailles, faisait trembloter sa tête et agitait ses omoplates, ce qui lui donnait l'air de sursauter tout le temps. Ses mains cramponnées aux bras chromés mouillaient le métal, pas tant à cause de l'effort exigé pour mouvoir la charrette que parce qu'il devait les surveiller étroitement, sans quoi elles auraient eu tendance à sautiller comme deux petits singes sur les bras étincelants.

Bouche ouverte, il ahanait et la charrette brinquebalait au rythme saccadé de sa respiration, tandis que des femmes, visage café au lait et coiffées de fichus aux couleurs criardes, disaient "bonsoir, don Pedro". Pressant le pas tout en s'efforçant de ne penser à rien, oui à rien, il répondait machinalement "bonsoir, hum, bonsoir" malgré la fille, la neige, mais il ne rongerait plus longtemps son frein, les larmes coulant dans sa barbe blanche, tachée au pourtour de la bouche par le cerne jaune de la nicotine, sa lèvre inférieure palpitant comme le coeur d'un volatile, vite vite vite.

Il faisait déjà noir sous la voûte en pierre; s'il n'allumait pas, aucun des pouilleux parmi lesquels il devait vivre ne s'en donnait la peine. Il abandonna alors la charrette le long du trottoir, alluma puis revint sur ses pas et l'engagea dans le passage voûté en direction de la courette, sur les galets de laquelle il cahota et se balança jusque devant la porte, où une inscription annonçait simplement: don Pedro.

La cour était envahie, comme habituellement à cette heure-là, par des relents de cuisine où l'ail dominait; des chaussettes, des sous-vêtements et des chemises colorées séchaient sur les cordes tendues entre les murs sillonnés par les serpents des plantes grimpantes; quelqu'un grattait une guitare; une fenêtre entrouverte laissait fuser les répliques nasillardes des acteurs du film

américain qui passait à la télé; un homme jura d'une forte voix; il y eut un bruit de ferraille; un enfant se mit à pleurer et une femme enrouée appela: "Elisenda! Où que t'es fourrée Elisenda?" Mais le vieillard connaissait tout cela par coeur. Il était suffisamment absorbé par son impatience pour ne pas y prêter attention; en outre, il lui fallait bloquer sa charrette.

La chaîne tinta sur les galets lorsqu'il la passa, d'abord autour des essieux, puis de la barre chromée et enfin dans l'anneau fixé au chambranle de la porte. Le cadenas cliqueta. Patience, patience, malgré ces hanches étroites.
Bon Dieu! Incapable de déverrouiller, il trépignait sur place: la clef ne trouvait pas le trou de la serrure et les grands tambours grondaient, grondaient. Quand il eut pénétré dans la pièce, qui empestait la fumée froide d'innombrables cigarettes, il repoussa la porte du pied en comptant, sans y penser, sur la fermeture Yale, évita dans le noir la table et les chaises près du lit et se précipita dans la seconde pièce, où il actionna le commutateur.

Les deux minuscules pièces étaient restées longtemps sans trouver d'acquéreur parce que celle où il se trouvait pour le moment ne comportait pas de fenêtre et que, la porte fermée, on s'y fourrait le doigt dans l'oeil même en plein jour. Don Pedro n'avait cependant pas hésité, il y avait des années de cela, à verser les arrhes après un premier coup d'oeil -il avait pénétré dans la courette après avoir lu le billet apposé à l'entrée du passage voûté et annonçant: Chambres splendides à louer. Discrétion. Confort-, à la grande joie de la propriétaire, une mulâtresse entre deux âges, veuve, grosse et babillarde, qui apprit de son nouveau locataire qu'il avait l'intention d'y installer son laboratoire.

Encore jeune bien qu'arborant déjà une grande barbe poivre et sel, il avait plaqué de la faïence blanche sur la moitié inférieure des murs de la pièce dépourvue de fenêtre, appliqué du linoléum sur le plancher qui aurait dû être raboté, installé une cuvette et, dans un coin, un réfrigérateur, puis, sur toute la longueur d'un mur, une table, dont il avait recouvert le dessus avec les mêmes plaques de faïence blanche. Tout était bien propre et l'inspecteur du service d'hygiène, qui avait rendu visite à don Pedro avant de lui délivrer l'autorisation de fabriquer et de débiter de la glace, s'en était montré satisfait.

Deux objets choquaient maintenant dans ce labo impeccable: un haut miroir, fixé à un des murs, dont la présence aurait probablement

intrigué l'inspecteur mais sans plus, et le coffre noir, aux ferrures et quatre fermetures compliquées, qui l'aurait certainement incité à poser des questions. Mais comme personne, depuis tant d'années, ne s'était plaint de la glace de don Pedro et que l'inspecteur préférait répartir ses heures de travail entre son bureau et le café du coin, l'autorisation du vieil homme était périodiquement renouvelée, à la satisfaction des deux parties, sans discussion et, surtout, sans nouveaux contrôles. Ignorant donc les changements intervenus dans l'inventaire du laboratoire, l'inspecteur n'avait pas eu l'occasion de formuler la moindre objection lors de l'apparition des objets insolites.

S'il s'était contenté de claquer la première porte en la poussant du pied, don Pedro agit avec beaucoup plus de circonspection avec celle qui séparait les pièces: il tourna la clef et tira aussi les deux verrous placés au-dessus et en-dessous de la serrure. Soufflant péniblement, il s'adossa ensuite à la porte pour attendre que son tremblement d'impatience s'atténue.

Enfin maître de son temps, il ferma les yeux. Mais les images qui l'avaient assailli dans la rue, continuant à faire miroiter leurs vieilles tentations, il savoura la satisfaction maligne d'être son propre bourreau, rien ni personne ne pouvant désormais l'empêcher de retrouver son identité profonde; comme elles ne dépendaient plus que de son bon plaisir, il allait prendre des décisions sans appel, ne fût-ce que pour les appliquer à lui-même. "Patience, mon cochon", dit-il à voix basse et, bien que ses paroles ne fussent pas dépourvues d'une tendresse teintée d'une certaine admiration complice, son sourire resta froid et cruel. "T'en peux plus, hein?"

Il se mit à pleurer et, tout en se dirigeant vers le coffre et en sortant les clefs de sa poche, ses mouvements s'étaient ralentis. Les fermetures cédèrent, l'une après l'autre; ses mains avaient cessé de trembler; seule sa lèvre inférieure continuait ce va-et-vient dont il n'avait pas conscience.

Dans le coffre doublé d'aluminium, tout était soigneusement rangé. Sans quitter des yeux les vieux objets qui s'y trouvaient, il ôta lentement blouse blanche, souliers, pantalon, les ordonna sur la table recouverte par les plaques en faïence puis, se penchant, s'empara de l'uniforme noir.

Comme d'habitude, il s'efforça de ne pas percevoir l'odeur de la naphtaline. Maintenant, tous ses gestes auraient dû être mesurés, pénétrés par la majesté du rituel; son coeur ralentissait cependant

le rythme de ses battements pour brusquement s'affoler et, en dépit de ses efforts pour retrouver une impassibilité proverbiale, le vieillard sentait perler une sueur, tantôt brûlante et tantôt glacée.

Les bottes étaient proprement cirées, les têtes de mort et la boucle du ceinturon brillaient.

Revolver.

Képi.

Il se regarda dans le grand miroir, arrangea le brassard à croix gammée et claqua des talons au moment de lever le bras pour saluer l'image du Hauptsturmführer, dont la grande barbe blanche tressauta, comme pour signaler sa présence en infraction aux règlements. Mais le vieillard y était tellement habitué qu'il l'ignora.

Sa respiration était à nouveau sifflante car les instants promis par les images qui l'avaient harcelé arrivaient enfin. Lorsqu'il souleva le gros et lourd album, il poussa un gémissement satisfait, l'attente ayant été vraiment pénible. "Comme je tremble, nom de Dieu!" Il tournait rapidement les pages parce qu'il savait ce qu'il cherchait et ne voulait pas perdre une seconde, même si chacune de ces précieuses photos délimitait une parcelle de temps, valant largement la peine d'être revécue, mais une autre fois; c'était maintenant d'une image précise dont il avait besoin: pas celle-ci, non, non, non plus; il l'avait probablement dépassée; oui, il lui fallait repasser l'album en revue depuis la première page et il ne s'en sentait plus capable. C'est pourquoi son regard s'était voilé tandis qu'il feuilletait à l'aveuglette en avant puis en arrière. "Du calme, le tout est de rester calme." Il pleurnichait cependant et ses doigts tremblaient sur les pages en carton lorsque la panique le submergea. "Je tombe pas sur elle." Disparue ou volée? Et deux couteaux lui transperçèrent les reins. Se croyant en sécurité, il n'avait plus pensé à eux depuis des années, don Pedro, le vieillard à la barbe blanche, -"De la glace pour tout le quartier. Une glace fameuse. Jamais il ne triche en remplissant les cornets et il lui arrive même de vendre à crédit-; en sécurité, oui: il avait brouillé les pistes et même eux l'avaient oublié. "Pas la peine de se faire du mouron. Voyons, du calme: faut bien qu'elle soit quelque part." Et il poussa un cri: la photo était bien là, dans le coin, en haut à droite. Des taches noires dans un champ blanc: le blanc de la neige, son uniforme noir. Les bras croisés sur la poitrine, jambes écartées et serrées dans ses bottes noires, il suit des yeux la fuite de la

fille aux hanches étroites. "Schneller", crie-t-il et la fille court, pieds nus sur la neige. Et quand Müller la fait se retourner, il reconnaît la petite putain qui se déhanchait d'un air provocateur tandis que sa langue rose léchait cette glace merdeuse. La voilà qui court maintenant et ses larmes laissent des traînées sur son visage, où il n'y a maintenant plus trace de cette insouciance à la noix, avec laquelle elle s'était éloignée en tenant son cornet de glace. "De la glace, si t'en veux, j't'en donnerai, moi, d'la glace!" Se penchant, il prend une poignée de neige et lui ordonne de la lécher: il regarde les lèvres bleuir. La langue reste toutefois rose et le Hauptsturmführer d'ordonner: "Ausziehen!" Müller fonce alors sur le col du chemisier, tire et, lorsque le tissu se déchire, dévoilant deux petites pommes minables, le vieillard gémit, porte la main à son coeur et Müller, qui s'apprête à s'élancer vers celui qui est tombé aux pieds de la fille, reste paralysé, le regard fou de ses yeux écarquillés ne pouvant plus se détacher du visage fripé, envahi par une grande barbe blanche...

Ce fut ainsi que la police, avertie par sa logeuse que le vieil homme ne s'était plus montré depuis trois jours tandis qu'une odeur suspecte provenait du laboratoire, avait forcé les deux portes: elle trouva don Pedro, dans une photo prise quarante ans plus tôt et empestant la charogne.

(traduit du roumain par l'auteur et revu en français par A.-B. GOORDEN.

Mircea OPRITA (1943), licencié en philologie et rédacteur aux Editions Dacia de Cluj-Napoca, est certes un des tout grands espoirs de la littérature roumaine. Ses débuts littéraires lui ont valu de récolter en poésie le premier prix au Concours international du Pen-Club (1966) alors qu'il a fait ses premières armes en prose, dès 1964, dans le domaine de la SF. On lui doit le roman Argonautica ("Argonautique", 1970) et les recueils Intîlnire cu meduza ("Rencontre avec la Méduse",1966), Noptile memoriei ("Les Nuits de la mémoire", 1973) -au sommaire duquel figure le texte sélectionné, tout comme d'ailleurs "Figurines de cire", son chef-d'oeuvre, qui nous est accessible dans l'anthologie Les Meilleures histoires de science-fiction roumaine et qui pourrait être étudié en parallèle avec "Les Embryons de violette" de Angélica Gorodischer (notre volume 24)-, Adevărul despre himere ("La Vérité sur les chimères", 1976), Figurine de ceară ("Figurines de cire", 1978) et Le Signe de la licorne (1980), relevant tous d'une SF typiquement roumaine, parfois fort proche d'un certain fantastique, d'où la place que nous avons réservé à l'auteur dans cette anthologie. Mircea OPRITA s'est vu décerner un prix à la cinquième convention européenne de SF (Stresa, 1980).

UNE FAILLE DANS LE TEMPS

par Mircea Opriță

Et pourtant, sans que je m'en rende compte, j'avais la nostalgie de la montagne. Un jour je m'étais réveillé, au sortir d'un rêve dont je retenais les derniers vacillements sous mes paupières. Très claires et très proches, il y avait là des images dont je retardais le plus possible la disparition, hésitant comme je l'étais entre le sommeil et la lucidité totale et convaincu de parvenir finalement à reconnaître les choses. Cette conviction m'était apparue le temps d'un éclair, lorsque certains détails du rêve avait donné à ma pensée quasi-endormie l'impression de traverser un espace connu, un paysage déjà vu. Après cela, j'ai songé toute la journée aux montagnes, et revécu ainsi des scènes et des sensations très anciennes. Je me souvenais particulièrement d'une expédition solitaire dans les Carpates occidentales. Par un caprice de la mémoire, peut-être, parce qu'il ne s'agissait ni de la seule ni de la plus spectaculaire de mes ascensions. Je connaissais des montagnes d'une altitude autrement élevée et aux sommets bien plus difficiles à vaincre, j'avais éprouvé des émotions bien plus violentes dans les cañons du Colorado, par exemple. Cependant les choses vues ailleurs sur la planète n'annulaient pas, dans le temps, les impressions du voyage que j'avais

effectué à l'âge d'Al, à peu près, et où j'avais ressenti mes découvertes, avec la fièvre et l'intensité que suscitent l'imagination et l'enthousiasme quelque peu naïfs de la prime jeunesse.

— Je ne sais pas ce que tu as, m'a dit Al: depuis ce matin, ces montagnes t'obsèdent. Il a fallu que j'intervienne pour corriger certaines fausses impulsions que tu m'as données. Tu vas finir par abîmer tous les colorants !

Il n'était pourtant pas nécessaire que je lui donne des explications. Al saisissait facilement mes pensées et moi tout aussi bien les siennes. Il me grondait avec la joie cachée du fils parvenu à l'âge de l'indépendance. Je comprenais ses sentiments et je pense avoir souri d'une manière telle qu'Al s'est vu découvert et peut-être se serait-il fâché si je lui en avais laissé le temps. Pour sortir moi-même de cet état indéfinissable de trouble végétal accompagné d'un manque total d'intérêt devant les problèmes habituels de la journée, je lui ai proposé de laisser les choses en plan, et de foncer dans les montagnes, en oubliant tout, et les colorants et les tracasseries des voisins, mécontents à cause d'une défection dans le système d'alimentation en énergie, à laquelle Al ne paraissait pas étranger.

— Filons dans les montagnes, lui ai-je dit. Je connais là des endroits d'exception que je tiens à te montrer à toi aussi.

Je l'ai senti se réjouir de tout son être devant l'évasion inattendue que je lui proposais. En un temps record, il a sélectionné les problèmes qui pouvaient être résolus sans surveillance, puis la reprogrammation des machines nous a fait perdre le temps jusque vers le soir. Nous nous sommes couchés fatigués mais l'idée de la prochaine expédition hors du quotidien nous souriait et nous donnait des émotions, à tous deux mais à Al particulièrement. À moi aussi, au fond.

Le soir, Al n'a pas oublié de s'entretenir avec Magda, il lui a dit que j'allais l'emmener en montagne et qu'il penserait à elle, de là. « D'ici aussi, tu sais, mam' ! » et ma bonne Magda qui venait à peine de se réveiller et préparait son petit déjeuner outre-Océan, dans une île polynésienne, s'est mise à pleurer et nous a promis de ne pas s'y attarder plus que ne le réclamait sa mission. « Nous nous reverrons bientôt ! » nous a-t-elle affirmé, en nous souhaitant une agréable randonnée. Ensuite, s'adressant à moi seulement, elle m'a demandé d'avoir bien soin d'Al et nous nous sommes séparés avec le soupir théâtral qui faisait partie de notre jeu à distance. « La maison est déserte sans toi », lui ai-je dit avant d'interrompre le contact ; Magda m'a souri comme elle seule le sait et je me suis couché avec ce sourire gravé sous mes paupières.

L'aurore nous a trouvés dans les airs, nos protège-figure baissés, afin que nous puissions traverser l'espace froid de ce début de journée. Al aurait bien voulu que nous volions plus haut et un certain temps je lui ai fait ce plaisir, mais rien qu'autant que pouvaient supporter, au début, selon moi, nos petits appareils, sans leur imposer d'efforts inutiles. Nous allions avoir besoin de toute leur capacité, là-haut, en montagne, pour ne pas rester prisonnier des déclivités sans fin, toutes de pierre, et des forêts maintes

fois séculaires. Peut-être aurait-ce été là pour les vacances, une solution qui me souriait alors, moins peut-être qu'à Al . . .

Il n'y avait encore que peu de lumière, en dehors de celle, artificielle de la ville. Le matin sortait difficilement de la matrice violacée de la nuit Au levant, l'horizon composait une symphonie de couleurs ; quant aux constellations, elles auraient pu, à cette heure-là, diriger notre vol même en l'absence des appareils d'orientation. Le froid ne se sentait guère, grâce à nos costumes; à peine un affleurement désagréable, mais il arrivait que ma peau soit prise d'un bref tremblement et que je frissonne, après quoi les sensations habituelles du vol revenaient très vite. Al, pour sa part, était tout au plaisir de flotter dans les airs, et moi, qui réceptionnais les signes de son euphorie, je me laissais à mon tour envahir peu à peu par le même sentiment. C'était comme si l'imagination toute fraîche d'Al avait déteint sur moi et que vitalisant ma sensibilité, elle m'obligeait de percevoir avec acuité les détails de ce début de vol à deux.

Nous avions laissé loin derrière nous le carrousel lumineux de la ville, d'autres lumières envoyaient vers le sud et vers le nord les courbes de leurs auréoles de plus en plus effacées dans le brouillard épais à travers lequel, sous la continuelle invasion des rayons du soleil, le ciel perçait tout en haut et tout autour de nous, au-dessus de la terre de couleur cendrée. Puis ce fut le jour et le soleil m'éblouit un peu, alors qu'après une exclamation d'Al, qui me fit pivoter, je découvris mon fils, se prélassant paresseusement entre deux filets de nuages violacés qui venait à peine de surgir à l'horizon. Et nous avons pu voir, au loin, dans le sens de notre vol, les montagnes qui allaient désormais, avec leur magnétisme subtil bien connu, retenir notre attention.

Comme l'horizon déversait la lumière, en bas, les ombres se dispersaient, et nous permettaient de suivre des yeux le ruban d'une rivière plus mince et plus sinueuse à mesure qu'elle se rapprochait des montagnes à peine suggérés devant nous — teintes violettes, flottant dans la buée du matin. Ce n'est que plus tard, lorsque nous fûmes suffisamment près, qu'elles montrèrent pleinement combien elles étaient massives. Entre temps, le soleil avait opéré un saut dans le ciel et il faisait plus chaud: l'installation thermique du costume d'Al donna même lieu à un petit incident mais ce n'était pas grave, la réparation n'étant pas du genre méticuleux et, nous entendant tous deux, nous l'avons effectuée en plein vol afin de ne pas gaspiller le temps. « Nous entrons dans les montagnes, père ! » m'a communiqué Al à un moment donné, comme si je n'avais pas observé moi-même sous nous les changements de relief, mais je pense que le paysage, un véritable régal pour les yeux, le ravissait à tel point qu'il aurait dit n'importe quoi. Et à nouveau je me suis félicité de l'avoir amené, je voulais retrouver des endroits encore sauvages afin de les lui montrer, bien entendu s'ils avaient échappé à l'invasion de la civilisation depuis ma dernière visite en ces lieux. Je n'étais pas très sûr qu'ils y ait tous échappé, car j'avais entendu parler de certains travaux entamés depuis peu dans les montagnes en vue de recherche ou d'exploitation, je ne le savais pas précisément.

— On verra bien ! ai-je dit à Al. Nous allons nous en convaincre sur place . . .

Mais j'aurais été heureux que personne n'eût touché à ces endroits-là. D'ailleurs il y avait assez d'espace, et les forêts pouvaient engloutir dans leurs profondeurs, comme un protoplasme vert sans fin, toutes les installations et toutes les machines que l'homme aurait eu envie de transporter là. C'est ce que je pensais alors que je planais à une certaine hauteur au-dessus des bosses vertes, séparées par d'étroites vallées, richement boisées elles aussi. Le relief s'accentuait, arrondissait sous nous ses hauteurs encore nettes, où alternaient les pâturages et les forêts, tandis que mon œil s'enivrait de tant de couleurs déchaînées. Mes narines s'étaient emplies de parfums végétaux et d'oxygène frais, froid et enivrant. C'était un été précoce, mais les montagnes n'ont pas de saisons, selon moi, ou alors elles en ont une, bien à elles, éternelle: la saison sans fin de l'émotion esthétique.

Nous avons pris encore plus de hauteur parce que les sommets des sapins se rapprochaient parfois dangereusement, lorsque nous passions au-dessus des crêtes, pour qu'immédiatement le tapis vert s'enfonçât dans les ténèbres d'une gorge, et restât suspendu aux parois abruptes en une immobilité muette et solide, jusqu'à l'endroit où le cours sinueux de l'eau mettait fin aux profondeurs, limitant ainsi, dans l'espace, l'ivresse visuelle. À plusieurs reprises, j'ai senti en moi un frisson bizarre, une brève vibration des muscles, quelque chose comme si un fer chaud me pénétrait. J'ai mis cela aussi au compte de cette explosion de beauté avec laquelle nous accueillent les montagnes et c'est plus tard, beaucoup plus tard que j'ai relié la chose aux expériences commencées là, en bas, à l'abri des forêts.

Derrière nous, le soleil renversait dans la vallée d'énormes ombres froides.

— Je te mène, ai-je dit à Al, dans une vallée d'une beauté hors pair.

Je songeais à la Vallée de l'Enfer, fente qui s'enfonçait jusqu'au cœur des monts, avec son eau écumante due aux aspérités d'un terrain qu'on aurait cru formé par la secousse sismique d'une autre ère géologique. Nous avions laissé au sud le massif que les pluies et les vents avaient rongé jusqu'aux veines fendues du granit ainsi que d'autres sommets qui s'offraient au regard plus vers l'horizon, flottant comme autant d'illusions dans des nuages blanchâtres. Et nous avons poursuivi notre route vers l'ouest, et sommes repassés à travers les flux qui nous avaient causé des fourmillements par tout le corps, tandis qu'Al, tout heureux, folâtrait à mes côtés, obligeant son appareil à exécuter les figures aériennes les plus imprévues; bref, il jouait et il s'en fallait de peu que je ne suive son exemple et me misse à en faire autant.

Nous avons dépassé un sommet, et traversé un léger brouillard qui jaillissait du haut de monts et coulait nonchalamment, fendu par les cimes aiguës des sapins. Notre vitesse étant réduite nous avions relevé nos visières et sentions la vapeur glacée coller à nos visages. À ma droite, Al me dit quelque chose et je l'entendis buter au milieu d'une phrase avec un gémissement ou plutôt un soupir et, une fraction de seconde durant, je le perdis de vue: il avait disparu. Mais je n'eus pas le temps de raisonner, car je tombai moi-même à moins que je n'aie éprouvé qu'une sensation de chute, je ne sais plus exactement. Une seconde plus tard, je découvris Al ; il flottait une cinquantaine de mètres plus bas et glissait d'un côté en une chute dangereuse, parce qu'il ne contrôlait plus son vol ou ne pouvait plus le faire. « Concentre-toi ! », lui ai-je ordonné par la pensée et Al, immédiatement revenu à lui, a détendu son corps avant de se redresser et de se préparer à prendre de la hauteur. Une fois près de moi, j'observai qu'il était très pâle et que sur sa figure s'était imprimé un étonnement sans bornes; ses yeux surtout, écarquillés, avaient une expression interrogative, un peu comique.

— Il ne t'est rien arrivé de mal? lui demandai-je soucieux de sa pâleur, mais lui, sans me répondre, leva une main pour me demander d'écouter. Et en vérité, de loin, de très loin, parvenaient des grondements sourds que prolongeait longuement un écho étouffé.

Je supposais qu'il s'agissait d'expériences auxquelles se livraient les gens de la montagne, mais Al regardait autour de lui, avec une perplexité croissante et la question qu'il me posa, sur un ton indéfinissable, vibrait ensuite entre ciel et terre, comme une matérialisation de l'étonnement.

— Oh ! père ! Où sommes-nous, dis?

— Dans la Vallée de l'Enfer bien sûr, lui ai-je affirmé, car je croyais reconnaître les lieux, ce en quoi je ne me trompais guère, car nous avions pénétré dans la partie supérieure de la vallée, tandis que le torrent écumait dans son lit rocailleux, en bas, à la confluence d'entre les pentes.

— Regarde ! a-t-il crié. Regarde, là-bas !

Le bras tendu, il me désignait, au long de la vallée, au-dessus de quelques sommets moins élevés, une zone où se mêlaient arbres résineux et arbres feuillus, car, en aucun cas, cette couleur rouille ne pouvait appartenir à des branches de sapin. Après quoi j'ai compris ce qu'il voulait dire et que c'était à juste titre que la couleur rouille l'avait stupéfié, car elle n'avait que faire dans la forêt en ce début d'été, à moins d'être due au caprice d'un modeleur de climat. Mais le soleil aussi paraissait beaucoup trop faible pour la saison et beaucoup trop bas et trop froid. Et ses rayons venaient de devant nous, du côté ouest, comme s'il était prêt à disparaître, bien que quelques minutes auparavant sa lumière projetât encore nos ombres devant nous qui nous dirigions vers le couchant. Il faisait froid, mais vraiment froid, les monts laissaient tomber dans les vallées des rideaux denses de brouillard d'un blanc-grisâtre; le jour paraissait tirer à sa fin de sorte qu'une heure plus tard, il allait faire nuit partout, comme pour nous narguer, comme pour contrecarrer tout ce que nous avions vu et vécu jusqu'alors. C'était comme si nous n'étions plus dans notre temps à nous, comme si nous avions échoué sans nous en être rendus compte, dans un autre temps.

Quelle expérience font-ils, ces gens-là? me demandais-je, alors que mon ouïe saisissait les détonations qui n'avaient pas cessé, bien que parfois elles devinssent plus rares et que leur intensité faiblît: j'eus tôt fait de comprendre que nous nous trouvions vraiment en une autre époque, que la nôtre, que nous avions fait tous deux une chute dans un temps difficile à déterminer alors. En tout cas, c'était l'automne et les détonations ne cessaient pas, je les entendais de près aussi, au bas de la vallée, pareilles à des

claquements secs, suivis d'explosions. Parmi les bruits sourds qui faisaient vibrer l'air, je discernais des bruits rythmiques, plus faibles, réitérés et mêlés en un concert où le chef d'orchestre aurait fait défaut.

Ensuite je vis le chemin; serpentant parallèlement au cours d'eau, il descendait parfois, caché sous la rive boisée et semblait mal entretenu, et Al, dont la vue était meilleure que la mienne, me signala des machines bizarres qui rampaient en colonnes tout au long. « Je ne me rends pas compte de ce que font ces gens-là, en bas ! » ai-je dit et j'ai été d'accord pour que nous réduisions notre hauteur et que nous planions au-dessus de ces boîtes vertes qui, avec une ronronnement monotone, se frayaient un chemin dans le brouillard jailli de la vallée. « Mais c'est qu'elles circulent sur roues ! s'exclama Al. Ça circule sur roues, ces boîtes-là ! » répéta-t-il, et de s'étonner parce que quelques-unes étaient recouvertes de branchages de même que les lourds instruments qu'elles remorquaient. Que pouvais-je lui répondre, et d'ailleurs je n'aurais guère eu le temps de dire quoi que ce soit, parce que notre vol avait été observé d'en bas, le brouillard s'était suffisamment dissipé pour que nous soyons repérés sur le ciel du crépuscule. C'est alors que nous fûmes témoins de manœuvres incompréhensibles au début: les boîtes arrêtées se dissimulaient près des bords et il en sautait d'innombrables silhouettes gris-verts; c'étaient des hommes, mais nous nous demandions pourquoi, comme pris de panique, ils s'éparpillaient en courant dans tous les sens. Aux premières détonations non plus je n'ai pas compris ce qui se passait, nous planions à quelque deux cents mètres plus haut et suivions la scène des yeux. Quelque chose siffla à plusieurs reprises tout près de nous et soudain, comme je regardais du côté d'Al, je le vis arraché de sa place et tomber. « L'appareil n'obéit plus ! » ai-je perçu dans la pensée alarmée de mon fils, et comme je craignais qu'il ne s'agît d'une panne difficile à réparer en plein vol, je me précipitai derrière lui, le rejoignis et l'accrochai. En bas, le bruit avait redoublé, j'entendais les rafales et l'écho faisant vrombir les alentours à croire qu'un immense chaudron était entré en ébullition. Al était lourd, il me tirait vers le bas, mais sa chute, à ce que je supposais, pouvait être freinée. Nous nous trouvions près du centre de la vallée et bientôt nous pénétrions au milieu des arbres, moi tenant Al dans mes bras; je ne l'ai d'ailleurs pas lâché, même lorsque nous nous sommes fortement heurtés à un tronc, ni une fraction de seconde plus tard, lorsque je suis tombé sur le dos; nous avons culbuté alors tous les deux sur une pente abrupte jusqu'à ce que les grosses pierres pointues du ruisseau nous aient arrêtés. Un instant je restai tout étourdi, une main pendue dans l'eau (dont je sentais la fraîcheur même à travers le gant) puis, entendant Al gémir, je revins à moi. Il n'avait rien, il était plus ahuri et étonné par l'accident qu'effrayé. J'ai débarrassé son épaule du petit appareil de vol que j'examinai; je fus surpris d'y découvrir deux trous dont je ne m'expliquais pas la provenance, c'était comme si deux petits éclats, pénétrant le métal, l'avait perforé. J'observai ensuite que son costume aussi était atteint, c'est-à-dire qu'un autre éclat avait rasé sa hanche; Al, comprenant ce qui m'intéressait, m'avoua qu'avant sa chute il avait senti une brûlure fulgurante près de sa hanche.

En tout cas, son appareil était abîmé et j'allais constater bien vite que le mien non plus ne valait plus rien, aplati comme il était à la suite du heurt avec le tronc d'arbre et du contact avec les pierres éboulées dans le ruisseau.

— Fiston, c'est la poisse ! ai-je dit à Al. Nous voilà sans ailes en plein dans les montagnes . . .

Je ne comprenais pas ce qui s'était passé avec son appareil, d'où provenaient ces trous, étant donné qu'une explosion de l'intérieur, était impensable. De plus, je lui dis que dorénavant nous ne pourrions plus compter que sur nos jambes pour sortir de la Vallée de l'Enfer, en la suivant tout au long, jusqu'à la confluence. Encore tout étourdi, Al hocha la tête, acceptant les choses sans la moindre objection. Tout à côté, l'eau, en tombant sur de grosses pierres verdies de mousse, faisait pas mal de bruit, mais pas plus qu'en toute saison, l'automne et l'hiver surtout, n'importe quel ruisseau de montagne. Je commençais à croire qu'Al avait raison, que c'était peut-être vraiment l'automne, à en croire la couleur de la forêt vue à basse altitude, là où les rayons venus de l'occident laissaient voir des frondaisons jaunes-rougeâtres raréfiées. Il nous faut descendre jusque-là, me dis-je, et suivre le fil de l'eau ou, plutôt, le chemin. L'idée de chemin me fit me souvenir des petits hommes gris qui s'étaient éparpillés par là autour des boîtes à roues. Je m'efforçais de comprendre ce qu'ils faisaient et regrettais de ne pas m'être intéressé, avant mon départ, aux expériences qu'on effectuait dans les montagnes. Après quoi je me suis dit que selon toutes probabilités, ces gens-là n'étaient pas encore partis. Il est certain qu'ils avaient vu notre accident et, normalement, ils devaient nous rechercher. J'ai essayé de discerner un autre bruit que le frémissement du vent et le clapotis de l'eau sur la pierre. Mais le vrombissement monotone qui avait accompagné le déplacement de la colonne avait cessé.

— Te sens-tu en état de remonter la pente? ai-je demandé à Al, et il a acquiescé bien qu'il boitât un peu après s'être relevé. Nous devions nous hâter si nous voulions demander de l'aide aux hommes qui s'étaient arrêtés en route, au-dessus de nous. Quelles que soient les choses dont ils s'occupent, me disais-je, ils ne peuvent pas nous opposer un refus, du moment que nous sommes dans l'embarras. Al, qui comprenait mes pensées, se débarrassa complètement de l'appareil perforé, qu'il abandonna près d'un tronc d'arbre, j'en fis autant, puisque c'était une surcharge inutile que je portais sur mes épaules. Mon appareil, dégringolant dans l'herbe, heurta une pierre, avant que je n'entende le bruit liquide qui indiquait l'endroit où il était tombé.

— Allons-y ! dis-je à Al, et, le soutenant, j'essayai d'atteindre le haut de la pente avant qu'il ne fasse nuit. Là, en bas, la faible lumière se perdait dans un espace sans visibilité et il faisait de plus en plus froid. Nous respirions un air glacé que notre souffle transformait en de minces vapeurs.

À peine avions-nous fait quelques pas sur la pente glissante, pleine de racines sèches et d'aiguilles de sapin qu'Al me serra le coude, afin d'attirer, sans mot dire, mon attention. Et je perçus moi-même les effluves par lesquelles les autres annonçaient leur voisinage, mais ce qui me surprit sur le champ,

c'est le mouvement chaotique de ces émanations, la façon dont elles glissaient près de moi sans que je puisse les retenir ni les interpréter. Perplexe, d'abord, je fus bientôt pris d'inquiétude, d'une inquiétude vague, pas de celle que l'on ressent devant un danger imminent. Purement et simplement je ne concevais pas le motif pour lequel ces effluves, que je ressentais, me demeuraient étrangères, tout comme si elles émanaient de structures psychiques trop différentes de la mienne et de celle de mon fils, Al. Tout à coup, je les vis, ils descendaient comme des ombres grises, agrippés à des bâtons courts, attentifs à tous les frémissements de la forêt. Et je me préparais à les héler lorsque l'un d'entre eux nous découvrit, Al et moi, alors que nous nous trouvions l'un près de l'autre, debout, immobiles. C'est lui qui nous a hélé le premier, si l'on peut employer ce verbe pour le *Haalt!* guttural qu'il a hurlé et qui m'a tapé sur les nerfs. Après quoi, ce fut la cohue, les fourrés tout autour bruissaient, écrasés, tellement les ombres se hâtaient de nous entourer, leurs bâtons levés dans notre direction. Je ne voyais guère leurs figures et bien que leur manœuvre nous ait surpris, il me semblait ridicule que des hommes à la recherche desquels je m'étais mis et dont j'attendais assistance, pussent se précipiter sur nous en hurlant *Halt!* et nous encercler à petite distance, comme par peur, et nous menacer de leurs bâtons.

— Ben! mon vieux, ils n'ont pas l'air très cordiaux, ces gens-là! ai-je chuchoté à Al sur un ton qui exprimait ma totale stupéfaction, mais celui qui semblait conduire le groupe hurlait de nouveau des menaces dans une langue incompréhensible. Il nous enjoignit sans doute de faire quelque chose et parce que nous tardions, il leva son bâton métallique, ou ce que j'avais pris pour un bâton, il le leva donc légèrement, et à quelques pas de distance, des détonations en rafales nous assourdirent; notre tressaillement nous a permis de nous remettre du choc de cette surprenante rencontre. Et je crois que c'est alors seulement que j'ai compris que les hommes gris que j'avais vus ramper le long du chemin avec leurs drôles de mécaniques, alors que je volais encore, n'avaient rien de commun avec ceux qui se livraient à des expériences dans les montagnes; ils étaient autres, tout comme le jour était autre et tout autre aussi la saison. J'étais pris de vertige, mais l'individu aux yeux mauvais se rapprocha, me menaçant à nouveau et je déduisis de ses gestes qu'ils voulaient que nous tenions nos mains sur nos têtes. « Lève tes mains sur ta tête! » pensai-je pour Al au cas où il n'aurait pas compris. Ils étaient six, vêtus de longs manteaux; j'ai vu plus tard combien ils étaient sales, leurs vêtements. Dès qu'ils nous virent les mains en l'air, nos agresseurs devinrent plus audacieux, se rapprochèrent de nous, sans cesser pour autant de nous menacer de leurs armes, palpèrent nos poches qu'ils vidèrent de leur contenu, puis l'un d'eux heurta l'appareil posé à la racine d'un arbre et l'attention des autres se porta de ce côté-là. L'homme apporta l'appareil en le tenant devant lui par ses courroies et les exclamations qui l'accueillirent montraient que, sans aucun doute les hommes gris considéraient la pièce criblée de balles comme une découverte extrêmement importante. Ils poursuivirent leurs recherches même dans l'eau glacée du ruisseau, mais comme il était de plus en plus difficile de distinguer quoi que ce soit, mon appareil de vol, ils ne l'ont pas trouvé.

« Père, qu'est-ce qu'ils nous veulent? Père, qu'est-il arrivé? Pourquoi ces gens-là sont-ils *si opaques*? » me demanda Al; je sentais ses questions et son inquiétude, alors que nous montions parmi les sapins, les mains sur la tête, et que les hommes vêtus de manteaux gris nous accompagnaient, sans cesser de nous menacer. De temps en temps, j'entendais leurs espèces d'aboiements (la faute en était peut-être à cette langue incompréhensible, aux voyelles âpres et aux consonnes brèves) et si je tentais de m'arrêter, je sentais dans mes côtes le dure bourrade de l'arme. Ils frappaient Al aussi, pour qu'il pressât le pas, ce qui ne lui était guère facile, alors qu'il devait monter en tenant ses mains levées sur sa tête. Mais je l'obligeai à se contenir, à ne pas donner libre cours à la colère qui bouillonnait en lui: « Calme-toi, lui demandais-je. Tout cela finira une bonne fois! » Mais ça n'était pas facile avec Al. « S'il me bourre encore les côtes, je me retourne et je lui envoie une baffe! » — c'est à peu près ce que je déchiffrais de sa pensée. Aussi fis-je usage de toute mon énergie et de toute ma maîtrise sur moi-même pour le déterminer à renoncer. C'est ce qu'il y avait de mieux à faire devant des gens armés et qui ne se donnaient même pas la peine de dissimuler leurs penchants agressifs.

— *Los! Los!* cria le conducteur du groupe et de me pousser par l'épaule, alors que je haletais au point qu'il m'était de plus en plus difficile de garder mon équilibre et même, une fois, tombant sur les genoux, je soulevai contre moi une kyrielle de cris et de vociférations de mécontentement. Vite, je me relevai de crainte qu'Al ne fasse une bêtise. Et tandis que je grimpais, je mettais au point la vérité qui avait commencé à se faire jour en moi quelques minutes plus tôt. Non, me dis-je, ces gens-là ne peuvent être mes contemporains. J'étais tombé parmi eux d'une façon qui demeurait incompréhensible pour moi, mais je soupçonnais que les expériences effectuées dans les montagnes et dont j'avais vaguement entendu parler avant mon départ, ne pouvaient être étrangères à ce qui était arrivé. Et j'étais terrifié à l'idée que, poursuivant je ne sais quoi, *le temps avait été rompu* en l'un de ses points, peut-être par un effet secondaire des expériences, mais non dénué d'importance en tout cas. Le temps avait été rompu, quelque part s'était produit une brèche, une faille par laquelle Al et moi, surpris juste en ce point-là, avions glissé jusqu'au soir des hommes gris qui criaient "*Los! Los!*" et me bourraient de coups de crosse dans les côtes, et m'obligeait d'avancer devant eux, les mains sur la tête, vers la route qui devait être quelque part plus haut.

Bien que saisissant mon raisonnement, Al n'avait guère hâte de me donner raison. « Nous sommes tombés, fiston! », lui ai-je communiqué sans que mes lèvres bougent pour articuler le moindre son. « Écoute-moi, le temps s'est brisé, une faille par laquelle nous avons glissé s'est formée et nous voilà au temps d'on ne sait qui; ces types-là ont tiré sur nous avec leurs armes grossières et voilà qu'ils ont troué ton appareil de vol, tandis que le mien gît, inutilisable, au fond du ruisseau. . . » Al était encore indécis, il lui était difficile de croire qu'à cette heure-là personne parmi nos connaissances n'existait plus (ou bien *n'existait pas*, tout simplement) et qu'il ne restait plus rien de ce qui nous avait appartenu en un autre temps, en notre temps à nous. « Bon, je veux bien, mais comment ça? Et jusqu'où?. . . » furent les ques-

tions qu'il me posa et dans lesquelles je sentais une fois de plus son hésitation et son angoisse. « Jusqu'au fond, fiston ! Jusqu'au fond de la faille ! lui ai-je répondu. Regarde-les ou plutôt attends que nous arrivions quelque part, pour qu'ils montrent leurs expressions. Tu verras alors quel genre d'hommes ils sont et à quelle distance nous avons glissé, en arrière ou en bas, je n'en sais rien non plus. En tout cas, s'ils se plaçaient, en ce qui concerne le temps, plus près de nous, ils ne se comporteraient pas comme des insensés et ne nous terroriseraient pas avant même de savoir qui nous sommes et d'où nous venons. J'ai essayé d'entrer avec eux en liaison psychique, mais tu as raison, ils sont opaques, leur structure est beaucoup trop dure, trop mal dégrossie pour entrer en résonance, pour engager le dialogue avec nous. Je crois, ai-je ajouté, qu'il va nous être très difficile de dialoguer, de nous entendre, et, en général, ça va barder. » Je lui ai toutefois conseillé de patienter et de ne rien entreprendre avant d'avoir mûrement réfléchi. En tout cas, s'il avait une intention quelconque, qu'il m'en fasse part avant de la mettre à exécution.

— Combien de temps ces *gens-là* vont-ils nous obliger à garder les mains en l'air? me demanda Al, furieux. Il avait parlé à haute voix et ses paroles, incompréhensibles aux oreilles des gris, soulevèrent leur colère; celui qui conduisait Al lui appliqua, sous mes yeux, deux coups de crosse de son arme, dans le dos. Al se tassa sur lui-même, fou de douleur, et je crus, un instant, qu'il allait tomber là, près des fourrés qui pendaient sous la route. Je ne comprenais pas les autres, je ne comprenais pas pourquoi ils ne vaquaient pas à leurs affaires et pourquoi ils ne nous fichaient pas la paix. Tandis qu'eux, au lieu de s'occuper de ce qui les regardait, nous avaient recherchés quand nous volions, nous avaient dénichés et nous menaient vers une destination inconnue. Avec force menaces et force coups. Ils n'avaient fait que nous mettre dans l'embarras et je pense m'être montré trop indulgent en les jugeant ainsi. Entre-temps, Al, revenu à lui, geignait, et moi qui réceptionnais ses menaces, je faisais de mon mieux pour le tranquilliser. « Père, qui sont-ils, *ces gens-là*, qui sont-ils? Et que me veulent-ils, que nous veulent-ils? » grinçait Al, impuissant, entre ses dents, et moi je ne pouvais que hausser les épaules, parce que rien ne me permettait de savoir qui ils étaient ni où nous étions arrivés, dans quel cul-de-sac des temps passés. Et j'en voulais à ceux qui, à bon escient ou imprudemment, avaient ouvert la faille dans le temps, juste au moment où Al et moi nous survolions la Vallée de l'Enfer.

Après quoi, nous parvînmes au chemin, non loin des boîtes à roues. Elles avaient été mises à l'abri dans la forêt, sous la déclivité qui surplombait la route. Une trentaine d'ombres les entouraient. Nous fûmes sommés de nous arrêter (à nouveau le guttural *Halt!)*, nos gardiens nous poussèrent tout près, et nous fouillèrent une fois de plus à la lumière trouble du soir. Tous les gris s'étaient serrés autour de nous, plus nombreux que je ne l'avais cru au début et nous regardaient en ricanant et parlaient à haute voix entre eux, en répétant les mêmes mots, de sorte que quelques-uns sont restés imprimés dans ma mémoire, bien que je n'aie jamais pu connaître leur sens. *Partisanen*, criait un individu osseux, aux yeux malades, caché derrière des

protège-vue en verre, au-dessus desquels il portait une visière noire, arrondie, qui sortait de son protège-tête, une sorte de chapeau à fond rond avec un tas d'insignes au-dessus du front. J'entendis les autres dire aussi: *Partisanen* et nous regarder, interrogateurs, en ricanant, comme s'il nous fallait comprendre: cette fois-ci, ça y est, vous êtes foutus, vous êtes tombés entre nos mains. Je haussai les épaules, ne sachant que leur répondre; donc je haussai les épaules sans mot dire, alors l'individu aux yeux malades s'approcha de moi et me lança entre ses dents un *schmutziger Rumäne* (pourquoi *schmutziger Rumäne?)* et me gifla.

— Al ! ai-je crié. Ne bouge pas, Al ! Mais déjà le garçon s'était élancé et seule l'agilité de l'un des individus en manteau gris l'empêcha d'arriver à celui qui m'avait frappé. J'ai vu ses yeux, alors que trois gris le tiraient pour le soumettre, ils lançaient des éclairs, et jamais je ne l'avais vu comme ça. Le type aux verres sur les yeux tressaillit, puis après avoir regardé la scène quelques instants, sortit d'un étui une petite arme — je supposais que c'en était une — c'est pourquoi je tendis le bras devant en criant « Non ! » Une fois de plus j'ai regretté que la structure psychique de ces gens-là excluait toute voie efficace d'influence, tout comme elle excluait le dialogue même. Pourtant mon geste et mon cri avaient réussi à retenir la main d'Yeux-malades, à le faire hésiter et me regarder indécis, jusqu'à ce qu'Al tombe sous les coups des trois individus; sous les coups assénés sur la tête, il s'était évanoui.

L'homme à la casquette ronde et aux protège-yeux fourra son arme dans son étui, puis je l'entendis parler aux autres, d'un ton bref, autoritaire, sans doute donnait-il un ordre qui nous concernait, parce qu'ils nous attachèrent immédiatement les mains derrière le dos et, nous poussant, ils nous menèrent vers l'une de leurs boîtes à roues, nous y firent monter et nous rouèrent de coups parmi les caisses dont le véhicule était plein. Plusieurs d'entre eux montèrent derrière nous et nous tinrent compagnie; plutôt silencieux, ils parlaient à mots brefs et rares, ombres hostiles, armes entre les genoux, tant que dura le voyage. Ces véhicules primitifs, sur roues, avançaient lentement et avec des secousses, tandis que les caisses se balançaient dangereusement, prêtes à tomber sur nous qui, les mains liées, gisions sur des planches dont l'odeur était affreuse. Al geignait et, pour la première fois, j'eus le répit nécessaire pour me remettre des surprises et des émotions de la soirée, et pour songer à tout ce qui était arrivé et pour me demander tout d'abord si je ne rêvais pas. Si par hasard je ne m'étais pas endormi près du ruisseau et si toutes ces choses incroyables n'étaient pas un cauchemar. Mais les planches, sous moi, me secouaient de belle façon en me frappant la nuque et mes mains me faisaient mal à cause des liens qui pénétraient profondément dans ma chair. Parfois j'avais envie de rire de tout cela, comme d'une absurdité. Que dirait, me disais-je, que dirait ma bonne Magda si elle me voyait ainsi, traîné par des inconnus, mais je me rappelais, tout de suite après, que Magda n'était plus, *n'était pas encore* et ne serait peut-être que dans mille ans. Mais là, tout à côté, avec leurs drôles de chaussures montantes et malodorantes qui touchaient presque ma figure, là, il

y avait des inconnus, réels et vivants, incomparablement plus réels et plus vivants que les images des choses par lesquelles j'étais passé le matin, lorsque j'avais quitté mon logis. Al geignait et, tout à coup, j'ai eu honte, honte d'être arrivé là, sur le fond répugnant de la boîte ambulante, lié par les mains et giflé, à côté de mon fils sur lequel ils s'étaient acharnés à coups sourds de leurs crosses. Mais je ne parvenais toujours pas à comprendre ce qu'ils voulaient de nous, ce qu'ils poursuivaient à notre propos alors qu'ils ne nous connaissaient pas et n'étaient même pas capables de comprendre qui nous étions. Pourquoi ne nous avaient-ils pas laissé tranquilles? Pourquoi nous avaient-ils traqués, pris, entraînés avec eux et frappés, tout comme si nous n'étions pas, nous aussi, des hommes, tout comme si nous n'appartenions pas, nous aussi, à la race de ceux qui avaient revêtu des manteaux gris pour se défendre du froid de l'automne et peut être pas seulement pour ça. Malgré les efforts que je faisais pour comprendre, je n'y parvenais pas.

« Dans quoi nous as-tu fourrés, père? » je sentais la pensée douloureuse de mon fils, mais je n'entendais que ses gémissements, dont l'intensité diminuait. Les quelques ombres, assises sur des banquettes de part et d'autre de la boîte ambulante, bavardaient dans leur langue, et semblaient avoir oublié notre existence. Au loin, les détonations sourdes, que j'avais ignorées un bon moment à cause du danger imminent, étaient de plus en plus denses. La nuit était tombée sans doute, mais il m'était impossible de voir quoi que ce soit, à cause de la bâche. Le ciel était-il serein ou au contraire nuageux, impossible de m'en rendre compte. En ces instants-là, la nuque à même la planche froide, j'aurais bien voulu voir les étoiles, mais au-dessus de moi seule flottait la bâche noire. Les pieds des gris sentaient horriblement mauvais et me donnaient envie de vomir; ils sentaient comme s'ils avaient fait une longue marche sans avoir où se laver. À moins que, me suis-je dit, ils ignorent ce que c'est que de se laver, de faire sa toilette. Des brutes armées, voilà ce qu'ils sont. À la puanteur de leur saleté s'en ajouta bientôt une autre, plus infecte encore, celle de leur haleine. Ils suçaient des espèces de batonnets blancs, courts, avec de la braise à une extrémité et sous la bâche il y avait une fumée âpre et asphyxiante au point qu'Al fut pris d'un long accès de toux. Je les entendis rire, mis en gaieté, puis, quelque chose a étincelé et à la lueur d'une faible flamme j'ai reconnu la figure et le ricanement du gris qui nous avait découverts, au crépuscule du soir, près du ruisseau. Les mêmes petits yeux mauvais, qui n'avaient rien d'humain en eux, alors qu'il rapprochait sa figure de la mienne, en s'éclairant de la petite flamme, pour mieux me voir, il me disait quelque chose, en ricanant, le mot *Partisanen* revenait sur ses lèvres sèches et sans que je sache ce qu'il signifiait, j'ai compris à nouveau que nous ne pouvions rien attendre de bien de nos ravisseurs.

Je communiquais ma pensée à Al. « Ça va mal, fiston ! lui ai-je dit. J'ignore quelles sont les intentions de ces gens-là à notre égard, peut-être leur échapperons-nous, à l'arrivée. Il faudra bien arriver quelque part et alors on verra ce qu'on peut faire. Pourtant je pense que nous avons glissé bas, très bas, dans cette rupture de temps. Il nous faut être prêts à tout. Si les nôtres nous ont observés et surtout s'ils le peuvent, ils nous récupé-

reront, je pense. Mais qu'allons-nous faire, fiston, s'il ne nous reste aucune chance et que nous soyons obligés de vivre avec ces gens-là, parmi eux? » Dans son coin, Al s'agita et je compris immédiatement combien peu cette perspective lui souriait ! « Il faut vivre, Al !, lui ai-je communiqué pour l'encourager. Il faut que nous vivions tous les deux et que nous croyions à notre sauvetage, d'où qu'il vienne. Pour le moment il faudrait échapper une bonne fois à cette boîte à roues ! » Je me suis rendu compte, ensuite, qu'Al, entre les caisses, gémissait, pleurait, au grand amusement des gardiens, qui promenaient au-dessus de lui une petite flamme tremblotante afin de mieux le voir et de rire de sa faiblesse. Et ils lui soufflaient la fumée dans les narines. Alors seulement Al s'était mis à penser sérieusement que notre monde, avec tout ce qui lui appartenait, pouvait être perdu à jamais.

Peu de temps après les véhicules s'arrêtèrent en grinçant. Nos gardiens descendirent et nous firent sortir nous aussi à l'extérieur; il faisait nuit, il faisait froid, quelques-uns parmi eux grelottaient et ne comprenaient pas pourquoi, dans nos costumes légers, nous ne sentions pas le froid. D'un seul regard, j'embrassai d'abord des machines à longs tubes, remorquées, et une foule de tentes, abritées par la forêt et dont les contours se distinguaient à peine dans l'obscurité amorphe. Me tournant un peu, je vis la baraque. À travers les fentes des volets perçait une lumière très faible, faute de laquelle elle aurait parue abandonnée, déserte. L'un après l'autre, les gris sautaient des autres boîtes à roues, se dégourdissaient les jambes, se hélaient et riaient. J'entendais des commandements et des allées et venues. L'homme au protège-yeux se montra à nouveau et entra dans la baraque en même temps que celui qui répondait de nous. Al et moi restâmes dehors, sous bonne garde, mais pas longtemps, car la porte se rouvrit et celui que ses supérieurs appelaient Kurt sortit sur le seuil, d'où il enjoignit aux autres de nous mener à lui.

— Fuyons maintenant ! me dit tout bas, près de mon épaule, Al tout échauffé, mais nous n'aurions eu aucune chance, avec tant d'armes tout autour, et nous, les mains liées, au dos.

Une lumière dont la source, j'allais le comprendre tout de suite, était l'énergie électrique (« Aurions-nous glissé si loin en arrière? » me suis-je demandé, les yeux fixés une seconde durant sur la mince ampoule) me révéla l'intérieur pauvre et sale et me montra un petit homme gros, incroyablement gros, debout derrière un bureau, et qui nous regardait avec une insatiable incuriosité. Il portait, lui aussi, sur la tête, une casquette ronde munie d'insignes resplendissants, et Yeux-malades et surtout Kurt s'adressaient à lui avec le respect dû à un chef très haut placé. Le poussah nous regardait en souriant, un sourire plein d'onction, prêt à vous étouffer, planait tout autour de sa personne. Sur la table, devant lui, je découvris l'appareil de vol d'Al, avec les deux trous percés dans sa carcasse métallique. En moi-même je m'amusais, à m'imaginer les figures ahuries qu'allaient faire les gris, en examinant un appareil qui n'allait être exécuté que mille ans plus tard et en s'efforçant d'en découvrir l'usage avec leurs cerveaux plats d'ignorants stupides aveuglés par la haine. À côté, j'observai, arrangé méticu-

leusement, tout le contenu de nos poches, et ce que je regrettais particulièrement, c'était notre nourriture concentrée. Je me suis décidé de faire en sorte que l'on nous rende au moins cela. Mais les gris ne se montraient nullement disposés à nous défaire de nos liens et à traiter.

Après quoi, ce fut un déluge de questions et de cris, de menaces et successives et synchrones. Ils nous poussèrent près de la table, nous montrèrent l'appareil détérioré, les pilules et la nourriture concentrée. Ils hurlaient, nous demandant quelque chose, voulant savoir ce que c'était et, prêt à le leur expliquer, je commençais même à le faire, bien que je doutasse que leur cervelle plate puisse y comprendre quelque chose. Ils firent venir alors un interprète qui m'écouta quelques instants, me questionna en une langue étrangère et voyant que je ne le comprenais pas, exprima sa perplexité devant les manteaux gris. Pour montrer sans doute au poussah combien ils étaient zélés, les gris, Yeux malades et Kurt en tête recommencèrent à crier. Yeux-malades me gifla à nouveau et cette fois, je ne pus rien empêcher de ce qui allait suivre. Sans qu'on l'observe, Al avait desserré ses liens et, ses mains étant libres, il se précipita sur mon agresseur, comme catapulté, purement et simplement. Ce fut bref. Al avait visé le cou et je suis presque sûr d'avoir entendu le craquement des vertèbres. Yeux-malades pencha sa tête d'un côté, sa casquette tomba en roulant, suivie des verres protecteurs des yeux et sans mot dire, l'homme se plia, glissant lourdement aux pieds d'Al. J'entendis un hurlement, Kurt avait crié, les yeux injectés: ses mains tremblantes tiraient de derrière lui l'arme au gros tube. À plusieurs reprises l'arme détona à deux pas de moi, me suffoquant de sa cuisante odeur de produit chimique calciné. Et je vis Al chanceler, se pencher d'une manière anormale, comme coupé en deux, s'affaisser sur ses genoux qui ne le soutenaient plus tandis que son corps mince s'effondrait près d'Yeux-malades. Il était criblé de balles. Le poussah était pâle, sa lèvre inférieure tremblait et il était devenu plus petit encore derrière son bureau; quant à Kurt, il me regardait de ses yeux injectés, et tremblant, il avait tourné le tube de l'arme de mon côté. Moi, les mains attachées derrière le dos, je m'efforçais de garder mon calme, je savais que dorénavant tout allait dépendre de mon calme et de ma patience et rien que de cela. Moins maître de lui, Al avait cédé à ses impulsions et il gisait là à mes pieds, son sang ayant giclé partout. Il était tranquille maintenant, ses doigts n'avaient plus de secousses, il n'était plus dangereux pour personne, de sorte que, devenu fou furieux, Kurt pouvait frapper de ses bottes son corps ensanglanté sans crainte aucune.

Je me souviens que, revenu de son choc, le poussah se mit à beugler à tel point que Kurt abandonnant immédiatement Al, criblé de balles comme il l'était, me poussa dehors puis on m'enferma dans une autre baraque sombre, et dont les fenêtres étaient munies de barreaux. J'entendis le grincement du mécanisme de l'entrée, puis quelques commandements et presqu'immédiatement, une ombre parut dans le voisinage, et se posta sous une source aveugle de lumière, d'où elle pouvait tenir sous observation l'entrée de la baraque et les fenêtres. Kurt était parti et, en quelques minutes

seulement, les gris avaient sorti Al de la baraque du poussah et l'avait traîné loin des tentes, à l'autre extrémité de la clairière. Je voyais les ombres se diriger de ce côté-là et je forçais mon regard à pénétrer l'obscurité, à tout retenir. Pour eux Al était un cadavre, pour moi, pas encore, *il pouvait être rappelé à la vie*, mais rien que là-bas, dans le monde d'où nous venions. Ces gens-là, les gris, le jetèrent à l'orée de la forêt, comme un corps mort, après l'avoir frappé de leurs armes, de leurs poings et de leurs pieds malodorants, et après que Kurt eut criblé son corps de balles, comme il avait d'abord fait de son appareil de vol lorsqu'il était encore dans les airs.

« De quel genre d'hommes font-ils partie » me demandais-je, chagriné, humilié peut-être de me sentir comme dans une cage. Et je ne trouvais pas de réponse. « Et puis, pourquoi tout ça, pourquoi, et pour combien de temps encore? » me demandais-je. Un peu plus tard, il me sembla avoir compris. Tout d'abord je compris qu'il me fallait les juger selon d'autres moules et selon d'autres unités de mesure, il n'y avait aucun sens à mettre en jeu les mesures de mon temps, à moi. Ce n'étaient que des brutes et si jamais ils avaient été des hommes, ils avaient perdu la raison et s'étaient abrutis jusqu'à ne plus laisser subsister en eux que l'animal. Ils vivaient en se nourrissant du pouvoir, l'ivresse du pouvoir avait assombri leur intelligence, mais je savais maintenant qu'ils avaient peur; sous leurs grands airs de maîtres, leur chair tremblait et était saisie d'une terreur qui était celle de l'animal affolé. Je me suis convaincu de la chose un peu plus tard, avant minuit, lorsque, mes mains délivrées de leurs liens, je me préparais à faire quelque chose, à édifier un plan. Les détonations venant de l'autre côté étaient de plus en plus faibles et plus rares; le silence régnait et il faisait froid, le préposé à la garde se ratatinait sous l'ampoule et se déplaçait çà et là, son arme à la main. Tout à coup les détonations reprirent de plus belle, denses, profondes, tout le massif paraissait vrombir depuis ses tréfonds. Quelques explosions secouèrent les baraques et à la pâle lumière de la lune, je vis les gris sortir tout effrayés de leurs tentes, engourdis de sommeil et, penchés, courir, les uns vers les boîtes à roues, les autres dans la forêt. Ce fut une panique générale qui ne prit fin que très tard, après que j'eus l'impression, à un moment donné, qu'ils allaient tous s'enfuir dans leurs fameuses boîtes roulantes, en m'abandonnant là.

Vers le milieu de la nuit, je savais clairement ce qu'il me restait à faire. L'homme commis à ma garde ne bougeait pas de son poste, mais le calme était revenu, et, me concentrant, j'acquis la conviction que je réussirais à l'endormir. Je ne pouvais vaincre son opacité, je ne pouvais engager de dialogue avec lui, mais il m'était difficile de croire qu'en dirigeant toute mon énergie psychique sur lui, je ne pourrais pas l'influencer et même le dominer en brisant sa résistance et en l'obligeant à franchir le seuil de l'évanouissement. Le silence régnait, ce qui me convenait et la lune, au sommet des sapins, brillait sans éclat, élargie par un voile diaphane de brume. "Attendons jusqu'à ce que le brouillard s'épaississe," me suis-je dit. Et je n'eus pas longtemps à attendre, parce qu'une brume épaisse montait de la vallée et bientôt toute la clairière nageait dans une espèce de rouleau laiteux,

tandis que l'air semblait plus dense et plus lourd. Le moment était venu d'échapper à mon gardien, mais il fallait qu'auparavant je lui fasse ouvrir la serrure. Je le vis entre les barreaux, il s'avançait à travers le brouillard mouvant et chancelait, les bras tendus en avant; quant à son arme, elle semblait un instrument comiquement planté dans l'une des mains de cette vision fantomatique, qui palpait le sol à pas étrangers, incertains. Puis je le perdis de vue et la serrure grinça à l'entrée, preuve que dans cet état d'inconscience, l'homme faisait ce que je lui avais demandé. J'étais libre, libre enfin, et le gris me regardait sans voir, sans comprendre ce qui se passait entre lui et moi. D'un dernier effort, je l'abattis, je le fis tomber sur le seuil de la porte ouverte et sans demander mon reste, je traversai la clairière, des gouttes de brouillard collées sur mon front, sur mes joues. Je passai non loin du chemin où j'entendis parler à voix basse, je pense que c'étaient ceux qui gardaient les boîtes à roues, mais je marchais en effleurant à peine le sol, de sorte qu'ils ne me repérèrent pas. La brume insistait, épaisse, complice, facilitant ma marche vers l'orée de la forêt, vers cet endroit que dans la nuit je m'étais fixé comme but, des heures entières. J'eus un peu de chance, je dois le reconnaître. Sans avoir trop à chercher, je faillis même buter sur le corps d'Al, jeté là. Tout froid, et les mains sur le ventre, il était raide.

L'alarme fut vite donnée, je n'avais guère réussi à faire que deux cents pas en montant, à travers la forêt, que déjà, en bas, au camp, se faisaient entendre les premiers cris et les premiers coups de feu. Sans doute avaient-ils découvert la sentinelle évanouie sur le seuil de la porte, et cela bien plus vite que je ne l'imaginais; il était probable que la relève ne l'avait pas trouvé à son poste. Et la porte de la baraque était grande ouverte, comme je l'avais laissée. Aussi avaient-ils commencé à crier, à se héler à travers le brouillard et à tirer à plusieurs reprises des coups de feu. Pour ma part, je montais, le corps d'Al sur l'épaule, et il était lourd, Al, surtout sur un chemin en pente, alors qu'il me fallait passer à travers le brouillard, et à travers les branches humides des sapins. Les gris cherchaient ma piste, ils me considéraient ou bien très important ou bien très dangereux, car tout le camp était sur pied et j'entendais le bruit qu'ils faisaient dans leur recherche, éparpillés dans la forêt. Je crois qu'ils ont commencé à me chercher dans le camp même et tout au long du chemin, en bas, sur le ruisseau, où il était plus facile d'arriver à quelqu'un qui voulait s'enfuir. Après quoi ils se sont éparpillés sur la pente, dans la forêt, et sont montés derrière moi et à un certain moment, ils étaient si près que j'ai vu la lumière de leurs lanternes, grossie par la buée du brouillard, et que j'ai entendu leurs paroles nerveuses, prononcées à voix basse. J'avais pénétré dans des fourrés et je restais là, accroupi, près du corps raide de mon fils; moi aussi, j'avais commencé à avoir peur. Il me fallait m'échapper, m'éloigner le plus possible, puis grimper sur la crête du mont, ce n'est que là que j'entrevoyais le salut, si salut il y avait. Al était pour moi un fardeau, c'est d'ailleurs pour cela que mes poursuivants m'avaient rejoint et dépassé, mais j'espérais encore en un dénouement heureux et je ne voulais pas, je ne pouvais pas renoncer.

Aussi lorsque je n'ai plus entendu le bruit de mes poursuivants, l'ai-je à nouveau remis sur mon épaule et faisant un détour, j'ai quitté la voie qui m'aurait mené directement à la crête, si j'avais pu monter sans m'arrêter. Je suis parvenu près d'un torrent à sec, comme tombé du ciel, et non pas creusé dans la montagne. La brume était moins épaisse, la lune me montrait maintenant les obstacles nombreux et souvent difficiles à observer à l'ombre obscure des arbres. Fatigué, je montais lentement, le souffle entrecoupé, tandis que la forêt se balançait, fantomatique, au-dessus de moi, et je frissonnais profondément sous le vent froid de l'automne.

Vers le jour, je me suis endormi dans une gorge, mais bientôt la pluie se mit de la partie et les gouttes qui tombaient sur ma figure depuis les feuilles des fourrés sous lesquels je m'abritais me réveillèrent. Une fois de plus j'allais me convaincre de l'instabilité du temps en montagne, surtout en cette saison que je n'avais pas choisie mais dans laquelle j'avais fait une chute vertigineuse. Un peu plus reposé, j'ai poursuivi la montée. L'aube était trouble sur le ciel nuageux et humide et, bien que mouillées, les feuilles mortes offraient tout de même un point d'appui à la marche. Al restait toujours affalé sur mon épaule et je me suis dit, à un moment donné, que tout était inutile. Que c'en était fait, Al mort, le corps troué par l'arme de Kurt, et moi, captif dans le temps des gris; la réalité, c'était ça, je n'avais plus rien à défendre. « Qu'est-ce que tu défends, qu'as-tu encore à défendre? » me demandais-je en me traînant vers le haut, au fil du torrent. « Là-haut, c'est le sommet de la montagne et de l'autre côté de la crête, il y a une vallée, puis encore une crête, tu connais pourtant les lieux, tu y es déjà venu. *Quand, espèce de fou, quand y es-tu venu?* » Et je tirais derrière moi le corps d'Al, j'étais trop fatigué par la montée continuelle pour pouvoir le tenir plus loin sur mes épaules et je craignais que, bientôt, mes jambes refusent de me soutenir, je les sentais trembler sous l'effort. Et pourtant, j'espérais m'en tirer. Me voir, en haut, me disais-je, bien qu'il puisse y avoir ensuite une autre vallée, plusieurs vallées et plusieurs crêtes, et toutes appartenant au même temps, celui dans lequel j'étais tombé. Cependant l'espoir qui s'était niché dans mon esprit se fondait sur une supposition, vague, il est vrai. Je songeais que cette rupture, cette faille du temps pouvait avoir une localisation dans l'espace, il m'était difficile de croire que les expériences des hommes de la montagne avaient refoulé toute la planète vers des siècles en arrière. Il me fallait voir, me convaincre moi-même et s'il existait une seule issue du temps des étrangers, j'avais le devoir de la découvrir. Aussi vite que possible, me disais-je, dans les délais où le corps d'Al pouvait encore être régénéré et rappelé à la vie.

Le plein jour s'était fait et les brumes s'étaient quelque peu dissipées, là-haut, où j'étais arrivé. Mais elles persistaient, épaisses et troubles, au fond de la Vallée de l'Enfer, où elles avaient tout noyé: la route, le camp, le ruisseau, les sapins. À plusieurs reprises le soleil se mit à briller à travers la brouillasse du ciel et à ranimer un peu les lieux. Seulement moi, je grimpais maintenant sur une côte dénudée où foisonnaient les moraines et où l'herbe était rare. La forêt avait pris fin et là-haut, sur la crête ou sur le plateau (je ne savais pas encore ce qui m'attendait là) j'apercevais des bouquets

d'arbres dont certains courbés par le vent ou par les graviers charriés par l'eau. Pour y parvenir, il me fallait traverser un endroit découvert. Et j'avais dépassé la moitié de la distance, en marchant d'un pas lent et en m'arrêtant souvent, quand se firent entendre les premières détonations — une longue rafale qui banda mes nerfs et me fit tressaillir. Ils tiraient d'en-bas, depuis la forêt, ils m'avaient decouvert alors seulement; je suis resté un moment sur place, stupéfait de la ténacité des gris; ils m'avaient recherché sans interruption une nuit et une demi-journée à travers la forêt, avant de me découvrir. Après quoi, je m'arrachai à l'endroit où je me trouvais, je pris Al dans mes bras et aussi vite que possible je poursuivis ma montée. Instinctivement je sentais qu'il me fallait m'abriter derrière les pierres, derrière les troncs brisés, dans le lit presque vertical du torrent.

Du côté de la forêt, les rafales se succédaient, de la sorte les gris voulaient m'immobiliser, tandis que quelques-uns d'entre eux couraient dans la zone découverte, en s'efforçant de se rapprocher jusqu'à la distance qui leur convenait le mieux. Et alors, avec ce fardeau sur le dos, j'ai eu peur, une fois de plus. Peur de leurs armes, peur qu'ils ne me blessent, ou ne me tuent, comme Al, avant que je puisse arriver en haut. Parvenir au plateau, même s'il me fallait me perdre dans la forêt de l'autre côté du mont, c'est tout ce que je désirais alors: échapper aux éclats des armes dans cette portion découverte où j'étais un gibier presque sûr pour les manteaux gris. Sinon, tout était fini, pour Al et pour moi, nous allions pourrir dans une terre qui ne devait être la nôtre que mille ans plus tard, après que rien n'eut subsisté du souvenir des gris. Mais ceux-ci m'envoyaient des rafales, si nombreuses que les monts, comme en ébullition, repétaient les détonations, les amplifiant et les faisant parvenir jusque tout en bas, dans l'eau du ruisseau. Ils étaient fatigués, ils ne pouvaient plus courir. Et de grimper derrière moi, en formant la chaîne; de temps à autre, une arme crépitait longuement, arrachant des morceaux de pierre à ma gauche, à ma droite ou au-dessus de moi. J'avais commencé à craindre l'un d'eux, qui avait dépassé de beaucoup les autres et sentait peut-être moins la fatigue, car il faisait des efforts surhumains pour me rejoindre.

C'est ainsi que je pus arriver en haut, où il y avait des sapins à l'abri desquels je me traînai, haletant, en tirant derrière moi le corps blanc, froid et plein d'égratignures d'Al, mon fils. Moi-même j'étais sale, écorché, mais plus que tout, effrayé, parce que je savais l'autre très près et que je ne pouvais absolument plus rien faire, mon salut dépendant de la façon dont je pourrais lui faire croire que j'étais parti dans une autre direction. Et alors, alors seulement, tandis que j'étais là, dans le fourré, la poitrine collée au sol et les narines dans l'herbe, *j'ai perçu un changement*. L'air était autre, plus chaud et moins humide et le soleil, lorsque je me suis tourné pour le voir entre les feuilles, avait fait, semblait-il, un bond de quelques heures dans le ciel. Et l'herbe à laquelle j'avais collé mon visage, l'herbe avait en elle une chlorophylle fraîche, odorante, d'un vert printanier, au point que, comprenant, je fus pris de vertige; après quoi, j'eus envie de sauter sur mes pieds, et de rire et de crier. Et si je ne l'ai pas fait, c'est à cause, uniquement, de mon

poursuivant. Parvenu, lui aussi, au bord du plateau, il équilibrait son arme entre ses mains et scrutait les alentours, dans tous les sens. C'était Kurt.

Il était *au-dessus* maintenant, et n'en avait aucune idée, l'idiot ! Il me cherchait des yeux, marchait tout penché et passant d'un côté à l'autre le canon de son arme, il était prêt à déclencher les éclats de la mort. Et il n'avait aucune idée de l'endroit où il était parvenu ! J'avais envie de rire, en suivant des yeux ses mouvements, mais je n'ai eu d'aucune façon le temps de réagir, parce que l'homme au manteau gris avait vu sur le plateau quelque chose qui l'avait fait tressaillir. Je me suis soulevé sur un genou afin de voir, moi aussi: loin, sous d'autres sommets, une construction blanche et bleue, d'où venaient, discutant, *cinq*, pas moins de cinq de mes contemporains ! Kurt aussi les avait reconnus, d'après leur costume. Comme il avait été surpris en un lieu découvert et qu'il savait ses camarades derrière lui, il se mit à hurler de toutes ses forces *Haalt !* Après quoi j'entendis la rafale. Trois hommes du groupe étaient tombés sur les genoux et avaient glissé dans l'herbe, à la perplexité des deux autres. Kurt, son arme tendue, faisait signe derrière lui à ceux qui n'allaient jamais venir, parce que l'action qui avait rompu le temps et créé une faille jusqu'à l'époque de Kurt, avait pris fin. Elle avait pris fin dès qu'il était arrivé *au-dessus*. Mais lui ne se rendait même pas compte qu'un changement était survenu, et quel changement ! Il appelait ses camarades, sans qu'il lui passât par la tête qu'il les attendait à mille ans de distance; il croyait que d'un moment à l'autre, les gris venus de la vallée allaient faire irruption et le rejoindre, les armes à la main. Et il ne quittait pas des yeux ceux sur lesquels il avait tiré.

Moi, je savais ce qu'il allait se passer. L'un de ceux qui étaient sains et sauf, tirait la tige du régénérateur. Trois étincelles froides et, sous les regards consternés de Kurt, les hommes se relevaient, tandis que le groupe, modifiant sa direction, s'avançait vers lui. *Haalt ! Haalt !* hurlait Kurt, menaçant de son arme et de sa voix étranglée; de ses traits défigurés, on pouvait déduire que la peur s'était victorieusement emparée de lui. La haine et la cruauté n'étaient plus chez lui que de simples annexes de la peur animale. *Halt !* cria-t-il encore une fois, puis il fit feu en marche, alors qu'il se retirait, à reculons, vers la Vallée de l'Enfer. Deux hommes tombèrent, mais les tiges du régénérateur étincelèrent et les blessés étaient à nouveau debout. Kurt tiraencore, n'atteignit personne, ses mains tremblaient sur son arme, tandis que son visage devenait un masque de l'impuissance épouvantée. Me découvrant du regard, Kurt lâcha son arme et sans qu'on le lui ordonne, leva les bras en l'air.

— J'ai été voir Kurt, m'a dit Al, il y a quelques jours. Il reste là dans son enclos, à manger toute la journée, sans rien faire d'autre, il ne veut ou ne peut même pas apprendre notre langue. Il a vieilli, le pauvre. Il a grossi et ressemble étonnamment au poussah qui nous a questionné là dans la baraque. Tu te souviens, père, du poussah et d'Yeux-malades et de tous les hommes en manteaux gris, *du temps de Kurt ?* Toi, que penses-tu qu'ils se sont imaginés au sujet de Kurt, si plein de zèle, alors que lui, justement, n'est jamais revenu de sa mission?

En français par ANDRÉE FLEURY

(extrait de la Revue roumaine; 1981 (XXXVè année), N° 1, pp. 63-81.

APPENDICE I: résumé de DAN (Sergiu Pavel), Proza fantasticâ românească; Bucuresti; Editura Minerva; 1975, 354 p. (ouvrage accessible au Centre de Documentation de l'Etrange)

Le présent ouvrage représente la première synthèse consacrée au fantastique dans la littérature roumaine, domaine illustré par les meilleurs auteurs roumains.

Le livre comprend deux parties distinctes. La première aborde la vaste problématique du genre sous un angle théorique. Visant à définir les coordonnées du sujet et les termes qui seront utilisés, cette première section atteint, tout naturellement, les proportions d'une véritable *Introduction à la littérature fantastique.* Bâti sur ce fondement, le corps proprement dit de l'ouvrage examine, sous le titre *Orientations et profils,* la contribution des prosateurs roumains en matière de fantastique.

La conception générale de l'ouvrage part de l'acceptation du fantastique comme *genre,* avec toutes les conséquences qui en découlent. L'éventail des motifs (domaine lié au comparativisme), les structures (dont s'occupent les méthodes structuralistes) ou, dans une plus faible proportion, la perspective historique (diachronique) seront les principaux éléments pris en considération, dans la mesure où ils concourent à la réalisation de ce concept.

PRÉLIMINAIRES THÉORIQUES

Sur la pensée fantastique

Le premier chapitre traite — sous le rapport psychologique, sociologique et, par conséquent, philosophique — des sources de l'art fantastique. Ainsi, le concept de *pensée* fantastique est cerné dans les

diverses hypostases sous lesquelles elle apparait à travers les âges depuis les superstitions les plus primitives jusqu'aux mythologies et aux doctrines initiatiques les plus évoluées. Deux ressorts psychologiques fondamentaux peuvent être décelés à l'origine de ces formes de la conscience : d'une part, *la peur,* expression du sentiment de sécurité et de vulnérabilité de l'être humain, donc un complexe psychique ; d'autre part, l'éternel besoin de l'homme de rêve, d'idéal, de se réaliser, donc une tendance éminemment dynamique, par laquelle la pensée fantastique reproduit — moins son efficience pragmatique — la permanente aspiration à se dépasser soi-même, propre à la démarche scientifique. Transfigurées artistiquement, les représentations de la première série sont, à l'origine, des catégories du *terrifiant,* du *tératologique,* du *macabre,* de *l'horrible* et parfois du *scatologique* ou du *grotesque,* alors que celles de la seconde série ont engendré l'efflorescence du *mirifique,* de *l'édénique,* c'est-à-dire en général du *fabuleux hyperbolique.*

Le concept de littérature fantastique

Le second chapitre restreint la sphère de la discussion, se proposant de préciser l'acception esthétique de la notion de fantastique. Pour commencer, le commentaire souligne la différence sémantique entre le terme „fantastique" dans le langage courant, tel qu'il est défini par les dictionnaires, et son acception littéraire. Alors que l'acception commune tend à attribuer à la notion de fantastique le sens de prodigieux, d'extraordinaire, de sensationnel, mais en dernier ressort d'*inexistant,* la littérature dite fantastique, tout en narrant des faits incroyables, se donne pour authentique. Formellement donc, l'art fantastique vise à faire concurrence, à s'identifier au réel. A cet égard, le chapitre passe en revue les définitions proposées par R. Caillois et P.-G. Castex, pour insister ensuite sur celles avancées par Tzvetan Todorov dans son *Introduction à la littérature fantastique*. Selon l'opinion de cet auteur, la condition *sine qua non* de l'art fantastique est l'„indécision" du lecteur, résultat de l'attitude analogue des personnages.

Tout en acceptant l'ambiguïté comme l'un des signes distinctifs de la narration fantastique, le présent ouvrage refuse d'accorder à ce trait une valeur absolue. Il refuse, en particulier, de rattacher cette ambiguïté à la position du lecteur, position essentiellement variable. Du

reste, la littérature fantastique universelle offre plus d'un modèle classique renfermant en épilogue un message monovalent propre au miraculeux.

Frontières de la littérature fantastique

Le troisième chapitre a pour but d'étayer les affirmations antérieures par l'examen du problème controversé des frontières du fantastique. La discussion comporte un double aspect, envisageant d'abord les limites du genre en rapport avec ses sources thématiques propres, puis ses contingences avec les genres littéraires voisins. L'étude commence par l'analyse du fantastique en rapport avec :

1. *Le fabuleux féerique.* Conformément aux distinctions théoriques courantes, l'auteur précise la différence essentielle entre le régime du conte bleu et celui de la prose fantastique. Contrairement au conte, qui généralise et uniformise le surnaturel, le fantastique se sert du même facteur comme d'un terme déconcertant et irréductible. Mais tout en faisant cette démarcation — à laquelle le théoriciens français tiennent particulièrement — l'ouvrage souligne qu'il est impossible d'établir une barrière rigide entre le domaine du conte et celui du fantastique. Il ressort autant du romantisme allemand que des œuvres roumaines les plus représentatives (M. Eminesco, M. Sadoveanu) qu'une interpénétration thématique et typologique des deux genres est possible. L'ouvrage soutient un point de vue analogue dans les rapports du fantastique avec :

2. *Le miraculeux mythico-magique et superstitieux.* L'auteur insiste d'abord sur la place de premier plan occupée par cette source thématique dans le cadre du fantastique roumain et même de la culture roumaine moderne. A l'aide d'exemples puisés aussi dans d'autres littératures, il refuse de souscrire à la tendance de certains théoriciens (P.-G. Castex par exemple) d'englober dans une notion commune la mentalité mythico-magique et les créations féeriques. Il identifie ensuite les variantes de la transposition en littérature de ce vaste domaine de l'imagination : a) la *transposition anecdotique* des croyances anonymes. C'est le cas, en France, d'un E. Gosse ou d'un Ch. Nodier (dans *Infernalia)* et, en Roumanie, des nombreux collectionneurs de matériel légendaire ; mais il va de soi que, étant donné la distance qui sépare le point de vue du narrateur de celui du fait surréel relaté, on ne saurait parler ici de prose fantastique proprement dite ; b) lorsque le filon folklorique est *traité librement*, celui-ci se transforme en un symbole ou le *prétexte* d'une œuvre qui s'éloigne de l'esprit du folklore ; cette modalité, utilisée dans de nombreux autres genres, s'écarte évidemment des préoccupations du présent ouvrage ; c) le *fantastique à substance folklorique* résulte de la faculté formelle d'imprégnation par rapport à la superstition populaire ; d) le *fantastique à substance et tenue folkloriques* ou *récit fantastique du type ballade* combine l'assimilation de la „crédulité" populaire aux données structurales de la narration folklorique ; le modèle recréé y est celui de la ballade, ce qui explique que les événements se situent dans un temps indéfini, ainsi que le goût de l'hyperbole, du superlatif physique et moral, la combinaison du conte de fées et de la surprise proprement fantastique (ces questions sont traitées dans le chapitre intitulé *Le miraculeux de la mythologie autochtone).*

Ce sont des considérations d'un tout autre genre qui marquent la distinction à faire entre le fantastique et

3. *L'occultisme initiatique.* Ce qui suscite maintenant les objections des théoriciens, ce n'est plus la candeur des modes „primitifs", mais, au contraire, l'affectation scientifique propre à certains adeptes des religions souterraines. D'où un certain exclusivisme sectaire étranger à la véritable littérature fantastique. Et cela quoique l'idée de doctrine ne soit pas opposée par principe à notre genre. Mais tout en affirmant le point de vue d'une doctrine, la narration fantastique le dépasse par le caractère même d'une telle littérature.

Dans cet ordre d'idées, l'ouvrage aborde le fantastique créé sous les auspices du surréalisme, mouvement littéraire imprégné méthodiquement d'esprit initiatique et ésotérique. Le „hasard objectif", l'une des devises de ce courant, n'est en somme, sous d'autres termes, que ce qu'un Hoffmann ou un Gérard de Nerval entendaient par „le miraculeux naturel". Cet exemple montre le caractère *universel* de toute doctrine capable de produire des œuvres épiques fantastiques.

Suit l'examen des relations entre les deux genres apparemment inséparables — ou identiques même, selon certaines opinions — que sont le fantastique et

4. *La littérature de science-fiction.* Le problème des frontières se pose ici par le fait que ce domaine littéraire est fondé sur la convention *a priori* d'un facteur insolite (le facteur scientifique), revêtu paradoxalement d'une couleur quasi féerique. C'est pourquoi l'auteur rejette la thèse suivant laquelle la science-fiction serait la dernière — et de nos jours la seule — étape représentative du fantastique. On ne saurait exclure pourtant l'existence d'une zone d'inter-

férences entre ces deux domaines. Cela est visible notamment dans la catégorie des thèmes de science-fiction connus sous le nom de „visiteurs inattendus". Ce qui retient l'attention dans ce cas, c'est moins le tout-puissant savant, inventeur de machines irrésistibles (l'équivalent du héros des contes de fées), que la surprise produite par l'intrusion d'émissaires extra-terrestres, inacceptables rationnellement, mais néanmoins possibles. Un fait est certain : après avoir épuisé ses thèmes consacrés, la science-fiction contemporaine a de plus en plus tendance à revenir aux thèmes et aux procédés du fantastique traditionnel. Les œuvres actuelles les plus représentatives du genre le prouvent.

Très fréquentes sont les interférences entre le fantastique et

5. *La prose poétique et allégorique.* De tout temps, la poésie a conféré au fantastique l'incandescence métaphorique de l'expression et, plus particulièrement, le goût du symbole, si caractéristique pour notre genre. Aussi le penchant des poètes à devenir des auteurs de fantastique lorsqu'ils abordent la prose semble-t-il tout naturel. Cependant, des lignes de démarcation précises s'imposent. Dans ce but, l'auteur analyse au préalable l'essence de deux importants instruments de l'art littéraire : l'allégorie et le symbole. Il relève ainsi la raison pour laquelle le fantastique, qui recherche le symbole, n'en est pas moins foncièrement réfractaire à l'allégorie. Le privilège de celle-ci de parler par analogie sur la réalité est en effet impropre à un univers épique, qui se prévaut justement du caractère inédit de la réalité qu'il révèle. L'auteur passe ensuite à l'analyse du *bizarre poétique,* qui est l'expression la plus caractéristique de la collaboration entre le fantastique et la prose poétique. A ce sujet, il insiste d'abord sur l'aspect de cette structure chez Edgar Allan Poe, qui est le créateur de la formule : c'est lui qui a inauguré le genre du *poème fantastique en prose,* caractérisé par : la prééminence du ton de l'auteur (d'un auteur doué d'une sensibilité morbide et déformante), l'expression évocatoire et incantatoire, et enfin l'imprécision voulue d'une relation qui se situe sous le signe de la „volonté de mystère".

L'héritier direct de cette esthétique est le *fantastique symboliste.* S'appropriant les procédés de Poe, les symbolistes Huysmans, Oscar Wilde, Péladan, Marcel Schwob et Henri de Régnier — ainsi que, avant eux, Barbey d'Aurevilly et Villiers de l'Isle-Adam — ont transféré la modalité cryptique de l'expression à la *typologie.* Les données caractérologiques des personnages seront par conséquent : le mystère, la morbidité raffinée et frénétique, le blason crépusculaire de la race. C'est ainsi que s'explique de même la propension parti-

culière des prosateurs symbolistes à animer l'artificiel et au fétichisme des cadres somptueux de l'existence.

La dernière partie du chapitre est consacrée aux échos que cette tendance a éveillés dans la littérature roumaine.

Des problèmes similaires se posent dans le cas des interférences du fantastique et de

6. *La prose visionnaire (d'expression absurde).* A un examen d'ensemble, deux tendances principales définissent cette modalité littéraire. La première en est le caractère visionnaire, dû au processus d'intériorisation formelle d'une narration qui se passe de toutes les règles de la vraisemblance. On assiste ainsi à la démarche d'un narrateur surenchérissant sur une réalité coupable de s'être usée, amenuisée, banalisée, sclérosée. La „pulsation de la vie" (Liviu Rebreanu) est maintenant supplantée par la *vision,* c'est-à-dire par l'angle de réfraction qui déforme les contours de la réalité ; de *notre* réalité — en l'espèce la même. C'est justement cette dernière circonstance qui, pour le fantastique, constitue l'inconvénient : la nature de cette vision (ce que R.-M. Albérès nomme „le drame de l'écriture") tient au fond du domaine de la modalité technique.

La seconde variante de prose visionnaire, qui est bien plus proche de nos préoccupations, se fonde sur une réévaluation, sur une métamorphose de la réalité elle-même, qui devient un labyrinthe irréductible, hostile et absurde. A cet égard, l'auteur cite l'exemple de Kafka, auteur d'un intérêt particulier pour les exégètes du fantastique par ce destin de l'incompréhensibilité qui gouverne toute son œuvre. Dans le même ordre d'idées, l'auteur met en lumière les ressources de l'*humour noir* dans le domaine du fantastique (voir à ce sujet l'opinion d'André Breton), le pouvoir de cette manifestation d'offrir, par la négation, un nouvel ordre des choses.

L'ouvrage aborde ensuite les rapports entre le fantastique et

7. *La littérature d'aventures.* Leurs traits communs ou distinctifs sont mis en évidence à une analyse même sommaire du *sensationnel,* qui est présent dans ces deux domaines épiques. Contrairement au sensationnel bénin des livres d'aventures, utilisé dans le but d'exciter l'intérêt du lecteur pour le *sort du héros* (éternellement vainqueur, comme dans les contes de fées), le sensationnel des œuvres fantastiques révèle une charge explosive bien plus puissante, puisqu'il vise *au-delà du destin des personnages.* Cette observation est entièrement valable dans le cas du roman policier, le genre le plus répandu de livre d'aventures à l'heure actuelle. A ce sujet, une mention spéciale revient au caractère exceptionnel des récits logico-déductifs d'Edgar Poe, dans

lesquels l'élément de surprise du type roman noir est associé au côté surréel du genre fantastique.

La dernière partie du chapitre se réfère à la zone d'interférences du fantastique et de

8. *La prose d'analyse.* La parenté entre ces deux domaines réside dans leur intérêt commun pour les impondérables de la vie psychique. Il convient toutefois de préciser que l'analyste, fidèle à sa vocation, trahit dans les subtilités de sa démarche un côté dominateur, une présomption comparable à la présomption coercitive de l'homme de science. Au contraire, dans les bornes du même territoire, le créateur de fantastique (cf. par exemple l'*Aurélia* de Gérard de Nerval ou *Le Horla* de Maupassant) hésite à porter un verdict catégorique ; son climat par excellence est la liberté dans l'incertitude.

La migration des motifs

En l'absence de critères unanimement reconnus, ce chapitre tente d'établir un large système de répartition des principaux thèmes de la prose fantastique : dessein d'autant plus nécessaire que les situations fantastiques (c'est-à-dire, en d'autres termes, les motifs) comportent une variété bien plus grande et, en même temps, plus accusée que l'éventuelle diversité typologique (les personnages se définissant en général sous forme de deux groupes typologiques : celui qui met en œuvre l'intrigue et celui qui la subit). Les thèmes sont groupés en trois grandes catégories, suivant la nature de la relation entre le *normal* et le *sur-normal*. Il s'agit des thèmes de l'*interaction*, de la *mutation* et de l'*apparition* du fantastique. Le répertoire des motifs, illustré par des exemples pris autant dans la littérature roumaine que dans la littérature universelle, a la composition suivante :

I. *Thèmes de l'interaction fantastique*

1. *L'influence magique*
   a) la sorcellerie (l'hypnose, la suggestion magique)
   b) la solomonie (l'action magique sur le milieu naturel)
   c) l'alchimie
   d) l'immanence magique de la nature, l'homme objet des charmes exercés par la nature personnifiée (le mythe des génies élémentaires : Ondine, la Salamandre, etc.)
2. *L'anticipation fantastique*
   a) le rêve prémonitoire

   b) l'intersigne (signes prémonitoires, vision prémonitoire, pressentiments)
   c) la prédiction oraculaire
   d) la prédestination (thème de la malédiction ou de la bénédiction)
3. *La consigne fantastique*
   a) instance morale extrahumaine (conséquences de la „faute" le poids du péché)
   b) l'être néfaste, le mauvais oeil
   c) le lieu (objet) néfaste : château hanté, moulin, auberge, lac, phare, statue etc.
   d) dates et nombres fatidiques
   e) le trésor impur
   f) l'instrument miraculeux, dispensateur de puissance et d'un bonheur impur : élixirs, talismans, la mandragore, signes ou mots magiques, la pierre philosophale, etc.
   g) le pacte avec le diable (le mythe de Faust)
   h) le thème du Grand secret interdit, l'ambition luciférienne de la connaissance absolue (le mythe du fruit défendu)
4. *La communication transmentale* (la télépathie, la clairvoyance fantastique)
5. *L'influence posthume* (le message spiritiste)

II. *Thèmes de la mutation fantastique*

1. *La mutation métaphysique dans l'espace*
   a) le voyage miraculeux (à l'encontre des lois physiques)
   b) l'entrée dans un espace transcendant (paradisiaque ou infernal)
   c) l'errance fantastique (le mythe du labyrinthe)
   d) l'ubiquité (dispersion de la présence)
2. *La mutation métaphysique dans le temps*
   a) la réincarnation
   b) le renversement de la chronologie (actualisation du passé, recul du présent)
   c) l'arrêt du temps
3. *Le dédoublement fantastique*
   a) le motif du „double", la fatalité de „l'autre"
   b) la substitution de l'identité (par une opération magique)
   c) le dédoublement homme-femme (motif de l'androgyne)
   d) le dédoublement par micro-anthropie (l'homme-pygmée)
   e) la substitution démon-homme (personnification du diable)

f) la substitution homme-totem
g) le dédoublement homme-animal (le loup-garou, l'homme-ours)
h) le dédoublement mécanomorphe (l'homme-objet)
i) le dédoublement naturel-artificiel, réalité-masque, vie-moyens de réflexion (l'homme-tableau, l'homme-robot, l'homme-poupée, l'homme-masque), existence-représentation scénique (thème du tableau animé, motif du golem)
j) le dédoublement homme-ombre (l'ombre, qui prend vie), le motif de l'être indéfini

4. *La conversion onirique de la réalité*
   a) la vie en tant que rêve (l'irréalité du monde)
   b) fusion de la vie et de la réalité (le rêve superposé à l'état de veille)
5. *La transformation édénique (magique) de la réalité*
6. *La transformation infernale du réel :* le ténébreux, le macabre, le tératologique ; l'état-limite général ou individuel (la torture, la solitude, l'épidémie, la claustration — inexplicables)
7. *Le devenir extra-naturel de l'humain*
   a) la métamorphose gérontologique (le vieillissement comme par l'effet d'un sortilège, le devenir hideux)
   b) la croissance anormale (la métamorphose macro-anthropologique)
   c) l'état cataleptique (la mort apparente)
   d) la longévité anormale : la mort ajournée (mythe d'Ahasverus)
   e) le comportement anormal des organes ou des fonctions somatiques (la main, les yeux, les oreilles, le cœur, la mémoire)
8. *Les objets qui prennent vie* (le stylo, la cravate, etc.)
9. *La disparition fantastique*

III. *Thèmes de l'apparition fantastique*

1. *L'apparition tanatologique*
   a) le fantôme (le spectre)
   b) le vampire
   c) la résurrection des morts
   d) la mort personnifiée
2. *L'irruption panique d'une divinité insolite* (dieu, animal totémique, démon, génie, etc.)

Pour conclure, le chapitre relève les avantages, mais aussi les limites du critère thématique, puisque cet instrument d'étude n'est efficace que dans la mesure où il tient compte aussi d'autres facteurs définissant le phénomène littéraire.

Perspectives méthodologiques

Ce chapitre, qui passe en revue les rapports des créateurs roumain de littérature fantastique avec les principales sphères de culture du pays, démontre que la perspective diachronique n'est pas la méthode d'investigation la plus heureuse pour le problème examiné. Le domaine d'application de cette incontestable circonstance est d'ailleurs plus large En essence, la littérature fantastique a toujours été l'expression d'une disponibilité de type romantique. Les modalités ou formules littéraire successives (naturalisme, symbolisme, surréalisme, etc.) se sont con formées, en matière de littérature fantastique, à cette attitude spiri tuelle fondamentale.

La dernière partie du chapitre dessine à grands traits la concep tion méthodologique de l'ouvrage, conception fondée sur les lois intrin sèques du genre fantastique.

ORIENTATIONS ET PROFILS

Le fabuleux féerique

L'interpénétration naturelle du réel et du surréel. L'immanence du fabuleux et donc la frontière entre ce domaine et le fantastique authentique

Les livres populaires

Dans ce chapitre, l'auteur souligne le caractère gnomique de cette littérature, si goûtée au moyen âge, littérature essentiellement féerique créée à une époque où l'univers était compris *a priori* comme un enchaînement d'intersignes.

L'apologue féerique

La forme prédominante du genre (aux références puisées dans le œuvres de C. Negruzzi, Ion Creangă, I. Slavici, I. L. Caragiale I. Minulesco, Oscar Lemnaru et Vladimir Colin) c'est le réalisme d'observation morale et sociale. Le fabuleux devient par conséquen un prétexte, une anecdote fonctionnelle servant à illustrer une cer taine moralité. L'auteur relève la transparence méditerranéenne de ce secteur du féerique, insistant sur les cas inédits dans lesquels le conte-apologue et le récit fantastique sont néanmoins associés.

Le miraculeux de la mythologie autochtone

Fusion du fabuleux et du miraculeux. Assimilation formelle de la perméabilité fantastique du folklore. L'impression d'affirmer „sans hésitation" le surréel. Variantes architecturales : a) le récit fantastique „classique" à tonalité folklorique ; b) le récit fanastique du type ballade. Thèmes spécifiques : *le sortilège maléfique, le trésor maudit, le lieu néfaste, la prédestination, la consigne des superstitions — en général, les thèmes „solidifiés", modélés et transmis par une tradition folklorique.*

Gala Galaction. Par *Moara lui Călifar* (Le moulin de Călifar), cet écrivain établit exemplairement les coordonnées de la narration fantastique du type ballade. En bref, la teohnique d'un tel récit consiste à introduire dans le moule de la ballade anonyme d'âge immémorial (caractérisée par l'anhistorisme des événements, le ton évocateur, le goût de l'hyperbole, du superlatif physique et moral) les procédés traditionnels du fantastique intérieur. D'autres récits représentent autant de variantes de la même modalité épique.

Ion Agârbiceanu. Apparenté à Galaction sous le rapport thématique, Ion Agârbiceanu se montre surtout préoccupé dans ses nouvelles par la projection sociale d'une légende, par la *sociogonie* du mythologique. Ainsi, le fait insolite apparaît systématiquement filtré par le commentaire de la collectivité rurale où le nouveau mythe prend naissance.

Mihail Sadoveanu. Le grand écrivain moldave confère un relief légendaire à des faits et à des personnages vraisemblables. Il s'agit chez lui d'une *transfiguration mythique* du réel accessible, transfiguration réalisée une fois de plus au moyen d'une figuration épique de type féerique. La dernière partie de l'étude est consacrée à la dialectique fantastique dans les rapports nature-homme, qui joue un rôle des plus importants dans l'oeuvre de Sadoveanu.

Pavel Dan. Cette fois-ci, le fantastique se constitue en tant que prolongement d'un réalisme vigoureux, caractéristique pour la prose transylvaine. On assiste ainsi à une transcendance de tout le paysage rural. Les personnages de l'auteur attestent la même tendance : ils se comportent en individus possédés, consumés par d'obscures forces intérieures. A partir d'éléments thématiques spécifiques pour le surnaturel du folklore, cet auteur raconte l'histoire des conversions capitales qui ravagent et détournent mystérieusement le cours des existences.

Stefan Bănulesco. Le principe ordonnateur de l'univers humain — placé ici dans un paysage danubien — est la magie. Les hommes pensent, agissent selon des symboles mythico-magiques, ce qui constitue une expérience singulière du genre fantastique, due une fois de plus à la fusion du mirifique féerique et du miraculeux fantastique traditionnel.

Le fantastique en tant que revers inacceptable du vraisemblable

Mise en évidence de la frontière qui sépare le domaine de l'expérience commune et „l'au-delà". Caractère prégnant du réel objectif. Le surnaturel envisagé comme une machination agressive, comme une intrusion déconcertante. Priorité du point de vue de l'expérimentateur, homme de sens rassis, devant la surprise de l'inadmissible. Conséquence : prédilection pour la confession insolite, narration (rédigée à la première personne) destinée à accroître la crédibilité des faits. Attitude ambiguë à l'égard de l'événement insolite, interprétable aussi bien comme miracle que comme le produit du hasard. D'où la possibilité (exploitée notamment par les auteurs roumains) de fournir à l'anecdote une ouverture symbolico-morale ou même (par contraste) une nuance humoristique. Préférences thématiques : tous les motifs comportant une intrusion „terrifiante" à tonalité gothique.

Nico Gane. Ce conteur du cercle de la *Junimea* a surtout des mérites de pionnier. Il a adapté et diffusé en Roumanie des thèmes, des formules et des cadres courants, tout un répertoire fantastique représentant un premier contact avec le genre.

I. L. Caragiale. Réaliste doué d'un génie incomparable du comique, Caragiale a illustré le genre non sans un certain détachement ironique vis-à-vis des puissances de l'au-delà". Sa nouvelle *La hanul lui Minjoală* (A l'auberge de Minjoală) illustre tout particulièrement cette disponibilité, tout en étant remarquable par l'habileté magistrale avec laquelle l'auteur réussit à mettre en relief l'ambiguïté sémantique de l'événement extra-naturel.

Ion Minulesco. Malgré les ténèbres gothiques habituelles chez ce poète, ces récits exhalent la même transparence méridionale et latine.

Cezar Petresco. Le goût du sensationnel, des coïncidences stupéfiantes sont l'attribut principal de la prose d'investigation sociale de ce romancier. Cette aptitude est d'autant plus marquée dans ses

récits fantastiques : *Aranka, ştima lacurilor* (Aranka, la fée des lacs), *Omul din vis* (L'homme du rêve), *Baletul mecanic* (Le ballet mécanique), qui attestent également la tendance à conférer une signification symbolique et morale aux événements insolites.

Ionel Teodoreanu. Des traits similaires se retrouvent dans le roman *Golia* de Teodoreanu, remarquable par la richesse de l'invention fantastique.

Victor Papilian. La prose fantastique de cet auteur se distingue par la variété des formes qu'il utilise. La formule la plus représentative pour sa structure spirituelle est celle du *paradoxe scientifique* antipositiviste, où la surprise fantastique se constitue en prolongement imprévisible de la science, en une anti-science.

Al. Philippide. La prose du poète Al. Philippide, soumise à l'attraction des thèmes gothiques traditionnels, est remarquable par l'art de doser le *crescendo* de l'onirique, de l'occultisme ou des coïncidences stupéfiantes. Le fantastique s'y insinue comme un élément romantique de contraste, destiné à arracher les masques, à fustiger les hypocrisies, à restituer l'homme à lui-même.

Le fantastique „doctrinaire"

La condition humaine ordonnée dans une perspective cosmologique unitaire. Légitimation ontologique du miraculeux. Bases explicitement magiques du miraculeux. Codification ésotérique des relations entre le plan physique et le plan métaphysique. Fonction tutélaire du mythe de l'Eternel retour — expression de la propension à la plénitude primordiale. D'où : le titanisme, le culte de l'euphorie naturiste, l'édénisme. La fable fantastique („démonstrative" par excellence), équivalent sémantique d'une grande initiation. D'où : priorité du personnage initiateur (du thaumaturge). Préférences thématiques : en général, les thèmes de méditation philosophique sur la possibilité de l'homme de réaliser l'absolu. Donc : mutation métaphysique dans l'espace et dans temps, la vie en tant que rêve, le thème du Grand secret, etc.

Mihai Eminesco. Dans l'analyse qu'il fait de la prose du plus grand poète roumain, l'auteur a en vue en premier lieu son incidence sur la postérité, les aspects de cette prose qui ont donné lieu à une littérature fantastique éminescienne. L'analyse a comme point de départ les relations d'Eminesco avec le romantisme allemand, pour insister ensuite sur les sources ésotériques (les anciennes doctrines de l'Inde, l'enseignement phythagoricien, la Kabbale, etc.) du fantastique

d'Eminesco. Les observations proviennent surtout des analyses de texte, notamment de la nouvelle *Sărmanul Dionis* (Le pauvre Denys), chef-d'oeuvre du genre d'une valeur universelle.

Mircea Eliade. L'influence d'Eminesco sur cet auteur contemporain s'explique en grande mesure par son intérêt pour les mêmes sources ésotériques (hindoues spécialement dans son cas). Le sens de l'expérience magique (thème fondamental chez Eliade) équivaut à une *coincidentia oppositorum*, lieu géométrique du bien et du mal, entreprise satanique mais néanmoins propice à un renouveau intérieur. Les analyses de narrations telles que *Domnişoara Christina* (Mademoiselle Christina), *Şarpele* (Le serpent), *Secretul doctorului Honigberger* (Le secret du docteur Honigberger), *Nopţi la Serampore* (Nuits à Serampore) ou *La Ţigănci* (Chez les Tziganes) révèlent la compexité typologique et structurale de la prose de Mircea Eliade.

Liviu Rebreanu. Le roman *Adam şi Eva* semble constituer une exception dans l'oeuvre de ce grand écrivain réaliste, qui au cours des sept (chiffre sacré) „nouvelles historiques" ayant comme fondement commun le thème de la métempsycose illustre l'idée platonicienne de la recherche de l'être prédestiné.

Tudor Arghezi. Dans *Cimitirul Buna Vestire* (Le cimetière de l'Annonciation), l'auteur donne une charge fonctionnelle au fantastique, en le subordonnant à la perspective sociologique, morale, philosophique. En échange, *Ochii Maicii Domnului* (Les yeux de la Vierge) se situe plus nettement dans le genre qui nous occupe ; il s'agit d'une narration de type doctrinaire, caractérisée, selon la tradition éminescienne, par son ouverture sur un plan transcendant, l'amplification titanesque des sentiments, la soif de l'absolu en premier lieu.

V. Voiculesco. La prose fantastique de ce poète illustre avec une incontestable force épique des rituels magiques de tradition autochtone. Chez lui, le magique a d'habitude pour fonction celle d'une méditation entre l'homme et la nature hostile. Les récits commencent par un événement-test, un événement-sphinx, destiné à mettre à l'épreuve les mérites des hommes. Appelée au secours, la magie dévoile ses ancestrales vertus thérapeutiques.

Le fantastique de la „volonté de mystère"

Morbidité frénétique du héros expérimentateur — figure de premier plan qui joue souvent le rôle du narrateur. Primauté de l'expression „bizarre" du fantastique, engendrée par le halo extra-normal

des états limite (la manière d'Edgar Poe). Refus du détail figuratif. Le vague et l'indétermination, doublés par l'eurythmie poétique et musicale de la phrase épique. Thème caractéristique : le dédoublement énigmatique réalité-masque, naturel-artificiel, créateur-création, vie-moyen de représentation.

Matei Caragiale. Par *Remember* et surtout par *Craii de Curtea Veche* (Les libertins de Curtea Veche), Matei Caragiale s'est révélé comme un héritier original de l'esthétique symboliste. La typologie et les motifs consacrés de cette formule littéraire sont, dans ce dernier ouvrage, placés dans une ambiance bucarestoise d'une couleur très balkanique.

Adrian Maniu. Les récits de ce poète visent à donner une note autochtone aux situations et à la structure du poème en prose à physionomie fantastique et bizarre.

V. Beneş. Ce prosateur est l'un des écrivains roumains qui ont suivi le plus fidèlement la formule du bizarre gothique inaugurée par Edgar Poe. Il imagine des états-limites qu'il situe, de façon caractéristique, dans des espaces d'évasion légendaire.

Oscar Lemnaru. La prose de *Omul şi umbra* (L'homme et son ombre) est basée sur la mise en lumière du revers mystérieux de l'univers psychologique ; le thème fondamental du recueil est l'interversion de la relation naturel-artificiel.

A. E. Baconsky. Ce même thème se retrouve dans un livre contemporain de Baconsky, *Echinoxul nebunilor* (L'équinoxe des fous) dont les séquences épiques cernent un hypothétique rivage pontique de l'exil d'Ovide.

Le fantastique absurde

Modification inexplicable — labyrinthique ou grotesque — du réel, à l'antipode de toute idée de transcendance. Impression de dégradation pénible, de „réification" du monde. Thème spécifique : le devenir insolite de l'homme, en l'espèce „zoologisant" et mécanomorphe.

Gib Mihăescu. Dans sa singulière nouvelle *Uritul* (L'ennui), Gib Mihăescu — tout comme Kafka, mais sans le prestige de celui-ci — décrit un cas de „culpabilité sans nom" dont la victime est plongée dans une ambiance sous-humaine, zoologisante, écrasante, hideuse.

Urmuz. Les inventions de cet auteur dada, qui vont au-delà du grotesque et de la caricature, intéressent le fantastique dans la mesure où elles revêtent l'étrange apparence de robots dirigés par des forces inconnues.

Ion Vinea. Dépourvu de la base doctrinaire du *hasard objectif*, établie par André Breton, le surréalisme de *Paradisul suspinelor* (Le paradis des soupirs) devient plutôt le support d'une *vision absurde* du monde.

M. Blecher. Une conversion de type absurde du surréalisme se retrouve dans *Intîmplări din irealitatea imediată* (Evénements de l'irréalité immédiate) de M. Blecher, livre traversé par un sentiment accablant du destin.

Emil Botta. *Trintorul* (Le fainéant) d'Emil Botta se situe à la confluence du grotesque d'intention caricaturale et de l'absurde de type existentialiste, produit de l'idée, poussée à sa dernière extrémité, de la condition tragique de l'homme.

CONCLUSIONS

Le dernier chapitre de l'ouvrage se réfère à la position de la littérature fantastique dans le monde contemporain. Dans ses conclusions, l'auteur souligne la capacité du fantastique à élargir et à approfondir l'aire du réalisme, fait illustré par les oeuvres de quelques-uns des écrivains les plus importants de notre temps.

APPENDICE II: CIOPRAGA (Constantin), La Personnalité de la littérature roumaine. Synthèse critique (traduction de Rica IONESCU-VOISIN); Iasi; Editions Junimea; 1975, pp. 112-124.

DIMENSIONS DU FANTASTIQUE

Le sommeil de la raison enfante des monstres !... La réflexion de l'ibérique Goya, devenue presque un lieu commun, pèche par le fait de trop généraliser. Sa proposition qui ne proclame pas de vérité évidente ni généralement valable, ne peut être considérée comme un axiome. Le fantastique s'éloigne de ce qu'on entend couramment par raison. Mais le fantastique engendre-t-il toujours des monstres? Est-ce un produit de minuit ? C'est-à-dire du sommeil de la raison ? N'existe-t-il pas aussi un fantastique de plein midi ? Transportons-nous, pour la circonstance, à l'époque du grand classicisme, celui de l'Hellade. Il faut reconnaître que l'état de veille, les rythmes clairs, la luminosité y sont harmonieusement liés à la mythologie, qui contredit foncièrement la raison. L'imagination romantique, à son tour, en se soustrayant à la censure lucide, atteint souvent au sublime. Il existe aussi des littératures, comme la littérature allemande ou américaine, qui ont fortement la vocation du fantastique; entre les Grecs, les Romains, les Français modernes (cartésiens), elles se placent sur un autre terrain. Baudelaire, „le malade" de spleen, satisfait son besoin de fantastique en absorbant de l'opium ou en se confondant avec Edgar Poe, ce trouble génie. Gérard de Nerval, chimérique, les nerfs ébranlés, se passionne pour les *Histoires fantastiques* d'Hoffmann. Parmi les auteurs roumains de prose fantastique, Eminescu a été influencé par les romatiques allemands et Mircea Eliade, plus tard, par les doctrines magiques et occultes de l'Europe et de l'Asie. Les Roumains ont une structure psychologique

réfractaire au nébuleux, à l'absurde; tout ce qui entre en conflit avec une certaine organisation classique de notre vision se heurte à une résistance, d'où l'échec des tentatives surréalistes ou oniriques, qui ne s'intègrent pas à l'organisme de notre nation. Le fantastique, en général, est tout à la fois un phénomène de fermeture et d'ouverture. Avec un seul oeil ou les yeux fermés, le créateur de fantastique se fraye un chemin vers des horizons vagues, inaccessibles. Un écrivain de ce type comme Edgar Poe, semble un *locuteur* singulier que n'interrompt aucun *interlocuteur*. Enclin au soliloque, éloigné de la logique commune, il cultive, dévoré par de nouvelles relations avec le monde, un genre spécial d'aventures qui l'engage sur une pente glissante. Les mots, les images, les rapports entre les choses, les architectures traditionnelles sont désarticulés; l'écrivain fantastique les réordonne, en utilisant des noeuds de métaphores inattendues. La rupture des rapports dans le temps et l'espace *(Sărmanul Dionis* — Le Pauvre Dionis d'Eminescu), l'insolite, l'anormal, la désintégration de la logique, introduits dans le cadre de l'*extraordinaire*, entretiennent une confusion prolongée, engendrant, selon le cas, l'inquiétude, la curiosité, l'effroi. L'absurde devient un mode de la surprise. Que va-t-il se passer ? Comment tel ou tel conflit se résoudra-t-il ?

L'irréalité, à laquelle mène le fantastique, a pourtant des limites, si bien qu'on ne peut concevoir de fantastique *absolu*. En d'autres termes, il n'existe pas de fantastique en soi, mais seulement en rapport avec quelque chose d'organisé, de stable, qui sera un point de référence. Si „à n'importe quel moment" il pouvait se passer „n'importe quoi", remarque un commentateur (Roger Caillois), rien ne serait *surprenant*; c'est pourquoi le fantastique doit être pris pour une exception: „tout fantastique est rupture de l'ordre reconnu, irruption de l'inadmissible au sein de l'inaltérable légalité quotidienne". Le miraculeux de la mytholohie et de la légende, celui des différentes religions et des pratiques magiques ne *provoque pas de surprise*, car il a un caractère systématique institutionnel et, par là même, une logique interne. (1) Dans le conte, les schèmes sont prévisibles le miraculeux et le féerique suivent des directions typiques en un mouvement mécanique; les contes se subordonnent en quelque sorte à un *symbolisme universel*, limité, dans l'ordre moral, à la lutte entre le bien

et le mal. Singulier, univoque, le créateur de fantastiques forge ses propres conventions. C'est pourquoi il en existe très peu, au véritable sens de la notion. Métaphoriquement un auteur fantastique est un astre noir, dont les possibilités d'éclairer échappent aux lois de l'optique habituelle, un *excitator mentis* ouvert aux relations aberrantes, tenté d'établir des liens avec le chaos originaire ou de transpercer l'avenir. Conquis par la part de mystère du monde, le créateur de fantastique creuse le fond invisible des choses, tout comme, durant une éclipse, les hommes contemplent le soleil à travers des morceaux de verre noir. Le fabuleux, le démoniaque, l'occultisme magique, l'ésotérique, la télépathie, les rêves prémonitoires, le maléfice des lieux, la passion diabolique et d'autres formes qui modifient les relations de cause à effet, empruntées aux mentalités archaïques, entrent dans un circuit qu'on peut appeler, de façon ambiguë, fantastique. Les dimensions de ce terme sont cependant difficiles à préciser, d'autant plus que le fantastique s'interfère souvent avec le mythe, donc avec une notion, elle aussi, instable.

1

Il est certain que la littérature roumaine, sauf des exceptions normales, ne se complaît pas souvent dans le fantastique et, si elle le fait, c'est dans des oeuvres mélangées. Alecsandri a des hallucinations, des „fantasmagories", si bien que des arbres chargés de neige lui semblent des „phantasmes blancs", Hogaș a l'impression de voir une montagne „dans un fantastique manteau de nuages". Fantaisiste, l'oeuvre d'un Anghel n'est pourtant pas celle d'un créateur de fantastique, bien que des termes comme *chimère*, *fantôme*, *fantomatique* y reviennent souvent et que l'écrivain se plaise à „évoquer le monde du fantastique" ainsi qu'il le note lui-même dans *Sur un volume de Charles Perrault*. Chez Sadoveanu, aussi, à certains moments, „les réalités et les visions se confondent", si bien que, voyageant sur un chemin champêtre, il retourne „aux origines, vers les voévodes et les Daces", dans des parages restés „comme au temps de notre Père Décébal". Une rivière quelconque sépare „ce monde de l'autre"... Nous ne sommes ici, bien entendu, que sur

le seuil du fantastique, à la limite zéro. Ce qui nous intéresse, au point de vue littéraire, ce ne sont pas les événements de „choc", destinés à frapper par contraste, mais l'art parfait des *nuances*, le naturel de la fiction, le style capable de donner au langage un air de *bona fide*. Caragiale, réaliste par excellence, témoigne d'un sens de la gradation vers le fantastique exceptionnel, avec des transitions à peine perceptibles, d'un registre à l'autre. Reproduire „en résumé" les événements de *La hanul lui Mînjoală (A l'Auberge de Mînjoală)* ou de *La conac (Au Manoir)* avec des scènes pleines de tension et de mouvement, revient à détruire une structure irrépétable, qui ne subsiste — tout comme un poème — que dans le système de *conotations* choisi par l'auteur. La saveur des aventures de *L'Auberge de Mînjoală* provient de l'ambiguité, des transitions du croyable à l'extraordinaire, *„le temps de cette incertitude"*. Aussitôt que, lucidement, „on choisit une réponse ou une autre", pense Tzvetan Todorov, on s'éloigne du fantastique „pour entrer dans un genre voisin, l'étrange ou le miraculeux". (2)

Vus dans cette perspective, quels sont les traits qui caractérisent le fantastique dans notre littérature ? Quelles tendances y a-t-il à remarquer ? Dans la catégorie des représentations fortement autochtones entrent, en premier lieu, celles qui dérivent du folklore magique ; c'est ainsi que s'explique l'intérêt du peuple roumain pour les démons, les revenants et les trésors maudits, pour les pratiques incantatoires, prenant racine dans la mentalité populaire archaïque. Il faut préciser ici que les scènes d'horreur, de magie noire, de macabre, de sorcellerie infernale, avec des *incantatores*, ont un effet atténué, car, à la différence d'autres littératures, de telles scènes n'ont pas lieu dans l'enceinte de la ville, ou dans des endroits clos. Elle ne se déroulent pas dans un périmètre restreint, sans issue, mais sur le vaste écran de la nature ; la forêt, l'étang, une retraite déserte, entretiennent plutôt un sentiment de mystère vague que le frisson du fantastique. Nous n'avons eu ni alchimistes, ni préparateurs de philtres raffinés et miraculeux ; un récit tel que *Jupînul care făcea aur (Le maître qui faisait de l'or)* d'Adrian Maniu, traitant de la transmutation d'une chose en une autre dévie du fantasti-

que en soi vers une signification éthique. En général, entre le narrateur et le fait fantastique relaté, s'interpose *une distance dans le temps ou dans l'espace*. Le narrateur ne participe d'habitude, ni directement, ni comme témoin ; il raconte par l'intermédiaire d'un autre, selon un schème qui est celui du conte et de la légende, presque dans le genre de „Il y avait une fois". Il est donc normal que le message au destinataire, qui est le lecteur, soit plus d'une fois privé de *suspenses*. Autrement dit, on sent, plus qu'il ne le faudrait, le modèle des contes, à charpente et conventions connues. Caragiale de *Kir Ianulea* par exemple, considéré comme un récit fantastique, ne suit pas de modèle très différent de celui de Creangă, qui raconte, avec le même humour, les aventures du diable déguisé en homme dans *Stan Pățitul (Stan le Malchanceux)*. Comme auteur de contes, Creangă ne peut être englobé —pour les raisons déjà énoncées—dans l'aire du fantastique. Bien que très nombreux, les renvois à l'ordre réel des choses, les analogies, les sous-entendus contemporains, le sens éthique ont pourtant des rapports de contiguité avec le miracle du conte. Ainsi que Swift, l'auteur de *Harap Alb*, feint de raconter des choses réelles, amplifie ou restreint jusqu'au grotesque et, du passage du gigantesque à la micro-représentation, résulte ce qu'on a nommé un fantastique „réaliste". Par conséquent, un fantastique *à rebours*, où une intelligence éveillée regarde avec complicité le phénomène concret, vérifiable par l'expérience.

Sans se confondre avec le folklore, Creangă se situe directement et profondément dans son centre, le synthétise avec un sens infaillible des nuances en exagérant ses effets. D'autres ont emprunté au folklore des suggestions, des points de départ, en s'élevant ensuite à des constructions de résonance différente. Chez Sadoveanu, chez V. Voiculescu, parfois chez Gala Galaction, on distingue des équivalences personnelles, ou pour employer l'expression d'Ovidiu Papadima, *simili folclorici*. A vrai dire, Sadoveanu est surtout attiré par la légende, le mystère et l'archaïque. Il ne s'intéresse pas de façon expresse à la prose fantastique. S'il décrit des superstitions, des pratiques occultes, des aventures diaboliques, si, de la description plastique de la nature, il glisse vers nébuleux et le *flou*, cela fait partie intégrante d'une psychologie de groupe, car les faits mentionnés *participent*

ainsi à une atmosphère. Des personnages mystérieux (dans *Le Rameau d'Or, La Cigogne Bleue*) manoeuvrent une baguette de noisetier, bois auquel l'imagination populaire a attribué des vertus „radioesthésiques". On nous donne immédiatement *l'explication* de cette pratique (tandis que le fantastique reste inexplicable). Les gens en cause croient qu'en sondant le sol avec cette baguette, ils peuvent détecter les endroits „purs" en les séparant des „impurs". Dans *La nuit de la Saint-Jean* circulent des esprits et les animaux de la forêt se réunissent en une „assemblée" sui generis, en causant pacifiquement. A l'*Auberge d'Ancuța*, les passants racontent „des événements surprenants", où interviennent des sorciers et des magiciens, un vent de terreur, dans un tourbillon sinueux (en réalité une tornade), bouleverse l'imagination. Le tourbillon devient *dragon* : „Je l'ai vu, moi aussi, et j'ai frémi (dit l'un d'entre eux). Il venait tout droit sur nous. De sa queue mince comme un rouleau noir, il touchait la terre, son corps s'élévait dans l'air, sa gueule s'ouvrait comme un entonnoir dans les nuages et il arrivait, en mugissant et en balançant sa queue. . ." La description ressemble aux modèles des contes combinés aux réminiscences de l'iconographie byzantine, comme dans les anciens livres populaires. Le fantastique se convertit, d'ailleurs, en miracle *(deus ex machina !)*, en changeant le cours des choses au moment même où le fougueux boyard Balomir se préparait à supprimer sa femme. Voilà le ton. A côté des partenaires du drame, il y a aussi un magicien. . .

C'est également en marge des superstitions populaires, dans une atmosphère ténébreuse et satanique, que raconte Gala Galaction et parfois Agîrbiceanu. Le fantastique, infusé dans quelques nouvelles remarquables, garde chez Galaction l'empreinte de la plaine danubienne, où prédomine l'élément aquatique. Le pacte avec le diable (dans *Moara lui Călifar —Le Moulin de Călifar)*, les pratiques de magie noire et d'hypnose, par la sorcellerie (dans *Copca Rădvanului — Le Trou de la Calèche* et *În pădurea Cotoșmanei —Dans la Forêt de Cotoșmana)*, sont reconstitués en une forme naïve, telle qu'elle a été recueillie par l'imagination collective. Le mirage du trésor maudit de *Gloria Constantini*, avec les *tabous* respectifs, peut être reconnu, en quelque sorte, dans

Vîlva băilor (La Fée des Villes d'eaux), dans *Valea Dracului (La Vallée du Diable)* d'Agîrbiceanu, mais avec des résultats moins frappants. Y a-t-il des écrivains de prose fantastique ? Un auteur de ce genre s'élève au-dessus des activités conscientes avec une certaine volupté pour les expériences irrationnelles. Dans l'univers fermé que l'auteur fantastique propose, les situations étranges, exceptionnelles, tendent à être déclarées normales, ou même à accréditer la conclusion que c'est le lecteur qui est coupable *de ne pas comprendre les faits d'exception*. L'écrivain de type fantastique *n'explique pas*, mais, fier de ses mystères, il garde le chiffre secret des faits. Gala Galaction étant un moraliste, finit presque toujours par disloquer le fantastique, en se comportant comme un prestidigitateur qui, après son tour, montre au public comment il s'y est pris. Au-delà du premier plan magique, nous trouvons aussi, chez Voiculescu, dans quelques excellentes nouvelles posthumes, en filigrane ou explicitement, une motivation rationnelle des faits. Des exorcismes et des réactions paradoxales spécifiques aux milieux archaïques, parfois affiliés aux mythes, sont détournées du passé vers le présent. Les paysans d'un village montagneux très ancien, tout à fait étranger au modernisme, apparaissent à l'écrivain „illimités, ouverts à toutes les possibilités"; ils sont „vieux, c'est-à-dire antiques, — en aucun cas, âgés", dit un personnage de *Iubire magică (Amours Magiques)*, en les comparant à „l'humanité épuisée" des autres milieux, détachée de la nature. Très proche de Blaga, l'auteur des *Amours Magiques* saisit avec beaucoup d'acuité l'essence de la pensée magique, autochtone, pour s'en détacher ensuite et inventer tout en gardant l'esprit des modèles. Où se trouve chez V. Voiculescu la limite entre le folklorique et le personnel ? Où le mythe se sépare-t-il du fantastique ? Questions délicates. Bien qu'ayant une note d'authenticité incontestable (jeune il a vécu „une vie authentiquement rurale, rythmée par les saisons, guidée par la nature, ponctuée par les traditions et les coutumes ancestrales"), les archétypes folkloriques se confondent, dans son oeuvre, avec des faits de pure invention. Ce qui frappe c'est l'approche du mystère, le narrateur étant attiré par la poésie de certains „événements de l'au-delà de la nature", abscons, ténébreux, qu'on ne peut

expliquer par des mots sans y associer un frisson de fabuleux. Malgré les *explications* en marge du phénomène magique, les significations restent volontairement ambiguës pour entretenir un climat d'indicible, d'infra-réalité hermétique, qui doit être plutôt *sentie* que comprise. Que signifie le sortilège ? Voilà une question des *Amours Magiques*. Et la réponse : „Il suffit que, par une pratique quelconque — et c'est là le charme — sur la longueur d'ondes de nos vibrations vitales, s'adapte l'onde d'une autre volonté, bienfaisante ou maléfique, pour que le sortilège agisse. Au fond qu'est-ce que la suggestion, l'hypnotisme ? Un combat entre les vibrations de deux volontés adverses"... Des êtres de toutes sortes, hommes, animaux, se retrouvent, à un moment donné, dans une communication que des métamorphoses et des évolutions différentes ont interrompue au long des siècles. A l'origine, le monde vivant était un ; l'évolution a permis l'apparition progressive des *dissonances*. Là où l'oeil froid du moderne voit une *rupture* avec le passé immémorial. V. Voiculescu rétablit des affinités surprenantes, en dévoilant des *consonances*, des *cohérences*, des rapprochements étonnants. Le fantastique est, dans ce contexte, l'espérance naïve de retrouver certains sens perdus, accessibles à ceux qui *„revêtent en secret, la mentalité primitive..."* Entre un chien et son maître (dans *Sezon mort — Saison Morte)*, on peut observer des similitudes de comportement tout à fait bizarres. Un ascète vénéré pour sa piété *(Schimnicul — L'Ermite)* est pareil au loup qui attaque les troupeaux de moutons dans les alentours de sa cabane. *Le pêcheur Amin*, homme des eaux, dont on dit „qu'il serait issu de poissons", a un vague souvenir de cette origine. Dans tous ces cas, on part d'un premier plan épique, apparemment habituel, pour plonger peu à peu le regard dans l'imprécis où l'intelligence pressent des symboles et des espaces occultes, qui remontent à la genèse du monde. Le fantastique se mélange constamment au mythe, d'où la fréquence de l'élément aquatique primordial et ses troublants atavismes, qui ramène les gens vers un temps mythologique. Que ce soit la montagne abrupte avec son village magique entouré du mystère des forêts, avec ses hommes qui vivent tout près des bêtes féroces, que ce soient les eaux cachées alimen-

tant le mode mystérieux des régions souterraines, tout cela implique une multitude de contacts entre *l'homme*, *la bête féroce* et *les esprits* inconnus. Seul celui qui peut accéder à „une formidable tension d'esprit", que l'homme moderne ne sait plus atteindre, peut déceler les rapports cachés de l'Univers. Comment s'expliquent les prouesses du „chasseur de loups" *(În mijlocul lupilor — Au Milieu des Loups)* qui arrive à transmettre sa volonté à la bête ? Par une „entente" et „assimilation" de type magique, nous répond l'auteur. „C'est seulement en la connaissant ainsi, magiquement, qu'il (l'homme) pouvait la soumettre et la dompter. Une formidable tension d'esprit Le mage primitif devenait par là l'archétype du loup, le grand loup spirituel de l' au-delà, devant lequel le loup habituel se retire subjugué comme les hommes à la vue d'un ange. . ." L'homme préhistorique ne pourchassait pas la bête, mais cherchait le danger, lançait sa flèche contre des forces hostiles, posait des pièges pour subvenir à son existence. . ."

Un citadin intrus dans le village superstitieux des *Amours Magiques*, victime du mauvais oeil, connaît, lui-même, dans un épisode de satanisme érotique, une exaltation indicible : *„J'avais oublié le temps, l'endroit où je me trouvais"*. Un jeune montagnard de la vallée de la Bistritza, obsédé par la beauté d'une „Sirène enchantée, pleine d'appâts féminins," est entraîné par elle dans les ondes. „Nulle part, le diable, avec toute son engeance et ses démons, ne se cache mieux que dans les eaux. Le diable de l'étang, on le sait, toujours présent parmi les hommes, est le plus perfide" *(Lostrița — La Sirène)*. Le fantastique, chez V. Voiculescu, est une sorte de vision tournée vers le passé, un *visionnarisme rétrospectif*, appuyé sur un don exceptionnel de fabulation, qualité associée au raffinement, à l'art de condenser et de ne retenir que les essences.

2

Eminescu, celui du *Pauvre Dionis*, de *Cézara* et d'autres récits, aurait dû être cité antérieurement pour respecter la chronologie, mais avec lui la prose fantastique ouvre une voie singulière, que d'autres écrivains n'ont pas

suivie. Jusqu'à Mircea Eliade, à un certain égard, il n'a pas eu de continuateurs Dans quel sens ? Personne n'a tenté, après Eminescu (durant environ soixante-dix ans) d'unifier les éléments de la pensée magique autochtone avec certaines suggestions des doctrines in itiatrices de l'orient (astrologie, hypnose, métamorphoses au niveau cosmique, transmutations entre la matière et l'esprit), dans un réseau de relations qui véhiculent, en même temps, une idéologie métaphysique. Eminescu inaugure une catégorie de fantastique plutôt savant, doctrinaire, d'où l'inadhérence des auditeurs à la lecture de la nouvelle (1873), dans le cercle littéraire de „Junimea" à Jassy ; oeuvre qui emprunte son étoffe à des sources variées, mais à laquelle l'auteur imprime une identité propre. On peut faire une objection sur ce *temps de l'incertitude* que nous avons rappelé. Par excès de miraculeux, les aventures du *Pauvre Dionis* sont presque de même nature que celle de *Făt-Frumos din lacrimă (Le Prince Charmant né d'une Larme)*, ce qui signifie que le temps de l'incertitude s'ouvre vers un extraordinaire presque permanent, à la manière romantique. Rien n'entrave plus la fantaisie. Du moment où Dionis, orphelin solitaire, à l'imagination ardente, se métamorphose, grâce à certaines pratiques astrologiques, en un moine nommé Dan, qui se meut fantastiquement dans l'époque d'Alexandre le Bon, le miraculeux devient norme. Les tribulations du héros sur la lune après avoir laissé son ombre sur la terre (comme dans *Peter Schlemihl* de Chamisso), la thèse sur la relativité, la théorie de la métempsycose, empruntée aux *Avatars du pharaon Tlà*, d'autres détails encore, jusqu'au moment où il est chassé de la lune avec Maria — réplique d'Adam et Eve, chassés du paradis — voilà la trame d'une *démonstration*, si bien que le caractère de la nouvelle est plutôt philosophique que fantastique. Ou bien, elle n'est fantastique que dans la mesure où l'exige la démonstration sur le relativisme des concepts de Temps et d'Espace.

Les nouvelles fantastiques de Mircea Eliade, sont captivantes, l'écrivain y expérimente de nombreuses modalités, servi par une connaissance, approfondie de la mythologie universelle. Si V. Voiculescu se réfère incidentellement (dans *Amours Magiques)* à la doctrine hindoue *tantra*,

Mircea Eliade l'a étudiée directement à la source, en se détachant des connaissances exactes pour s'abandonner à la fiction. Quel que soit l'espace géographique, roumain, exotique, ou combiné, le fantastique répond chez l'auteur de *Domnişoara Cristina (Mademoiselle Christine)* à la condition idéale d'unir les choses claires aux choses énigmatiques, en se maintenant dans cet indécis qui excite sans cesse la curiosité. *Le Serpent*, *Le Secret du Docteur Honigberger*, *Nuits à Serampore* illustrent la diversité des points de vue, en se situant parmi les pages les plus durables du genre.

3

Dans une autre catégorie, la littérature fantastique tend à s'éloigner de ce que V. Voiculescu nommait *des formes de culture magique* ; on a un fantastique cultivé surtout par des écrivains de provenance citadine ou ne possédant pas la conscience de l'organicité, ne s'intéressant pas au phénomène originaire, certains d'entre eux, étant totalement étrangers aux réalités „cachées". Le monde, pour eux, est une succession kaléidoscopique de *sous-ensembles*, souvent en rapports antinomiques, non un immense *ensemble*, une *totalité*, où les astres, le fluide aquatique, les minéraux et l'esprit se cherchent, s'attirent et se complètent. Le fantastique y alterne avec les états obsessifs (comme chez Cezar Petrescu, Gib. I. Mihăescu) avec différentes autres maladies de la personnalité. Chez les uns, des signes prémonitoires, des états de magnétisme psychique, des accumulations macabres, des aventures avec des individus possédés, livrés aux diables ; chez le fantasque Urmuz, un renversement de toutes les normes et un regroupement de fragments, impossible à rassembler, d'un microcosme absurde ; chez Emile Botta (dans *Trîntorul — Le Fainéant*), un tragique délirant, sur un horizon qui débouche sur un abime, dont nulle évasion n'est possible. A côté de solutions nouvelles, il y en a d'autres reprises, réinterprétées. Voici, chez Minulescu, dans *De vorbă cu necuratul (Conversation avec le Diable)*, le motif de l'ombre. Monsieur Damian, incarnation humaine du diable, n'a ni ombre, ni problèmes ; par contre, chez Cezar Petrescu, *Omul care şi-a găsit umbra (L'homme qui a trouvé son Ombre)*, apparait l'obsession de la conscience coupable. C'est l'ombre témoin : „Mais elle reste toujours inséparable et quoi qu'il arrive, une, avec ton corps et témoin de tout ce que tu as commis, toi, à l'insu de tous". Des fantômes, des revenants, des fées participent à des épisodes à sujets grotesques et satiriques chez Arghezi *(Cimitirul Buna-Vestire — Le Cimetière de l'Annonciation)* ; à fond macabre, à la Poe, chez Minulescu, dans *Cravata albă (La Cravate Blanche)* où le spectre d'un jeune homme assassiné vient reprendre sa cravate („à partir de minuit j'en ai toujours besoin!") ; avec des pages d'une tension étrange chez Cezar Petrescu, dans *Aranca, ştima lacurilor (Aranka, la Fée des Lacs)*. Si dans *Simfonia fantastică (La Symphonie Fantastique)*, dans *Baletul mecanic (Le Ballet Mécanique)* ou dans *Omul din vis (L'Homme du Rêve)* — de la série *Fantasticul interior (Le Fantastique Intérieur)* — les obsessions, les bizarreries sont assez extérieures, subordonnées au fond réaliste, *La Fée des Lacs* est d'une fascinante poésie fantastique. Les serviteurs du château des nobles Kemény, situé dans une „contrée maudite et inondée par les eaux", entre des étangs innombrables, jurent que, dans les salles désertes, erre, la nuit, le fantôme de la Comtesse Aranka. Le vieux château, pourri, sombre, „noirci et muet", est un pandémonium sinistre. Les vieux domestiques ont l'air de sorciers, „de ceux qui font bouillir des boissons maléfiques faites de pieds de morts, de peaux de grenouille et de coeurs de chat noir et qui se déshabillent, à minuit, pour danser leurs rondes effrénées, quand la lueur crayeuse de la lune fait hurler les chiens de terreur. . ."

Dans le domaine du fantastique absurde, mentionnons, le fantastique syncopé, fragmenté, de *Paradisul suspinelor (Le Paradis des Soupirs)* de Ion Vinea. A. E. Baconsky, dans *Echinoxul nebunilor (L'Equinoxe des Fous)*, reprend, avec d'excellents résultats, les procédés anciens (de Hoffmann, Poe, Villiers de l'Isle-Adam, Maupassant), en leur infusant une tension moderne qui va parfois jusqu'aux confins de l'absurde le plus récent. Des personnages anonymes, dans des lieux sans nom, dans un temps indéterminé, dans l'impossibilité de communiquer normalement toutes sortes de signes mystérieux, une atmosphère d'irréel, où toute joie est absente,

créent — malgré les moments de terreur — une poésie du mystère d'autre nuance que celle de Matei I. Caragiale. Des personnages étranges, fantomatiques, se déplaçant comme en rêve, cherchent quelque chose sans la connivence des autres ; le temps se contracte ou se dilate, en facilitant les substitutions de personnalités. Le fantastique de A. E. Baconsky est, implicitement, une méditation élégiaque sur les limites de la condition humaine. L'état de torpeur, dans l'*attente* d'un événement extraordinaire qui ne vient pas, a ici un substrat symbolique ; l'attente est une nostalgie des choses non-révélées. On peut espérer des pages de prose dans l'esprit du fantastique folklorique de la part de Ştefan Bănulescu et d'autres écrivains contemporains.

Il résulte que les difficultés de créer le fantastique sont plus grandes qu'on ne le croit généralement. Combien d'oeuvres onirico-fantastiques de la dernière décennie se sont-elles imposées au public ? Combien de grandes oeuvres fantastiques, du romantisme jusqu'à nos jours (car une telle littérature commence à partir du romantisme), ont-elles pénétré dans la littérature universelle ? Ce n'est pas le coefficient de fantastique par rapport au réalisme qui indique le degré de personnalité d'une littérature par rapport à une autre, mais c'est la perspective fantastique bien qu'elle ne soit pas la plus importante, qui répond à un profond penchant vers l'insolite de l'être humain. L'esprit se réserve, pour son repos, une dose de gratuité, d'où la permanence du monde. Un domaine que nous avons passé sous silence c'est la poésie, car nous avons affaire ici, comme pour le conte, à un fantastique de type particulier, *institutionnel*, qu'on peut nommer, par un terme équivalent, *transfiguration*. Le positivisme signifie limitation, encerclement sceptique. La poésie vit sur le plan de l'illimité absolu. La littérature scientifico-fantastique, très en faveur de nos jours, oppose au fantastique empreint d'archaïsme, un romantisme ouvert à l'avenir. Il n'est pas mauvais que de temps en temps, l'homme moderne, chercheur d'infinitésimal, se libère des dimensions réelles, de l'hyperexactitude et des rythmes, pour se détendre devant le miroir tournant de la libre fantaisie.

Notes:

(1) CAILLOIS (Roger), Au coeur du fantastique; Paris; Editions Gallimard; 1965, p. 16

(2) TODOROV (Tzvetan), Introduction à la littérature fantastique; Paris; Editions du Seuil; 1970, p. 29.

L'IMAGINAIRE DANS LE CONTE FANTASTIQUE ROUMAIN

par VALERIU FILIMON

La littérature roumaine ne dispose pas d'un corpus de l'imaginaire archaïque, semblable par exemple aux épopées homériques, mais à la différence de l'héritage spirituel hellène pour la littérature grecque, « l'homérisme » roumain est aujourd'hui encore un phénomène vivant qui féconde en permanence toute l'étendue de l'oralité et celle de la littérature écrite. Du fait que la littérature roumaine a toujours été accompagnée de ses trésors originaires, au-delà de l'écoulement héraclitien du temps, tout retour aux sources dans le dessein de revitaliser les énergies défaillantes de la création lui est étranger. De la sorte, le fonds imaginaire cesse d'être un résidu des temps archaïques, puisqu'il est une énergie continue dont la dialectique de l'histoire métamorphose les fonctions. Démarquant les constantes parmi les variables de l'histoire, l'imaginaire peut être défini comme la totalité active des disponibilités de notre esprit, lesquelles sont susceptibles de développer des trajets relevant de la fiction, tels que : la mimesis, la rêverie, le rêve, le féerique, le fabuleux, le miraculeux et le fantastique, avec des configurations et des structures particulières, en un temps et en un espace consubstantiel à « l'aisthêsis » spécifiquement roumain. Dans ce sens, nous sommes en droit d'admettre que l'imaginaire, ayant comme mode de réalisation « fictionnelle » le conte fantastique propose sans aucun doute un modèle esthétique, que ses éléments distinguent du modèle anthropologique général. La tentative d'esquisser une « monotypie » de l'imaginaire roumain est certes une opération difficile, mais d'autant plus nécessaire que — par exemple dans l'*Histoire des littératures* publiée par les soins de Raymond Queneau (Gallimard 1955—1956), il n'existe, dans le chapitre consacré aux littératures orales (dont le savant roumain Mircea Eliade est co-auteur) aucune référence au propre de l'imaginaire dans l'oralité roumaine.

Selon nous, l'étude d'une création, sous le rapport génétique, structural et évaluati (fonctionnel) peut s'intégrer aux perspectives historiques et ontologiques. Le rapport histoire-ontologie n'est pas disjoint à nos yeux : l'expérience sociale est le phénomène objectif qu favorise une explication ou une autre, dans ce sens que l'étude historique tend à s'essentialiser et à créer un tableau ontologique, tout comme l'étude ontologique implique l'historicité

Etant donné que les contes nous proposent un système de représentations que la tradition a typisées, faisant ressortir par là même la permanence d'une vision totale de l'homme en tant qu'être et qu'existence, il est tout naturel que nous nous « adaptions à l'objet » c'est-à-dire que nous adoptions une perspective analytique ontologique. Malgré cela, le modèle général de l'aisthêsis (en entendant par ce terme ce que Marx appelait : « l'appropriation esthétique du monde ») est un système coaxial historique et ontologique. De même qu'entre l'historique et l'ontologique il se produit des mutations interprétatives, une perspective se substituant à l'autre, il existe entre les deux modes fictionnels (ceux de la nature de la mimesis et ceux de nature projective) une relation d'osmose permanente.

L'axe historique (horizontal) du modèle groupe toutes les possibilités de réalisation par la mimesis. Différents par les orbites dans lesquelles ils s'inscrivent, mais ayant comme point d'émergence la réalité, s'avèrent les modes fictionnels, dérivés de la rêverie et du rêve. La nature idéalisante de l'une et de l'autre nous oblige à les considérer comme des formes médiatrices entre la cosmicité des visions ontologiques (dans lesquelles nous intégrons le féerique, le fabuleux, le miraculeux et le fantastique) et le microcosme des fictions de la nature de la mimesis. La rêverie et le rêve rendent plus fluide la perceptualité mimésique, et aspirent à la résorption et à l'intériorisation de la cosmicité. Bien que par la rêverie et le rêve

nous éprouvions la sensation de nous distancer des lieux, au fond, le mouvement significatif est celui de la captation d'un univers contemplé (dans le cas de la rêverie) ou découvert (dans le cas du rêve).

Il semble que le monde du féerique, du fabuleux et du miraculeux soit un monde auquel, subjectivement parlant, nous ne participions plus d'une manière créatrice, mais que nous acceptions en tant que monde donné. Apparemment, c'est un monde situé au-delà de toute logique et des données de l'expérience, bien que, de par ses significations, nous le ressentions comme un monde à nous. Nous pouvons trouver à cela une explication génétique historique, dans ce sens que les représentations fantastiques des relations de l'homme archaïque avec les phénomènes cycliques ou non de l'univers, ont précédé toute forme rationnelle de connaissance ou d'adéquation à la réalité. Sur l'écran de l'imaginaire se sont ajoutées successivement de nouvelles représentations et à mesure que la connaissance faisait de la réalité son principal point d'appui, le mouvement s'est inversé et a pris le sens d'un approfondissement par expansion. Avec ses coutumes fabuleuses, miraculeuses, le fonds originaire fournit à la connaissance un univers inédit, mais non-étranger aux significations humaines, aux valeurs morales plus particulièrement. Ce qui est fantastique, ce sont par conséquent l'apparition ou, selon les interprétations ontologiques, la « révélation » de ce monde nouveau et le rythme de cette révélation. En ce qui concerne les êtres qui nous apparaissent dans cet univers fantastique, ils relèvent du féerique, du fabuleux, du miraculeux.

Mais pour ne pas anticiper sur toute la série d'observations que nous allons exposer à ce sujet, nous considérons comme nécessaire d'établir les coordonnées structurales de l'imaginaire dans le cadre du conte fantastique.

1. *Le temps et la durée dans la réalisation fantastique de l'imaginaire*. Pour comprendre cette condition esthétique de la narration fantastique, il faut nous arrêter à « la formule initiale », par exemple, du conte *Une jeunesse sans vieillesse*. . . Pour des raisons que je vais montrer, je me permets de poser graphiquement cette formule, dans le système du vers libre : « Il était une fois / car si cela n'avait été / on ne l'aurait jamais conté / du temps où les peupliers / faisaient des noisettes / et les saules / des violettes. . . » La première impression est celle d'un jeu gratuit des paradoxes, au moyen duquel se manifeste une fonction de l'imaginaire, celle du dégagement de l'attention des automatismes psychiques du complexe d'autres connexions, et de préparation à la réception d'un univers accueilli avec le sentiment, simulé, de la découverte initiale. Le découpage en vers rend en même temps évidente l'origine ésotérique des formules qui, avant de devenir initiales, avec la fonction psychologique dont j'ai parlé, ont été des formules *initiatiques*, à l'aide desquelles s'ouvraient les portes imaginaires d'un mystère. Mais, peu à peu, la fonction occulte s'est effacée devant la fonction esthétique. Dans les structures morphologiques du conte, de pareilles formules reparaissent comme des stéréotypes narratifs, qui dévoilent non seulement une mécanique mnémotechnique du déroulement, comme on le considère d'habitude, mais — et surtout — le souci de maintenir l'auditeur dans l'espace dense de l'imaginaire. Les formules du genre : « Et ils sont repartis / loin, plus loin / par les forêts, / par les taillis. . . » ou « — Que veux-tu? Corps à corps lutter? / Ou bien combattre à coups d'épée? / — Le corps à corps est plus justifié / il a pour lui l'équité / Et il est par Dieu donné » ont, aussi, la qualité de constituantes fictionnelles qui, dans leur relation invisible, forment les barres de mesure de la portée typisée du déroulement épique. Ces segments peuvent être, pour le narrateur et la narration, une sorte de pause pour reprendre haleine, un moment dont la ritualité ne demande plus à être développée, mais tout juste signalée; ils peuvent annoncer et délimiter un épisode héroïque ou miraculeux d'une importance toute particulière. La tension fantastique, l'effet des péripéties de Făt-Frumos (une variante, en somme, du Prince Charmant) ponctuée morphologiquement par les formules médianes, s'interrompt d'habitude par une formule finale : « Quant à moi, je me suis remis en selle / Et vous ai conté mon histoire telle quelle ». La plurifonctionnalité des formules peut être définie, dans le contexte, par le nuancé des significations; toutefois le sens esthétique demeure fondamental parce que, par leur structure paradoxale, les formules initiales, médianes et finales entretiennent, une fois déclenchées, la fascination du fantastique; périodiquement, elles rappellent à la conscience l'univers imaginaire dans lequel nous nous sommes installés et que nous quittons à regret.

En fait, le déplacement temporel implique l'intégration esthétique dans l'espace fonctionnel de la narration fantastique. Le fantastique abolit le temps réel et nous inscrit dans le milieu plein de significations qu'est la durée. Les symboles du conte correspondent à la durée, puisqu'ils ont un statut ontologique par leur fonction de dévoiler les structures morales de la totalité humaine. Făt-Frumos (Beau-Garçon) est l'homme harmonieux, tandis que les personnages fabuleux (Brise-Pierre par exemple), personnifications d'attributs isolés, représentent quelque chose d'incomplet, donc l'élémentarité phénoménale.

Bien qu'homogène, la durée est une somme, celle des découpages qui fixent les moments cycliques tensionnels de l'être humain et de son existence. De la sorte, naissance et noces sont des moments qui répètent, à l'infini, dans les conditions chtoniennes, les genèses primordiales. Qu'il s'agisse du fils du porcher ou de celui de l'empereur, la naissance, en soi, constitue l'événement clé que les noces évoquent plus tard, dans la jeunesse. La croissance, phénomène de la temporalité, est supprimée par des moyens miraculeux. Les jours, que le récit présente immanquablement en nombre magique (impair) sont, eux aussi, des découpages de la durée, mais ils n'ont que le rôle de mesurer l'effort. Dans *Ambroise, fils d'empereur* nous avons l'exemple de triades de durée qui se superposent : « Et il le frappa de son fouet et le cheval s'envola avec lui dans les nuages, et il vola trois jours et trois nuits. . . » « Et il lui donna encore un coup de fouet et ils volèrent de nouveau dans les nuages, et volèrent trois jours et trois nuits. . . » Il est intéressant qu'à l'exception d'*Une Jeunesse sans vieillesse*. . . où la Mort apparaît comme échéance nécessaire, la vision ontologique de la vie humaine se maintient entre ces deux événements cycliques : la naissance et les noces, ce qui nous dévoile la philosophie équilibrée, lumineuse, du peuple roumain. Ainsi donc la durée signifie la permanence des valeurs morales, triomphant toujours de ce qui est hostile.

2. *Horizons spatiaux de l'imaginaire*. Pour Pierre Castex, l'espace de la féerie française est « dépaysé », en ce sens que c'est un « blanc » sur lequel se trouve projetée une certaine scènerie imaginaire. Dans le conte roumain, les aspects de la vie à la cour impériale — dus en partie à la contamination, en partie préexistants —, se caractérisent par l'absorption de la rusticité et même, parfois, de la vie citadine. Il nous faut cependant préciser qu'il ne s'agit pas d'un quelconque pittoresque ethnographique, impossible d'ailleurs, compte tenu du caractère synthétique de la narration, mais surtout de l'optique autochtone que le narrateur populaire imprime aux aspects sommaires de la description, même lorsque ceux-ci n'ont pas une appartenance géographique précise. (La projection cosmique des comportements du fantastique donne l'impression d'un espace mythologiquement simplifié. Une pareille stylisation par réduction ne justifie cependant pas l'opinion de Lazăr Şăineanu, selon lequel « les notions d'espace et de temps sont inconnues aux contes ».)

Sans se confondre avec la mythologie, le monde fantastique du conte dispose, comme elle, de trois espaces : l'espace ouranien, l'espace chtonien et l'espace de « l'autre monde », ayant chacun ses caractéristiques distinctes. L'espace ouranien ou cosmique est soumis aux alternances solaires et lunaires : c'est ainsi que la Nuit protège les enlèvements de fées ou de filles d'empereur, tandis que le Jour accompagne les prouesses de Beau-Garçon en vue de ramener Iléana Cosînzeana sur la terre. C'est aussi l'espace des poursuites fabuleuses. L'espace chtonien ou terrestre est le lieu de la naissance, des départs et des retours de Beau-Garçon ; il est également celui de l'accomplissement de l'amour. Placé entre l'ouranien et « l'autre monde », il semble être la « section dorée » de l'imaginaire dans le conte roumain, celui où règne le « normal », le fantastique proprement dit venant des deux autres espaces. Quant à « l'autre monde », il n'a rien qui ressemble à l'empire des ténèbres de Hadès, et rien non plus de l'image torturante de l'enfer dantesque. La descente dans l'autre monde s'opère sans la sensation de terreur que l'on éprouve devant un monde monstrueux. « Plus il s'agite au bout de la corde, plus il tombe ; et il tombe jusqu'à ce qu'il arrive dans l'autre monde. Une fois passé dans l'autre monde, où aller loger? Il se rend chez le Dragon, dont la femme avait été prisonnière de Brise-Pierre, chez la fée et de là dans les vergers, et la voilà qui secoue les fruits et que d'eux il se nourrit ». La note de familiarité des contes vient appuyer les observations faites au début, en ce qui concerne le caractère distinct du fantastique dans le conte roumain. Les personnages « monstrueux » eux-mêmes possèdent une rationalité secrète et stylisée, qui fait qu'en dépit de leur négativité ils vivent et se comportent en général comme les hommes, allant même jusqu'à se soumettre aux lois du serment, en signe de reconnaissance de la supériorité de la condition morale de l'homme.

3. *Les esthèmes de l'imaginaire dans les contes où il est question de Beau-Garçon et d'Iléana Cosînzeana*. Les moments cycliques extrêmes de la vision ontologique dans les contes sont la cosmogenèse et Thanatos (la mort). Sur cette trajectoire s'inscrivent, comme moments d'émergence de l'imaginaire, toute une série d'esthèmes (c'est-à-dire de motifs ou de signes esthétiques qui marquent l'imaginaire, et ont le caractère d'une constellation générative). L'un des plus fréquents parmi les esthèmes est celui du Soleil et de la Lune, couple astral représentant la cosmogenèse, bien que, paradoxalement, il soit le couple mythique du non-accomplissement. Le Soleil est le principe astral de la force germinative et la Lune celui de la fécondité. Dans la ballade populaire du même nom, la Lune est la « sœur du Soleil », dans le sens qu'elle est destinée à gouverner les espaces bleus de la nuit comme astre solarisé. La scission originaire de la lumière, son « astralisation » et la

mouvement symétrique des corps célestes portent en eux la nostalgie de; l'harmonie première, d'où le désir de la reconquérir par l'union. (Entre la nostalgie et l'impulsion incessante vers l'accomplissement, palpite la tension de la recherche qui se manifeste comme état de désir. Ontologiquement parlant, le *dor* — désir, nostalgie — est par conséquent « une philosophie première », un principe de la primordialité détaché de l'harmonie originaire et tendant à son accomplissement.)

Dans les conditions chtoniennes, les contes roumains parlant de Beau-Garçon et d'Iléana Cosinzeana reproduisent l'attraction astrale. Le drame du couple Soleil-Lune est annulé par le couple du Serpent et du Volant – esthème de l'éros chtonien. Si dans le mythe astral la source de l'impulsion vers l'accomplissement est la perte de l'harmonie primordiale, dans les contes de Beau-Garçon et d'Iléana Cosinzeana, cette impulsion existe en tant que « mission », que « destinée ». D'où l'inflexible volonté de surmonter les épreuves à caractère initiatique ou héroïque. Le conteur populaire trouve les motivations les plus diverses pour déclencher l'itinéraire de l'impulsion érotique. Ceux qui, à chaque fois, mettent en péril le désir de réalisation de Beau-Garçon, ne sont autres que les personnages fabuleux (Dragons, Hydres, etc.), Lorsque Beau-Garçon perd la vie à la suite d'une inconséquence — d'habitude la non-observance d'une interdiction — ou bien s'épuise dans sa lutte avec un Dragon, il est rappelé parmi les vivants ou revigoré à l'aide de « l'eau vive ». Cet élément miraculeux s'intègre au tissu fantastique de la narration, non seulement en tant que « solution épique » momentanée, car il offre un intérêt plus profond: celui d'élément de la primordialité chtonienne, symétrique à la lumière. De même que le Soleil et la Lune individualisent l'état génésiaque de la lumière, « l'eau vive » est, à son tour, l'élément qui gouverne la vie du couple Beau-Garçon et Iléana Cosinzeana, appelé à l'accomplissement. Dans le système de l'imaginaire roumain, « l'eau vive » est par conséquent un facteur semblable à la lumière, ce qui nous permet de les situer tous deux comme « éléments-principes », au moyen desquels nous pénétrons tant dans l'horizon ouranien que dans l'horizon chtonien. On peut trouver d'autres exemples et continuer l'analyse. A son tour, le couple Beau-Garçon et Iléana Cosinzeana incarne un principe, celui de l'harmonie retrouvée, en contraste avec le drame de la lumière, celui du Soleil et de la Lune, destiné à ne pas se résoudre. Le couple Beau-Garçon et Iléana Cosinzeana forme le point de référence, le centre du tableau des valeurs du conte. Il demeure en la mémoire comme un couple de l'harmonie, dans l'exemplarité duquel se retrouvent, homogénéisées, l'humanité et la nostalgie, équivalents autochtones du bien et du beau.

Comme nous le voyons, l'imaginaire fantastique n'est pas un système de classification, mais c'en est un d'interprétation, à l'aide duquel nous découvrons ou organisons les significations d'un langage artistique, d'un système de formes plus ou moins éloigné de la réalité. Si différentes que soient les orbites fictionnelles du fantastique dans les contes, l'imaginaire, ainsi que le montre Jean Duvignaud, est orienté vers la genèse commune des différents éléments de la sensibilité globale, constituant chacun le contenu d'une tension de ce même imaginaire dirigé, cette fois, vers les significations immédiates qui demandent une adhésion psychique, spontanément réalisable par le public.

En conclusion, nous pourrons dire que le conte fantastique roumain est un domaine de l'imaginaire populaire, dans lequel le féerique, le fabuleux et le miraculeux deviennent consubstantiels au mode fictionnel fondamental du fantastique. Le conte, en soi, ne définit que l'appartenance formelle du fantastique au système des genres et des espèces de l'épique populaire. Le caractère essentiellement visionnaire de l'imaginaire fantastique — absorbé par le conte —, qui explique la fascination dont nous parlions au début, nous a autorisés, je pense, à esquisser dans ces pages les coordonnées possibles d'une poétique du conte roumain. Le sens d'une pareille poétique réside surtout dans le fait qu'elle offre les éléments de déchiffrage de la logique intérieure de l'imaginaire, considéré comme système « caché » de connexions qui définissent un certain type de perception, « d'appropriation eshétique du monde », propre à la sensibilité et à la spiritualité du peuple roumain. Implicitement, une pareille poétique se transforme en une stylistique de l'éthos — dans le sens étymologique de « caractère » — qui dans les profondeurs de la substance morale donne ses structures à l'imaginaire populaire roumain. Ces structures de profondeur ont cependant un caractère dynamique. Tout conte est le produit de la fonction vivante, mythopoétique, de l'imaginaire, produit bâti sur les fondements de certains axiomes moraux lumineux, qui refusent le terrifiant et le nébuleux au profit de l'harmonieux.

(extrait de la <u>Revue roumaine</u>; Bucarest; 1977(XXXIè année), N° 1, pages 63-66.